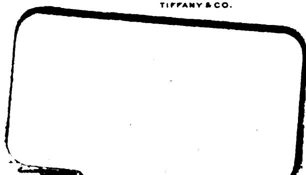






# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVII.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVII.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE I.

*Suite des Observations sur les Peintures & Sculptures exposées au Salon du Louvre.*

APRÈS vous avoir rendu compte, Monsieur, de tous les Tableaux d'Histoire exposés cette année, au Salon du Louvre, je vais continuer mes Observations sur les autres genres de Peinture; mais, pour ne pas vous ennuyer par une sèche & fastidieuse nomenclature, je ne m'arrêterai qu'aux Ouvrages qui me paroîtront les plus dignes de fixer vos regards.

Avant de parler des Portraits, il

est à propos de remarquer que jamais ce genre n'a été porté en France, à un plus haut dégré de perfection ; & je dois ajouter, à la gloire d'un sexe enchanteur, auquel on ne rend peut-être pas assez de justice dans les Sciences, dans les Lettres & dans les Arts, que c'est à deux femmes que l'on doit cette révolution.

Emules l'une de l'autre dans un Art qui a immortalisé les *Titien*, les *Vandick*, les *Rigault*, les *Largillière*, MMes. *Lebrun* & *Guiard* reçoivent de leurs contemporains, comme elles obtiendront de leur postérité, les mêmes éloges qui sont dus aux Artistes célèbres que je viens de nommer, & surpasseront long-temps encore ceux qui courent la même carrière.

Le Portrait de la Reine, peint par Mme. *Lebrun*, en est une preuve. La *Reine* est représentée *tenant sur ses genoux, Mgr. le Duc de Normandie, accompagnée de Mgr. le Dauphin & de Madame, Fille du Roi.* Une touche moëlleuse & suave dans les chairs ; un ton de couleur aussi vigoureux que vrai

dans les draperies ; une disposition à la fois noble, pittoresque, intéressante : voilà ce qu'on remarque dans ce superbe Tableau.

Les personnes qui ne sçavent pas à quelle époque il a été commencé, trouveront peut-être un peu d'équivoque dans la figure de Mgr. le Dauphin, qui paroît découvrir un berceau vuide ; mais cette composition avoit encore un intérêt de plus, avant la mort de *Madame*, dernière Fille du Roi : cette jeune Princesse étoit représentée endormie dans le berceau, & Mgr. le Dauphin, le doigt sur la bouche, sembloit craindre qu'on ne troublât son sommeil. Si cet épisode n'est point neuf, le choix n'en est pas moins heureux ; mais le motif qui l'avoit fait naître, n'existant plus, l'Artiste a cru devoir supprimer l'enfant dans le berceau, & changer l'action du bras gauche dans la figure de Mgr. le Dauphin.

Si l'on admire des beautés dans ce Tableau, on y remarque aussi quelques défauts ; on trouve que la

tête & les draperies de Mgr. le Dauphin ne ſont pas d'un ton auſſi ſoutenu, auſſi vrai que celles de la Reine & de *Madame*; que la tête de Mgr. le Duc de Normandie ne ſe détache pas aſſez de deſſus le berceau; enfin, que la galerie, qu'on apperçoit dans le fond, détruit, en partie, l'effet du Tableau. Mme. *Lebrun* ne pourra s'offenſer de ces remarques; elle ſçait qu'un Poëte célèbre a dit:

J'aime mieux des défauts & de grandes beautés.

Les autres ouvrages de cette aimable Artiſte font naître la même réflexion; ſi l'on y trouve quelques taches légères, elles ſont rachetées par le charme du coloris, par l'expreſſion & le caractère que préſentent les Portraits de Mme. *Dugazon*, de Mme. *Raymond* & de M. *Cailleau*. Je ſuis fâché ſeulement que ce dernier, repréſenté en *Chaſſeur*, paroiſſe plutôt avoir l'air d'un braconnier; mais celui des Portraits de Mme. *Lebrun* qui réunit univerſellement les ſuffrages, eſt le ſien, tenant ſa fille dans ſes

bras. La tendresse maternelle, ce sentiment délicat, cette douce affection de l'ame, est rendue avec un art si admirable, que ce Tableau peut être comparé à ce que les Grands Maîtres de l'Ecole d'Italie, ont produit de plus sublime.

Après avoir peint en Miniature, Mme. *Guiard* a quitté ce genre pour le Portrait; & cette tentative a été couronnée par des succès; mais c'est principalement dans ses Portraits, peints à l'huile, que cette Artiste s'est acquise la plus brillante réputation.

Le Portrait de *Madame Adelaïde* ne le cède point à celui de la Reine; si l'on n'y trouve pas la même vigueur de coloris, on y remarque un effet plus harmonieux, plus vrai, plus satisfaisant.

Celui de *Madame Elisabeth* ne laisse rien à désirer pour le ton de couleur, la correction du dessin, l'effet piquant & vigoureux qu'on y admire. Je ne suis pas aussi satisfait des Portraits au pastel, de Mme. *Guiard*; mais elle ne les annonce, modestement, que comme

des études ; & ils ſont faits avec beaucoup d'eſprit & de facilité.

La vive ſenſation que les ouvrages de MMmes. *Guiard* & *Lebrun* ont occaſionnée au Salon, m'ont engagé, Monſieur, à entrer dans quelques détails ſur les productions de ces deux Artiſtes, afin de motiver l'enthouſiaſme du Public : je ſerai plus concis ſur les autres Tableaux de ce genre. Il ſeroit cependant injuſte de refuſer des éloges à ceux de M. *Moſnier* ; le Portrait de M. le *Baron de Breteuil*, peint en pied, eſt d'un ton de couleur aſſez vrai, & d'un effet agréable ; mais je n'aime point la recette bannale de faire un ciel auſſi noir, ainſi que la vue qui ſert de fond, pour détacher la figure ; je déſirerois encore que les jambes, quant au ton de couleur, ne paruſſent pas ſur la même ligne, & que les pieds fuſſent mieux deſſinés.

Parmi les autres Portraits que cet Artiſte a expoſés au Salon, je ne parlerai que de celui de M. *Bridan*, Sculpteur. C'eſt le chef-d'œuvre de M. *Moſnier*. Au mérite de la reſſem-

blance, se trouve réunie la plus grande vérité dans le ton de couleur & l'intelligence du clair-obscur.

Un Tableau de famille, par M. *Vestier*, est le meilleur ouvrage que cet Artiste ait exposé au Salon; le principal grouppe est ingénieusement disposé, les différentes étoffes étudiées avec goût; mais il est un peu noir: défaut qu'on retrouve dans le Portrait de M. *Brenet*, & particulièrement dans celui de M. *Doyen*, peint par le même Artiste.

Vous avez dû remarquer, Monsieur, qu'en me bornant à ne pas confondre les genres, j'examine, sans ordre, les portraits qui m'intéressent le plus. Il y auroit de l'injustice à juger sévérement ceux de M. *Roslin*; son âge & ses productions antérieures doivent désarmer la critique; j'ai remarqué d'ailleurs, un Portrait de femme, placé au-dessous de celui de Mme. *Dugazon*, qui m'a paru satisfaire les Amateurs les plus délicats; c'est un des plus beaux qu'ait peint M. *Roslin*. J'observerai encore au sujet de celui de M. *de Crosne*, par le même Artiste,

placé au-dessus du Buste de ce même Magistrat, modélé par M. *Pajou*, qu'il faut que l'un des deux Portraits ne soit pas fort ressemblant, car ils ne se ressemblent nullement entr'eux.

Je n'omettrai pas de vous parler, Monsieur, d'un Portrait peint par M. *Robin*, dont la pensée ingénieuse a été fort applaudie, & dont l'attitude vive, animée, n'a point la froideur qu'on ne rencontre que trop souvent dans les Tableaux de ce genre; c'est le Portrait de M. le Comte *de Lally-Tolendal*. Il est représenté déchirant de la main gauche un voile noir, qui couvre le Buste de son Père; & de la droite, tenant une plume avec son mémoire. Il seroit à désirer que les Peintres de Portraits cherchassent plus souvent à mettre de l'action dans leurs Tableaux qui, trop souvent, nous font appercevoir la contrainte & l'ennui du modèle.

J'avois la plus vive impatience d'arriver aux Tableaux de M. *Vernet*: à la vue des beautés sublimes que cet inimitable Artiste a répandues dans les ouvrages exposés cette année

au Salon, ne vous semble t-il pas; Monsieur, qu'il s'est encore surpassé! Son Tableau représentant *Un lever du Soleil dans un brouillard*, est d'une vérité surprenante, par la vapeur aërienne qu'on y remarque. Les autres productions de M. *Vernet* offrent toutes la même vérité dans le coloris, dans l'effet, dans les différens aspects où cet Artiste a saisi la Nature. Je ne sçaurois vous exprimer, Monsieur, la satisfaction que fait éprouver cette intéressante suite de divers sujets. Un temps calme, un site agréable & riant, succède à une tempête, à un naufrage, à une scène d'horreur; & l'on ne peut se défendre de partager la situation, les plaisirs ou les dangers des personnages, dont l'ingénieux Artiste a enrichi ses Tableaux, avec une fécondité qui prouve que le génie n'a point d'âge.

Le dévouement heroïque du Duc *de Brunswick*, étoit un des plus beaux sujets qui pussent s'offrir à la Peinture & à la Poësie! Par quelle fatalité, Monsieur, a-t-il été aussi mal rendu à l'Académie Françoise qu'à celle de

Peinture ? Dans le Tableau que M. *Wille* le fils a exposé au Salon, on s'apperçoit qu'il n'a point été pénétré de cet enthousiasme, de ce feu divin qui doit animer le Peintre comme le Poëte. J'observerai d'abord que le moment est mal choisi ; on ne sçait si le Prince perd l'équilibre en tombant, ou si le Matelot le renverse, parce que la main de celui-ci ne paroît pas retenir le Prince *de Brunswick*. J'aurois préféré, ce me semble, l'instant où *Léopold*, précipité dans l'Oder, lutte contre la mort, avant d'être enseveli dans les flots ; tandis que le Matelot & le Soldat qui l'accompagnoient, regrettent de ne pouvoir lui donner du secours.

Le Tableau de M. *Wille* est peint avec beaucoup de vérité, relativement à l'effet & au ton de couleur ; mais les Artistes, ainsi que les Poëtes, ne devroient jamais oublier ce précepte d'Horace :

. . . . . Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.

On remarque plus d'imagination &

de poësie dans les compositions de M. *Julien*. *L'Etude qui répand des fleurs sur le Temps*, est une idée charmante ; ce petit Tableau est d'un dessin correct & d'un ton de couleur digne de *la Fosse*. Parmi les esquisses du même Artiste, vous applaudirez aussi, Monsieur, à une pensée très-ingénieuse ; c'est l'*Amour répendant des fleurs sur le globe du Monde, qu'il anime par son flambeau ;* elle est touchée avec beaucoup d'esprit.

Les Tableaux de M. *Robert* sont toujours intéressans ; composition piquante, effet pittoresque, quelquefois plus imposant que vrai : mais sa touche fière & facile, semble faire disparoître ce défaut. Les Vues de M. *Machi* sont rendues avec plus de vérité ; mais sa touche n'est pas aussi légère, ni l'effet aussi séduisant.

Vous remarquerez, Monsieur, avec beaucoup plus de satisfaction, les Gouaches de M. le Chevalier *de l'Epinasse*. La *Vue intérieure de Paris*, est un chef-d'œuvre dans ce genre. Prise d'un belvédère très élevé de la rue des Boulangers, près St. Victor,

elle embrasse une immense étendue; on apperçoit tous les Edifices de la Capitale, depuis Bercy jusqu'aux Champs-Elisées; on distingue aussi, dans l'éloignement, Vincennes, Romainville, Menil-montant, St. Denis, Montmartre, &c.

Les autres Vûes de Paris, par le même Auteur, sont faites avec autant d'esprit, de goût; & toutes ont un effet piquant & très agréable.

Comme le genre de l'Histoire paroît se régénerer en France, que celui du Portrait suit la même marche, nous ne tarderons pas à voir nos Paysagistes arriver au même dégré de perfection. MM. *Hus*, *Cesar Vanloo*, *Valencienne*, *Tonnay*, dont les Figures sont touchées avec beaucoup d'esprit, tous ont plus ou moins de droits à nos éloges. Il n'y a pas jusqu'à M. *Nivard*, qui ne mérite quelques applaudissemens, dans certaines parties de ses Tableaux; mais il devroit se tenir en garde contre la sécheresse & les détails minutieux. M. *Valencienne* est celui qui me paroît le plus vrai, le plus harmonieux, le plus fidèle imitateur de la Nature.

Si vous trouviez, Monſieur, dans la Galerie d'un Amateur, les charmans Tableaux de M. *Bilcoq*, vous pourriez croire qu'ils ſont d'un des meilleurs Maîtres de l'Ecole Flamande, par le fini précieux, la touche légère & le ton de couleur qu'on y remarque ; mais gardez-vous d'appliquer ce que je viens de dire, à l'*Inſtruction Villageoiſe* ! Je ſuis fâché qu'un ami de l'Artiſte ne lui ait pas conſeillé de garder ce Tableau dans ſon Cabinet, ou plutôt, d'en faire un ſacrifice au Dieu du Goût.

Il paroît que MM. *de Marne* & *Huet*, ne ſe donnent guère la peine d'étudier *Berghem*, *Sneïdre*, *Oudri*, & encore moins la Nature. M. *de Marne*, en s'efforçant de colorer ſes Tableaux, les fait reſſembler à de la marqueterie ; & M. *Huet*, au contraire, ne produit que des camayeux. J'eſtime cependant mieux les ouvrages du premier ; on y reconnoît mieux la forme & le caractère des animaux qu'il a voulu peindre.

Dans les Tableaux où Mme. *Vallayer-Coſter* a repréſenté ce que les Artiſtes

appellent *la Nature morte*, les animaux sont rendus avec tant de vérité, avec tant d'art, que je les préférerois à toute la Ménagerie de MM. *Huet* & *de Marne*. Les accessoires, dans les ouvrages de Mme. *Vallayer-Coster*, méritent les mêmes éloges; & ses fleurs le disputeroient à la Nature, sans celles de M. *Van-Spaendonck*. On ne se lassera jamais d'admirer les Tableaux de cet Artiste, ou plutôt, on ne peut les quitter sans regret. Plusieurs fois on a dit que les ouvrages de M. *Van-Spaendonck* pouvoient soutenir le parallèle avec ceux de *Jean-Baptiste Monnoyer* & de *Van-Huisum*; mais pourquoi ne pas avouer que les Tableaux du premier sont moins étudiés, moins terminés; & que ceux du second sont un peu secs? défauts qu'on ne trouve pas dans les ouvrages de M. *Van-Spaendonck*. J'aime à comparer les Artistes qui embrassent le même genre; c'est le plus sûr moyen de bien apprécier leurs talens.

Il n'est guère possible de pousser plus loin le prestige de l'imitation, que ne l'ont fait MM. *Roland de la*

*Porte & Sauvage*; on sçait que l'illusion est plus facile dans ce genre que dans tous les autres; mais cela n'empêche pas que ces deux Artistes ne méritent la réputation qu'ils se sont acquise, & qu'ils soutiennent encore d'une manière aussi brillante.

Je ne dirai qu'un mot des Miniatures exposées au Salon; on y voit des Têtes de M. *Hall*, touchées avec esprit, avec sentiment; mais elles n'offrent point le fini précieux, les détails intéressans, ni l'effet agréable qui font le mérite principal de ce genre. Les Emaux de M. *Weyler* sont plus soutenus de ton, mais ils paroissent un peu noirs: pour ne point offenser l'amour-propre de cet Artiste, je ne parlerai point de ses Miniatures.

Si les *Bouchardon*, les *Lemoine*, les *Coustou*, les *Falconet* ne soutiennent plus la gloire de la Sculpture, il est encore des Statuaires dignes de les remplacer. En ont-ils donné des preuves cette année? C'est ce dont vous pourrez juger, Monsieur, en examinant les sept Figures exposées dans la cour du Salon, & qui sont

destinées à décorer le *Muséum*.

La première à gauche, est celle de *Bayard, parlant à son Epée*, après qu'il eut armé *François I*. J'ai déjà parlé du choix ridicule de cette action, à l'occasion du Tableau de *Virgile lisant l'Enéïde*, & je ne répéterai point ce que j'ai dit à ce sujet. Le surnom de *Bayard* étoit, comme vous le sçavez, Monsieur, celui de *Chevalier sans peur & sans reproche*; la froide pantomime qu'a choisi l'Artiste, annonce-t-elle le courage, la bravoure de *Bayard*? Pour représenter ce Héros, n'eût-il pas été plus convenable de choisir le moment où, comme *Horatius Coclès*, il soutint seul, les efforts de deux cens Chevaliers, à la tête d'un pont étroit, pendant les guerres d'Italie? Outre que cette action caractériseroit infiniment mieux le courage de *Bayard*, elle auroit offert à l'Artiste les moyens de développer son génie, par une attitude fière & énergique.

Comme cette Figure n'est qu'en plâtre, M. *Bridan* pourra peut-être faire un choix plus heureux, éviter

les sécheresses qu'on remarque dans la tête, & les mauvaises formes dans les draperies.

A côté de la Statue de *Bayard*, est celle de *Rollin*, par M. *Lecomte*. *Rollin* est représenté assis, en habit de Recteur; on ne pourroit guère lui donner le titre consacré par l'usage, *amplissime*: passez-moi ce jeu de mots, car cette Figure est si platte, que l'on doute s'il pourroit se trouver sous la robe, de la place pour le corps, quelque maigre qu'on le suppose. L'Auteur annonce que » *Rollin* » est dans l'action de parler à la jeu- » nesse, & semble étendre sur elle, » une main bienfaisante ». Mais ne vous semble-t-il pas plutôt, Monsieur, que lorsqu'on parle à quelqu'un, on le regarde? Pourquoi faire tourner à *Rollin* la tête de l'autre côté? ne devoit-elle pas suivre le mouvement du bras? elle auroit donné plus de mouvement à la Figure, & ne seroit pas resté froidement allignée avec le corps.

La troisième Statue à droite, est celle du *Maréchal de Luxembourg*

par M. *Mouchy* ; j'ai vu tant de Héros représentés le poing sur la hanche ; que j'aurois désiré une autre attitude ; celle-ci est devenue si triviale, que les Comédiens même n'osent plus l'employer. Cette Figure, mieux modelée que les deux premières, est également moulée en plâtre.

Le *Grand Condé*, placé à l'autre extrêmité de la cour, est éxécuté en marbre, par M. *Roland*. Il a représenté ce Prince dans l'action « de » jetter son bâton de Général, dans le » retranchement des ennemis, à Fri- » bourg, en 1644 ». L'on approuvera sans doute l'Artiste, d'avoir choisi ce moment ; mais je ne sçais si l'on applaudira de même à la manière dont ce Général jette son bâton ? Il me semble qu'un Héros, en exécutant la même chose que pourroit faire un goujat de son Armée, ne doit pas s'y prendre de la même manière ; & dans la Figure du *Grand Condé*, cette attitude n'est rien moins que noble. Les détails d'ailleurs, sont exécutés avec goût ; mais je doute que le nud soit bien annoncé sous les draperies.

N'êtes-vous pas ſurpris, Monſieur, de voir l'Académie Françoiſe recevoir des leçons de l'Académie de Peinture, dans le choix des hommes vertueux *dont* s'honore leur Nation? Les quarante immortels auroient craint, ſans doute, de compromettre leur dignité philoſophique, en propoſant pour Prix d'Eloquence, l'Eloge de *Saint Vincent de Paul*! Je gagerois que ce charitable & zélé bienfaiteur de l'humanité ſouffrante, ne doit qu'à ſa canoniſation, l'eſpèce d'oubli, ou plutôt l'excluſion de ſon Eloge! Revenons à ſa Statue. Comme Fondateur de l'Hôpital des *Enfans trouvés*, l'Artiſte a placé ſur la baſe, deux Enfans abandonnés, au ſort deſquels *Vincent de Paul* s'intéreſſe, avec une ſenſibilité touchante. Mais je ne ſçais pourquoi M. *St uf* a repréſenté ce Saint à genoux? cela n'exprime pas le caractère de ſa charité agiſſante; je ne ſçais encore pourquoi les Enfans ne ſont pas groupés aux pieds de la Figure; je crains enfin, que la tête ne ſoit pas ſur le corps, & qu'il n'y ait des ſécherefſes, que

même Artiste. M. *de Joux* a pu, dans ce sujet, représenter *Phrixus* tout nud, parce que ce jeune Prince étoit près de se voir immolé, avec *Hellé* sa sœur, lorsqu'il monta sur le *Bélier*, pour fuir la colère des Dieux.

Une *Vierge* destinée pour la Paroisse de St. Nicolas-des-Champs, est placée à côté du groupe de M. *de Joux*. Cette Figure, svelte, piquante, jolie, ressembleroit plutôt à la Mère des Amours qu'à celle du Sauveur. La modestie, la pudeur, la décence, voilà ce qui doit caractériser les traits de *Marie*, & ce que M. *Delaistre* devoit exprimer dans son ouvrage.

La *Vestale* en marbre, annonce un air de candeur convenable au sujet; mais cette Figure est si courte, les pieds en sont si lourds, le nud si mal indiqué, que j'ai de la peine à me persuader qu'elle soit de M. *Houdon*.

Parmi cette multitude de Bustes exposés au Salon, je me borne à vous citer, Monsieur, ceux qui m'ont paru les plus intéressans. Vous y remarquerez celui du *Roi*, du Prince *Henri* de Prusse, de M. le Bailli *de Suffren*,

*Suffren*, de M. le Marquis *de Bouillé*, auquel l'Artiste a donné un air repoussant, & celui du Général *Wasington*, moulé sur nature, par M. *Houdon*. Je vous ai parlé de celui de M. *de Crosne*, par M. *Pajou*. Le Buste de *J. B. Rousseau*, par M. *Caffiery*, est exécuté d'après le Portrait d'*Aved*; *Gresset*, d'après *Natier*, est de M. *Berruer*, qui semble avoir tordu le cou au Portrait de M. *Hue*; celui de M. *Vien* est modélé par M. *de Seine*, & Mme. *Cromot*, tête charmante, par M. *Boizot*.

Quelques petites Figures & Etudes en Sculpture, vous feront encore plaisir; mais en général, il y en a peu cette année. Vous ne négligerez sûrement pas, Monsieur, de vous arrêter aux charmans Dessins de MM. *Moreau* & *Lebarbier*. Je ne vous parle point de la Gravure, parce que cet Art n'a pas besoin des expositions du Louvre pour faire jouir le Public de ses productions, & que les Journaux s'empressent de les annoncer.

Si j'ai paru prendre quelquefois le ton affirmatif, gardez-vous de croire, Monsieur, que j'aie voulu donner

mes avis pour des préceptes. J'admire les grands talens, & je voudrois faire passer dans tous les cœurs, le respect & l'enthousiasme qu'ils m'inspirent j'aime & chéris les Beaux-Arts, leurs productions ont toujours fait mes délices, & si j'ose vous en faire remarquer les défauts, c'est par amour pour leur perfection, par intérêt pour la gloire des Artistes; mais sans oublier jamais l'Epigraphe qui caractérise ce Journal:

Parcere personis, dicere de vitiis.

Je suis, &c.



# LETTRE II.

*Eloge funèbre de M. Marie-Antoine Chivot, Professeur d'Humanités au Collége de Montaigu, prononcé le jour de la rentrée des Classes, 1786, devant MM. les Principal, Procureur, Professeurs & Boursiers du même Collége; par M. l'Abbé* Crouzet, *Professeur d'Humanités, & son Successeur. A Paris, chez la veuve* Thibousť, *Imprimeur du Roi & de l'Université, place Cambray.*

Ce n'est point ici, Monsieur, un de ces discours académiques dictés par l'étiquette, où l'orgueil & la prétention se cachent sous le voile de la modestie, où le froid bel esprit prodigue impunément à un mort qui n'est plus redoutable, des flatteries que le directeur s'apprête à lui rendre avec usure. C'est l'expression touchante & vraie des regrets d'un ami; c'est l'hommage le plus noble & le plus pur rendu aux talens & aux vertus d'un jeune homme qu'un destin

jaloux a ravi à la gloire qui l'attendoit; c'est un éloge domestique, si l'on peut parler ainsi, qui n'a eu pour auditeurs que les témoins & les juges habituels du mérite de celui qui en est l'objet; l'orateur ne fait que leur rappeller ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu eux-mêmes; il n'est que l'interprète de leurs pensées, de leurs sentimens & de leur douleur. Tout dans ses discours respire une sensibilité douce & profonde; c'est l'éloquence du cœur aujourd'hui si rare & si neuve,

M, *Chivot* étoit la plus chère espérance d'un corps littéraire infiniment respectable & le plus ancien de tous ceux qui existent aujourd'hui; d'un corps chargé par la patrie de la plus honorable & de la plus essentielle de toutes les fonctions civiles, celle de l'éducation publique, & qui sera peut-être un jour, si les progrès de l'esprit philosophique ne sont point arrêtés, le seul dépositaire des langues savantes & des trésors de la Grèce & de Rome. La révolution qui s'est opérée dans les esprits depuis le règne de Louis XIV, a été aussi utile à l'Université que fa-

tale à la plupart des autres Compagnies savantes. Elles étoient parvenues dans le cours de ce beau siècle au degré de politesse & d'agrément nécessaire pour donner à leurs travaux tout l'éclat & toute la perfection dont ils sont susceptibles ; l'Université seule avoit conservé une certaine rouille, une certaine barbarie qui contrastoit avec l'élégance & l'aménité du ton général, & qui lui attiroit souvent les railleries des Poëtes comiques. L'enseignement étoit grave & solide, mais sec & rebutant : la langue & la littérature françoise étoient trop négligées : les maîtres étoient étrangers dans leur propre patrie. Lorsque la noble simplicité du goût commença de s'altérer, lorsque le bel esprit s'introduisit à la faveur du luxe & de la corruption des mœurs, les autres Compagnies pour se mettre à la mode voulurent se polir encore, mais en se polissant elles s'affoiblirent & se dégradèrent : la lime en paroissant leur donner un nouveau brillant, leur ôta la meilleure partie de leur substance ; c'est ainsi qu'à force de polir l'or, on diminue beaucoup son poids, &

ſa valeur, on réduit preſque à rien cette matière précieuſe & infiniment préférable au vain luſtre qu'on s'efforce de lui donner : l'Univerſité au contraire ſemblable au diamant encore brut, en perdant quelque choſe de ſa matière ne pouvoit que gagner du côté du prix. Ses formes ſe ſont conſidérablement adoucies, ſans que la qualité du fonds ait été altérée ; elle a ſacrifié aux graces, mais non pas à la frivolité. Elle a mis dans ſes inſtructions, toujours ſaines & ſolides, plus d'aménité & de goût. La langue, l'hiſtoire & la littérature nationale, autrefois trop négligées, ſont devenues des objets claſſiques, & une des baſes principales des études : en fixant les yeux & l'attention de ſes élèves ſur les deux peuples les plus célèbres dans les faſtes du monde, en leur faiſant connoître les Grecs & les Romains, l'Univerſité ne leur laiſſe point oublier qu'ils ſont François, & que Paris eſt une digne rivale d'Athènes & de Rome. En un mot, cette Compagnie eſt aujourd'hui parfaitement au niveau du ſiècle pour la Philoſophie & les Sciences exactes,

& fort au-dessus pour la connoissance des Anciens, & le goût de la saine littérature.

Cette révolution, qui ne remonte pas plus haut que trente ans, est absolument ignorée de la plûpart des gens de lettres qui écrivent aujourd'hui. Tous à l'envi les uns des autres, s'épuisent à crier contre les abus de l'ancienne Université, dont il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace; ils s'escriment contre une ombre, s'embarrassant fort peu que leurs déclamations soient justes, pourvu qu'elles en imposent au vulgaire ignorant : mais tandis que des Auteurs charlatans se déchaînent contre la rudesse & la grossiéreté de l'enseignement public, de très-bons esprits, dans le sein même de l'Université, se plaignent, avec raison, de cette politesse moderne, qui menace d'anéantir dans son dernier asyle, la simplicité antique, la véritable érudition & le goût de la bonne latinité.

Revenons à M. Chivot : élevé dans le sein de l'Université au Collége des Grassins, distingué dans ses premières études par les succès les plus brillans,

perfectionné ensuite par la contemplation assidue des meilleurs modèles de l'antiquité, & fortifiant chaque jour ses dispositions naturelles par un travail opiniâtre, il annonçoit à la nation un homme capable de faire époque dans ce siècle de corruption, par cette alliance si rare & si précieuse, du talent & du goût. La mort l'a surpris à l'entrée de la carrière : la terre cachoit encore les fondemens de l'édifice qu'il alloit élever & dont il avoit rassemblé tous les matériaux : mais l'obscurité même où il est resté semble imposer à tous ses amis l'obligation de le venger des injustices du sort : les hommes illustres qui ont assez vécu pour leur gloire, & qui ont laissé des monumens de leur génie, ont en quelque sorte moins de droit en mourant à nos éloges & à nos regrets : ils sont assez loués par leurs Ouvrages ; la meilleure partie d'eux-mêmes nous reste, nous ne perdons que leur dépouille mortelle : mais un jeune homme ravi à la gloire & aux lettres au moment même où il alloit jouir avec le public du fruit de ses veilles, meurt tout entier pour lui & pour nous : ses

connoiſſances, ſes talens, tout ce que de longues & pénibles études lui ont acquis s'enſevelit avec lui dans le même tombeau; il s'éteint avant d'avoir obtenu les faveurs de cette renommée, idole de ſon cœur, à laquelle il a ſacrifié tous les inſtans d'une courte & pénible vie: que ſes mânes du moins ſoient conſolés par les hommages & les louanges de tous ceux qui l'ont connu; que les confidents de ſon mérite s'empreſſent d'apprendre à la Nation ce qu'il eût été, & que la poſtérité lui tienne compte de ce qu'il auroit fait pour elle.

Le *Diſcours* eſt diviſé en deux parties: la première nous retrace les talens, & la ſeconde les vertus de M. *Chivot*: cette diviſion eſt juſte, bien remplie, & la ſeconde partie eſt encore plus intéreſſante que la première; il y a bien peu de gens de lettres aujourd'hui dont l'éloge pût être ainſi diſtribué. Tel héros de notre littérature fourniroit beaucoup au chapitre des talens; mais le chapitre des vertus ſeroit bien court; ou ſi l'orateur vouloit être vrai, l'éloge ſe changeroit en ſatyre.

Les ouvrages que M. *Chivot* nous

a laissés, se réduisent à quelques pieces grecques & latines, où l'on reconnoît ce ton tout-à-la-fois naturel & sublime, & cette sévérité de goût qui caractérise les plus beaux siècles de l'ancienne littérature. C'étoit autrefois un usage solemnel dans l'Université, de célébrer les évènements publics par de petits poëmes écrits dans la langue d'*Homere* & de *Virgile* : depuis que ces langues ne trouvent plus de lecteurs, & que le goût de l'antiquité s'est affoibli, les Maîtres de l'Université ont été un peu découragés par l'espèce de discrédit où la poësie latine est tombée, & par les plaisanteries philosophiques de quelques beaux esprits ignorans. Il s'en faut bien que la composition des vers grecs & latins, soit un travail aussi inutile, aussi ridicule qu'on voudroit nous le persuader. Elle orne & nourrit l'imagination, elle la familiarise avec toutes les richesses des deux plus belles langues que les hommes ayent jamais parlées, langues beaucoup plus harmonieuses, beaucoup plus poëtiques que la nôtre : quand on ne retireroit de cette occupation d'autre fruit que de mieux sentir les beautés

des Poëtes grecs & latins, ce ne seroit pas un médiocre avantage.

*M. Chivot* ne fut point assez effrayé de la frivolité & de l'ignorance du siècle, pour désespérer de trouver des lecteurs même en faisant des vers grecs. Le suffrage de quelques sçavans étoit plus précieux pour lui, que l'admiration aveugle de la multitude; il s'annonça d'une manière brillante par une ingénieuse allégorie sur le voyage de l'Empereur en France : il suppose que *Jupiter* a déposé la foudre, & dépouillé de la majesté qui l'accompagne dans l'Olympe, parcourt la terre sous les traits d'un simple mortel, tandis que l'aigle inquiet, cherche par tout son maître. Allusion délicate & piquante à la simplicité dont l'illustre voyageur se plaisoit à couvrir l'éclat de son rang.

Quand le petit-neveu de *Pierre-le-Grand* vint, à l'exemple de son ayeul, étudier nos Etablissemens, admirer nos Sciences & nos Arts, & nous offrir lui-même un plus digne objet d'admiration, *M. Chivot* nous fit entendre *Orphée* déplorant l'absence de ce jeune Héros, & annonçant ses glorieuses destinées.

Ces deux piéces écrites en vers grecs, n'étoient intelligibles que pour un petit nombre de sçavans ; une traduction françoise qui les accompagnoit, rendoit les femmes même, juges de l'esprit, de la finesse & de l'agrément des allégories. L'Auteur, qui s'étoit traduit lui-même, avoit sans doute conservé, autant qu'il étoit possible, les graces de l'original.

M. *Chivot* n'avoit point négligé sa propre langue, & il avoit droit de faire des vers grecs & latins; car il faisoit fort bien des vers françois. Il en donna la preuve dans un éloge allégorique de l'Impératrice *Marie-Thérèse*, sous le nom d'une Reine d'Egypte, dont le Grand-Prêtre expose la vie & les actions aux yeux du peuple assemblé pour la juger.

L'Epitaphe qu'il composa pour la même Princesse est d'une simplicité noble & touchante, & respire le goût antique : elle fait naître dans l'ame du lecteur une mélancolie douce, & la pénètre d'un profond sentiment de respect pour les vertus de *Marie-Thérèse*.

» Le Chantre de plusieurs grands

» hommes de son siècle étoit digne,
» sans doute, d'annoncer à la France
» *un* Héros dans un enfant qui venoit
» de naître. L'Université qui sût ap-
» précier de bonne heure, le mérite de
» M. *Chivot*, le nomma son Orateur
» à la naissance d'un Dauphin, & son
» attente ne fut pas dementie par le
» succès. Interprète de son Corps, il
» sembloit en avoir recueilli tous les
» talens pour exprimer dans une lan-
» gue étrangere, les sentimens de ses
» compatriotes & forcer la fierté d'un
» idiome républicain à se prêter aux
» plus doux transports d'un peuple
» idolâtre de ses Rois. Je crois voir
» son génie planant sur le berceau de
» cet auguste Enfant, contempler
» les deux sources pures dont il tire
» son origine, & perçant d'un regard
» prophétique le voile de l'avenir,
» inspiré par l'amour & par son admi-
» ration pour le plus noble sang qui
» fût jamais, nous montrer d'avance,
» ce que doit être un jour le rejetton
» des Maisons de France & d'Autriche.
» Enfant précieux, chere espérance
» de la génération future, oui, tu jus-
» tifieras ses heureuses prédictions;

» tu seras l'héritier des vertus de
» *Louis XVI* & de l'auguste *An-*
» *toinette* ».

Ces ouvrages distingués par la noblesse des idées, par l'harmonie du style, par les graces de l'imagination, annonçoient un Poëte & un Orateur au-dessus du commun. Cependant la Poësie & l'Eloquence n'étoient pas son principal mérite. Ce qu'il y avoit en lui de plus étonnant, « c'étoit
» une facilité pour l'étude des langues,
» qui tenoit du prodige. Une saga-
» cité singulière à saisir le rapport
» des idées, & des expressions qui
» les figurent, à suivre, pour ainsi
» dire, à la trace, la marche de la
» nature dans les différentes progres-
» sions du langage; un discernement
» exquis, un esprit observateur, se-
» condé d'une oreille exercée à l'har-
» monie; toutes ces qualités l'au-
» roient infailliblement conduit aussi
» loin que l'intelligence humaine puisse
» aller dans cette carrière.

« Quelles découvertes n'avoit-il
» pas déjà faites dans ce champ, qui
» paroît stérile au premier coup d'œil,
» parce que les richesses qu'il ren-

» terre sont cachées sous les ronces
» & les épines qui les couvrent, &
» que la nature les a dérobées aux
» yeux du vulgaire, afin qu'elles
» fassent la récompense d'une épreuve
» difficile; & si je puis m'exprimer
» ainsi, l'héritage des esprits assez
» pénétrans pour les soupçonner, &
» assez courageux pour les chercher ?
» M. *Chivot* ne cessoit de tourmenter
» avec un zèle infatigable ce terrein
» fertile, & tous les jours il y dé-
» couvroit des mines profondes dont
» les veines précieuses offroient à ses
» recherches, un fonds de richesses
» inépuisable.

« Le temps approchoit où les tré-
» sors qu'il en avoit tirés, alloient
» paroître au grand jour. On sçait
» qu'il nous préparoit un ouvrage
» important, dans lequel il se propo-
» soit de nous démontrer la filiation
» des langues anciennes & modernes,
» de rapprocher les différentes bran-
» ches de cette nombreuse famille, de
» remarquer les traits de fraternité &
» de ressemblance qui se trouvent
» entr'elles, de remonter à travers
» l'obscurité des temps jusqu'à leur

» première origine ; & d'écarter le
» voile qui cache à nos yeux leur
» antique berceau. D'abord, ce n'étoit
» qu'une simple dissertation sur la lan-
» gue grecque. Mais à mesure qu'il
» travaille, la matière s'augmente, ses
» idées s'aggrandissent & se multi-
» plient, & le sujet se féconde sous
» sa plume. Telle est la marche du
» génie. Sa vue s'étend à mesure qu'il
» avance, comme le voyageur, à
» chaque pas qu'il fait, voit l'horizon
» ouvrir à ses yeux, une nouvelle
» perspective ».

Dans cette seconde partie du *Discours*, où l'Orateur nous entretient des talens de M. *Chivot*, le style est plus élevé, plus riche & plus ferme ; la seconde, qui a pour objet les vertus de cet estimable jeune homme, est écrite d'une manière plus simple, plus naturelle & plus touchante : la véritable éloquence est toujours celle qui convient le mieux au sujet qu'on traite : la finesse avec laquelle M. *Crouzet* a saisi le caractère de style propre aux différens traits de cet Eloge, fait beaucoup d'honneur à son goût. Il est fâcheux pour la mé-

moire de M. *Chivot*, que l'Orateur n'ait pu recueillir aucun fait qui servît de base aux louanges qu'il lui donne ; car les faits louent mieux que les *Discours*, & on se défie toujours de l'enthousiasme du Panégyriste, qui ne fait qu'entasser des mots & des phrases; il ne faut pas oublier que le *Discours* a été prononcé dans la maison où M. *Chivot* a vécu, dans la classe où il a donné des leçons, en présence de ses confrères & de ses disciples, qui auroient pu démentir l'Orateur, s'il eût abusé des priviléges de son art.

Rien peut-être ne prouve mieux combien M. *Chivot* réunissoit de qualités solides & agréables, que l'estime & l'amitié dont l'honoroient plusieurs sçavans, dignes de l'apprécier, « & vous sur-tout, jeune » & digne émule des *d'Aguesseau*, & » des *Seguier*, vous dont la réputa» tion s'accroît & s'étend de jour en » jour avec une incroyable rapidité, » & dont les lumières & l'éloquence » vous ont acquis dans le Temple de » *Thémis*, à l'entrée de votre carrière, » la confiance des plus sages Magis» trats, & cette autorité même qui

» n'eſt ordinairement le fruit que d'une
» longue ſuite d'années : c'eſt à vous
» que j'en appelle, c'eſt votre té-
» moignage que je réclame en faveur
» d'un homme que vous honoriez de
» l'amitié la plus intime. Perſonne ſans
» doute, ne vous refuſera pour Juge
» & des talens & des vertus (1).

On auroit pu appliquer à M. *Chivot* ce que *Micipſa*, Roi de Numidie, diſoit à *Jugurtha*, ſon fils adoptif : *quod difficillimum eſt inter mortales, virtute invidiam viciſti. A force de vertus, vous avez vaincu l'envie, ce qui eſt peut-être la plus difficile de toutes les victoires.* « Son mérite, » en lui faiſant des amis ſi diſtingués,

---

« M. Hérault de Séchelles, attentif dès » ſa plus tendre jeuneſſe à découvrir le » mérite ; & guidé dans ſes recherches » par des lumières au-deſſus de ſon âge, » diſtingua M. Chivot parmi les jeunes » gens qui s'étoient ſignalés dans le cours » de leurs études. La conformité de leurs » goûts & de leurs mœurs, fortifia de jour » en jour l'eſtime qu'ils avoient conçue l'un » pour l'autre, & les larmes que donna » ce Magiſtrat vertueux à la mort de ſon » ami, honorent plus M. Chivot, que ne » ſçauroit faire le plus beau diſcours ». (Note de l'Orateur.

» ne lui fit pas un seul ennemi. Jamais » personne n'interrompit les applaudissemens que lui méritèrent ses premiers succès ; les suffrages de ceux » qui le connurent, se réunissoient » en sa faveur, & chacun s'empressoit » d'ajouter une fleur à la couronne » qu'il avoit obtenue. Sa réputation » naissante, accompagnée de la plus » rare modestie, jettoit une lumière » si douce, que les yeux même de » l'envie n'en furent pas blessés. Du » moins elle se tut, peut-être par la » crainte de lui faire soupçonner ce » qu'il valoit ; car il paroissoit l'ignorer encore. Sa modestie étoit simple » & naturelle ; elle tenoit à sa franchise, & à l'idée sublime qu'il s'étoit » faite du véritable sçavant. Son génie » avide mesurant l'immense étendue » de la carrière des Sciences, comptoit pour rien l'espace qu'il en avoit » déjà parcouru ; & songeant toujours à ce qu'il ignoroit encore, » c'étoit de bonne foi qu'il prétendoit ne rien sçavoir encore. Incapable de se préférer à personne, » qu'il étoit éloigné de prétendre à ce » tribut de louanges que la plûpart

» des littérateurs semblent imposer
» aux autres hommes !

Combien il préféroit à tous les
» éloges un seul témoignage d'amitié !
» C'étoit là le besoin de son ame ;
» c'étoit des amis qu'il cherchoit, &
» personne ne fut plus digne que lui
» d'en avoir. Heureux ceux qu'il avoit
» une fois choisis ! ils pouvoient
» compter sur un attachement invin-
» cible, sur la fidélité la plus invio-
» lable, & sur un cœur sensible qui
» le faisoit exister dans ses amis au-
» tant que dans lui-même. Ils pou-
» voient verser avec confiance dans
» son sein, leurs chagrins & leurs
» peines les plus secretes ; ils y trou-
» voient toujours ce tendre intérêt
» qui nous console dans nos disgraces,
» qui semble nous soulager d'une par-
» tie de nos maux, & dissipe ces
» nuages de tristesse, qui troublent
» quelquefois la sérénité de nos plus
» beaux jours ».

La péroraison est pathétique. L'Orateur a tiré le plus heureux parti de la circonstance du lieu & de la douleur générale que la mort d'un Pro-

fesseur si distingué avoit répandue dans toute la maison.

Qu'ai-je besoin d'en dire da- » vantage ? Quel langage pourroit » être plus éloquent que ces soupirs » qui vous échappent, & ces pleurs » que son nom seul vous fait répandre ? » Si j'avois à le louer maintenant » ailleurs que dans cette assemblée, » c'est vous que je ferois parler. Je » reproduirois le tableau de votre » affliction ; je vous représenterois tels » que je vous vois en ce moment, » abattus, consternés, fixant sur la » terre vos yeux mouillés de larmes, » & mêlant vos gémissemens aux » accens de ma foible voix.

« Ombre chère d'un ami que nous » estimions, que nous aimions tous » comme la vertu même, contemple » ce touchant spectacle, & reçois le » plus bel hommage que l'homme qui » n'est plus, puisse recevoir de ses » semblables.

« Ah ! si jamais je t'élève un Mau- » solée, je ne le surchargerai pas d'une » épitaphe pompeuse, je n'y graverai » que ces mots : *Ici repose M. Chivot ;* » *ses disciples le pleurèrent, ses amis*

» *ne purent se consoler de sa mort*, *&*
» *son père le suivit dans la tombe* (1) ».

Ces divers morceaux suffisent pour vous convaincre, Monsieur, que ce *Discours* est d'un excellent ton, d'une éloquence saine & franche ; l'Orateur a sçu y répandre tous les ornemens de l'art, sans nuire à l'intérêt & au sentiment, il est fleuri sans affectation, & naturel sans négligence. On pourroit peut-être lui reprocher l'usage trop fréquent de quelques tours oratoires, aujourd'hui usés & rebattus : le goût actuel exigeoit aussi une manière plus serrée & plus concise ; l'Auteur ne sçait pas toujours s'arrêter ; mais s'il fut jamais permis d'être diffus, c'est lorsqu'on fait l'éloge d'un ami qui n'est plus.

Je suis, &c.

---

(1) Le père de M. Chivot ne survécut que de huit jours à son fils.

# LETTRE III.

*Histoire de l'origine de la Médecine, par M.* Coakley Letthsom, M. D. *membre du Collège Royal de Médecine, & des Societés Royales & des Antiquités; traduite de l'Anglois, par* M. * * *, *avec cette Epigraphe tirée de* Celse.

Diligentes homines notasse, quæ plerumque meliùs responderent deinde ægrotantibus ea præcipere cœpisse: sic Medicinam ortam: sub ndè aliorum salute, aliorum interitu perniciosa discernentem à salutaribus.

*A Londres; & se trouve à Paris, rue des Cordeliers*, n°. 4; *& chez la veuve* Herissant, *Imprimeur Libraire, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'Or; &* Théophile Barrois le jeune, *Libraire, Quai des Augustins*, n°. 18, 1787.

Il est intéressant, Monsieur, de rechercher l'origine d'un art si beau, si noble, si utile. Pour la retrouver,

il faut remonter bien haut : auſſi notre hiſtorien remonte-t-il juſqu'à la création du monde. C'eſt le premier période, qui finit à la guerre de Troies, delà juſqu'à *Hypocrate* ; d'*Hypocrate*, à la deſtruction de Carthage ; puis à la naiſſance de *Jeſus-Chriſt*; enfin de période en période & d'époque en époque, l'Auteur deſcend juſqu'à nous. Après avoir dit un mot de la Médecine en général, & de la pratique de la Médecine, il paſſe en revue toutes ſes parties, la *Chirurgie*, les *Accouchements*, l'*Anatomie*, la *Botanique & la Pharmacie*, la *Chymie & la Médecine myſtique*. Il prend ſoin de marquer l'origine de chacune de ſes parties, les découvertes qu'on y a faites ſucceſſivement, & les ſçavans qui s'y ſont diſtingués ; tout ceci ne forme que la moitié de l'Ouvrage ; l'autre eſt conſacrée à des notes très-nombreuſes, où l'Auteur a déployé une érudition immenſe ; ces notes ſont tout-à-la-fois intéreſſantes & curieuſes, éloge que mérite en général tout l'Ouvrage.

Je ſuis, &c.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE IV.

*Suite des anciens Apologistes de la Religion Chrétienne, traduits ou analysés, ouvrage demandé & approuvé par l'Assemblée du Clergé, avec quelques discours sur la Religion; par M. l'Abbé* de Gourcy, *Vicaire Général de Bordeaux & de Cambray, de l'Académie Royale de Nancy: 2 vol.* in-8°. *A Paris, de l'Imprimerie de* Michel Lambert, *rue de la Harpe, près St. Cosme.*

L'ÉVÈNEMENT le plus extraordinaire & le plus mémorable de l'Histoire

du Monde, celui qui a le plus influé sur les idées, sur les mœurs & sur l'état des hommes, est sans contredit, l'établissement du Christianisme : depuis quatre mille ans, les générations se succédoient sur la surface de la terre, les habitans du globe paroissoient & disparoissoient rapidement sur la scène de la vie, sans sçavoir d'où ils étoient venus & où ils devoient retourner, sans connoître ni l'Auteur de leur existence, ni leur nature, ni leur destinée. Les Grecs & les Romains n'étoient pas plus instruits que les Barbares sur ces objets importans ; & le seul fruit qu'ils eussent retiré de leur vaine science, étoit d'être le jouet d'un plus grand nombre d'erreurs. L'Univers étoit enseveli dans les ténèbres de l'idolâtrie ; une seule Province, obscure & méprisée, jouissoit de la connoissance du véritable Dieu que tant de Philosophes avoient en vain cherché ; & c'est du sein de cette Nation ignorante & grossière, que part la lumière, qui, par dégrés, va éclairer tous les habitans du monde, changer leurs

idées & leurs loix, réformer leurs mœurs & leur culte, & opérer une révolution universelle.

Les beaux esprits & les Philosophes de Rome, peu instruits & peu jaloux de s'instruire de ce qui se passoit dans un petit coin de l'Empire, confondoient les premiers Chrétiens avec les Juifs, & les enveloppoient dans le même mépris. Les Chrétiens leur paroissoient même encore plus absurdes & plus ridicules. Envisageant d'un œil profane, ce qu'ils avoient pu apprendre de leurs dogmes & de leurs mystères, ils n'y voyoient que le comble de l'extravagance. Des hommes de la lie du peuple, & quelques femmes crédules, avoient été séduites par les prestiges d'un imposteur, que les loix avoient puni du supplice des esclaves. Ses Disciples croyoient qu'il étoit ressuscité. Ils le regardoient comme un Dieu; un homme crucifié, étoit l'objet de leur culte; ils adoroient jusqu'à l'instrument honteux de sa mort: ils fuyoient la société, renonçoient à tous les plaisirs; ils traitoient de folie la sagesse hu-

maine ; tous leurs projets, toutes leurs actions n'avoient pour but qu'un autre monde, où ils devoient être éternellement heureux, s'ils avoient été fidèles à leur Dieu. C'est sous ce point de vue, que les plus beaux génies & les plus fameux Ecrivains considéroient alors la secte des Chrétiens. Ils en parloient avec une sorte de pitié. Lorsque *Néron* les accusa de l'incendie de Rome, *Tacite* dit que, d'après les interrogatoires, il parut qu'ils étoient plutôt misanthropes qu'incendiaires : *haud perinde crimine incendii quàm odio humani generis convicti sunt*, *Tacit. Annal. lib. 15, chap. 44. Lucien* les représente comme des fanatiques imbécilles, qui s'exposent, de gaieté de cœur, à la mort, dans l'espérance d'un bonheur éternel dans une autre vie; il se moque de la simplicité avec laquelle ils accueilloient des fourbes, des fripons, sous le masque de prosélytes, & partageoient avec eux leurs biens, persuadés que tous les Chrétiens étoient frères, & que tout devoit être commun entr'eux. (*Lucien, sur la mort de Peregrin.*)

Le peuple accoutumé à calomnier ce qu'il ne connoît pas, faisoit des contes affreux sur les assemblées secrettes des Chrétiens & sur leurs *agapes*. On disoit qu'ils égorgeoient un enfant, qu'ils en mangeoient la chair, qu'ils en buvoient le sang, & qu'après cet abominable repas, ils se livroient entr'eux aux plus infames plaisirs : ces bruits s'accréditoient ; la bonne compagnie même y croyoit, pour ne pas se donner la peine de les examiner ; les Philosophes souilloient leurs livres de ces atrocités. Les Chrétiens n'y répondirent d'abord que par la pureté de leurs mœurs, leur modestie, leur douceur, leur obéissance aux loix, leur courage dans les tourmens : enfin, quelques Philosophes, quelques sçavans étonnés de trouver une morale si pure, une conduite si soutenue, des vertus si sublimes, dans une secte odieuse & méprisée, voulurent s'instruire de sa doctrine, & y trouvant tous les caractères de la vérité, ils l'embrassèrent avec ardeur. Alors indignés de l'injustice & des calomnies des Payens,

ils employèrent à les repousser leurs talens & leur éloquence. Alors l'Empire Romain fut témoin du même spectacle qui se renouvelle aujourd'hui en France. On vit les Philosophes combattre les Chrétiens ; on vit les beaux-esprits & les Auteurs à la mode, épuiser les sophismes, les déclamations, les railleries contre la Religion Chrétienne, tandis que des sçavans & des sages la défendoient avec les armes de la raison & l'enthousiasme de la vertu. Il y a une grande différence entre les Philosophes qui attaquèrent le Christianisme à sa naissance, & ceux qui l'attaquent de nos jours. Les premiers pouvoient du moins se vanter de défendre, contre des novateurs obscurs, l'antique Religion de leurs pères ; ils étoient de bonne foi ; ils ne connoissoient pas la doctrine qu'ils calomnioient ; trompés par les bruits publics, ils suivoient les préjugés de l'éducation & les lumières d'une sagesse profane. Les seconds au contraire, s'efforcent de renverser la Religion de l'État, la Religion dans laquelle ils ont été élevés eux-

mêmes. Ils blasphêment le Dieu qu'ont adoré leurs pères ; ils outragent par des railleries sacriléges, les mystères auxquels ils ont été initiés ; l'ambition & l'intérêt étouffent le cri de leur conscience.

On s'imagine au premier coup-d'œil, que la cause des *anciens Apologistes de la Religion Chrétienne* étoit bien favorable, bien facile à défendre, & qu'ils devoient aisément écraser leurs adversaires : les extravagances, les absurdités de l'idolâtrie, les passions, les crimes des Dieux que le peuple adoroit, la barbarie & la licence effrénée des spectacles publics, la corruption des mœurs, autorisée par le Paganisme ; toutes ces folies, tous ces excès honteux sembloient fournir aux premiers Orateurs Chrétiens, des armes bien puissantes. Il ne faut pas oublier cependant, qu'ils n'écrivoient pas pour le peuple, mais pour les grands, pour les gens de lettres qui n'étoient pas idolâtres, mais déistes ; eux-mêmes se moquoient les premiers des rêveries de leur Mythologie : & dans les mystères auxquels ils étoient initiés,

on leur dévoiloit le sens caché sous ces allégories. Mais comme il falloit au peuple une Religion proportionnée à son intelligence, on lui abandonnoit les fables des Poëtes. Quant à la licence des spectacles & des mœurs, les Payens étoient disposés à regarder les invectives des premiers Chrétiens, comme des déclamations outrées & fanatiques; leur morale profane & grossière, ne pouvoit s'élever jusqu'à la sublimité de celle de l'Evangile; & l'extrême pureté qu'il exige, leur paroissoit contraire à la nature. Ils ne regardoient le commerce de l'homme & de la femme comme coupable, qu'autant qu'il portoit atteinte aux loix de la société & aux propriétés des membres qui la composent; l'outrage fait à la femme, à la fille d'un citoyen étoit, à leurs yeux, un crime, parce qu'il troubloit l'ordre public, & violoit les droits du père & de l'époux; mais les plaisirs que l'on goûtoit avec des femmes volontairement dévouées à l'opprobre, n'étoient point regardés comme illicites, parce qu'ils ne nuisoient à personne: voilà

pourquoi *Caton* le Censeur, voyant des jeunes gens sortir d'un mauvais lieu, leur donnoit publiquement des éloges : *courage, mes amis, leur crioit-il, cela vaut mieux que de deshonorer la couche de notre voisin* ; ils plaignoient donc plus qu'ils n'admiroient l'austérité farouche des Chrétiens, qui vivoient dans des privations continuelles ; & regardoient toute espèce de volupté comme un crime, à moins qu'elle ne fût consacrée par l'hymen. Ils ne voyoient dans la sainteté de leurs mœurs, que l'enthousiasme de quelques hommes atrabilaires & superstitieux, ennemis de la joie, des ris & des fêtes ; dont la vie n'étoit qu'une mort habituelle, faisant de la divinité un tyran sombre & jaloux, qui prenoit plaisir aux souffrances & aux pleurs de ses sujets. L'idolâtrie même, toute ridicule qu'elle étoit, avoit une foule de partisans qui vivoient aux dépens des offrandes du peuple, & pour qui le culte des idoles étoit un métier lucratif : comment faire entendre raison à cette multitude d'hommes aveuglés

par l'intérêt, & qui se voyoient ruinés, si on renversoit les Temples & les statues des Dieux. D'ailleurs, par une de ces inconséquences si ordinaires à l'esprit humain; ceux même qui n'attribuoient intérieurement aucune vertu à des Divinités de bois ou de métal, ne pouvoient se défendre d'une sorte de respect pour d'antiques superstitions qui avoient eu tant d'influence sur la destinée de l'Empire, & qui long-temps avoient servi de base à toute la politique. « Rome, dit » *Bossuet*, se vantoit d'être une Ville » sainte par sa fondation, consacrée dès » son origine par des auspices divins, » & dédiée par son Auteur, au Dieu » de la guerre. Peu s'en faut qu'elle » ne crût *Jupiter* plus présent dans » le Capitole que dans le Ciel: elle » croyoit devoir ses victoires à sa » Religion. C'est par là qu'elle avoit » dompté & les Nations & leurs » Dieux; car on raisonnoit ainsi en » ce temps: de sorte que les Dieux » Romains devoient être les maîtres » des autres Dieux, comme les Ro» mains étoient les maîtres des autres

» hommes. Rome, en subjuguant la » Judée, avoit compté le Dieu des » Juifs parmi les Dieux qu'elle avoit » vaincus. Le vouloir faire règner, » c'étoit renverser les fondemens de » l'Empire, c'étoit haïr les victoires » & la puissance du peuple Romain. » Ainsi les Chrétiens, ennemis des » Dieux, étoient regardés en même » temps, comme les ennemis de la » République; &c. »

A la tête des *Apologistes de la Religion* dont M. l'Abbé *de Gourcy* nous donne la traduction ou l'extrait, on trouve *St. Justin*, Philosophe célèbre, né au commencement du second siécle, à Sichem, appellée aussi Flavia, Ville de Samarie. Après avoir essayé de toutes les sectes de Philosophes, il embrassa le Christianisme, touché de la constance des Martyrs, qui mouroient pour la défense de leur foi : lui-même eut la gloire de verser son sang pour une cause si belle, & il souffrit le martyre à Rome, l'an 167 de J. C. Parmi les ouvrages qu'il nous a laissés, on distingue deux *Apologies* pour les Chrétiens, écrites

en grec, d'un ſtyle ſimple & dépourvu d'ornemens. La première eſt adreſſée à l'Empereur *Antonin le Pieux*; & la ſeconde au Sénat de Rome, ſous le règne de *Marc-Aurele*, ſucceſſeur d'*Antonin*.

L'exorde de cette première *Apologie* reſpire une fermeté noble & courageuſe; c'eſt ainſi que l'illuſtre Orateur parle à l'Empereur *Antonin* & à ſes fils. « Vous vous entendez » appeller par-tout pieux, philoſo» phes, zélateurs de la juſtice, ama» teurs de la ſcience. L'êtes-vous » réellement ? Les effets le montre» ront; car ce n'eſt ni pour vous » flatter, ni pour gagner vos bonnes » graces, mais pour demander d'être » jugés ſelon les règles de la plus » exacte juſtice, que nous vous pré» ſentons cette requête.

« Que la prévention, l'envie de » plaire à la multitude, la ſuperſti» tion, la paſſion, des bruits trom» peurs, mais accrédités par le temps, » ne vous faſſent point prononcer de » jugemens contre vous-mêmes. Je » dis contre vous, car nous ſommes

» persuadés qu'on ne peut nous faire
» de mal, tant qu'on ne pourra nous
» convaincre d'aucun délit. Vous
» pouvez donc nous ôter la vie,
» mais vous ne pouvez nous nuire.

» Et qu'on ne croye pas que ce
» soient ici des bravades & des pa-
» roles sans fondement. Nous deman-
» dons instamment qu'on informe
» exactement des crimes qu'on nous
» impute : s'ils sont prouvés, qu'on
» les punisse comme ils le méritent,
» & même plus rigoureusement. Mais
» s'il est impossible d'en prouver un
» seul, la raison & l'équité vous fe-
» ront mépriser des bruits calom-
» nieux, & ne vous permettront
» point de porter contre des hommes
» innocens des jugemens qui re-
» tomberoient sur vous-mêmes,
» puisque la passion & non la justice,
» les auroit dictés.

« Tout homme sensé conviendra
» que la seule forme légitime des
» jugemens consiste, pour les sujets,
» à rendre un compte fidèle de leur
» vie & de leurs discours ; & pour
» les Princes, à juger non en tyrans,

» mais suivant les conseils de la piété
» & de la philosophie. C'est alors que
» les Princes & les sujets sont vrai-
» ment heureux. Aussi un Ancien (1)
» disoit que *si les Princes & les sujets*
» *n'étoient Philosophes, aucun Etat*
» *ne pouvoit être heureux* ».

Après avoir traduit en entier la première *Apologie* de *St. Justin*, M. l'Abbé de *Gourcy* donne seulement une courte analyse de la seconde, & passe à l'*Apologie* d'*Athenagore*. C'étoit aussi un Philosophe, mais un Philosophe d'Athènes, & l'on s'en apperçoit à son style, plus élégant & plus orné que celui de *Saint Justin*, Philophe Samaritain. Son Discours est adressé aux Empereurs *Marc-Aurele* & *Commode* : on y trouve quelques opinions hasardées sur les démons & sur les secondes nôces, qu'il condamne durement, & qu'il qualifie d'*adultère déguisé & spécieux* : mais dans tout le reste, il est aussi solide qu'éloquent ; & comme le dit *Bossuet*, c'est *une des plus belles*

(1) Platon, Livre cinquième de la République.

*& des plus anciennes Apologies de la Religion Chrétienne.* Ce qu'il dit de la morale pratique des premiers Chrétiens, mérite sur-tout d'être remarqué.

« Voici quelques-uns des préceptes » de notre Religion par où vous pour» rez juger des autres. Aimez vos » ennemis, faites du bien à ceux qui » vous haïssent, priez pour ceux qui » vous persécutent & vous calom» nient; afin que vous soyez les fils » de votre Père céleste, qui fait lever » son soleil sur les bons & sur les » méchans, & tomber ses pluies sur » les justes & sur les injustes ».

« Que des Princes Philosophes me » permettent ici de demander si parmi » ces Grammairiens, ces Philosophes » qui étalent orgueilleusement leur » science, au milieu de leurs audi» teurs, s'il s'en trouve qui mettent en » pratique ces sublimes préceptes; qui » sçachent rendre le bien pour le mal, » aimer sincèrement leurs ennemis, » prier pour ceux qui en veulent à » leur vie? Au contraire, ne sont-ils » pas occupés nuit & jour à leur ten» dre des pièges, à tramer leur perte?

» Ils font voir par-tout que c'est l'art
» de bien dire qu'ils professent, &
» non l'art de bien faire.

« Mais chez nous, vous trouverez
» des artisans, des ignorans, de
» vieilles femmes qui, à la vérité, ne
» vous démontreront point, par le
» raisonnement, la vérité de notre
» doctrine, mais qui vous en persuade-
» ront l'excellence par leur conduite.
» Ils n'apprennent point par cœur,
» de beaux discours; il leur suffit de
» faire des actions vertueuses. Ils ne
» se défendent pas même quand on
» les maltraite, ils ne citent point en
» justice ceux qui enlèvent leurs biens:
» ils donnent à ceux qui leur deman-
» dent. Ils aiment tous les hommes
» comme eux-mêmes ».

*Théophile* né & élevé dans l'idolâtrie, se convertit lui-même par la lecture des Saintes Ecritures; il succéda à *Heron*, cinquième Evêque d'Antioche, vers l'an 168 de J.C., & gouverna son Eglise avec beaucoup de sagesse & de zèle l'espace de treize ans. Sous l'Empereur *Commode*, il composa une *Apologie des Chré-*

*tiens*, en trois livres, adressée à *Autolyque*, qui étoit un Payen de ses amis, très instruit, mais fort prévenu contre la Religion Chrétienne : cet ouvrage est écrit avec intérêt, il décèle une imagination vive & féconde ; on y trouve des morceaux dont nos beaux-esprits modernes se feroient honneur ; mais le style est un peu diffus & asiatique ; l'Auteur a le goût de sa patrie, & sent quelquefois le Rhéteur : défaut qui paroît sur-tout dans ce morceau sur la résurrection des corps.

« Remarquez combien Dieu vous » a fourni de motifs & de facilités de » croire ce mystère. Remarquez » comme les temps, les jours & les » nuits se renouvellent, & pour ainsi » dire, ressuscitent. Voyez dans les » semences & les fruits, des images » de la résurrection des corps : le » grain de froment, par exemple, » jetté dans la terre, meurt, ressus- » cite & pousse des épis. Les arbres » de même ne ressuscitent-ils pas » lorsque dans la saison que Dieu leur » a marquée, ils donnent de nouveaux » fruits ? Les grains que le passereau

» a avalés, s'il les rejette sur la terre,
» ne les voit-on pas pousser des ra-
» cines & donner naissance à une
» plante ? Ne trouvez-vous pas
» dans le ciel, ainsi que sur la terre,
» des symboles de la résurrection ?
» La lune ne semble-t-elle pas
» mourir pour nous chaque mois ?
» L'homme lui-même, s'il est affligé
» d'une longue & dangereuse mala-
» die, perd son embonpoint & une
» grande partie de sa substance; Dieu
» lui rend-il la santé, il revient en son
» premier état. Qu'étoit devenu cet
» embonpoint, & comment le recou-
» vre-t-il ? Cela provient, dites-vous,
» de la nourriture qu'il a prise, & qui
» s'est convertie en sa propre subs-
« tance. Fort bien, mais c'est là l'ou-
» vrage de Dieu, & de Dieu seul:
» il n'appartient qu'à lui d'opérer ces
» merveilleux effets. Par cet échan-
» tillon de sa puissance, il veut
» nous faire comprendre qu'il ne lui
» est pas plus difficile de ressusciter
» tous les corps.

M. l'Abbé *de Gourcy* met avec raison, au nombre des *Apologies du*

*Christianisme*, le Traité de *Tertullien* contre *Marcion*. *Tertullien* est un Ecrivain plus célèbre que les trois *Apologistes* dont je viens de parler. Qui ne connoît pas ce bouillant Africain, que l'ardeur même de son zèle & l'excès de son austérité, entraîna dans l'erreur! Il sembloit que l'Evangile ne fût pas encore assez sévère pour lui: ce génie si vigoureux & si ferme, se laissa séduire par les rêveries du fanatique *Montan*; & ce qui est plus déplorable, il ne rougit pas de devenir disciple de deux aventurières *Priscilla* & *Maximilla*, qui se prétendoient inspirées, & se mêloient de prophétiser; destinée assez ordinaire aux hommes qui ont plus d'imagination que de jugement, dont les vertus ne sont que des passions, & qui semblent même, en faisant le bien, s'abandonner à l'impétuosité de leur caractère naturel, plutôt que remplir un devoir. De quelque côté que se tournent des hommes de cette espèce, ils vont plus loin que les autres.

*Marcion* né à Sinope, Ville de Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, se

distingua dans ses premières années, par une austérité stoïque ; mais ayant été convaincu d'avoir séduit une vierge, il fut retranché de l'Eglise par son père, qui étoit Evêque. Il alla ensuite à Rome ; & le dépit de n'avoir pu se faire recevoir à la communion Ecclésiastique, le jetta dans le parti de *Cerdon*, fameux hérésiarque ; il ajouta encore aux erreurs de son maître, & lui-même devint chef d'une secte très-nombreuse. *Marcion* admettoit deux premiers principes ; l'un bon, & l'autre mauvais. C'est au mauvais principe qu'il attribuoit la création du monde & la Religion Juive : aussi rejettoit-il l'ancien Testament. Cet homme, chassé de l'Eglise pour avoir eu un commerce criminel avec une fille, se déclara l'apôtre du célibat ; il condamnoit le mariage, & refusoit le Baptême à ceux qui avoient une femme. Il prétendoit aussi que Jesus-Christ n'avoit eu qu'une chair fantastique ; sa naissance, sa passion, sa résurrection, son ascension n'étoient, selon lui, que des apparences ; enfin, il nioit la résurrection des corps, &

renverſoit par ſa nouvelle doctrine, tous les fondemens du Chriſtianiſme: il avoit publié un ouvrage, ſous le titre d'*Antithèſes*, où il s'efforçoit de démontrer les contradictions de la Loi ancienne & de l'Evangile. *Tertullien* compoſa contre cet héréſiarque, un Traité en cinq livres, où il réfute victorieuſement toutes ſes erreurs; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que *Tertullien*, lorſqu'il combattit l'héréſie de *Marcion*, étoit lui-même hérétique, & ſoutenoit des opinions moins dangereuſes à la vérité, mais plus ridicules que celles de *Marcion*.

*Marcion* étoit un ſophiſte ſubtil, qui attaquoit l'ancien Teſtament pa de mauvaiſes chicanes; on en juger par l'objection ſuivante: Dieu, dan la Genèſe, dit à *Adam*, après le péché *Adam, où êtes-vous?* Pourquoi cet demande, obſerve gravement *Marcio* Dieu ignoroit donc où étoit *Ada* Une auſſi miſérable ſubtilité eſt à pei digne d'une réponſe.

L'*Octave* de *Minutius Félix* eſt excellent dialogue en faveur de *Religion Chrétienne*. Les interlo

teurs ſont *Cecilius Natalis*, qui parle pour les Payens, & *Octavius Januarius*, qui défend les Chrétiens. *Minutius Félix* eſt l'arbitre de la diſpute, qui ſe termine par la converſion de *Cecilius Natalis*. L'Auteur du dialogue *Marcus Minutius Félix* étoit un fameux Avocat de Rome, ſous l'Empereur *Sévère*, au commencement du troiſième ſiècle, né en Afrique, comme *Tertullien*, & ſon contemporain; mais ſon ſtyle eſt beaucoup plus élégant, plus clair & d'un bien meilleur goût.

D'*Ablancourt* a traduit cet Auteur; mais ſa traduction n'a pas dû déſeſpérer M. l'Abbé de *Gourcy*: elle n'eſt pas toujours fidelle; on ne peut pas même l'appeller la *belle infidelle*; car le ſtyle ne rachète pas le défaut d'exactitude. Voici quelques morceaux qui donneront une idée du ton qui règne dans l'original, & de la manière d'écrire du nouveau Traducteur.

« J'entends dire, s'écrie *Cecilius* » *Natalis*, qu'ils (*les Chrétiens*) adorent » la tête d'un animal, de tous le plus » mépriſé, la tête d'un âne; culte bien

» digne des gens de cette espèce. On
» assure qu'ils rendent un culte à ce qu'il
» y a de plus infâme ; leurs assemblées
» nocturnes les rendent justement
» suspects. Ils adorent un homme
» puni du dernier supplice, & la Croix
» où il est mort. Voilà l'autel qui leur
» convient, voilà le Dieu qu'ils mé-
» ritent d'adorer. Et cet enfant cou-
» vert de farine, qu'on égorge, qu'on
» s'arrache, dont on boit le sang,
» ce festin barbare, les plus proches
» parens, tous les âges, tous les
» sexes qui se trouvent pêle mêle, ce
» chien qui éteint la lumière dans
» leurs assemblées, les abominations
» qui s'y commettent à la faveur des
» ténèbres, tout cela est assez connu.
» Si tous ne sont pas effectivement
» incestueux, ils le sont tous dans
» leur conscience ». . . . . . . . . .

« Répondez-moi, je vous prie,
» ressuscitera-t-on avec un corps ou
» sans corps ; avec le même, ou avec
» un autre ? Sans corps ? Mais sans
» corps il n'y a plus ni esprit, ni ame,
» ni vie. Avec le même ? Mais il y
» a long-temps qu'il est détruit. Avec

» un autre ? C'est donc un autre » homme qui naît, & non le même » qui renaît. Mais depuis tant de siè- » cles, est-il revenu un seul homme » de l'autre monde, du moins comme » *Protésilas*, avec un congé de quel- » ques heures, pour nous faire croire » des choses si incroyables ? Ce sont- » là des rêves d'un cerveau blessé, ou » de vaines fictions des Poëtes, dont » vous avez voulu, follement crédules, » faire honneur à votre Dieu.

« L'expérience du présent ne suffit- » elle pas pour vous convaincre com- » bien les promesses qu'on vous fait » sont trompeuses & vos vœux chi- » mériques ? Par ce que vous souffrez » dans la vie, jugez ce que vous avez » à attendre après la mort. Le grand » nombre parmi vous, & de votre » propre aveu, les plus honnêtes gens » sont dans la misère, victimes de la » faim, du froid, du travail. Votre » Dieu le souffre, & ne paroît pas » même s'en appercevoir. Il ne veut » donc pas, ou il ne peut pas vous » secourir, tant il est ou impuissant ou » injuste. Mais avec vos rêves d'im-

mortalité

» mortalité après la mort, quand vous
» êtes pressés par le danger, brûlés
» de la fièvre, déchirés par la douleur,
» ne sentez-vous pas votre destin,
» votre foiblesse, votre infortune? &
» vous vous obstinez à ne pas l'avouer!
» Je ne parle pas des maux qui sont
» communs avec les autres hommes.
» Mais ces tortures, ces supplices,
» ces croix, qu'il ne s'agit point
» d'adorer, mais de souffrir, ces feux
» que vous prédisez & que vous re-
» doutez, votre Dieu ne sçauroit vous
» en préserver pendant la vie. Et vous
» croyez qu'il sera tout puissant pour
» vous rendre heureux après la mort!
» Les Romains, sans l'aide de vo-
» tre Dieu, ne commandent ils pas
» à toute la terre? Et vous, inquiets,
» tremblans, vous vous interdisez les
» plaisirs les plus honnêtes; vous
» n'assistez ni aux spectacles, ni aux
» festins publics; vous détestez les
» combats sacrés, les viandes offertes
» sur nos autels, le vin dont on a fait
» des libations. Ainsi, vous craignez
» les Dieux que vous niez. Vous ne
» vous couronnez pas de fleurs,

» vous ne vous parfumez pas, vous
» réservez les parfums pour vos funé-
» railles. Vous vous faites scrupule
» de jetter des fleurs sur les tombeaux.
» Vous êtes pâles, tremblans, & bien
» dignes de la compassion de nos
» Dieux. Non, vous ne ressusciterez
» point; vous ne vivez pas même à
» présent.

*Octave* répond à ces invectives, avec la solidité & la modération qui conviennent à la vérité. » Gardez-» vous de croire, dit-il entr'autres » choses, que Dieu ne puisse pas ou » ne daigne point venir à notre se-» cours; il est le maître de l'univers; » il aime tendrement les siens; mais » il nous éprouve dans les souffrances » & dans les dangers, comme on » éprouve l'or dans le feu. Il sonde » la volonté de l'homme jusqu'au der-» nier soupir; rien ne lui échappe, » & rien ne restera sans récompense.

» Le beau spectacle, pour Dieu, » de voir le Chrétien combattre avec » la douleur, braver les menaces & » les tourmens, la cruauté des bour-» reaux, l'appareil & les horreurs de

» la mort, défendre sa liberté contre
» les Princes & les Empereurs, céder
» à Dieu seul, triompher en mourant,
» du Juge qui l'a condamné ! car le
» vainqueur est celui qui a obtenu ce
» qu'il vouloit.

« Quel est le soldat qui n'affronte
» le danger en présence de son Gé-
» néral? Personne n'est couronné sans
» avoir combattu. Le Général cepen-
» dant ne peut donner que ce qui
» dépend de lui. Il peut honorer la
» valeur ; il ne sçauroit prolonger la
» vie d'un instant. Mais le soldat de
» Dieu n'en est pas abandonné dans
» la douleur, & il triomphe de la
» mort même. Ainsi, le Chrétien peut
» paroître misérable, il ne peut l'être
» en effet ».

*Celse*, Philosophe Epicurien, fut un des ennemis les plus redoutables de la Religion Chrétienne ; il employa contr'elle, les injures & les railleries, beaucoup plus que les raisonnemens : habile à donner un tour ridicule aux Histoires de l'ancien & du nouveau Testament ; saisissant avec art, tout ce qui pouvoit inspirer aux gens du monde, du mépris

pour la nouvelle secte, il parodioit ingénieusement les plus respectables maximes des Apôtres, faisoit des plus saints mystères, un objet de dérision, insultoit aux humiliations volontaires de J. C., dont il feignoit de ne pas sentir le motif, & nuisoit plus aux Chrétiens par ses sarcasmes, ses bouffonneries, que n'auroient pu faire les plus profonds Dialecticiens par leurs discussions sçavantes. Il traitoit les Disciples de J. C. comme les derniers des hommes, les appellant de *vils mariniers*, *infâmes publicains*. Il représentoit les Chrétiens comme un amas de vils artisans qui débauchoient les femmes & les enfans : « on voit, » dit-il, des cardeurs, des cordon- » niers, des foulons, les plus ignorans » & les plus grossiers des hommes, qui » n'oseroient ouvrir la bouche devant » des hommes sages & des pères de » famille; dès qu'ils trouvent des en- » fans ou des femmelettes seules, on » les voit leur tenir les discours les » plus étranges, leur suggérer de ne » jamais écouter leurs parens ni leurs

» maîtres. Ce sont, disent-ils, des » imbécilles & des radoteurs. Nous » seuls sçavons comment il faut vivre, » nous seuls pouvons vous enseigner » le moyen d'être heureux; mais si » vous voulez apprendre quelque » chose, il faut abandonner & vos » maîtres & vos parens, pour vous » rendre, avec les femmes & les » enfans, dans l'appartement des fem- » mes, dans la boutique d'un cor- » donnier ou d'un foulon : c'est là » qu'on vous enseignera ce qu'il y a » de plus parfait. Voilà comme les » Chrétiens viennent à bout de per- » suader ».

Il leur reprochoit de promettre le Royaume des Cieux à tous les pécheurs; & qui entendez-vous, disoit-il, par pécheurs, sinon les hommes injustes, les voleurs, les empoisonneurs, les sacriléges; vous voulez donc rassembler une société de brigands & de scélérats.

Dans un dialogue qu'il établit entre *Jesus* & un Juif, ce dernier lui reproche entr'autres choses, d'*être né dans une Bourgade de Judée, d'une*

*femme réduite à filer pour vivre, & chassée par son mari, pour cause d'adultère; d'avoir travaillé lui-même, en Egypte, comme un vil mercenaire; & après y avoir appris des secrets fort vantés par les Egyptiens, d'être retourné dans son pays, où il a osé se donner pour Dieu.*

Il attribuoit à la magie tous les miracles de *J. C.* Il les comparoit aux tours des charlatans, des joueurs de gobelets & des thaumaturges de place, versés dans les sciences Egyptiennes: « Pour quelques oboles, disoit-il, » ils chassent les démons, guérissent » d'un souffle les maladies, évoquent » les ames des Héros, font tout-à-coup » paroître des animaux, des tables » chargées de toutes sortes de mets, » sans qu'il y ait rien de réel; les » croirons-nous pour cela, enfans de » Dieu: ne reconnoissons-nous pas » là, au contraire, des tours de » fripons & des prestiges des malins » esprits »

On ne rapporte ici ces blasphêmes grossiers & absurdes, que pour faire connoître la manière d'attaquer du

Philosophe *Celse*; c'est absolument le ton, l'esprit & le caractère de *Voltaire*; ce sont les mêmes injures, les mêmes facéties, les mêmes sophismes, la même mauvaise foi. *Origene* a réfuté les critiques de *Celse*, dans un ouvrage doublement précieux aujourd'hui, & par la solidité des réponses, & parce qu'on y retrouve dans les citations, une grande partie du Traité de *Celse*, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous : autant que le Philosophe Epicurien affiche d'orgueil, d'impudence & de malignité, autant *Origene* est doux, modeste, modéré : il a le défaut d'être souvent diffus & traînant; & M. l'Abbé *de Gourcy* a été obligé, en plusieurs endroits, de l'analyser & de l'extraire, plutôt que de le traduire. Au reste, cette réfutation est un chef-d'œuvre de raisonnement & d'érudition ; & au jugement d'*Eusébe* & de St. *Jérome*, *tout ce qu'on avoit opposé & tout ce qu'on opposera jamais au Christianisme, se trouve pleinement, & d'avance, réfuté dans cet admirable ouvrage.*

M. l'Abbé de *Gourcy* me paroît, Monsieur, avoir pleinement rempli

les vues de l'Assemblée du Clergé. Ses traductions sont aussi élégantes que fidelles, & ses analyses faites avec beaucoup de goût & de précision : elles sont suivies de plusieurs Discours, où l'Orateur prouve la Religion Chrétienne par son histoire, par sa morale, par ses mystères, & par l'avantage qu'elle a seule de faire le bonheur de l'homme. L'éloquence & l'érudition se réunissent dans ces Discours; ils prouvent que si M. l'Abbé *de Gourcy* veut bien s'abaisser jusqu'à la traduction, il n'en est pas moins capable de produire lui-même des ouvrages dignes d'être traduits.

Je suis, &c.



# COMÉDIE ITALIENNE.

On a donné à ce Spectacle, le Vendredi 21 Septembre, une Comédie en cinq Actes, intitulée *les Gens de Lettres*. La première scène, calquée sur la première du *Misanthrope*, a excité des applaudissemens si vifs & si multipliés, que j'ai dès-lors appréhendé que l'Auteur ne soutînt mal un début si brillant : dans la suite il s'est élevé une espèce de combat entre les applaudissemens & les sifflets, qui souvent se confondoient ensemble : enfin les sifflets ont pris le dessus d'une manière très-décidée : il faut convenir cependant que la Pièce, malgré sa disgrace, a éprouvé du public beaucoup plus d'indulgence qu'elle n'en méritoit : on l'a, je ne dis pas écoutée, mais laissée jouer jusqu'à la fin, complaisance que l'on a refusée à des ouvrages beaucoup meilleurs. Si l'on eût été juste, l'indignation universelle auroit éclaté à

la scène odieuse du second Acte, où un escroc & une aventurière traînent froidement & longuement, un complot infâme, dont un honnête homme doit être la victime: l'Auteur avoit au Parterre une légion d'amis, intrépides & zélés, qui couvroient de *bravos* les hémistiches les plus insipides; ils menaçoient les Loges, dont une musique fort différente se faisoit entendre quelquefois; ils tenoient en respect l'Assemblée, soutenus d'un bon nombre de sentinelles distribués parmi les spectateurs, pour les forcer à écouter patiemment la plus ennuyeuse rapsodie.

Voici ce que j'ai pu saisir du plan de la Pièce. *Damis*, grand amateur de la Poësie & Poëte lui-même, vient à Paris, pour consulter les *Gens de Lettres* sur ses Ouvrages: introduit par son ami *Acaste* dans plusieurs sociétés brillantes, il finit par trouver qu'on n'a pas le sens commun à Paris; & dans son dépit, il veut retourner en Province. Cependant il consent à faire encore un dernier essai, & rassemble dans son hôtel garni, quelques Auteurs qu'on lui

dit être la fleur de la Littérature. Ces Auteurs se trouvent en effet dans la Pièce, les plus sots & les plus insipides de tous les hommes. Dans le cours de cette séance, l'on apporte un Poëme d'un Anonyme, qui supplie l'Assemblée de vouloir bien le juger. *Damis* jette un coup-d'œil avide sur le manuscrit, trouve les vers excellens, les vante avec enthousiasme. Les Auteurs qui forment le cercle, s'imaginent aussi-tôt que les vers sont de lui, que c'est une ruse pour sonder leur opinion sans se compromettre ; & en conséquence, ils affectent beaucoup de mépris pour les vers. *Damis* persiste dans son sentiment, il découvre que l'Auteur est un jeune homme pauvre & obscur, qui loge dans le même hôtel que lui ; il le fait venir, lui me sans façon, dans la main, *trois billet noirs de la Caisse d'Escompte*, & e fait son ami : quelques minutes aprè il trouve cet ami de fraîche date, au pieds d'une femme, que lui *Dami* est sur le point d'épouser ; car vo sçaurez que ce Censeur si difficile si sévère, qui n'a pas trouvé un hon

de bon sens à Paris, y a cependant déterré une femme parfaite, un thrésor d'esprit, de sagesse & de modestie, ce qui ne fait pas d'honneur à son discernement; car ce prétendu phénix n'est autre chose qu'une étourdie qui, quoiqu'épouse & mère, a quitté sa patrie & ses enfans, pour venir à Paris, où elle est tombée entre les mains d'un Chevalier d'industrie, qui l'a formée au grand art de duper les hommes. Heureusement pour *Damis*, cette intrigante se trouve être la sœur du pauvre petit Poëte, qui la prêche avec beaucoup d'ardeur, & la conjure à genoux, de retourner dans son pays: c'est dans ce moment qu'il est surpris par son bienfaiteur, qui d'abord se croit trahi, mais qui, après s'être éclairci de la vérité, s'applaudit d'avoir été plus heureux que sage.

Pour animer un peu cette triste fable, il y a deux Valets; l'un pathétique & larmoyant, est domestique du pauvre petit Poëte: voyant son Maître dans la misère, il s'est mis frotteur dans l'hôtel garni, où il loge, & le fait vivre du fruit de son travail.

l'autre est un jeune paysan fort niais & fort imbécille, que *Damis* a amené de sa Province ; il dit force bêtises, qui ne sont point plaisantes, & qui ne font rire qu'aux dépens de l'Auteur ; il y a cependant un vers dans son rôle, que l'on a extraordinairement applaudi, & qui ne le méritoit guère. Ce niais dit, en parlant du Pont-Neuf, qu'il y a vu un beau cheval,

> Et dessus *un grand-père*.

Puis il ajoute :

> C'est un Saint ; car un pauvre y faisoit sa prière.

Le *grand-père* avoit d'abord excité quelques murmures ; mais au vers suivant, il est parti un applaudissement capable d'ébranler la voûte. Il n'y a que l'idée du bon *Henri IV*, qui ait pu produire cet enthousiasme ; car le vers, dans la bouche de celui qui le prononce, est faux & déplacé.

L'imbécille *Guillaume* ne peut dire que ce qu'il a vu ; & ni lui ni personne, n'ont vu de pauvres faire leur prière

devant la statue d'*Henri IV. Rien n'est beau que le vrai.*

Le grand défaut de la Pièce, est qu'elle ne signifie rien d'un bout à l'autre, qu'elle n'a ni plan, ni dessein, ni motif : est-ce une satyre de Paris que l'Auteur a voulu faire ? est-une satyre des *Gens de Lettres* ? on n'en sçait rien. On ne remarque dans la pièce, aucun goût, aucune entente du dialogue, aucune intelligence de la scène ; ce n'est qu'un bavardage assommant : des charges grossières & usées, à côté d'un pathétique qui n'est plus neuf ; des tirades ampoulées ; mêlées avec des détails bas & ignobles, des expressions triviales & dégoûtantes, des idées grotesques, telles que celles de *Damis*, qui *ne veut point mourir sans avoir fait un Poëme sur les vertus de sa pauvre servante* ; en général, un mauvais ton ; & pour tout mérite, l'énergie ou plutôt la témérité d'un homme continuellement perdu dans les hyperboles, ne doutant de rien, parlant de tout à tort & à travers, & hasardant cent sottises pour rencontrer un mot heureux. On dit que l'Auteur est

venu de sa Province avec une provision de cinq Pièces de Théâtre, toutes prêtes ; si elles sont de la même force que celle-ci, je lui conseille de tenir son porte-feuille soigneusement fermé.

Je suis, &c.

---

# LETTRE V.

*Collection des Procès-verbaux des Séances de l'Assemblée Provinciale de la Haute-Guienne, tenues à Villefranche ès années* 1779, 1780, 1782, 1784 & 1886; *avec la permission du Roi : 2 vol.* in-4°. ; *prix*, 24 *liv. les 2 vol. broch. A Paris, chez* Crapart, *Libraire, Place St. Michel, à l'entrée de la rue d'Enfer*, N°. 129, 1787.

Les répétitions, les redites, les formules grossissent un peu ce Recueil ; mais on a cru ne devoir rien

retrancher de tout ce qui appartenoit à ces Assemblées intéressantes, qui font aimer de plus en plus aux François, le bonheur d'être nés sous un Gouvernement doux & sous un bon Roi. Comme les *Assemblées Provinciales* vont être un bien commun à toute la France, ces modèles en sont plus précieux encore, non seulement pour les formes qui seront les mêmes, mais pour le zèle du bien public, l'activité & l'énergie qui règnent dans les *Assemblées* dont je vous annonce les *Procès-verbaux*. Je regrette de ne pouvoir suivre pas à pas avec vous, Monsieur, les recherches, les travaux de ces généreux citoyens. Vous les verriez entrer dans les détails les plus minutieux, chercher la vérité & la justice, & s'occuper sur-tout des intérêts du peuple, cette portion la plus nombreuse de la Province; mais je ne puis résister au désir de vous donner un échantillon de l'énergie, de l'humanité qui respirent dans les discours tenus à ces *Assemblées* : j'ai été frappé sur-tout de cette tirade sur les mendians.

» Le mendiant..... étale toutes
» les apparences de la misère, & tout
» l'appareil des maux qui affligent
» l'humanité; par-tout il fait entendre
» le cri du besoin & les gémissemens
» de la douleur: nous le regardons
» comme le plus malheureux de tous
» les êtres qui respirent: alors nous
» lui prodiguons nos secours, & il
» se trouve souvent, à la fin du jour,
» plus récompensé que s'il l'eût consa-
» cré au travail le plus assidu; tant il
» a sçu nous faire illusion par sa
» feinte pauvreté! Mais arrêtons sur
» lui un instant nos regards. Nous
» verrons, sous l'enveloppe de la
» misère, un homme à qui il ne manque
» rien; & sous celle de la foiblesse &
» de la maladie, un vagabond robuste
» & plein de santé. Cachés dans leurs
» obscures retraites, ces hommes
» vils & corrompus, dévorent la
» substance du vrai pauvre, au milieu
» de la crapule & de la débauche;
» ils se couvrent de nos dépouilles,
» en riant de notre crédulité; & après
» avoir abusé de nos bienfaisantes
» dispositions, ils ne s'occupent plus

» qu'à rechercher de nouvelles ruses
» pour perpétuer leurs jouissances
» & notre erreur. . . . . . . . .

« C'est à vous, Messieurs, de
» délivrer votre pays de ce fléau
» destructeur, & de poursuivre la
» mendicité jusques dans le fond de
» ses sombres asyles. N'écoutez point
» ceux qui chercheront à vous dé-
» tourner de cette noble entreprise;
» ils vous demanderont à quoi vous
» pourrez employer les mendians,
» & quelles ressources vous avez en
» main pour occuper & nourrir cette
» foule d'hommes oisifs : vous leur
» répondrez que l'Agriculture a be-
» soin de bras, que les campagnes,
» les Manufactures sont dans la di-
» sette d'ouvriers; qu'il faut des
» hommes pour les marais, des mate-
» lots pour la Marine; qu'il y a des
» fortifications à réparer, des canaux
» à creuser, des ponts & des rivières
» à nettoyer & à rendre navigables,
» des communications à ouvrir, des
» chemins à faire ou à entretenir; que
» tous ces travaux ne peuvent s'effec-
» tuer que par des hommes, &c. &c. »

Voilà, Monsieur, la véritable éloquence ; voilà les *Assemblées* vraiment utiles ; voilà les *Collections* intéressantes : en lisant celle-ci, on sent que l'on est citoyen, & l'on s'applaudit d'être François.

Je suis, &c.



*Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, portant établissement d'une Imprimerie à Versailles, en faveur du sieur* Pierres, *Imprimeur Ordinaire de Sa Majesté.*

*Extrait des Registres du Conseil d'Etat.*

Du 31 Août 1787.

SUR ce qui a été représenté au Roi, étant en son Conseil, que la population de la ville de Versailles étant considérablement augmentée, l'établissement d'une Imprimerie y devenoit indispensable pour l'avantage des Citoyens de tous les ordres; que souvent la majeure partie des objets susceptibles d'être imprimés, éprouvoient des retards préjudiciables par l'impossibilité de les faire exécuter sur le champ; qu'en conséquence, il seroit à désirer que Sa Majesté dérogeant sur ce point seulement aux Arrêts & Règlemens qui ont fixé le nombre des Imprimeries

dans ſon Royaume, & déterminé les Villes où il pourroit y en avoir, ordonnât qu'il fût établi une imprimerie à Verſailles. A quoi voulant pourvoir, & déſirant donner au ſieur *Pierres*, premier Imprimeur Ordinaire de Sa Majeſté, un témoignage de la ſatisfaction qu'Elle a eue de ſes ſervices, notamment du zèle & de l'intelligence avec leſquels il a exécuté les différens travaux relatifs à l'Aſſemblée des Notables :

Le Roi étant en ſon Conſeil, de l'avis de M. le Garde des Sceaux, a ordonné & ordonne qu'il ſera établi une Imprimerie en la ville de Verſailles, aux mêmes droits & privilèges que les autres Imprimeries de ſon Royaume. Attribue Sa Majeſté au ſieur *Pierres*, ſon premier Imprimeur Ordinaire, le droit de faire cet établiſſement ; lui permet de conſerver celui qu'il a à Paris, dérogeant, en tant que de beſoin, à tous Arrêts & Règlemens contraires ; à la charge par ledit ſieur *Pierres* de ſe conformer aux Règlemes de la Librairie & Imprimerie. Ordonne Sa

Majesté que le présent Arrêt sera imprimé & affiché par-tout où besoin sera, & transcrit sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale de Paris. Fait au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Versailles le trente-un Août mil sept cent quatre-vingt-sept.

*Signé*, Le Baron DE BRETEUIL.

*Régistré le présent Arrêt du Conseil sur les Registres de notre Chambre Royale & Syndicale*, F°. 794, v°. *A Paris, ce dix-huit Septembre mil sept quatre-vingt-sept.*

*Signé*, KNAPEN, *Syndic.*

CAILLEAU, NYON, DELALAIN l'aîné, *Adjoints.*

---

A MONSEIGNEUR.

L'ARCHEVESQUE DE TOULOUSE.

PAR le choix de LOUIS, renaît notre espérance :
Les jours les plus sereins vont briller sur la France :

BRIENNE se livrant à d'immenses travaux,
Fait cesser nos revers, promet des biens nouveaux :
Tel un Pilote en Mer, d'un œil plein de courage,
Du Vaisseau qu'il dirige écarte le naufrage ;
Des vents, de la tempête, il surmonte l'effort,
Evite les écueils, & regagne le Port.
Notre digne Prélat, dans un poste suprême,
Sert l'Autel, sert le Trône & son pays qu'il aime ;
Il est de son troupeau le vigilant Pasteur ;
Il est d'un peuple entier le zélé Protecteur :
A son Prince, à l'Etat il consacre sa vie,
Leur bonheur est le sien, & sa plus chère envie.

HOMMAGE.

Je n'ai point imploré, par des vœux superflus,
Les Muses, Apollon, ces êtres de la Fable :
J'admire en vous, BRIENNE, un Héros véritable,
Les vertus, les talens : que falloit-il de plus ?

*DE SANCY.*

## AVIS.

MÉRIGOT le jeune, Libraire à Paris, ſur le quai des Auguſtins, au çoin de la rue Pavée, N°. 38, prévient que le Tome 44^e^ *de l'Hiſtoire Univerſelle, depuis le commencement du Monde juſqu'à préſent, par une Société de Gens de Lettres, format in-4°.*, paroîtra au mois de Janvier prochain. Ce Volume contiendra l'*Hiſtoire de la Hollande* & l'*Introduction à l'Hiſtoire d'Angleterre*. Le 45^e^ ſuivra de près.

Les Perſonnes qui déſireront ſe procurer des Exemplaires complets ou des Volumes ſeparés de ce grand Ouvrage, pourront également s'adreſſer au même Libraire, qui a acquis, en Hollande, le fond entier de cette belle Edition *in*-4°. Le prix de chaque Volume eſt de 10 liv. en feuilles, & 12 liv. proprement relié en *veau*.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE VI.

*Voyage de Henri Swinburn en Espagne, en 1775 & 1776, traduit de l'Anglois. A Paris, de l'Imprimerie de* Didot *l'aîné.*

Les Voyageurs qui ne parcourent un pays que pour en connoître les diverses positions, les édifices, les monumens & les antiquités, ne sont pas les plus intéressans, parce qu'il est bien difficile que les descriptions, à moins d'être faites de

main de maître, donnent à ceux qui les lisent, le même plaisir qu'ont éprouvé les curieux à voir les objets qu'ils décrivent. C'est la peinture des mœurs, des usages, des caractères & de la vie des hommes, qui attache tous les lecteurs, parce qu'ils sont eux-mêmes tout ce qu'il faut pour en juger, au lieu qu'ils ne peuvent jamais se mettre dans un point de vue convenable pour se bien figurer les objets physiques qu'on leur présente. Il me semble que les anglois, si propres à étudier les hommes dans leurs voyages, s'occupent de préférence à chercher des vues *romantiques*, des situations pittoresques, des antiques & des tableaux; & par là leurs récits ne peuvent guères satisfaire que les amateurs, les curieux & les sçavans. Croiroient-ils que l'homme n'est digne d'être étudié qu'en *Angleterre*, & que, par-tout ailleurs, il n'y a de bon à connoître que les ouvrages matériels de la nature & de l'art?

Ce *Voyage d'Espagne* est en forme de lettres. L'Auteur le commence à son

arrivée à *Perpignan*. Delà il se rend bientôt à la chaîne de montagnes qui sépare la *France* de *l'Espagne* : le chemin qui traverse le passage de ces montagnes est un magnifique ouvrage. Il est maintenant très-large ; on a fait sauter une partie des rochers, on en a applani d'autres, & on a élevé des ponts sur tous ses creux qui formoient autrefois les plus dangereux précipices. Trente hommes & autant de bœufs suffisoient à peine pour soutenir & pour tirer une voiture de tous ces mauvais pas ; & maintenant quatre chevaux peuvent la traîner avec la plus grande facilité. Précisément aux confins de la France, & dans la partie la plus élevée de ce passage, est bâti le *Fort de Bellegarde* sur le plateau d'une montagne circulaire, d'où la vue s'étend sans bornes sur les deux Royaumes.

A *Barcelone*, le premier amusement de notre Voyageur fut d'aller à la Comédie. J'ai bien regretté, dit-il, que toutes ces absurdes fanfaronades dont les pièces *Espagnoles* étoient remplies,

aient été presqu'entièrement supprimées. A leur place, la stupidité semble avoir établi son trône sur ce théâtre.

Je ne vous donnerai point, comme l'Auteur, l'Histoire de chaque Ville considérable par où il passe, à remonter jusqu'à sa fondation. Ce ne doit pas être là, ce me semble, l'objet d'un Voyageur : on attend de lui qu'il raconte ce qu'il a vu, & non ce qu'il a appris dans les livres. Je me bornerai à ramasser les détails les plus intéressans, qu'il a noyés dans une érudition assez indigeste. A propos de la Tragédie *Espagnole* du *Cid*, que notre Voyageur vit représenter à *Barcelone*, le traducteur nous apprend que la maison de *France* descend du *Cid* & de *Chimène*; voici comment : le *Cid* laissa de *Chimene* une fille nommée *Christine*, qui épousa *Ramir de Monçon*, petit-fils de *Garcias IV*, Roi de *Navarre*. *Ramir* & *Christine* eurent pour fils *Garcias V*, Roi de *Navarre*, dont le seizième descendant fut *Henry IV*, Roi de *France* & de *Navarre*.

Quand on eſt à *Barcelone*, il faut aller voir le *Mont-Serrat*, un des plus ſinguliers du monde par ſa ſituation, ſa forme & ſa compoſition ; il eſt iſolé, dominant ſur un pays très montagneux, & reſſemblant à un amas de rocailles ou de flèches gothiques. Sa hauteur eſt d'environ 3300 pieds : on trouve ſur cette montagne une Abbaye & quinze hermitages placés à des hauteurs différentes. L'un de ces Hermites cultivoit d'excellent tabac, dans ſon jardin. Les Officiers de la Douane ont étendu leur tyrannie juſqu'à cette ſolitude, & ont envoyé des ordres pour que le tabac n'y fût plus cultivé.

*Barcelone* eſt la capitale de la *Catalogne*. Les Catalans ſont robuſtes, actifs, induſtrieux, & de moyenne taille : ils ont la peau brune & les traits prononcés ; ils ſont endurcis aux plus grandes fatigues : on trouve parmi eux très-peu de boiteux ou de boſſus, & preſque point de mendians. Cependant la manière d'y percevoir les taxes devroit en produire beaucoup ;

L'intendant, chargé de cette partie de l'administration, a un certain nombre de Clercs ou d'Elèves, payés par le Roi: ces jeunes gens sont envoyés dans les villages pour recevoir les taxes; ils font durer cette opération autant qu'ils le peuvent; car leurs profits & ceux de leurs maîtres s'augmentent à chaque délai, les Communautés étant obligées de les nourrir, de les loger, & de leur donner deux *pesos* par jour; quand les habitans d'un village montrent de la lenteur ou de la mauvaise volonté à payer, le Trésorier donne ordre à un Officier de se rendre sur le lieu avec ses soldats, pour y recevoir sa paie, celle de son régiment, & pour vivre à discrétion chez les pauvres malheureux, jusqu'à ce qu'ils se soient entièrement acquittés. Les Catalans ressemblent davantage par le caractère & par l'esprit, aux habitans des provinces méridionales de la France, qu'au reste des Espagnols: leur langage est un dialecte de l'ancienne langue limousine, qui ressemble beaucoup au gascon, & qui n'est pas en-

tendu dans les autres Provinces d'Espagne.

En entrant à *Tortose*, notre Voyageur rencontra l'Evêque, habillé de la manière la plus ſimple. Ses cheveux droits & noirs, étoient coupés fort près de ſes oreilles, & couverts par un grand chapeau relevé de chaque côté. Le corps des Evêques en Eſpagne, mène une vie très exemplaire; ils ſont abſolument retirés du monde, emploient la plus grande partie de leurs revenus à nourrir les pauvres, à bâtir & à doter des Egliſes & des Hôpitaux, & dépenſent fort peu de choſe pour eux.

Les environs de *Valence* ſont un jardin continuel, toutes les terres ſont diviſées en petits compartimens par des canaux remplis d'eau, qui ſont l'ouvrage des *Maures*. Ils entendoient parfaitement l'art d'arroſer les terres. L'état de ruine dans lequel ces canaux ſont maintenant, prouve l'indolence & l'infériorité des propriétaires actuels; & même le peu de connoiſſances qu'ils ont encore en agriculture, n'eſt qu'un

reſte de ce qu'ils ont appris des *Arabes*, leurs maîtres en cet art. Dans ce beau pays, notre Auteur fut bien déſagréablement ſurpris par la vue de pluſieurs centaines de femmes aſſiſes au ſoleil dans les villages, & occupées à ôter à leurs maris & à leurs enfans, la vermine qui les dévoroit. Quand une jeune femme ſe prête à rendre ſervice à un homme, on ſuppoſe que les dernières faveurs lui ont été accordées, ou du moins qu'il peut eſpérer de les obtenir, s'il les demande. Le climat de *Valence* eſt doux & agréable ; mais il y a dans l'air quelque choſe qui affoiblit & énerve. Tout ce qu'on y mange eſt inſipide & ſans ſubſtance : les légumes, le vin & la viande paroiſſent être des productions artificielles, forcées & produites par des arroſemens continuels, & à force de couches. La qualité aqueuſe des nourritures, infecte le corps des habitans, qui ſont grands & de bonne mine, mais mous & ſans vigueur. Au milieu d'un pays ſi abondant & ſi fertile, il n'y a rien de plus miſérable que les payſans de *Valence* ;

ils ne se procurent qu'avec peine, assez de nourriture pour empêcher leur famille de mourir de faim.

Le port de *Carthagène* est beau & sûr; la nature lui a donné la forme d'un cœur. La ville est grande; mais elle n'a que très-peu de belles rues, & encore moins d'édifices remarquables. Près de *Carthagène*, il y a un endroit appellé *Almazaron*, d'où l'on tire une belle terre rouge, nommée *Almagra*; on s'en sert dans les Manufactures de *Saint-Ildefonse*, pour polir les glaces; & à *Séville*, on la mêle avec le tabac pour lui donner de la couleur, pour fixer sa volatilité, & pour lui communiquer cette finesse qui fait le principal mérite du tabac d'Espagne.

La ville de *Grenade*, capitale de l'ancien Royaume de ce nom, long-temps possédé par les Maures, est bâtie sur deux montagnes, au pied de la *Sierra Nevada*, (montagne de neige) où deux petites rivières joignent leurs eaux. L'une d'elles, qui s'appelle le *Dauro*, charrie quelquefois de l'or; l'autre, nommée le *Xénille*, entraîne de l'argent.

vierge : il eſt impoſſible de s'en procurer, parce que le Gouvernement a prononcé des peines ſévères contre tous ceux qui chercheroient des mines & des minéraux. Le fameux palais de l'*Alhambra* couronne le ſommet de la montagne qui eſt entre les rivières. Cette ancienne fortereſſe, réſidence des Monarques mahométans de *Grenade*, tire ſon nom de la couleur rouge des matériaux avec leſquels elle fut originairement conſtruite; car *Alhambra* ſignifie *maiſon rouge*. Vous trouverez dans ce *Voyage*, une très-longue deſcription de ce Palais; & malgré tous les détails, vous n'en aurez qu'une idée très confuſe. Ce n'eſt point un édifice tel que ceux qu'on voit par-tout ailleurs, c'eſt un Palais de Fée ou de Génie, au-deſſus de tout ce que l'imagination a pu inventer dans les Contes. L'une des Tours, appellée *les Bains publics*, eſt un quarré long, avec un baſſin profond au milieu, plein d'une eau limpide; deux eſcaliers de marbre conduiſent au fond. Sur chaque côté il y a un parterre de

fleurs & des allées d'Orangers ; tout-autour de la Cour, règne un périſtyle pavé de marbre, les arcades ſont ſupportées par des piliers très légers. Les plafonds ſont dorés ou peints, & la partie la plus baſſe des nues eſt en moſaïque, &c.

Les environs de *Grenade* ſont charmans : en été, le ſéjour en eſt délicieux, l'air n'y eſt jamais trop chaud, ni trop froid : il eſt rafraîchi par une infinité de ruiſſeaux, & parfumé par toutes les odeurs que les vents frais y apportent des jardins qui ſont diſperſés ſur la pente des montagnes voiſines. Les femmes de *Grenade* ſont très-jolies, elles ont la carnation belle, la peau & les joues colorées d'une teinte fraîche & brillante. L'étonnante pureté de l'air doit contribuer à leur fraîcheur. Dans pluſieurs maiſons, il y a un courant d'eau qui paſſe dans de petits canaux non couverts, au travers des chambres à coucher, en hiver ainſi qu'en été, ſans que cela produiſe le moindre effet fâcheux. Les fruits & la viande de boucherie, ſe conſervent

pendant des temps infinis dans l'*Al-hambra*, sans se corrompre.

*Malaga* est connu par son excellent vin. Les vignes y sont plantées par rangées; & n'ont point d'échalas. Une fois par an les bœufs en labourent les intervalles; on élague les rejettons aussi une fois chaque année : c'est à-peu-près là tous les soins qu'elles exigent.

*Cadix* occupe la surface entière de l'extrêmité Occidentale de l'Isle de Léon. La forteresse *Saint-Sebastien* est bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans la mer. On suppose que la tour ronde qui est tout à l'extrêmité empêcha la Ville, dans le terrible tremblement de terre de l'année 1755, d'être emportée par la violence des vagues. Ce bâtiment se trouva assez solide pour résister au choc, & pour arrêter le volume immense d'eau qui menaçoit de détruire l'Isle entière. Dans la partie la plus étroite de l'isthme, la vague passa par-dessus, avec une impétuosité surprenante, & entraîna tout ce qui étoit devant elle : elle em-

porta le petit fils de *Racine*, qui essaya en vain de se sauver en pressant son cheval le plus vîte qu'il put.

La ville de *Cadix*, petite, bien peuplée & bien fermée, a le malheur d'avoir des Réglemens de police pires qu'aucun de ceux des autres villes de l'Europe. « Tout cet hiver, dit l'Auteur, les vols dans les rues & dans les maisons, ont été très-fréquens ; & l'on n'a pris aucune précaution pour prévenir ce désordre, & l'on m'a dit que le Comte *Xerena Bucarelli*, Gouverneur de *Cadix*, a fait vœu de ne point répandre de sang pendant tous le temps qu'il seroit Gouverneur. Cette clémence a donné une telle impunité aux voleurs, qu'ils ont eu l'audace d'afficher dans les rues, un papier qui avertissoit toutes personnes indistinctement, de ne faire aucune résistance, & de se laisser voler tranquillement, afin que les voleurs ne fussent pas réduits à la désagréable nécessité d'employer le poignard ».

Apropos du carnaval que l'Auteur

passa à Cadix, il nous parle d'une danse, appellée le *Fandango*, dont le chant est on ne peut pas plus simple, mais qui a un charme particulier pour les Espagnols. On peut dire que chacun d'eux naît avec cette danse dans la tête & dans les jambes, puisque des enfans de trois ans la sçavent, pour ainsi dire, sans l'apprendre, & l'exécutent avec le même enthousiasme que leurs pères & mères. Presque toujours à la fin des bals, lorsque tout le monde paroît excédé de fatigue & accablé de sommeil, les Violons ont la malice de jouer l'air du *Fandango*. Chacun, à l'instant, comme s'il étoit tiré d'un sommeil enchanté par la baguette d'une Fée, se lève en pied, & la sale entière retentit du bruit des coups de pied & des claquemens de mains & des doigts.

De Cadix, notre Auteur alla s'embarquer, en moins d'une heure, au Port de Sainte-Marie, où il fut très-bien reçu, pendant trois jours, par le Comte *Alexandre O - Reilly*. « On a tant parlé de lui depuis

quelque temps, dit l'Auteur, que j'avois un grand désir de le voir. Il paroît remplir avec beaucoup d'activité, d'intelligence & de sévérité, la place d'Inspecteur Général de l'Infanterie Espagnole. Je le crois sçavant en tactique : il faut qu'il ait beaucoup lu depuis qu'il a acquis l'âge de raison ; car je ne pense pas que l'éducation qu'il a reçue, lui ait procuré de grandes connoissances. Je lui crois aussi un esprit pénétrant ; & il me semble qu'il a profondément étudié le caractère & les foiblesses des hommes. Son intrépidité à braver toutes les difficultés, & sa fermeté à vaincre toutes celles qu'il rencontre, sont suffisamment connues. Il a une mémoire prodigieuse, & une manière fine, vive & précise de juger des hommes & des choses ; mais elle me paroît un peu trop décisive & tranchante. Les saillies ne lui manquent pas, sur-tout lorsqu'il s'agit de faire rire aux dépens de quelqu'un : on l'accuse de porter souvent la plaisanterie trop loin ; &

je suis persuadé qu'il doit la plus grande partie de ses ennemis, au ridicule qu'il a quelquefois jetté sur eux. Quelques personnes lui reprochent d'aimer trop à parler, & de se rendre trop souvent l'objet de la conversation ; mais elles doivent convenir qu'il parle avec bien de l'éloquence & dans bien des langues différentes. Sa figure & son maintien seroient assez agréables, si une blessure qu'il a reçue au genou, ne le forçoit à boîter. Cette imperfection du corps a fourni à ses ennemis de fréquentes occasions de le railler ; mais l'amitié du Roi d'Espagne le défend contre tous les efforts qu'on fait pour le perdre. Sa Majesté, qui croit lui avoir été redevable de la vie dans le temps de la sédition de Madrid (1), le sou-

(1) Il alla se mêler parmi une foule de séditieux, & tua l'un d'eux, qui s'étoit saisi d'une pierre, & qui étoit sur le point de la jetter au Roi.

tient avec une conſtance que rien ne peut ébranler.

*Séville* eſt la Capitale de l'Andalouſie; elle eſt environnée d'une grande plaine, compoſée de terres enſemencées, de pâturages & de jardins. Le Quadalquivir, qui la traverſe, ſe déborde ſouvent. L'*Alcazar*, ou Palais-Royal, eſt le plus bel ornement de cette Ville. Ses Jardins en emphithéâtre, coupés par des haies de mirtes, des boſquets de jaſmins, & embaumés par des bois d'orangers, jouiſſent encore de l'avantage d'avoir une grande abondance d'eau, ce qui en fait un ſéjour délicieux. La Place la plus remarquable de Séville, eſt l'*Alameda*: c'eſt une promenade plantée d'ormes, qui a ſix cens pas ſur cent cinquante: elle eſt décorée de trois Fontaines & de deux Statues; l'une d'*Hercule*, qui eſt réputé le Fondateur de cette Ville; & l'autre de *Jules-Ceſar*, qui en a été le reſtaurateur.

*Cordoue*, autre Ville de l'Andalouſie, eſt célèbre pour avoir donné

la naissance à *Sénéque* & à *Lucain*, quoique *Ciceron*, & en général tous les Romains se soient fort moqués des Poëtes Cordouans. Les environs de cette Ville sont charmans, par une riche variété de bois, de collines & de culture arrosée de beaucoup d'eau limpide. Le plat pays fertile en bled & en oliviers, est, en grande partie, distribuée en jardins. Les fermes sont bâties au milieu des enclos & des vergers d'orangers. On sçait que l'Andalousie est le plus beau pays du monde. Les mœurs y sont aisées & galantes, si l'on en juge par une rencontre que fit notre Voyageur dans une de ses promenades, aux environs de *la Carolina*. Voici comme il la raconte. « Au détour d'une route, près des bords d'un petit ruisseau dont le murmure étoit bien doux, nous découvrîmes environ une douzaine d'hommes, fort bien mis, & à-peu près autant de jeunes demoiselles, fort jolies & fort élégantes, qui dansoient sur une plate forme de larges pierres unies. Les femmes qui ne dansoient

pas, étoient aſſiſes ſous de beaux arbres, qui couvroient de leur ombrage, un amphithéâtre naturel que formoient les rochers. Les principaux de la compagnie vinrent au-devant de nous très-poliment, & nous invitèrent à partager leur divertiſſement, tandis qu'une jolie demoiſelle nous offroit des confitures & des dragées. Un Moine, qui avoit tout l'air d'un bon vivant, ſembloit faire les honneurs de cette fête champêtre, & paroiſſoit jouir du privilège de jetter le mouchoir à celle de ſes Sultanes qui lui plairoit le plus ; car elles étoient toutes bien occupées à rechercher ſes careſſes & ſon ſourire. Nous demeurames quelque temps avec cette bande joyeuſe, qui, à notre prière, danſa pluſieurs *ſeguidillas*, & chanta pluſieurs chanſons. Ils nous preſsèrent beaucoup de remonter la montagne, & d'aller paſſer la nuit avec eux dans la maiſon où ils demeuroient, & où ils ſe propoſoient de bien s'amuſer. Comme il commençoit à pleuvoir, nous refu-

sames leurs offres obligeantes, & nous nous séparames ». C'est dans ce pays que Cervantes a établi les Scènes de son *Dom-Quichotte*.

Nous ne dirons rien de *Tolède*, dont notre Voyageur parle fort peu, & nous arriverons à *Madrid*, dont il ne dit presque rien. Il passe tout de suite à *Aranjués*, où étoit la Cour. Qui a vu une Maison royale, les a presque toutes vues; c'est un peu plus ou un peu moins de magnificence; c'est la même vie & le même ennui. Le moment de la présentation est celui où le Roi sort de table. *Charles III.* est beaucoup mieux de figure que ses Portraits ne le représentent. Il a le regard plein de bonté & de gaieté. Il varie peu son habillement : il porte habituellement un grand chapeau, un frac gris uni, de drap de Ségovie, une veste de bufle, une petite dague, des culottes noires & des bas de laine. Il a toujours ses poches pleines de couteaux, de gants & de tout ce qui sert à la chasse. Dans les jours de *Gala*, on lui passe un

habit magnifique ; mais comme il n'en a pas moins le projet de chasser l'après-dînée, & qu'il est fort économe de son temps, il porte toujours ses culottes noires avec toute sorte d'habits.

Ce Roi est de la plus stricte probité, incapable d'adopter aucun projet, à moins qu'il n'ait la persuasion intime qu'il est juste & honnête. Il est sévère dans sa morale, & fortement attaché à sa Religion ; mais elle ne l'empêche pas de s'opposer vivement aux entreprises de la Cour de Rome, & aux usurpations de son Clergé. La régularité de sa vie le rend très-rigide sur celle de ses enfans ; il les force de passer autant de temps, soit à la chasse, soit à la pêche, qu'il en passe lui-même. Il les oblige à cela, parce qu'il pense que le désœuvrement mène aux égaremens. Il adresse rarement la parole anx jeunes gens de sa Cour ; mais il prend un grand plaisir à causer & à plaisanter avec les personnes qui sont à-peu-près de son âge. Les Arts & les Sciences ont eu un protecteur

magnifique dans *Charles III* : il a d'autant plus de mérite à leur accorder cette protection, qu'il n'a pas naturellement de prédilection pour les Beaux-Arts ; mais il les encourage, parce qu'il croit qu'il est du devoir d'un Roi de les chérir & de les faire fleurir dans son Royaume.

Le Prince des *Asturies* est taillé en athlète, & en a toute la force. Son maintien est sévère, & sa voix rude. La Princesse son épouse, a une santé bien délicate ; mais elle est pleine de feu & de gaieté. Sa douceur & son excellent naturel ont beaucoup adouci le caractère de son mari ; & ce Prince paroît prendre plus de plaisir à passer avec elle des momens tranquilles dans l'intérieur de sa famille, qu'à parcourir les bruyères, pour faire la guerre au gibier.

*Dom Gabriel* est grand & d'une agréable tournure, mais timide. L'Auteur de ce Voyage a vu plusieurs Tableaux faits par ce Prince, avec de la bourre de drap ; & il a beaucoup entendu parler de la connoissance qu'il

avoit des Auteurs claſſiques, ainſi que de ſes diſpoſitions pour les mathématiques.

Les Fêtes ou combats de Taureaux, ne ſont plus ce qu'ils étoient autrefois. Il n'aſſiſte jamais perſonne de la Famille Royale à ces amuſemens favoris de la nation Eſpagnole. Les Nobles ne ſe piquent plus de montrer leur courage, leur force ou leur dextérité dans ces exercices fatiguans & dangereux ; & les Belles ont conſenti à donner leur cœur & leur perſonne, à des Amans qui ont fait connoître leurs proueſſes dans des combats plus doux. Ce ſpectacle d'ailleurs, eſt conduit avec beaucoup d'économie, & même d'avarice ; on n'achète pour cet exercice, que les plus mauvais chevaux. Les Gladiateurs mercenaires ne ſe donnent plus la peine d'être adroits ; ils recherchent ſeulement le moyen le plus sûr pour détruire les animaux, parce qu'on leur paye tant par chaque taureau qu'ils tuent. L'argent que l'on donne pour les loges & les ſiéges, eſt employé à conſtruire

ou à doter quelque Hôpital. Le coup-d'œil de l'amphithéâtre, rempli de spectateurs de tous rangs, est très-beau. Ils sont très-bruyans & très-impatiens, jusqu'au moment où le spectacle commence; & tout le temps qu'il dure, ils sont dans une si violente commotion, que celui qui y assiste pour la première fois, est dans des alarmes continuelles. Chez les anciens Romains, les Sénateurs avoient coutume d'être placés près du *Podium*; mais ici, au contraire, la Noblesse est placée dans des galeries & des loges de bois. Le peuple est sur des bancs plus bas, près de l'arene. Il y a une rangée de soldats placée derrière le mur circulaire qui sert de parapet ou de palissade; ils tiennent dans leurs mains des hallebardes & des bayonnettes, pour empêcher les animaux d'entrer dans l'amphithéâtre. Mais il arrive quelquefois qu'un taureau, lorsqu'il est furieux, prend sa course, & saute sur les bancs parmi la foule. La confusion alors devient très-grande : cependant, comme le taureau

reau eſt empêtré & gêné par les ſièges & les bancs de bois, il ne peut cauſer que bien peu de malheurs avant qu'on ait achevé de le tuer. Quoi qu'on puiſſe dire contre ce ſpectacle un peu féroce, il paroît que la politique le doit permettre, pour retirer le peuple Eſpagnol d'une ſorte d'engourdiſſement & d'indolence, qui acheveroit de le plonger dans la ſtupidité. C'eſt un remède violent contre une maladie de l'ame la plus funeſte à une Nation.

Dans la deſcription que l'Auteur fait du Palais du Roi à Madrid, les Tableaux tiennent une bonne place. Jamais auſſi Palais de Monarque ne fut plus riche en ce genre. Parmi les ouvrages du *Titien*, un de plus remarquables eſt une *Bacchante*, couchée ſur le dos & endormie. Le vin qu'elle eſt ſuppoſée avoir bu, répand ſur ſon charmant viſage, une teinte animée. Son corps eſt d'une beauté parfaite L'un des grands Peintres de ce ſiécle, a avoué qu'il n'avoit jamais paſſé devant ce Tableau, ſans être frappé d'admiration.

Il eſt temps de venir au petit nombre d'obſervations que notre Voyageur a faites ſur les mœurs Eſpagnoles. L'indolence inſouciante, qui eſt également chère à l'homme ſauvage & à celui qui eſt devenu l'eſclave du deſpotiſme, n'eſt nulle part autant chérie qu'en Eſpagne. Dans toutes les parties du Royaume, on voit des centaines d'hommes paſſer toute la journée, enveloppés dans leurs manteaux, & appuyés l'un à côté de l'autre, contre un mur, ou dormant ſous un arbre. N'étant excités au travail par aucun motif, leurs facultés intellectuelles perdent leur reſſort; leurs penſées ſe bornent à celle de leur exiſtence, & ils n'ont pas l'air d'eſpérer ni de ſonger à autre choſe qu'à leur manière de végéter. Ils n'éprouvent que peu ou point d'intérêt pour le bonheur ou la gloire de leur pays, dont la plus grande partie eſt devenue le partage de plusieurs familles conſidérables, qui s'occupent rarement de l'état de leurs vaſſaux. Le peuple Eſpagnol n'eſt jamais tenté de travailler, à moins qu'il n'y ſoit porté par un beſoin irré-

sistible, parce qu'il n'apperçoit aucun avantage résultant de l'industrie. Comme sa nourriture & ses vêtemens ne lui causent qu'une très-légère dépense, il n'employe au travail que le temps nécessaire pour se procurer la petite provision que sa sobriété demande. Un paysan refusera de faire une commission, parce qu'ayant assez gagné dans la matinée pour fournir à la subsistance de la journée, il ne voudra plus se donner de peine. On convient cependant que cette paresse n'est point essentiellement inhérente au caractère des Espagnols : on a laissé éteindre en eux le feu de l'émulation. Quand ils sont animés de quelque passion, toute leur vivacité naturelle, toute leur ardeur se reveille, & l'on retrouve en eux une vigueur dont ils ont donné, même dans des évènemens publics, des exemples étonnans. Leurs Soldats sont braves, & supportent avec patience toutes les calamités de la guerre. Si les Officiers les conduisent, ils les suivent sans la moindre opposition, quand même ils les meneroient à la bouche du canon ;

mais si leur Commandant ne leur en donne pas l'exemple, rien au monde ne peut les faire marcher.

« Si nous avons quelquefois trouvé, dit l'Auteur, que le peuple manquoit de politesse & de prévenance, du moins nous ne l'avons jamais vu méchant. Comme nous n'avons pas eu l'occasion d'être témoin de ses excès, nous ne pouvons parler de la violence de sa jalousie ni de sa vengeance, sur lesquelles beaucoup d'Ecrivains se sont étendus avec plaisir.

L'éducation est extrêmement négligée en Espagne, même dans la classe des Grands. On ne sçait comment, de la manière dont ils sont élevés, ils ont appris à lire & à écrire, ou comment ils font pour ne pas l'oublier. Il est difficile de dire à quoi ils passent leur temps ; ou par quels moyens, si ce n'est par leur inattention à leurs affaires, ils viennent à bout de dissiper leurs immenses fortunes. Dans les grandes maisons ; il y a un usage fort couteux, qui peut y contribuer : quand une fois un do-

mestique y est entré, on ne le renvoye jamais, à moins qu'il n'ait commis quelque grande offense; lui & sa famille y sont pensionnaires aussi long-temps qu'ils sont au monde. Les Grands sont devenus, par une suite d'ayeux dégénérés, une race de pygmées, qui s'éteint faute d'héritiers; ce qui amenera sûrement, par dégrés, la réunion de tous les titres & de tous les biens, sur une ou deux têtes de ces grandes maisons. Le Comte d'*Altamear* n'a pas moins de dix-neuf Grandesses réunies en sa personne. Quoiqu'ils s'appellent tous Grands de la première classe, comme pour marquer la prééminence sur ceux d'un dégré plus bas, néanmoins il n'existe pas de seconde ou de troisième classe; & ce seroit faire une très-grande injure, que de supposer que quelqu'un d'eux fût d'un rang inférieur au reste du corps. Peut-être y a-t-il quelque différence entre les marques extérieures de respect que le peuple rend aux descendans des Héros qui ont illustré les Annales de l'Espagne, & celles qu'il rend aux Grands d'une

origine plus nouvelle. Un Grand ne peut épouser que son égale : ils se tutoient tous entr'eux, & affectent de paroître ne se mêler qu'à regret, dans la compagnie d'autres personnes.

Les femmes Espagnoles sont en général, petites & fluettes. Il y en a peu qui soient d'une beauté parfaite ; mais presque toutes ont des yeux noirs, brillans & pleins d'expression. Ce n'est point l'usage de mettre du rouge. Les Espagnoles sont douées, par la nature, de beaucoup d'esprit, & de reparties fort brillantes ; mais le défaut d'éducation fait que leur esprit est obscurci par la plus grossière ignorance & les préjugés les plus ridicules. Leurs caractères n'ayant jamais été formés par une société polie, ni adoucis par une contradiction utile, elles sont extrêmement violentes & portées à la mauvaise humeur ; elles ne font que bouder pour des riens, & les plus petites choses les mettent en colère. La plûpart des Dames de la Cour, sont bien éloignées d'être belles, & ne paroissent pas se soucier de passer pour aimables & instruites :

elles cultivent peu les talens. Leurs *Cortijos*, ou galans, paroissent être leur seul amusement. Il n'y a guère de pays où l'on fasse l'amour plus publiquement, & où il y ait moins de délicatesse dans ce qui tend à satisfaire cette passion.

Les règnes de *Charles-Quint* & de *Philippe II* produisirent une foule de grands hommes & de bons Auteurs. Ces siècles furent pour l'Espagne, ce que celui d'*Auguste* fut pour Rome. Quelques années du règne *de Philippe III*, se ressentirent encore de leur influence. Depuis ce temps, les Lettres ont tellement dépéri, qu'on se flatteroit en vain de les relever. Il en est des Nations comme de la Nature, qui ne rétrograde jamais. Le petit nombre de Lettrés Espagnols qui existent encore, se tournent vers l'éducation & l'agriculture. Le plus considéré d'entr'eux est *Dom Pedro Rodriguez Campomanès*, Fiscal du Conseil de Castille. Il a publié différens Ouvrages sur presque tous les sujets, depuis *le Guide des Postes & Routes*, jusqu'à des traductions de

l'Arabe & du Grec. Il paroît être fort porté à réformer les Sociétés Religieuses, ce qui lui a fait plusieurs ennemis parmi les Ecclésiastiques. On dit qu'il pourroit bien en avoir dans le tribunal de l'Inquisition, qui, au grand étonnement de tout le monde, a repris de nouvelles forces, lorsqu'on étoit tenté de croire qu'elle avoit perdu son pouvoir. *Campomanès* est d'un génie actif & entreprenant. Il a publié dernièrement cinq à six volumes sur l'*Amelioration* de son pays. Plusieurs de ses projets sont bons; mais on trouve mauvais qu'il se permette à chaque instant, des railleries piquantes, exprimées d'une manière trop libre.

Voilà à peu-près, tout ce que nous avons trouvé de plus intéressant dans ce *Voyage d'Espagne*, traduit de l'Anglois. Nous répéterons que l'article des mœurs & des usages de la vie civile, n'y est pas même effleuré; ce qui prouve un bien grand mépris de la part de l'Auteur, pour la Nation qu'il a visitée, ou une extrême négligence. La plûpart des Voyageurs

tâchent d'inspirer à leurs Lecteurs, la curiosité de voir les pays qu'ils ont parcourus; mais ce *Voyage* ne donnera sûrement à personne, l'envie d'aller en Espagne.

Je suis, &c.

---

*LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire, en lui envoyant l'Ode de M.* Morvan.

*De Quimper, le 20 Septembre 1787.*

VOICI, Monsieur, une *Ode* faite & imprimée à 140 lieues de Paris, au fond de la Province de Bretagne, par un jeune homme qui n'en est jamais sorti; qui n'a d'autre secours, d'autre conseil, d'autre prôneur que son talent; qui, livré tout entier à une profession noble, qu'il exerce noblement, a fait très-peu de vers. Je vous prie de vouloir bien l'insérer dans votre Journal, & me permettre d'en discuter les imperfections & les beau-

tés ; car en diſſimulant les unes ou les autres, il ſeroit facile de la faire enviſager ou comme un ouvrage ſans défaut, ouvrage qui eſt encore à faire, ou comme une pièce médiocre ; ce qui ſeroit le comble de l'injuſtice. Il faut tâcher de marcher à une diſtance égale de ces deux écueils de la critique.

*Le Triomphe de l'humanité dans le dévouement héroïque du Prince Maximilien Léopold* DE BRUNSWICK : *Ode qui vient d'obtenir à l'Académie Françoiſe, la ſeconde mention honorable pour le Prix extraordinaire ; par* M. Morvan, *Avocat à Quimper :*

Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.

*TER.*

QUEL bruit, grondant au loin dans l'horreur des ténèbres :
Répété plus affreux par mille échos funèbres,
Aux plaines de la Marche (1) a ſemé la terreur !

(1) De Brandebourg.

Il renaît donc ce jour, malheureuses
contrées,
Qui vit sur vos côteaux les ondes conjurées
Déployer leur fureur (2).

L'Oder en mugissant élancé de sa source,
De ses flots débordés précipite la course;
Francfort, il va bientôt assaillir tes remparts.
D'un conquérant, suivi de nombreuses
cohortes,
Avec moins de péril tu verrois à tes portes,
Flotter les étendarts.

Les monceaux de frimats fondus sur les
montagnes,
Torrens impétueux ravagent les campagnes;
L'œil en vain dans la plaine a cherché les
hameaux :
Les champs ont disparu; tout n'est qu'un
vaste abîme;
Et le chêne orgueilleux, au niveau de sa
cime,
Voit bouillonner les eaux.

---

(2) En 1736.

LÉOPOLD qui toujours veille sur la patrie,
Aux assauts redoublés de l'Oder en furie,
D'une digue nouvelle oppose les remparts;
Mais la glace à grand bruit roulant amoncelée,
L'onde s'enfle, s'irrite & la digue ébranlée
Croule de toutes parts.

O cris, ô désespoir! Le fleuve plein de rage
A travers la cité s'ouvre un large passage;
Voyez de tous côtés ces mortels éperdus;
Les uns au haut des monts vont chercher un refuge,
Les autres sur les toîts, au milieu du déluge,
Sont restés suspendus.

Ce spectacle, BRUNSWICK, déchire tes entrailles;
Le flot pressant le flot renverse les murailles,
Quel espoir de salut pour tant de malheureux?
Mais que dis-je! jamais l'humanité souffrante
Fit-elle vainement parler sa voix touchante
A ton cœur généreux?

D'un courage héroïque affrontant la tempête,
BRUNSWICK veut s'élancer.... Arrête;
Prince; arrête!
Ta vie est-elle à toi? Les décrets éternels
Qui de tant de vertus enrichirent ton ame,
De tes jours précieux ont destiné la trame
Au bonheur des mortels.

Du Sénat suppliant la voix est impuissante;
De la patrie en pleurs la vue attendrissante,
Les soldats, de BRUNSWICK embrassant les genoux,
Rien ne peut retenir le Prince magnanime;
*Ne suis-je pas* (dit-il dans un transport sublime)
*Un homme comme vous?*

Il va sur un esquif défiant les abîmes,
A la mort menaçante arracher ses victimes.
Viens déployer, grand Dieu, la force de ton bras;
C'est à toi d'enchaîner les torrens indomptables,
Lorsque le Fils des Rois, pour sauver ses semblables,
Brave mille trépas.

Les cœurs saisis de crainte ont suivi la
nacelle ;
La mort dans chaque flot frémissant autour
d'elle,
Des hardis nautonniers brise le vain effort ;
Avec fracas tombant sur la nef inconstante,
Un énorme glaçon. . . sous sa masse accablante . . : .
O BRUNSWICK !. . . ô Francfort !

En longs gémissemens traînant sa voix
plaintive,
L'impuissant désespoir s'agite sur la rive.
BRUNSWICK soulève à peine un front
appesanti,
Il tourne vers Francfort sa paupière expirante,
Et dans le tourbillon d'une vague écumante
Disparoit englouti.

Ta rage est assouvie, élément parricide,
Rends-nous ce corps auguste où de sa main
livide
Le sommeil éternel vient d'imprimer l'horreur ;

Permets-nous de baigner d'un déluge de larmes
Ce front qui des humains dissipant les alarmes,
Fut l'astre du bonheur.

LÉOPOLD, je revois ta dépouille mortelle !
Viens pleurer sur ton père, ô Légion fidelle,
Renverse tes drapeaux qui se couvrent de deuil;
Que ces armes naguère à sa voix triomphantes,
Vers la terre aujourd'hui lugubrement penchantes
Entourent son cercueil.

Viens pleurer sur ton père, objet de sa tendresse,
Espoir de la patrie, orpheline jeunesse;
BRUNSWICK n'est plus! & toi, tu vis de ses bienfaits!
Hélas ! dans votre asyle où sa bonté respire,
Enfans, tristes enfans, il n'ira plus sourire
Aux heureux qu'il a faits.

O vous tous qui traînez le poids de la
misère,
Pleurez sur votre ami, pleurez sur votre
père,
Baisez avec respect la trace de ses pas.....
Princes, entendez-vous ces accens lamen-
tables?
Qu'il est doux d'emporter des regrets vé-
ritables
Dans l'horreur du trépas?

Combien de fois, BRUNSWICK, la
nuit licencieuse,
Prêtant à tes bienfaits une ombre officieuse,
Te vit dans les réduits épier le malheur!
Tes secours vigilans surprenoient la mi-
sère,
Et le pauvre attendri voyoit dans sa chau-
mière
Un Dieu consolateur.

O Princes: qu'il est beau, ce zèle chari-
table
Qui couvre vos bontés d'un voile impéné-
trable!
Par là votre vertu s'élève jusqu'aux cieux;

Par là vous imitez l'aimable Providence
Qui, semant sur vos pas une heureuse abondance,
Se dérobe à vos yeux.

Dieux mortels! éteignez les flambeaux de la guerre,
Liguez-vous pour bannir tous les maux de la terre,
Par le droit des bienfaits règnez sur les humains;
On bénira vos noms du couchant à l'aurore,
Tandis que le bonheur ne cessera d'éclore
De vos augustes mains.

Entendez-vous LOUIS, cet ange tutélaire
D'un peuple fortuné qui le nomme son père,
Appeller sous le dais l'austère vérité?
Attentif à ses voeux c'est le ciel qui l'inspire,
Et le plus grand des Rois ne fonde son empire
Que sur l'humanité.

Pour toi, sur la hauteur des voûtes azurées,
Séjour délicieux des vertus épurées,

Savoure, LÉOPOLD, d'ineffables douceurs,
Ton cœur eſt ſatisfait : tu le vois ſans nuage
Ce Dieu dont ta bonté nous retraçoit l'image,
En eſſuyant nos pleurs.

Ce n'eſt donc pas en vain qu'avec des traits de flamme
L'Auteur de la nature imprima dans ton ame
L'eſpoir, le doux eſpoir de l'immortalité :
Oui ; l'homme en dépouillant une argile groſſière,
Au-delà du tombeau doit s'ouvrir la carrière.
De ſon éternité . . . . . .

Mais tandis que penché ſur ton urne chérie,
Illuſtre LÉOPOLD, à ma lyre attendrie
Je fais, en gémiſſant, ſoupirer mes douleurs ;
Conduit par l'amitié ſanglotante, éplorée ;
Quel Héros vient poſer ſur ta cendre adorée
Des guirlandes de fleurs ?

De la pourpre des Rois la ſplendeur
l'environne ;
De civiques rameaux il treſſe une couronne
Où le lys, élevant un front majeſtueux,
De l'ame de BRUNSWICK eſt l'emblême fidèle,
Et parmi les BOURBONS nous montre
le modèle
Des amis vertueux.

Non, D'ARTOIS, tu ne peux te cacher à ta gloire ;
Tant que de LÉOPOLD rappellant la
mémoire,
L'Oder ira ſe perdre au vaſte ſein des mers,
En triomphe planant ſur l'abîme des âges
Vos beaux Noms, conſacrés par les mêmes
hommages,
Vivront dans l'univers.

Cette *Ode* a 24 ſtrophes. Dans les ſix avant-dernières, on trouve quelques vers foibles, quelques penſées trop peu ſaillantes. *On bénira vos noms, tandis que vous ſerez du bien*, ne dit pas grand choſe. *D'ineffables douceurs, la carrière de ſon éternité*, ſont peut-

La ſtrophe qui ſuit offre un exemple d'harmonie imitative :

Et la glace à *grand bruit roulant* amoncelée.

Voyez enſuite, Monſieur, comme les beautés ſe ſuccèdent & ſe preſſent. Chaque vers offre un tableau. Celui-ci me paroît ſuperbe :

Les autres ſur les toîts au milieu du déluge,
Sont reſtés ſuſpendus.

Tout le monde connoît ces beaux vers de *Boileau* :

Le pilote effrayé que ſon art abandonne ;
Croit voir à chaque flot la mort qui l'environne.

M. *Morvan* a dit :

Les cœurs ſaiſis de crainte ont ſuivi la nacelle.
La mort dans chaque flot frémiſſant autour d'elle.
Des hardis nautoniers briſe le vain effort.

Ces vers ſe ſoutiennent à côté de ceux de *Boileau* ; & c'eſt la plus dangereuſe épreuve que des vers puiſſent

ſubir. *La mort frémiſſant à chaque flot*, eſt une image ajoutée à celle de *Boileau*, qui lui même n'a fait que traduire ces deux vers.

C'eſt une heureuſe idée d'avoir peint le Héros tournant vers Francfort *ſa paupière expirante* :

Que ces armes naguère à ſa voix triomphantes,
Vers la terre aujourd'hui lugubrement penchantes
Entourent ſon cercueil ;

Voici, je crois, Monſieur, de la Poëſie deſcriptive ; la couleur ſombre qui convient à la penſée ; des vers ſonores & poëtiques.

La ſtrophe qui ſuit eſt pleine de ſentiment :

Hélas ! dans votre aſyle où ſa bonté reſpire,
Enfans, triſtes enfans, il n'ira plus ſourire,
Aux heureux qu'il a faits.

On ne peut pas deſirer de vers plus doux, ni plus touchans. Ce mêlange, ces contraſtes d'énergie & de ſenſibilité, ſont le ſecret de l'art.

Pour vous rappeller, Monſieur,

tout ce qui m'a paru admirable dans cette *Ode*, il faudroit la recopier presqu'entièrement. Les 17 premières strophes & la dernières, sont celles que je préférerois. Elles sont harmonieuses, poëtiques, remplies de mouvemens, de chaleur & de sensibilité; & c'est sur-tout la Poësie, & non la froide versification, qui auroit droit de prétendre aux Prix de Poësie.

En vous priant, Monsieur, d'insérer toute la Pièce dans votre Journal, je me suis ôté jusqu'au moyen d'être partial. Vous conviendrez que les imperfections de la Pièce sont légères, & les beautés souvent sublimes. Vous regretterez qu'un talent aussi décidé, ne soit pas à sa place. Des gens de lettres, très-connus dans Paris, ont, dit-on, & je le crois sans peine, préféré cette *Ode* à tout ce qui a paru sur ce dévouement à jamais mémorable. Quelque chose qu'il en soit, Monsieur, on ne peut nier que cet ouvrage ne fasse le plus grand honneur à M. *Morvan*, & M. *Morvan* à sa patrie.

J'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE

# LETTRE VII.

*Théâtre d'un Amateur, 2 vol. in-16. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût ; avec approbation & privilége du Roi.*

Ce titre simple invite à l'indulgence. Une Préface modeste annonce de plus en plus, le peu de prétention de l'Auteur ; mais c'est de la modestie sans affectation.

« Si j'allois assûrer mon lecteur, » qu'en publiant ces Pièces de Théâtre, » je ne m'attends à aucun succès, il » ne m'en croiroit pas, & feroit bien. » On ne voit pas ses ouvrages sans » une sorte de complaisance, & sans » espérer que les autres trouveront » quelque plaisir à ce qui nous en a » causé beaucoup. Celui qui n'a pas » quelqu'amour-propre, n'écrit point; » celui qui en a trop, est un sot, eût-» il tout l'esprit du monde ».

tout ce qui m'a paru admirable dans cette *Ode*, il faudroit la recopier presqu'entièrement. Les 17 premières strophes & la dernières, sont celles que je préférerois. Elles sont harmonieuses, poëtiques, remplies de mouvemens, de chaleur & de sensibilité; & c'est sur-tout la Poësie, & non la froide versification, qui auroit droit de prétendre aux Prix de Poësie.

En vous priant, Monsieur, d'insérer toute la Pièce dans votre Journal, je me suis ôté jusqu'au moyen d'être partial. Vous conviendrez que les imperfections de la Pièce sont légères, & les beautés souvent sublimes. Vous regretterez qu'un talent aussi décidé, ne soit pas à sa place. Des gens de lettres, très-connus dans Paris, ont, dit-on, & je le crois sans peine, préféré cette *Ode* à tout ce qui a paru sur ce dévouement à jamais mémorable. Quelque chose qu'il en soit, Monsieur, on ne peut nier que cet ouvrage ne fasse le plus grand honneur à M. *Morvan*, & M. *Morvan* à sa patrie.

J'ai l'honneur d'être &c.

# LETTRE VII.

*Théâtre d'un Amateur*, 2 vol. in-16. *A Paris, chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût; avec approbation & privilége du Roi.*

Ce titre simple invite à l'indulgence. Une Préface modeste annonce de plus en plus, le peu de prétention de l'Auteur ; mais c'est de la modestie sans affectation.

« Si j'allois assûrer mon lecteur, » qu'en publiant ces Pièces de Théâtre, » je ne m'attends à aucun succès, il » ne m'en croiroit pas, & feroit bien. » On ne voit pas ses ouvrages sans » une sorte de complaisance, & sans » espérer que les autres trouveront » quelque plaisir à ce qui nous en a » causé beaucoup. Celui qui n'a pas » quelqu'amour-propre, n'écrit point; » celui qui en a trop, est un sot, eût-» il tout l'esprit du monde ».

Notre *Amateur* auroit tort de n'en pas avoir un peu : il mérite sur-tout le témoignage qu'il se rend à lui-même à la fin de sa Préface

« J'ai constamment respecté les » mœurs dans mes écrits ; mais je n'ai » garde de m'en faire un mérite. Il » n'y en a pas plus, à mes yeux, à » ne pas être indécent, qu'à être » honnête homme. L'un & l'autre ne » coûte qu'à des ames corrompues ou » disposées à l'être. Celles-là peuvent » me juger comme elles voudront ; » me reprocher le peu de gaieté, le » pédantisme. Je ne redoute point les » traits que me lanceroit la main de » ceux qui veulent rire à tout prix. » Que d'autres les amusent davantage, » je n'en serai nullement jaloux ».

Je suis bien loin, Monsieur, de vouloir rire aux dépens de l'auteur de ces Comédies ; mais sans l'accuser de pédantisme, on pourroit en effet lui souhaiter un peu plus de gaieté ; car enfin, ce sont des Comédies qu'il donne au public ; & des Comédies doivent être gaies. L'auteur l'a bien

senti lui-même : & l'on voit qu'il a l'intention d'être gai, témoin le but de sa première Comédie, *qui perd gagne*.

Me voici donc au gîte ! au diable la monture,
Qui m'a rendu porteur d'une telle écorchure.
Ah! le maudit métier ! encore un demi-jour,
Ma foi, je plantois-là mon maître & son amour.

Malheureusement ce n'est pas là de la bonne plaisanterie, & c'est assez le ton de cette petite Pièce, dont le fond, d'ailleurs, est peu intéressant. *Valere* aime *Sophie* ; mais son tuteur a intenté, à son insçu, un Procès au pere de sa maîtresse. La tante indignée, propose un autre amant riche, mais imbécille, un nouveau *Fadel*. Tout s'éclaircit, & comme de raison, *Valere* épouse *Sophie*.

Le *Curieux*, est un titre équivoque, qui pourroit signifier un homme avide des secrets d'autrui ; mais il veut dire

ici un Antiquaire, l'un des trois originaux des *Tuteurs* de M. *Palissot*; c'est un Tuteur aussi qui veut épouser sa pupille, & qui est bien plus amoureux de ses médailles & de ses vases, &c. il finit par donner sa pupille pour un magot de la Chine; & ce magot n'est autre que *Crispin*, Valet de *Clitandre*, amant de la pupille.

J'ai glissé légèrement sur ces deux bagatelles, qui ne suffiroient pas même pour justifier le titre modeste d'amateur. Mais dans la pièce suivante, *le Bienfait rendu* ou *le Négociant*, Comédie en cinq actes & en vers, notre amateur est un Auteur véritable. C'est aussi la seule de ces Comédies qui ait été représentée : elle le fut d'abord en 1763, avec assez de succès : elle a été reprise en 1783 & 1785, avec plus de succès encore. Le sujet est intéressant. Le Héros de la Pièce est un riche Négociant de Bordeaux, qui a rendu des services essentiels au Comte de *Bruyancourt*, & lui a prêté jusqu'à cent mille écus. Le Comte ne sçachant comment s'acquitter envers lui, lui a offert sa fille pour son neveu;

*Orgon*, c'est le nom du Négociant, a accepté cette offre avec empressement ; il envoye son neveu à Paris pour rappeller au Comte sa promesse. Le jeune *Verville* arrive, & trouve des personnages fiers & arrogants. La Comtesse, le Chevalier son fils, sont peu d'humeur à se mésallier à ce point; ils ignorent, d'ailleurs, les grandes obligations qu'ils ont à son oncle. Enfin, un mois se passe, & il n'a pu encore obtenir un moment d'audience : *Orgon* arrive avant que *Verville* ait vu la Comtesse ; mais tout va changer de face, *Orgon* n'est pas d'humeur à endurer des mépris, & prétend bien sommer hautement le Comte de tenir sa parole. Son neveu le seconde foiblement ; il se soucie fort peu de s'élever si haut, encore moins de s'allier à une famille qui le dédaigne. Vous dirai-je tout, Monsieur? Il a vu dans l'hôtel une certaine *Julie*, jeune personne de qualité, mais pauvre, amie d'*Angelique*, & qui vit auprès d'elle : son pere, vieil Officier plein d'honneur, *Lisimon*, se trouve être précisément l'honnête inconnu

qui a trouvé le porte-feuille de *Verville*, & qui l'a rendu bien fidèlement. Cela a un faux air du *Licandre* & de la *Lisette* du *Glorieux*. Cependant *Orgon* insiste; le Comte déclare à sa femme & à son fils que, sans *Orgon*, il étoit ruiné; que si *Verville* n'épouse *Angélique*, il faudra s'aller réleguer au fond d'une Province : cette alternative est affreuse. La Comtesse se décide, & fait mille caresses au Négociant & à son neveu; mais *Angelique* est toujours froide; *Julie*, toujours modeste & intéressante, & *Verville* l'aime tout de bon. Il imagine de faire prêter cent mille écus au Comte par un tiers, pour rembourser son oncle : on découvre la ruse, *Orgon* se rend aux vœux de son neveu, & demande pour lui la main de *Julie* : *Lisimon* l'accorde avec reconnoissance; le Comte attendri, déteste son luxe & sa hauteur, & veut faire vendre ses biens pour payer ses dettes. Le plan de cette Pièce est sage, les caractères en sont bien soutenus : elle est froide pourtant, comme les autres Comédies qui composent ce receuil; mais le

caractère d'*Orgon* a de la chaleur & de l'intérêt ; & si le dialogue n'est pas souvent rapide, il est semé de tirades vives & bien écrites : ce morceau m'a frappé. C'est le Négociant qui parle, ou plutôt, c'étoit *Preville*.

Comme on me traitera, je traiterai les autres ;
Et tous mes procédés imiteront les vôtres.
Enfin ; je ne veux plus me voir humilier ;
Sous des tons imposans je ne sçaurois plier.
Cet hymen pour Verville est un honneur extrême :
D'accord ; mais croyez-vous qu'il s'abaisse lui-même,
Au point de se soumettre à d'éternels mépris ?
Il n'a pas un grand nom ; mais chacun vaut son prix.
Ne vous y trompez pas ; les gens de notre espèce,
Sans ces vieux parchemins de l'antique noblesse,
Comme elle, à mille égards, ont droit de se flatter
De servir la patrie & d'en bien mériter.

A Bordeaux, vous verriez vous-même, mon cher Comte,
Si mon état me doit inspirer de la honte :
Vous verriez Officiers, soldats & matelots
Entretenus par moi sur nombre de vaisseaux,
Par leurs travaux heureux, enrichir la Province,
Et souvent aux dépens des ennemis du Prince.
Enfin, si notre étoile, en secondant nos soins,
Nous a donné des biens par-delà nos besoins;
Ils ne sont point le fruit d'une industrie obscure :
Leur source ne fut point l'avarice, l'usure ;
L'art d'appauvrir le peuple & de tromper le Roi.
Tous ces honteux moyens sont indignes de moi.
A travers les dangers, j'ai conquis ma fortune,
Qu'à mes concitoyens j'ai sçu rendre commune.
Cela vaut bien, je crois, la noble oisiveté
De certains grands Seigneurs, bouffis de qualité,

Qui prétendent qu'en eux tout le public révère,
Cet honneur si douteux d'être fils de son père.

*Les Nouveaux Venus* & *le faux Avare*, deux Comédies en 3 Actes & en prose, sont peu vraisemblables & peu plaisantes. Il y a plus d'intention comique & un but plus moral dans le *Célibataire*, Comédie en cinq Actes, en vers. Elle mérite mieux ce titre que celle de M. *Dorat* : elle offre des détails moins communs, & une intrigue plus naturelle que le *vieux Garçon* de M. *Dubuisson* ; mais elle a un grand défaut pour une Comédie, celui de n'être pas comique : c'est un reproche qu'on peut faire également au *Complot avorté*, Comédie en trois Actes, en prose.

*La Famille* de M. *Giraud* est un titre assez bourgeois ; mais ce qui l'est encore plus, ce sont les noms de tous les personnages. Le Financier s'appelle *du Trone* ; le Militaire, *La Route* ; le Notaire, *Brevet* ; le Marchand de drap, *Doublet* ; on y parle

d'un M. *du Rapport*, Conseiller, d'un M. *du Tarif* Financier, &c. Tout cela est bien usé. C'est pourtant la Pièce qui m'a paru le mieux écrite.

Pouquoi vouloir prendre le vol si haut ?
Là, pensez-vous que votre échevinage,
Vos grands laquais, votre bel équipage,
Puissent jamais, *selon votre désir*,
De votre enseigne ôter le souvenir ?
Pour bien jouir de la bonne fortune,
Qui vous tira de la classe commune,
Soyez modeste; on vous applaudira,
Oubliez-vous, on vous méprisera.

Ces vers sont dans la bouche de M. *Giraud*, nouveau parvenu, ruiné par ses trois enfans; c'est encore lui qui parle à son fils l'Officier:

Je vous le dis, pour la dernière fois.
Ne comptez plus sur une complaisance
Qui nourriroit encore votre imprudence.
Contentez-vous du sort que je vous fais.
Autour de vous, il est tant de sujets
Que leur conduite honnête, régulière,
Fait distinguer dans la même carrière!

Sur leurs moyens ils sçavent se règler.
C'est sur ceux-là qu'il faut vous modeler.
Je ne veux plus alimenter le vice.
Assez long-temps, l'orgueil & le caprice
Ont dominé dans ma triste maison;
Et sur mes jours répandu le poison.
Contre leurs traits enfin, je suis en garde;
Ainsi que lui, cet avis vous regarde.
Letang, songez que la simplicité
Peut s'allier avec la di nité.
Qu'un Magistrat peut vivre avec décence,
Sans se donner de faux airs d'opulence;
Et des travers dont le honteux éclat
Nuit au respect qu'on porte à son état.

Vous voyez, Monsieur, que ces Comédies sont sages, respirent presque toutes une morale saine; la versification n'en pas très-piquante, ni le dialogue très-comique. Mais c'est le cas ici de se souvenir du titre, & de relire la Préface.

Je suis &c.

## LETTRE VIII.

*Œuvres de Jurisprudence de M.* Bouhier, *Président à Mortier au Parlement de Dijon, de l'Académie Françoise, &c. recueillies & mises en ordre, avec des notes & additions, par M.* Joly de Bevy, *Président à Mortier au même Parlement : dédiées au Roi*, in-fol. *Tome Ier. prix, 24 liv. en feuilles. A Dijon, chez* Louis-Nicolas Frantin, *Imprimeur du Roi ; & à Paris, chez* Delalain *l'aîné, Libraire, rue St. Jacques*, N°. 240, *1787, avec approbation & privilége du Roi.*

Il est beau, Monsieur, de voir un digne Magistrat élever un monument superbe à la gloire d'un autre Magistrat ; & M. *Joly de Bevy* s'honorer du titre d'Editeur des *Œuvres* de M. *Bouhier.* Le Portrait de l'Auteur figure bien à la tête du Recueil ; & on

ſit avec intérêt, l'Inſcription de la Monnoie, qui eſt au bas :

*Buherii os inſigne videns mirabere. Qui ſit Inſignum, doctrinam & candida pectora noris ?*

La dédicace de cet Ouvrage, au Roi, le rend de plus en plus impoſant ; & l'intérêt va toujours croiſſant ; quand on lit l'hommage rendu à ſa mémoire par le Père *Oudin* ; c'eſt quelque choſe de touchant, que de voir ce ſçavant ami du Préſident *Bouhier*, entretenir ſon digne petit-fils, des vertus, des études & des derniers momens de ſon ayeul : le début inſpire le plus tendre intérêt.

« Votre ayeul vous aimoit avec » tendreſſe, & je le dis avec d'au- » tant plus d'aſſurance, que l'ami- » tié dont il m'honoroit, m'a mis » très-ſouvent à portée d'être témoin » du plaiſir qu'il avoit à vous voir. Je » l'ai vu chercher & reconnoître avec » ſatisfaction, dans les traits de votre » viſage & dans votre humeur, une » heureuſe reſſemblance, & une con- » formité ſenſible d'inclinations avec

» ceux à qui vous devez le jour.
» A peine commenciez-vous à mar-
» cher, qu'il admiroit votre goût
» pour les livres, & cette facilité
» avec laquelle vous lui répétiez ce
» que vous aviez lu ; il espéroit tout
» d'une mémoire si belle, qui, cul-
» tivée avec soin, vous promettoit
» les plus heureux progrès dans les
» sciences ; il pensoit avec plaisir que
» vous soutiendriez un jour l'honneur
» de sa Bibliothèque, connue & louée
» par tant de grands hommes, &
» que vous en servant avec fruit,
» vous l'augmenteriez encore. Chaque
» jour il l'enrichissoit de quelques
» livres choisis ; & alors il répétoit
» volontiers ce vers de *Virgile* :

Insere Daphni, pyros : carpent tua poma nepotes.

Pardon, Monsieur ; ces détails touchans me font oublier qu'il s'agit des *Œuvres* d'un sçavant Magistrat. Je ne voyois plus que le bon père.

Le Président *Bouhier* étoit issu d'une famille vouée à la Magistrature depuis 1512. Il naquit le 17 Mars 1673,

Des études brillantes annoncèrent ce qu'il seroit un jour, & il lui en est toujours resté un goût délicieux pour les Sciences, les Belles-Lettres, & sur-tout la Poësie, goût qui ne fit que s'accroître & s'éclairer dans le commerce des *Duman*, des *Taffinot*, des *Petit*, de des *Monnoie*. Cependant sa principale étude fut celle de la Jurisprudence : les autres lui servoient de délassement ; Président à Mortier, à 31 ans, il soutint dès-lors la dignité de sa place, & se montra à la fois, digne Magistrat, Sçavant rare, & bon père. Il faut lire dans l'éloge même du Père *Oudin*, tous les détails de sa vie publique & privée : il se maria deux fois, & n'eut point d'enfants de son second mariage : il fut nommé à l'Académie le 30 Juin 1727 ; & c'est à lui que *Voltaire* succéda en 1746. Il mourut le 17 Mars 1646, âgé de 73 ans ; sa mort fut celle d'un Philosophe Chrétien, comme avoit été sa vie.

Le catalogue de ses ouvrages paroît immense ; le premier volume contient avec des discours académiques,

prononcés par lui & après lui ; une foule d'observations & de recherches sur la Coutume de Bourgogne ; car c'est à cet objet que se rapportoient toutes ses Etudes, si l'on en juge du moins par ce premier Volume : les autres ouvrages embrassent la Jurisprudence : je vous en rendrai compte en vous annonçant les autres Volumes. Je ne puis qu'applaudir à cette belle & utile entreprise ; & fais des vœux pour que les importantes fonctions de l'Editeur lui permettent de la mettre bientôt à fin.

Je Suis &c.

---

## LETTRE IX.

*Idées sur la Météorologie ; par* J. A. de Luc, *Lecteur de la Reine de la Grande Bretagne, des Sociétés Royales de Londres & de Dublin, de l'Académie des Sciences, & Correspondant des Académies des Sciences de Paris, de Montpellier & de Rotterdam. deux volumes in-8°. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue St.*

*Jacques, près la Place de Cambrai, avec approbation & privilége du Roi, 1787.* (1)

Le nom de M. *de Luc* eſt un beau nom en Phyſique, Monſieur ! Et en fait de ſciences, on ne ne ſe fait point un nom gratuitement : ce n'eſt pas là qu'on uſurpe des réputations. Celle de M. *de Luc* eſt fondée ſur des titres authentiques ; & l'ouvrage que je vous annonce, eſt fait pour la ſoutenir.

Dans une eſpèce d'avertiſſement, notre Auteur expoſe avec la candeur & la ſimplicité qui caractériſent les vrais ſçavans, la cauſe qui a retardé

---

(1) On trouve chez le même Libraire, les Ouvrages ſuivans, du même Auteur.

Recherches ſur les modifications de l'Atmoſphère, contenant l'Hiſtoire critique du Baromètre, &c. ſeconde Edition, 4 vol. *in*-8°. avec *figures*, relié, 20 liv.

Lettres phyſiques & morales ſur l'Hiſtoire de la terre & de l'homme, 5 vol. *in*-8°. rel. 36 liv.

Lettres ſur quelques parties de la Suiſſe, adreſſées à la Reine de la Grande-Bretagne, 1 vol. *in*-8°, broch. 2 liv. 8. ſ.

si long-temps la publication de la suite des *modifications de l'atmosphère*, & comment une expérience en attirant une autre, il voyoit toujours le terme de sa carrière s'éloigner; ainsi dit-on, Itaque sembloit fuir devant *Ulisse*.

C'est ainsi que travaille tout Auteur qui respecte le public, & qui cherche moins à s'empresser d'acquérir de la célébrité, qu'à s'instruire solidement & à se rendre vraiment utile. Enfin, en attendant, il donne les résultats principaux de ses nouvelles observations & expériences relatives à la Météorologie, & c'est, Monsieur, l'ouvrage dont je vous rends compte en ce moment.

L'Auteur paroît s'être voué à l'étude des modifications de ces substances nommées *fluides élastiques*; & ses premières expériences ont eu en vue le *feu*, *le fluide électrique*, *l'air & les vapeurs aqueuses*. Il reconnoît les obligations qu'il a eues à M. *le Sage*, & lui paye un tribut d'éloges, ainsi qu'à quelques sçavans qui courent la même carrière : à ces traits encore on reconnoît le vrai sçavant.

Du reſte, n'attendez point, Monſieur, que je ſuive l'Auteur pas à pas, que j'aſſiſte à toutes ſes expériences, que j'analyſe ſes procédés, que je vérifie ſes réſultats. Cela me meneroit trop loin. Il ſuffit de vous avoir annoncé l'ouvrage, & de vous avoir nommé l'Auteur.

Je ſuis, &c.

---

## LETTRE X.

*Sacrorum Bibliorum Vulgatæ editionis Concordantiæ, ad recognitionem juſſu Sixti V, Pontifici maximi Bibliis adhibitam, à Franciſco Luca primùm recenſitæ; deindè ab Huberto Phaleſio expurgatæ, nunc verò rurſùm emendatæ, ac pluſquam quater mille verſiculis auctæ, curâ & ſtudio* Balthazari Tourniaire, *Presbyteri Siſtaricenſis, & in Eccleſiâ Bellocarenſi Beneficiati; editio noviſſima, ampliſſima, & cùm ipſo bibliorum textu verbo ad verbum collata, in quarto, tomi duo. Avenione, typis*

Francisci Seguin, *Typographi & Bibliopolæ, juxtà plateam Sancti Desiderii, 1786, Superiorum permissu* (1).

TOUT le monde connoît, Monsieur, le mérite de la concordance ; le sçavant *Hubert de Phalese*, un de ses éditeurs, s'en exprimoit en ces termes: *est tanta hujus magni indicis & commoditas & utilitas, ut cùm primùm studiosus lector ipsum prudenter & cùm judicio versare didicerit, & familiaritati ejus assuescere cœperit, ille sentiat eo se in*

(1) Le prix de l'Ouvrage est, en feuille, de 30 liv. broché en carton, en deux vol., avec une étiquette au dos ; 31 liv. reliés en 2 vol. en basanne propre, façon de veau, avec filets d'or ; de 34 liv. relié en 2 vol. en veau, avec filets d'or, de 38 liv. relié en 2 vol., en maroquin rouge, avec dentelles d'or, & dorés sur tranche ; de 48 liv. Il se trouve à Paris, chez Barbou, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins ; Boudet, Imprimeur-Libraire, rue St. Jacques ; & Guillot, Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

*illo invenisse Thesaurum quemdam inexplebilem, hoc est, universalem & absolutissimam totius divinæ scripturæ expositionem; ex cujus usu non minorem fructum ac delectationem capiet, quàm si innumeros expositorum commentarios evolveret.*

Cette édition, annoncée depuis si long-temps, a été retardée par un rare & louable scrupule de l'Editeur qui craignit que la comparaison de toutes les éditions précédentes de la concordance ne suffit pas pour l'exactitude de la sienne; il imagina enfin un moyen assez singulier, & qui mérite d'être rendu public.

« Ce fut de collationner une seconde » fois avec la Bible tous les mots qui » se trouvoient dans la concordance » déjà corrigée, en effaçant d'un trait » de plume dans la Bible le mot prin» cipal de la concordance, & cela suc» cessivement depuis la lettre A jus» qu'au texte *zurim*, dernier mot de » la concordance. Cette opération lon» gue & fatiguante produisit des ratu» res innombrables & en apparence » ridicules; tous les mots dont il étoit

» fait mention dans la concordance,
» furent raturés; ceux au contraire
» qui y avoient été oubliés, parurent
» en évidence dans la Bible; l'éditeur
» les inséra tous alors à leur place,
» & cette dernière opération enrichit
» la concordance de plus de quatre
» mille textes, textes essentiels, omis
» dans toutes les éditions précé-
» dentes ».

Cette attention minutieuse, cette acquisition de quatre mille textes, l'emploi de correcteur dont M. l'Abbé *Tourniaire* a daigné se charger lui-même, les caractèress du célèbre *Fournier*, & la finesse du papier, tout concourt à donner l'avantage à cette édition sur toutes les autres, estimables cependant à plus d'un titre, surtout celle de *Balthazard Egmond de Colonne.*

Je suis, &c.



## LETTRE XI.

*Nouvel abrégé des Méditations du Père Louis Dupont, ou l'Art de méditer, réduit dans une pratique aisée; par le Père* Nicolas Frizon, *de la Compagnie de Jesus; nouvelle édition, où se trouvent de suite les Méditations de chaque jour, & augmentée d'un grand nombre de nouvelles Méditations, sur-tout sur les Fêtes des Saints auxquels on a une particulière dévotion pendant tout le cours d'une année; avec une Retraite de huit jours: prix, 12 liv. les 4 vol. reliés. A Paris, chez* Nyon *l'aîné, rue du Jardinet, quartier St. André-des-Arcs; avec approbation & privilége du Roi, 1786.*

Les livres de piété, Monsieur, ont donc aussi plus d'une édition! & il y a encore des lecteurs solides, dignes que de pieux écrivains travaillent pour eux. J'aurai aussi le courage de les annoncer; je monterai s'il le faut sur les toits, pour les publier; & je regretterai de n'avoir point cent voix, pour en éten-

dre la renommée. A peine hélas! la mienne sera-t-elle entendue au milieu de tant d'autres, consacrées à prôner le vice ou la frivolité. Heureux du moins, si je puis être entendu d'un petit nombre d'ames pieuses, & je le serai sans doute : le premier succès de cet ouvrage me répond d'un nouveau. Ces méditations le méritent bien, elles sont claires, simples & touchantes. Chaque jour de l'année a la sienne. L'Evangile du Dimanche de chaque semaine est le texte commun des sept méditations ; elles sont courtes, & plus aisées par-là à graver dans les esprits & dans les cœurs. Cette nouvelle édition est enrichie, Monsieur, de plusieurs méditations nouvelles sur les principales fêtes des Saints ; chacune est divisée en trois points, qui embrassent avec ordre & clarté les diverses vertus de chaque Saint. L'ouvrage est couronné par une retraite de huit jours, à laquelle les méditations précédentes sont bien dignes de préparer. Procurez-vous, Monsieur, cet excellent abregé ; il a quatre volumes. Mais combien d'abregés futiles en ont bien davantage.

Je suis, &c.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE XII.

*De la décadence des Lettres & des Mœurs, depuis les Grecs & les Romains jusqu'à nos jours ; par M.* Rigoley de Juvigny, *Conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon : dédié au Roi ; seconde édition. A Paris, chez* Merigot *le jeune, Libraire, quai des Augustins au coin de la rue Pavée.*

Le succès de cet Ouvrage, Monsieur, est consolant pour tous

ceux qui sont encore attachés aux véritables principes de la morale & du goût. La seconde édition du Livre de M. *de Juvigny*, prouve qu'on peut encore trouver des lecteurs & intéresser le public, en parlant raison : il est vrai que chez lui, la raison est aussi agréable, aussi éloquente que la folie chez tant d'autres Ecrivains. En défendant la cause des lettres & des mœurs, il n'a pas dû plaire à tout le monde : il y a tant de gens dont la fortune & la réputation ne sont fondées que sur la corruption des mœurs & du goût ! On s'est efforcé par des critiques adroites & très-modérées, d'affoiblir le mérite de son Livre, & de le présenter au public sous un aspect défavorable. On lui a reproché d'être peu Philosophe, de n'avoir point assez approfondi les causes de la décadence des lettres, & sur-tout, le rapport nécessaire qu'elle a toujours avec la décadence des mœurs.

M. *de Juvigny* n'a point prétendu faire un Traité de Philosophie, mais une satyre vigoureuse ; il a mieux aimé déplorer éloquemment & peindre

avec énergie, la triste décadence dont nous sommes témoins, que d'en rechercher curieusement & sechement les causes. Il est vrai qu'il n'est point Philosophe, mais il est Orateur, & s'il n'instruit pas beaucoup, il touche, il entraîne; il fait éclater par-tout le courage & l'indignation d'un honnête homme: cela vaut mieux que les résultats souvent trop hazardés d'un aride penseur. C'est sur-tout pour les jeunes gens, qu'il paroît avoir écrit; & il a dû leur inspirer une horreur utile pour les abus & les vices que la mode semble avoir consacrés.

Mais, ajoutent les critiques, il ne dit rien de neuf, les Auteurs qu'il fait passer en revue, ont été jugés cent fois, avec plus de finesse & de profondeur: cet étalage d'une érudition facile & commune, n'en impose qu'aux ignorans; ce n'est qu'une compilation de ce qu'on dit tous les jours dans certains journaux, un amas de déclamations outrées & rebattues.

Assûrément on doit paroître aujourd'hui très-neuf, quand on fronde les ridicules du jour & tous les tra-

vers à la mode ; quand on ose opposer la raison & le bon sens aux extravagances philosophiques de toute espèce, dont le public est tous les jours la dupe ; quand on heurte toutes les opinions de son siécle, tous les préjugés de ce qu'on appelle la bonne compagnie, souvent plus absurdes que ceux du peuple. Ce courage dans tous les temps, fut toujours très-rare & très-nouveau. Il est vrai que les Auteurs anciens, cités par M. *de Juvigny*, ont souvent été jugés & même avec plus de précision & d'exactitude : aussi cette partie de son Ouvrage qui comprend la littérature ancienne, m'a-t-elle paru la plus foible & la moins utile : notre siécle ne lui fournissoit il pas assez de matière ? ses jugemens de *Fontenelle*, de *Voltaire*, de *J. J. Rousseau*, de *d'Alembert*, &c. sont moins communs & plus saillans : je conviens qu'il n'est ni le premier ni le seul qui ait apprécié à leur juste valeur, ces hommes trop vantés, & dont la célébrité nous a couté si cher ; mais la manière dont il a exprimé ses idées lui appartient, & cette ma-

nière eſt très-piquante : c'eſt un grand mérite de l'Auteur d'avoir ſçu rajeûnir par un nouvel intérêt, d'anciennes obſervations qu'il eſt très-important de rappeller ſans ceſſe au public.

Enfin, & c'eſt le plus grand de ſes griefs aux yeux de certains fanatiques; on l'accuſe d'irrévérence, & même d'une eſpèce de ſacrilége envers les Dieux de notre littérature moderne. On ne lui pardonne pas d'avoir renverſé les ſtatues de *Voltaire* & de *J. J. Rouſſeau*. Ce ſont des eſprits légers, des enthouſiaſtes, & non pas des Philoſophes, des hommes inſtruits, qui lui font un pareil reproche. Le ſage met les vertus & les mœurs fort au-deſſus du génie & des talens; il préfére les bonnes actions aux belles phraſes; il ne fait aucun cas de l'éloquence & de la Poëſie, quand elles ne ſervent qu'à flatter le vice, & à parer le menſonge. Les ouvrages de *Voltaire* & de *J. J. Rouſſeau* n'ont été d'aucune utilité pour la littérature, qui n'en étoit pas moins floriſſante avant qu'ils euſſent paru; mais ils

ont perdu l'éducation en France ; ils ont empoisonné la jeunesse, détruit la Religion, corrompu les mœurs ; & l'on veut qu'un honnête homme, qu'un bon citoyen rende hommage à des talens funestes & meurtriers. Les jeunes gens ne sont-ils pas déjà assez disposés à adorer ces perfides enchanteurs qui flattent si agréablement toutes leurs passions, & remuent si puissamment leur imagination foible & tendre ; faut il qu'un homme fait pour les éclairer, contribue lui-même à les séduire par des éloges indiscrets ? ne doit-il pas plutôt leur arracher des mains ces écrits dangereux, & leur en inspirer de l'horreur. Eh ! quoi, le vulgaire imbécille n'a-t-il pas assez encensé *Voltaire* & *Rousseau* ; ne leur a-t-il pas dressé des autels, élevé des statues, rendu les honneurs divins ? ne fait-il pas des pélerinages à leur tombeau ? faut-il que les vrais Philosophes se rendent aussi complices de cette honteuse idolâtrie ? est-on un grand homme, est-on un Dieu pour avoir fait de beaux vers & de belle prose, pour avoir dit des sottises

harmonieuſes? & qu'importe à la patrie, à l'humanité, au bonheur public, des Poëmes, des Romans, & tout l'artifice de l'éloquence? Combien de Nations heureuſes ont ſçu ſe paſſer de ces brillantes bagatelles? Aux yeux d'un vrai Philoſophe, l'honnête homme, le citoyen vertueux eſt bien au-deſſus du Poëte & de l'Orateur, qui font métier de tromper & de ſéduire. Le génie eſt ſans doute le plus noble préſent du Ciel, quand on en fait uſage pour éclairer ſes ſemblables, pour les rendre meilleurs; mais c'eſt le plus terrible fléau de la ſociété, quand on s'en ſert pour égarer & pour corrompre. Il n'y a que le ſtupide vulgaire qui proſtitue ſon admiration à ces brigands illuſtres, décorés du nom de conquérans; le ſage déplore tant de vertus employées à ravager la terre. Les adorateurs aveugles d'un talent frivole & dangereux, ne prétendent pas ſans doute, au titre de Philoſophes: les Prêtres de *Voltaire* & de *J. J.*, ſont ou des fanatiques ou des fourbes: l'homme de bien ne fléchit point le genou

devant ces idoles de la multitude ; il s'indigne, quand il voit fumer sur les autels des corrupteurs du siécle, l'encens réservé aux bienfaiteurs de l'humanité ; il n'imagine pas devoir de respect à ceux qui n'ont respecté ni la Religion, ni les mœurs, ni les loix ; il croiroit profaner la louange, s'il la prodiguoit à des hommes qui ont immolé à leur basse vanité, le bonheur de leurs contemporains & les intérêts de la postérité. Quelle réponse M. *de Juvigny* doit-il donc faire aux critiques qui lui reprochent d'avoir manqué d'égards pour *Voltaire* & pour *J. J.*? La réponse que lui fournit *J. J.* lui-même : *aveugles que nous sommes, au milieu de tant de lumières, victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine, celui qui abuse pour le malheur du genre humain, des dons que lui a faits la nature !* J'ai déjà eu occasion de citer ce passage ; il est si frappant & si décisif, qu'on ne sçauroit trop l'inculquer au public. Il faudroit le graver en gros caractères dans toutes les Académies, dans tous les Musées, pour

fermer la bouche à ces énergumènes qui mettent les talens au-dessus des mœurs & des vertus.

Quand mes yeux affligés de l'avilissement de notre littérature, se tournent vers le dernier siècle, je remarque avec plaisir dans les Ecrivains qui l'ont illustré, des hommes plus estimables encore par leur caractère que par leurs écrits. Je vois le grand *Corneille* modeste, désintéressé, ennemi de l'intrigue, dédaignant la fortune & la faveur, & s'enveloppant dans sa gloire; *Desspréaux* austère dans ses mœurs, ferme dans ses principes, d'une probité scrupuleuse, franc, généreux, ami de la vertu, au milieu même de la Cour; *Racine* doux, sensible, religieux, bon époux, bon père, bon citoyen, puisque son éloquence osa porter le cri du pauvre & du malheureux jusqu'au pied du trône. Quelle candeur, quelle naïveté, quelle innocence dans ce bon *La Fontaine*, qui s'ignoroit lui-même, toujours absorbé dans son talent, étranger aux sociétés dont ses écrits faisoient

les délices, & qui expia, par une rigoureuſe pénitence, le tort qu'il avoit fait aux mœurs, par ſimplicité! que dirons-nous de ces ſublimes anachoretes de Port-Royal, qui réformoient les mœurs & inſpiroient la vertu par leurs exemples, tandis qu'ils fixoient la langue, & perfectionnoient l'éloquence par leurs ouvrages : quels hommes que *Boſſuet* & *Fénelon*! ils ſeroient grands, quand même ils n'auroient pas écrit.

*Quintilien* ſoutenoit autrefois, qu'un grand Orateur étoit eſſentiellement un honnête homme. Pour moi, je ſuis perſuadé que le véritable génie ne peut habiter qu'une ame pure, noble & droite. Le génie eſt incapable d'aucunes baſſes manœuvres, d'aucunes vues ſordides : il ne flatte pas ſon ſiécle; il le domine, il le ſubjugue; il ne ſe plie point au ton à la mode; c'eſt lui qui donne le ton; il eſt tout-à-la-fois modeſte & paſſionné pour la gloire : plus occupé de la perfection de l'art que des ſuccès du moment, il a toujours devant les yeux

la postérité ; il ne craint pas d'exposer à l'injustice d'une multitude ignorante des chefs-d'œuvres prématurés, & dont elle n'est pas encore digne, content des suffrages des connoisseurs & du sentiment intérieur d'avoir bien fait. Quel courage, quelle grandeur d'ame ne faut-il pas avoir pour lutter contre le mauvais goût du siècle, pour risquer des chutes & faire le sacrifice de l'amour-propre le plus légitime, dans la seule vue d'instruire & d'éclairer la Nation ? Ainsi, *Moliere* offrit le *Misanthrope* à un parterre qui n'aimoit que la farce ; ainsi *Racine* fit représenter *Britannicus*, dans un temps où l'on n'applaudissoit sur la scène, que d'insipides Romans.

Quand vous verrez un Ecrivain en proie aux passions les plus méprisables, plus jaloux d'exciter les applaudissemens que de les mériter ; cherchant à éblouir beaucoup plus qu'à éclairer ; habile à saisir le goût du moment, à flatter les vices, à mettre les rieurs de son côté, sacrifiant toujours le bon sens à l'esprit,

le brillant au solide, combinant avec adresse sa réputation & sa fortune : dites, sans craindre de vous tromper, ce n'est qu'un bel esprit.

Il faut convenir, à la honte de notre siècle, que parmi les héros de notre moderne littérature, il en est peu dont la personne & le caractère inspirent une véritable estime; la plûpart ont plus avili les lettres par leur conduite & leurs mœurs, qu'ils ne les ont honorées par leurs écrits. Flatteurs, intrigans, bouffons, parasites, charlatans, ils se trahissent jusques dans leurs livres, dont le ton emphatique & guindé, annonce assez une morale de treteaux, faite pour en imposer au vulgaire. Ils ressemblent à ces coquettes qui jouent le sentiment, pour faire des dupes.

On a aussi reproché à M. *de Juvigny* l'inutilité de ses déclamations; & de toutes les objections qu'on lui a faites, c'est la plus adroite & la plus spécieuse : c'est, dit-on, une manie assez commune aux Ecrivains les plus honnêtes, de blâmer le présent & de vanter le passé; dans tous les siècles,

on a crié contre la corruption ; & du temps même des *Fabricius* & des *Camille*, il y avoit à Rome des rigoriſtes qui croyoient appercevoir du relâchement dans la diſcipline : voyez les Auteurs d'âge en âge déplorer la décadence des mœurs ; c'eſt un perpétuel refrain ; les choſes n'en vont pas moins leur train ordinaire. *Horace* établiſſoit une gradation en mal, qui, ſi elle étoit réelle, nous auroit déjà conduits à un point de perverſité preſque inconcevable ; & cependant nous ne ſommes pas plus dépravés que ne l'étoient les Romains du temps d'*Auguſte*. L'homme eſt à-peu-près le même dans tous les temps ; ce ſont les mêmes vices, les mêmes paſſions ; les formes ſeulement en ſont différentes ; & toutes ces invectives contre le luxe & les mauvaiſes mœurs, ſont d'un déclamateur plutôt que d'un Philoſophe.

Il y a du vrai dans cette obſervation ; il eſt certain que, dans le monde moral, comme dans le monde phyſique, tout eſt dans un mouvement continuel ; rien ne reſte dans la même ſituation ; il y a par-tout un

changement en mieux ou en pire. Par-tout l'homme fait des efforts pour améliorer sa condition. Quand il est parvenu au dégré de bonheur dont il est susceptible, il ne s'y arrête pas; *difficilis in perfecto mora est*: dès-lors, en cherchant à se rendre plus heureux, il se corrompt & se dégrade : dans les sociétés pauvres, où il n'y a ni industrie, ni arts, ni émulation, ni commerce, le changement est presque imperceptible; chez les Sauvages & dans la plûpart des régions de l'Asie & de l'Afrique, les hommes restent à-peu-près les mêmes, les mœurs ne changent pas plus que les habits : mais dans nos contrées d'Europe, dont les habitans entassés dans les Villes, s'agitent, se tourmentent, éprouvent un frottement continuel, les révolutions de mœurs sont fréquentes, rapides, & le deviennent de plus en plus, à mesure que les lumières s'étendent. Depuis la mort du Cardinal *de Fleury*, jusqu'à l'époque présente, les mœurs ont plus changé qu'elles n'avoient fait depuis *François I*, jusqu'à *Louis XIV*. Si la progression

n'étoit pas souvent interrompue par des révolutions particulières, on ne voit pas où elle pourroit s'arrêter. Chez les anciens, les peuples corrompus étoient punis par la perte de leur liberté & de leur patrie ; qui passoit avec eux sous la domination du vainqueur : c'est ce qui arriva aux Perses, aux Macédoniens, aux Grecs, & enfin aux Romains eux-mêmes. Chez nous les Nations s'abâtardissent, s'appauvrissent, ruinent leurs arts & leur commerce, par le luxe & la mollesse. Alors la pauvreté & la barbarie même remontent les mœurs ; on fait de nouveaux efforts, & l'on parcourt encore le même cercle : les variations de la Cour modifient aussi beaucoup les mœurs. Non seulement un Souverain qui a du caractère, peut donner à sa Nation une impulsion puissante, en bien ou en mal, mais encore une Cour jeune, amie des plaisirs, relâche beaucoup les mœurs, augmente prodigieusement le luxe, tandis qu'une Cour vieille & triste, substitue l'avarice à la prodigalité, & donne aux esprits un tour plus grave.

Il faut avouer que les meilleurs ouvrages ne peuvent arrêter tout-à-fait la décadence des mœurs ; mais le zèle des Ecrivains qui s'élèvent contre la corruption n'est pas pour cela inutile ; ils en retardent du moins le progrès ; & si l'influence de leurs discours ne se fait pas sentir dans le gros de la Nation ; combien de particuliers échappent à la contagion générale ? combien de jeunes gens sont prémunis contre la séduction de l'exemple ? combien de citoyens honnêtes, mais foibles & peu éclairés, sont par ce moyen soutenus & fortifiés dans leurs principes ? Et quand le livre de M. *de Juvigny* ne rendroit qu'un seul homme aux mœurs, à la raison & à la vertu, ne seroit-ce pas toujours un digne prix de ses travaux & de ses veilles ?

Je suis, &c.



# COMÉDIE FRANÇOISE.

L'AUTEUR des *Gens de Lettres* devoit s'attendre à trouver le public prévenu contre lui. Son attente n'a pas été trompée : on a trouvé ſurprenant qu'un jeune homme dont le premier eſſai avoit été ſi mal accueilli aux Italiens, mît tout-à-coup en uſage le conſeil de *Franc-aleu*, & ſe relevât fièrement pour braver de nouveau l'orage au Théâtre François. Le Lundi 8 de ce mois, il a donc voulu prendre ſa revanche aux François, en donnant *Auguſta*, Tragédie. La chambrée étoit complette, de manière que le triomphe ou la chute devoient avoir de nombreux témoins : j'étois du nombre, & entouré des amis & des ennemis de l'Auteur ; car il paroît qu'il a beaucoup des uns & des autres : je n'étois, en vérité, ni l'un ni l'autre ; je tâchois d'oublier les *Gens de Lettres*, & je déſirois véritablement que ſa Tragédie fût bonne.

*Augusta* est une Vestale. Voilà d'abord une grande hardiesse : ce n'est pas la seule. Cette Vestale a un fils, nommé *Agathocle*. Gardez-vous bien, Monsieur, de l'en estimer moins : elle a eu ce fils avant d'entrer au Temple de *Vesta*. Mais, direz-vous, on n'y étoit admis ni avant ni après l'âge de dix ans. Cela est vrai : mais l'Auteur n'y a pas songé ; & après tout, si la Tragédie est bonne d'ailleurs, je me sens disposé à lui passer cette méprise, suivant le précepte d'*Aristote*, qu'un Auteur tragique ne répond pas des faits antérieurs à sa Tragédie. *Augusta* a donc un fils, fruit d'un hymen clandestin ; c'est après la mort de son époux, qu'elle s'est consacrée à l'entretien du feu immortel. Le cloître est ouvert au repentir aussi bien qu'à l'innocence. Son fils a été élevé à Athènes ; il a été disciple de *Socrate* ; après la mort de ce grand homme, il a par dégoût quitté la Grèce & est venu se fixer à Rome : au lieu de s'y tenir caché, d'y jouir en secret de la douceur d'embrasser sa mère, jeune imprudent, il fronde la Religion des

Romains, la pluralité des Dieux, & parle à qui veut l'entendre, d'un seul Dieu, oubliant que sa mère est Prêtresse de *Vesta*. Cette indiscrétion va servir de prétexte à *Domitius*, Consul, amant d'*Augusta*. Il a vu ce jeune homme dans le Temple de *Vesta*, il a surpris les tendres sollicitudes de la Prêtresse : l'Amour rend aveugle ; il prend *Agathocle* pour un rival ; dès-lors il cherche à le perdre ; il tire parti du fanatisme du Grand-Prêtre, & lui dénonce un jeune impie : l'autre prend feu, & avec toute la bonne foi du monde, sert, sans s'en douter, la vengeance & la jalousie du Consul. Cela en vient au point qu'il consent à laisser *Domitius* seul juge de cette affaire, chose très-peu vraisemblable. Le peuple s'assemble ; & dans une matière de Religion, le Grand-Prêtre n'est que subalterne, & est assis au dessous du Consul, monté sur le trône. *Agathocle* debout, se défend avec une simplicité assez noble (il faut être juste) &, qui auroit mieux été sentie, sans les trivialités dont le rôle du Grand-Prêtre abonde ; c'étoit

une lutte aſſez bizarre entre le Grand-Prêtre & le jeune accuſé, à qui mettroit le public de ſon côté : on applaudiſſoit aux réponſes d'*Agathocle*, on huoit les interrogations du Grand-Prêtre : pour moi, toujours impartial, j'oſe le dire, & attentif, j'ai trouvé une ſorte de hardieſſe intéreſſante, à amener ainſi un bel éloge de *Socrate* ; & à tout prendre, j'aurois goûté cette ſcène, ſi elle n'avoit à la fin dégénéré en longueurs un peu triviales. C'eſt en général le défaut de cette Tragédie : l'Auteur ne ſçait point s'arrêter Reſté ſeul avec *Agathocle*, le Conſul, de juge implacable, redevient rival furieux, & veut arracher au jeune homme, ſon ſecret : *Auguſta* puiſſamment combattue, fait au Conſul l'aveu de ſes premières amours, & déclare qu'*Agathocle* eſt ſon fils. Cette confidence tranquilliſe un peu *Domitius*, & il conſent à ſauver *Agathocle*, ſi ſa mère lui donne ſa main. Grand combat entre la nature & l'honneur. Il y a une ſcène éternelle, où la mère balance long-temps, puis paroît décidée à ſacrifier ſes répugnances à

son amour pour son fils; où celui-ci reproche à sa mère sa complaisance & sa foiblesse, & où le Consul joue le rôle le plus lâche & le plus pitoyable du monde, & va jusq'à menacer *Augusta* de révéler son secret, secret confié à sa foi & à son honneur: enfin, *Augusta* rejette sa main. *Domitius* est inflexible, & veut, à quelque prix que ce soit, épouser une Vestale, veuve & mère: *Agathocle* marche à la mort sans crainte, trop heureux de sauver en mourant, la vie & l'honneur à sa mère. Longue scène encore, où il harangue le peuple, & invoque les mânes de *Socrate*; c'est véritablement la scène de *Polieucte* mourant; car dans toute cette Tragédie, c'est tantôt *Polieucte* & tantôt *Mérope*. Il alloit périr enfin, si une Vestale, confidente d'*Augusta*, ne se fût rencontrée là très-à propos, & n'eût réclamé le privilége qu'avoient les Vestales, de sauver le criminel qui se trouvoit sur leurs pas. Il lui en coute un mensonge, il est vrai; car elle jure que c'est par hasard qu'elle se trouve là; & en conscience, le

public ne sçauroit le croire. Quoi qu'il en soit, *Agathocle* est sauvé : *Augusta* paroît alors, pâle, tremblante, échevelée. Elle vient raconter les violences de *Domitius*, le péril qu'elle a couru, la juste fureur du peuple qui a déchiré ce brutal Consul. Ce récit est affreux, mais il a de l'énergie : quoi qu'il en soit, le crime est puni, & la vertu récompensée.

Il y a trois choses à observer en ceci, Monsieur : le mérite de l'ouvrage, l'effet qu'il a produit, & le talent de l'Auteur. On ne peut pas dire que ce soit là une bonne Tragédie : le sujet en est bizarre, fondé sur une erreur de fait ! *Augusta* & son fils inspirent une sorte d'intérêt : il y a quelque chose de touchant dans l'hommage qu'*Agathocle* rend à son maître, dans sa justification, dans ses dernières paroles ; & tout cela auroit fait effet, si tout cela n'avoit pas été trop long & déparé par des trivialités choquantes. Mais *Domitius* est un forcéné, un lâche, un monstre. *Maxime*, le Grand-Prêtre, est un fanatique, qui encense bassement le

Consul, & accable le jeune *Agathocle* avec autant de lâcheté que de bêtise. Cette Pièce offre de beaux vers, des vers de sentimens, mais un plus grand nombre de vers communs, ignobles, & beaucoup de fautes de langage. Le premier Acte a été assez bien reçu, même le second; au troisième, les ris & les huées ont commencé; & le public une fois prévenu, a peut être été injuste ensuite. Cependant la Pièce a été jusqu'au bout, & la représentation auroit encore assez bien fini, sans ce vers:

Trop de vertu, mon fils, n'est pas toujours
un bien.

vers faux sans doute, d'ailleurs foible & commun, à la fin d'une Tragédie

Reste à parler du talent de l'Auteur. Je suis prêt d'abord, Monsieur, à vous faire un aveu, c'est que d'après la Comédie des *Gens de Lettres*, j'attendois une Tragédie plus bizarre, plus mal conçue & plus mal écrite. Elle l'est sans doute encore assez; mais enfin, le rôle entier d'*Augusta*, celui d'*Agathocle*, l'apologie

de *Socrate*, l'invocation à ce grand homme ; quelques autres traits de l'ouvrage, plusieurs beaux vers semés çà & là, me font croire que l'Auteur n'est pas sans talent ; on dit qu'il étoit très-jeune quand il composa cette Tragédie. Qu'il profite de ces disgraces salutaires, qu'il mûrisse dans le silence son talent, qu'il forme son style, qu'il se borne sur-tout à la Tragédie ; qu'il consulte des amis sévères, qu'il se livre moins à sa facilité, qu'il médite bien son art & sa langue, qu'il se presse moins de donner au public les nombreuses pièces qu'il a déjà faites, & alors j'oserai presque lui prédire des succès, & je verrai avec plaisir mon horoscope vérifié.

Je suis, &c.

*P. S.* J'apprends dans ce moment, qu'*Augusta* vient de se relever ; qu'elle a été fort applaudie à la seconde représentation : est-ce un nouvel effort des amis de l'Auteur ? est-ce une réparation que le public a voulu faire d'un excès de rigueur ?

LETTRE

## LETTRE XIII.

*Œuvres Morales de Plutarque, traduites en françois; par M. l'Abbé* Ricard, *de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Toulouse, tome 8. A Paris, chez la veuve* Dessaint, *Libraire, rue du Foin St. Jacques, 1787, avec approbation & privilége du Roi.*

M. L'ABBÉ *Ricard* poursuit son entreprise avec courage & avec activité. Il est vrai, Monsieur, que cette tâche est douce à remplir; & si l'on en peut juger par le plaisir que nous avons à lire *Plutarque* traduit, il est agréable de le traduire. Quel fonds de bon sens, de philosophie & d'érudition dans ce 8^e^ volume! comme tout cela est couvert d'une gaieté douce, d'une naïveté touchante! Ce n'est point un moraliste austère & pédant;

ce n'est point non plus un charlatan, qui veuille nous éblouir ; c'est un bon homme, si je puis m'exprimer ainsi, qui raconte à la jeunesse des histoires plaisantes, qui entremêle le tout de sages préceptes, & qui amuse & instruit tous les âges.

Le premier chapitre de ce volume traite de l'*Exil*. Peut-on mieux entrer en matière ?

« Il en est des discours comme » des amis. Les meilleurs & les plus » solides sont ceux qui nous offrent » plus de ressources dans l'adversité. » Tout le monde s'empresse pour » consoler les malheureux ; mais ra- » rement on leur est utile ; souvent » même on leur nuit. Ainsi, des gens » qui, sans sçavoir nager, vont au » secours de ceux qui se noyent, & » les saisissent pour les tirer à bord, » sont entraînés avec eux au fond de » l'eau. Quand un ami est dans la peine » il faut adoucir son chagrin, & non » l'entretenir. Dans les malheurs qui » nous arrivent, nous n'avons pas » besoin de gens qui s'affligent & » pleurent avec nous, comme on fait

» dans les chœurs des Tragédies ;
» mais d'amis qui nous parlent avec
» franchise ; qui nous avertissent que
» de s'abandonner à la douleur, &
» de se laisser abattre avec une per-
» sonne affligée, c'est une compassion
» inutile & sans fruit, &c. »

Eh ! qui entendoit mieux que *Plutarque*, l'art de consoler les affligés : il l'avoit déjà prouvé dans discours à *Apollonius*, sur la mort de son fils, il le prouve encore mieux dans le second chapitre de ce volume-ci, où lui-même ayant besoin de consolation, il console sa femme sur la perte de sa fille : ce discours respire une sensibilité touchante & la philosophie la plus saine ; mais il change de ton dans le Traité suivant, intitulé *les Sympisiaques ou les Propos de table*, qui remplit presque tout le volume. C'est un des Traités de *Plutarque* les plus variés & les plus intéressans. Il introduit un petit nombre de Philosophes aimables, qu'il suppose à table, égayant le repas par une conversation douce, variée, & pourtant instructive. Tantôt ils trai-

tent de la place la plus honorable à table, tantôt des effets de l'amour, tantôt de matières physiques & économiques. Sur ce point, *Plutarque* se trompe bien quelquefois, mais *Pline* s'est bien trompé. A coup sûr, *Plutarque* sçavoit tout ce qu'on pouvoit sçavoir dans son temps.

Un des plus agréables points que l'on agite ainsi, le verre à la main, c'est celui de la raillerie : ils en donnent à la fois le précepte & l'exemple. En voici quelques traits.

« Un homme qui passoit pour détrousser les passans pendant la nuit, » demandoit un jour à *Théocrite*, s'il » alloit souper en Ville. *Oui*, répon» dit Théocrite, *mais j'y coucherai* ».

« *Quintus*, qui étoit malade, s'étant » plaint qu'il avoit les mains froides; » *Aufidius Modestus* lui dit : *vous* » *les avez cependant rapportées bien* » *chaudes de votre Gouvernement* ».

» Un affranchi de l'Empereur, fier » de sa nouvelle fortune, qui traitoit » avec beaucoup de hauteur & d'arro» gance, des Philosophes qui étoient » à table avec lui, leur demanda,

» par moquerie, pour quelle raison la
» purée étoit toujours verte, soit que
» les fèves fussent blanches ou noires,
» Le Philosophe *Aridice* lui demanda
» à son tour, pourquoi les marques
» de coups de fouet étoient toujours
» rouges, soit que les étrivières
» fussent blanches ou non ». Quelle
vérité dans le passage suivant! je ne
puis me refuser au plaisir de le transcrire encore.

« Ceux qui ont beaucoup voyagé
» sur terre ou sur mer, sont ravis
» qu'on les interroge sur les pays
» lointains & les mers étrangeres qu'ils
» ont parcourus, sur les mœurs &
» les loix des Nations barbares qu'ils
» ont vues. Ils racontent volontiers
» tout ce qu'ils en sçavent, & font
» la description des terres & des golphes
» où ils ont pénétré : ils regardent le plaisir qu'ils ont à en parler,
» comme un dédommagement & une
» récompense des peines qu'ils ont
» essuyées. En général nous aimons
» à être interrogés sur les objets dont
» nous parlons de nous-mêmes, sans
» que personne nous invite. En ré-
» pondant aux questions qu'on nous

» fait, nous avons l'air de faire plaiſir
» à la compagnie que nous aurions
» craint de fatiguer par nos récits. La
» manie de raconter eſt la maladie de
» tous ceux qui ont beaucoup na-
» vigué. Les gens plus réſervés aiment
» qu'on les queſtionne ſur les choſes
» qu'ils ont faites avec ſuccès, &
» qu'ils n'oſent pas dire, retenus par
» la crainte de déplaire aux aſſiſtans.
» C'eſt donc une adreſſe à *Neſtor*,
» que de dire à *Ulyſſe*, en qui il con-
» noiſſoit un vif déſir de gloire :

» Ulyſſe, dites-moi par quelle heureuſe
» adreſſe,
» Vous avez de Rheſus enlevé les che-
» vaux. »

Cette citation eſt délicieuſe. Voilà *Plutarque*. Perſonne ne ſçavoit mieux citer que lui. Peut-être, puiſque nous avons parlé de *Neſtor*, eſt-il un peu le *Neſtor* des hiſtoriens & des philoſophes. *Neſtor* ſoit : j'aime ce bon Roi dans *Homere*, & j'aime *Plutarque* auſſi. Je le trouve un peu élégant dans cette nouvelle traduction ; *Amyot* nous a gâtés

peut-être, mais la pureté, l'élégance & la correction ont pourtant leur prix. Ce qui en ajoute encore à cette traduction plus moderne, ce sont des notes sçavantes, qui font entendre mieux *Plutarque* ou quelquefois relèvent ses erreurs.

Je suis, &c.



# LETTRE XIV.

*Mémoire sur les Epidémies du Languedoc, adressé aux Etats de cette Province; par les sieurs* Banau, *Docteur en Médecine, Médecin ordinaire de la Garde-Suisse de Monseigneur* COMTE D'ARTOIS, *& membre de la Société Patriotique Bretonne; &* Tourbon, *ancien Secrétaire de Légation de Sa Majesté Impériale, membre de la Société Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lorraine, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Caen, & de la Société Patriotique Bretonne, avec cette Epigraphe tirée de Lucrece, liv. 6 :*

*Jam pastor, & armentarius omnis,*
*Et robustus idem curvi moderator aratri*
*Languebant; penitùsque casis contrusa jacebant*
*Corpora, paupertate & morbo dedita morti.*

« Les gardiens des troupeaux de toute » espèce, & le robuste conducteur de la » charrue, étoient aussi frappées; la con» tagion les alloit chercher jusqu'au fond » de leurs chaumières; & la pauvreté, » jointe à la maladie, rendoit leur mort » inévitable ».

*A Paris, chez l'*Auteur, *rue de Savoie, 1786, avec approbation & permission.*

UN premier Mémoire de M. *Banau* indiquoit le traitement d'une maladie

épidémique, désignée sous le nom de *Suette-Miliaire*. Ce traitement fut suivi, & eut le plus grand succès. Les Etats de Languedoc en témoignèrent leur reconnoissance à M. *Banau*, en lui accordant une gratification ; mais sa plus douce récompense étoit la guérison de plus de quatorze cents personnes. Comme cette épidémie pouvoit revenir, on exhorta M. *Banau* à étudier plus à loisir la nature & les causes de cette maladie, afin d'en indiquer d'avance, les préservatifs : il ne se fit pas presser pour cela ; son zèle l'y portoit assez. Il associa M. *Tourbon* à son travail, afin d'aller plus vîte & de faire mieux.

» Que doit-on entendre par *Epidémies* ? quelles en sont causes ? quelles » sont celles de ces causes qui exis- » tent en Languedoc ? quels seroient » les moyens de les faire cesser ? quels » sont ceux qui, dans le cas où l'on » ne pourroit pas parvenir à détruire » les causes, doivent être employés » pour se garantir de leur influence » d'une manière générale ? quels sont » ceux dont il faut user, pour s'en

I v

» garantir en tel ou tel lieu en particu-
» lier ? quels sont ceux qu'il faut
» employer pour s'en garantir per-
» sonnellement ? quels sont ceux pro-
» pres à remédier aux effets de cette
» influence, lorsque l'on n'a point pu
» s'en préserver ? enfin, quelles sont
» les précautions à prendre pour pro-
» curer l'emploi de ces différens
» moyens : tels sont les objets que
» nous nous sommes proposé d'appro-
» fondir & d'exposer dans ce Mé-
» moire ».

Et c'est ce que MM. *Banau* & *Tourbon* ont fait de la manière la plus exacte & la plus satisfaisante. Dans un second Mémoire, ils font sentir la nécessité de prendre sur le champ, des précautions contre les *Epidémies*, & indiquent quelles sont ces précautions : pour cet effet, ils proposent d'adresser une *Instruction* aux Maires, Syndics, &c. & une autre aux Archevêques & Evêques, qui la feront passer aux Curés, *Instruction* où l'on entre dans les plus grands détails sur ces précautions. En un mot, Mon-

sieur, cette brochure respire par-tout l'humanité ; que les autres brochures paroissent futiles auprès !

Je suis, &c.

---

## LETTRE XV.

*La vraie maniére d'apprendre une Langue quelconque vivante ou morte, par le moyen de la Langue Françoise : suite des Grammaires Françoise & Latine, ou les Fables de Phèdre, sous quatre faces, deux Volumes* in-12, *prix,* 6 livres *brochés. A Paris, chez* Benoit Morin, *Libraire, rue S. Jacques ;* Laporte, *Imprimeur-Libraire, rue des Noyers ; & chez l'Auteur, rue Sainte Catherine,* n°. 16, *près du* Luxembourg, 1787, *avec approbation & privilége du Roi.*

Ce que j'ai dit, Monsieur, en vous rendant compte d'*Horace*, peut s'ap-

pliquer à *Phèdre* ; j'avouerai pourtant que cette marche lente & sûre, est plus convenable, lorsqu'il s'agit de *Phèdre*, premier Auteur des commençants ; mais je répète que par-tout *Phèdre* s'explique ainsi, & que cet ouvrage n'est autre chose que le procédé des classes, imprimé. Ce *Phèdre* est cher, de la manière que l'Auteur l'imprime ; car il est imprimé deux fois, une fois tel qu'il est ; & l'autre en retournant les mots. Plusieurs notes grossissent encore le Volume, & ce qui achève de le rendre considérable, c'est un vocabulaire des mots de *Phèdre* qui occupe 60 pages dans le premier Tome. Il résulte de tout cela que ce *Phèdre* coûte six liv. & c'est beaucoup : il est vrai que s'il tient lieu de rudimens, de méthode, de dictionnaire & de maître, il est à bon marché.

Je suis, &c.

# LETTRE XVI.

*Sainte Bible traduite en François avec l'explication du sens littéral & du sens spirituel. Tirée des Saints Pères & des Auteurs Ecclésiastiques ; nouvelle Edition, mise dans un meilleur ordre pour la distribution des Volumes, & augmentée de plusieurs pièces nouvelles, notes & sommaires, & d'une table générale des matières contenues dans tout l'ouvrage, en forme de Dictionnaire, dix-sept Volumes* in-8°. *A Nismes, chez* Pierre Beaume, *Libraire-Imprimeur ; & se trouve à Paris, chez* Guillaume Desprez, *Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques, 1787, avec approbation & privilége de sa Majesté.*

ENFIN, Monsieur, voici l'ancien Testament complet. Dans le siècle où nous sommes, il faut bien du courage pour exécuter une entreprise

aussi considérable, & dont le succès est moins certain que celui des brochures légères ou des Dictionnaires profanes. Mais ne calomnions point notre siécle. Cette Bible trouvera des acheteurs, & si elle en trouve autant qu'il y a encore de belles ames & d'esprits solides, le Libraire n'est point à plaindre. Cette Edition de la Bible de Sacy renferme plusieurs pièces nouvelles. Le Tome premier contient une *Préface générale sur l'ancien Testament*, avec de *nouvelles observations sur la Chronologie* ; le Tome 7, *une concorde des Livres Historiques de l'ancien Testament* ; le Tome 12, une concorde des livres *Moraux & Sapientiaux*, & le Tome 17 une concorde des livres Prophétiques ; toutes pièces entièrement neuves, & qui, comme je vous le disois, Monsieur, rendent l'ancien Testament une partie complette en son genre : c'est une bonne nouvelle que je vous apprends avec grand plaisir ; c'est ici que l'érudition d'un Éditeur est précieuse, & voilà la véritable Encyclopédie.

Je suis, &c.

## LETTRE XVII.

*Recueil de Mémoires & de pièces sur la formation & la fabrication du Salpêtre. A Paris, de l'Imprimerie de Moutard, Libraire - Imprimeur de la* REINE, *de* MADAME, *de Madame* COMTESSE D'ARTOIS, *& de l'Académie Royale des Sciences, rue des Mathurins, hôtel de Cluni, 1786.*

IL suffit d'annoncer le titre de cet ouvrage, pour en faire sentir l'utilité. C'est la collection des Mémoires qui ont été admis au concours pour le prix du Salpêtre, proposé en 1775. L'Académie convaincue du profit que le public peut en tirer, a jugé à propos d'en faire faire des extraits : elle a chargé de ce soin MM. *Tillet*, *Cadet*, *Lavoisier* & *Sage*, & M. *Lavoisier* a fait les fonctions de

fécrétaire de cette commiſſion. Le Volume que je vous annonce, Monſieur, forme le Tome II. de la Collection des Mémoires Etrangers. Après vous avoir rendu compte de ces faits, il ne me reſte plus rien à vous dire. Cet ouvrage n'eſt point de nature à être analyſé. Je vous ai marqué le titre du Recueil; je vous ai nommé les Rédacteurs : voilà ma miſſion remplie.

Je ſuis, &c.

---

## LETTRE XVIII.

*Collection de Déciſions nouvelles & de notions relatives à la Juriſprudence, donnée par M. Deniſart, Procureur au Châtelet, miſe dans un nouvel ordre, corrigée & augmentée. Tome quatriéme. A Paris, chez la veuve* Deſſaint, *rue du Foin St. Jacques, 1786, avec approbation & privilége du Roi.*

L'UTILITÉ de cet Ouvrage eſt reconnue depuis long-temps. Vous

avez déjà été à portée, Monsieur, d'apprécier cette nouvelle édition, ou plutôt cet Ouvrage nouveau, greffé sur l'ancien, & dont on n'a presque conservé que le nom du fondateur. Mais il faut encore répéter ici ce que j'ai déjà dit bien souvent, c'est que cette *Collection* nouvelle aura bien des volumes, si l'on en peut juger par le peu de chemin qu'on a fait dans l'alphabet avec ces 4 vol. Le quatrième n'a pas même suffi pour completter la lettre C, & l'on en est resté au mot *Compatibilité*. Tous ces Ouvrages sont fort bons & fort beaux. Mais à quoi serviront-ils si l'on ne peut les acheter? Qui achète, qui lit ces livres? des jeunes gens peu opulens. Puisque l'on travaille pour eux, on devroit bien proportionner le nombre des volumes & le prix des Ouvrages, à leurs facultés.

Je suis, &c.



## DIALOGUE.

### COLOMB ET LAS-CASAS.

COLOMB (*à part.*) Quel est ce Prêtre vénérable que j'apperçois au fond de ce bocage? ses yeux baignés de larmes sont fixés sur un groupe d'Américains : ah! c'est leur protecteur; c'est *Las-Casas* : approchons-nous.

*Las-Casas*, dissipez enfin votre tristesse, & cessez de pleurer sur le sort de vos Indiens ; voici un discours qu'on m'envoye de l'autre Monde, vous y verrez que la découverte de l'Amérique a été utile au genre humain.

*Las-Casas.* Hélas! je ne l'ai que trop lu cet éloquent discours, & c'est lui qui cause ma tristesse. Quoi! n'étoit-ce donc pas assez que les Européens eussent exercé leur barbarie sur les habitans du Nouveau Monde, falloit-il donc encore qu'ils employassent leur esprit à nous persuader que cette

dépopulation n'a point été un mal ?

*Colomb.* L'Auteur ne le nie point ; mais il prétend que c'est la faute du siécle, & non celle des Européens qui découvrirent l'Amérique.

*Las-Casas.* Eh ! que m'importe, quand on égorge mes bons Indiens, que ce soit la faute du siécle ou de la découverte de l'Amérique ? Croyez-vous que dans ces temps barbares, où les ténèbres de la superstition & du fanatisme couvroient l'Europe, le prétendu Sorcier qui mouroit à petit feu sur un bûcher, s'embarrassât beaucoup que son trépas fût l'ouvrage du siécle superstitieux, ou d'un juge inique ?

*Colomb.* J'avoue que votre comparaison est spécieuse ; & vous n'ignorez pas que si les Espagnols, qui me doivent le nouvel hémisphère, avoient suivi mes avis & mon exemple, ils n'auroient point dévasté l'Amérique ; & que sans répandre une goutte de sang, ils auroient uni les deux Mondes par les liens du Commerce & des Beaux-Arts. Mais la soif de l'or fit

verser des torrens de sang au Castillan avide, & des fers furent ma récompense.

*Las Casas.* Il est trop vrai, *Colomb*, & ces fers déposés dans votre tombeau par votre ordre, ces fers que vous portez jusques chez les ombres, font la honte de vos contemporains; mais leurs descendans vous ont bien vengé par la gloire attachée à votre nom.

*Colomb.* Ils m'ont vengé, mais trop tard; la gloire est pour une ombre ce qu'est une pompe funèbre pour celui qui descend au tombeau. Un aventurier ne m'a-t-il pas même enlevé l'honneur de donner mon nom à l'Amérique. Mais oublions ces injustices; & avouez-le, *Las-Casas*, ce premier moment de crise est passé, & voyez les progrès qu'ont faits le Commerce & la Navigation; comptez les richesses, les jouissances qu'ils ont procurées à l'Europe, les nouveaux débouchés ouverts à ses Manufactures & aux productions de son sol: vous sentez que les denrées de l'Amérique sont une marchandise privilégiée, qui réunit tous les avantages des métaux monnoyés,

sans s'accumuler ni s'avilir comme eux : que l'Amérique est un asyle ouvert à la vertu persécutée, & un égoût utile à la population Européenne; que le Commerce enfin, répare lui seul tous les maux que l'Amérique a causés au genre humain.

*Las - Casas.* L'éloquence est une syrène; elle vous a séduit, je n'en suis point étonné. On ne parle pas avec plus de chaleur; on ne peint pas avec plus de grace & d'énergie que votre Auteur; & l'homme supérieur à son siècle, qui eut le génie de deviner l'Amérique, doit applaudir à celui qui met son esprit à prouver l'utilité de cette découverte. Pour moi, qui n'ai que du bon sens & une ame tendre, je résiste mieux aux prestiges de l'esprit; & quelqu'avantage que l'Amérique ait procuré au Commerce, je ne pourrai croire qu'elle ait été utile au genre humain, tant qu'on ne me prouvera pas que cette découverte n'a point causé la dépopulation du Nouveau Monde, l'exportation des Nègres, ni la pro-

pagation de ce fléau né au sein des plaisirs.

*Colomb*. Vous commencez à me persuader. Adieu. Vous m'attristeriez, en me prouvant que j'ai fait une découverte fatale au genre humain ; mais je vais relire ce discours, & l'éloquence entraînante de son Auteur, l'emportera bientôt sur la froide raison qui sort de votre bouche.

*Geneve, le 3 Octobre 1787.*

MALLET.

# EXPOSITION

## AU SALON DU LOUVRE, en 1787.

*Estampe de 18 pouces de large sur un pied de haut, dessiné & gravé par* M. Martini, *pendant l'Exposition du Salon.*

CEtte Estampe représente, avec la plus exacte fidélité, tous les Tableaux exposés cette année au Salon du Louvre. Non-seulement on y retrouve leur grandeur respective & les numéros correspondans au livret du Salon, sur tous les sujets d'Histoire, mais on y remarque encore avec plaisir, l'esquisse de chaque sujet touchée avec esprit, ce qui donne une idée du génie de l'Artiste & de la composition de chaque Tableau. l'Auteur a pris pour épigraphe *Lauda Conatum*; il peut être assuré que ses souhaits seront accomplis; il n'est point d'Artiste, ni d'amateur qui ne

désire la continuation de ce projet, & ne regrette que M. Martini ne l'ait pas entrepris plutôt. Cet Artiste a fait paroître une pareille Estampe sur le Salon de 1785; mais celle que M. Martini vient de mettre au jour est préférable à la première sous tous les rapports. Elle se trouve à Paris chez M. Bornet, Peintre, rue Guénégaud n°. 24, & à Londres n°. 7, *Georges Row-hyde-Park* : prix, 4 livres.

---

*Théorie des Matières féodales & censuelles, où l'on développe la chaîne de ces matières, dans un ordre & sous un aspect qui en facilitent l'intelligence, y repandent de nouvelles lumières, & menent à des définitions neuves des Contrats de fiefs & de cens ; par M.* Hervé, *Avocat au Parlement. Tome VI, faisant le premier de la quatrième Partie. A Paris, chez* Knapen & Fils, *Libraires-Imprimeurs, au bas du Pont St. Michel, 1787, avec approbation & privilége du Roi.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE XIX.

*Mémoires de M. Goldoni, pour servir à l'Histoire de sa Vie & à celle de son Théâtre, dédiés au Roi, trois Volumes* in-12. *A Paris, chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue St. Jacques, au Temple du Goût.*

IL y a bien peu d'Auteurs modernes, qui n'aient été curieux de faire passer à la postérité avec leurs Ouvrages, l'histoire de leur Vie. On ignore même le lieu où *Homere* a pris naissance & l'époque précise où il a vécu ; on ne sçait presque rien de la vie de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Plaute*, de *Thucidyde*, de *Virgile*, de *Tite-Live*, de *Tacite*, &c. mais on est parfaitement instruit des

actions même les plus indifférentes, d'une foule d'Ecrivains de nos jours, grace à l'amour-propre qui les porte à devenir eux-mêmes leurs propres Historiens.

S'il est dans ce siécle un homme de lettres dont la vie privée soit digne d'attirer les regards du public, c'est sans doute le célèbre *Goldoni*; le seul génie vraiment créateur que notre siécle ait produit dans l'art dramatique, l'Auteur de la plus heureuse & de la plus difficile des révolutions sur tous les Théâtres d'Italie. La patrie de *Ciceron* & de *Virgile*, avoit été la première éclairée de l'aurore des Arts dès le treizième siécle, avant même que les Sçavans échappés de Constantinople, vinssent y apporter les trésors de l'ancienne Grèce. L'Europe étoit encore ensevelie dans les ténèbres les plus épaisses, lorsque *Petrarque* & *Bocace* signaloient déjà leurs talens dans l'Italie; la Poësie, la Musique, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture tous les Arts d'agrément y firent des progrès rapides qui étonnèrent

le reste du Monde. On jouoit encore en France des mystères & des moralités, lorsque le Prélat *Trissino* faisoit représenter la *Sophonisbe*, lorsque l'*Arioste* & *Machiavel* publioient la *Casina* & la *Mandragore*. Mais par une fatalité particulière à l'Italie, l'art dramatique n'a jamais pu s'y élever à une certaine hauteur. Les Romains dans leur plus beau siécle, n'eurent presque que des traductions des Tragédies & des Comédies grècques : leur fureur pour les jeux du cirque, & pour les pantomimes, découragèrent entièrement les Auteurs dramatiques : de même les Italiens imitèrent servilement *Sophocle* & *Euripide*, *Plaute* & *Térence* ; leur extrême passion pour les Opéra, les empêcha d'avoir de bonnes Tragédies. Leur goût singulier pour la pantomime & les *Lazzi*, fit dégénérer leurs Comédies en farces, en bouffonneries, en jeux de Théâtre, où il n'y avoit ni caractère, ni mœurs, ni peinture de la vie civile. Tel étoit l'état de la Comédie, lorsque *Goldoni* entreprit d'y introduire la décence, la régularité, la vraisemblance, &

une image fidelle de la ſociété. Cette nouveauté ſi contraire au goût de la Nation, trouva d'abord bien des détracteurs ; mais le vrai génie triomphe à la fin de tous les obſtacles ; on rend tôt ou tard juſtice au mérite, & le petit nombre des bons eſprits & des connoiſſeurs entraîne, à la longue, la multitude.

L'exemple de *Goldoni* rend plus croyable le nombre prodigieux de pièces qu'on attribue à *Sophocle*, à *Euripide*, à *Menandre* ; le Poëte Vénitien a fait jouer & imprimer cent cinquante Comédies, ſoit en vers, ſoit en proſe, tant de caractère que d'intrigue, dont la plûpart ont réuſſi : toutes ces pièces ne ſont pas excellentes, mais il n'y en a aucune où l'on n'apperçoive un vrai génie, & cet art ſi précieux de ſaiſir & de peindre la nature.

Le *Moliere* de l'Italie a cela de commun avec le *Moliere* François, que l'un & l'autre, après avoir fait de bonnes études, ont trompé les vues de leurs parens ; & entraînés par un penchant irréſiſtible, ſe ſont

associés avec des Comédiens, pour mener une vie ambulante ; avec cette différence que *Goldoni* n'a suivi les troupes de Comédiens, qu'en qualité d'Auteur.

Né à Venise en 1707, d'une famille distinguée, élevé avec le plus grand soin, destiné d'abord à la Médecine, ensuite à la Jurisprudence, reçu Avocat à Venise, où il exerça quelque temps la profession, il quitta cette Ville pour éviter un mariage qui l'auroit ruiné ; dès-lors il renonça à *Cujas* & à *Bartole*, pour suivre *Plaute* & *Térence* : son talent pour la Comédie se fait connoître ; bientôt les troupes de Comédiens se l'arrachent ; de nombreux succès sur presque tous les Théâtres d'Italie lui établissent une réputation brillante. Sa Comédie du *Fils d'Arlequin perdu & retrouvé*, apportée à Paris, par M. *Zanuzzi*, premier Amoureux de la troupe Italienne, sous le nom de *Celio*, fait naître aux Italiens de cette Capitale, le désir d'attirer auprès d'eux M. *Goldoni*, pour leur composer des pièces capables de ramener le

public à leur Théâtre abandonné : on lui écrit en conséquence ; il accepte & se rend à Paris, avide de voir le seul pays du monde où la bonne Comédie fût connue & goûtée.

Les deux premiers volumes de ces Mémoires, qui contiennent l'Histoire de M. *Goldoni*, jusqu'à son passage en France, sont les moins agréables & les moins intéressans pour le commun des lecteurs François. Cependant ils sont semés de traits piquans, d'anecdotes curieuses & plaisantes, & racontées avec beaucoup de grace & de vivacité. Ce qui frappe d'abord, c'est le ton naïf, la gaieté franche, l'air de vérité & de bonhomie qui règnent dans toute la narration : le fonds des aventures n'est pas assûrément fort important ; ce sont les étourderies de sa jeunesse, ses querelles avec sa famille, ses imprudences & les disgraces qu'elles lui ont attirées ; ce sont ses amours avec les Comédiennes, & les infidélités qu'elles lui ont faites ; ses tracasseries avec les Comédiens ; les détails de ses courses & de ses voyages dans les différen-

tes Villes d'Italie ; quelques mots, mais très-rarement sur les mœurs & usages de ces Villes ; les extraits de ses pièces, l'occasion qui lui en a fait naître l'idée ; leurs bons ou mauvais succès. Ces bagatelles sont extrêmement relevées par une manière de raconter très-saillante, très-ingénieuse, quoique toujours naturelle. Par-tout on reconnoît le Poëte dramatique qui dialogue supérieurement, & d'un rien sçait faire une scène charmante : ce qui fait peut-être plus d'honneur encore à M. *Goldoni*, c'est que toute la suite de sa vie annonce un bon cœur, une âme droite & honnête, un caractère doux, sans amertume & sans fiel, peu susceptible des passions violentes, une aimable philosophie, qui sçait s'accommoder des hommes tels qu'ils sont, qui supporte dans les autres la méchanceté, l'envie, l'ingratitude, la trahison, comme on supporte les infirmités & les maladies attachées à la nature humaine : souvent contrarié dans ses vues, souvent persécuté par les hommes, & trompé par les

femmes, il ne se plaint jamais; en parlant de ses malheurs, il n'en devient pas plus éloquent ni plus énergique : bien différent de quelques Ecrivains célèbres de notre temps, qui auroient perdu la moitié de leur éloquence, s'ils n'avoient pas eu des injustices à déplorer, des ennemis à repousser, des calomnies à confondre; M. *Goldoni* raconte presque du même ton de gaieté, le bien & le mal qui lui est arrivé; il n'exhale point en invectives sanglantes, en tirades misanthropiques, cette sensibilité ombrageuse & farouche, fruit d'une tête exaltée & romanesque, & surtout d'un orgueil & d'un amour-propre indomptables. S'il n'a pas l'extrême perfection du style de *J. J. Rousseau*, & les rares beautés qu'il a répandues dans ses *Confessions*, il n'a point aussi son insupportable vanité, son impudence cynique, sa folie & sa bile.

Le troisième volume des Mémoires de M. *Goldoni* doit être le plus agréable pour les lecteurs François; il contient le détail de son séjour à Paris. On est charmé de sçavoir ce

que pense un homme de ce mérite, de nos promenades, de nos spectacles, de notre littérature, de nos plaisirs en tout genre. On y auroit peut-être désiré un peu plus de critique, un peu plus de cette philosophie qui observe & qui juge : notre Vénitien loue tout, est enchanté de tout, glisse sur la superficie de tous les objets. Les éloges qu'il donne aux Acteurs qui composoient alors le Théâtre François & Italien, quelque bien fondés qu'ils soient d'ailleurs, sont des éloges, & non pas des jugemens ; & l'on auroit été très curieux des jugemens d'un aussi fin connoisseur. Ce qui m'a frappé, c'est le bouleversement qui s'est fait sur ces deux Théâtres depuis 1762. Des Acteurs & Actrices qui brilloient alors, il ne reste aux Italiens que *Clerval*, aux François que *Molé*, tout le reste a disparu, & aucun de ces sujets n'est remplacé. La seule Mme. *Dugazon* ne fait regretter personne à la Comédie Italienne. Pour ne parler ici que du Théâtre François, je crois qu'il n'offrit jamais, depuis son origine, un en-

ſemble plus précieux de talens rares dans le tragique & dans le comique, qu'à l'Epoque de l'arrivée de M. *Goldoni* en France. Quand on compare ce qu'il étoit alors & ce qu'il eſt aujourd'hui, on eſt forcé de convenir que l'art dramatique eſt tombé à meſure que le goût du public pour les Spectacles s'eſt augmenté. Il y avoit alors des Acteurs excellens, & peu de ſpectateurs; aujourd'hui les ſpectateurs abondent, & il n'y a plus d'Acteurs.

M. *Goldoni* ne fut pas d'abord content de l'Opéra : il n'entendit pas un mot des paroles, & les airs étoient ſi inſipides, qu'il ne put jamais les diſtinguer du récitatif. La toile baiſſée, on lui demanda ſon avis; & quoique ce fut aſſurément le meilleur homme du monde, il exprima ſon mécontentement d'une manière un peu vive. « La réponſe, dit-il, partit de » mes lèvres comme un éclair; *c'eſt* » *le paradis des yeux, c'eſt l'enfer des* » *oreilles*. Cette répartie inſolente, » inconſidérée, fait rire les uns, fait » grincer les dents à d'autres. Deux » Meſſieurs de la Chapelle du Roi la » trouvent excellente. L'Auteur de la

» Musique n'étoit pas loin de ma place, » il m'avoit peut-être entendu, j'étois » au désespoir ; c'étoit un brave » homme..... *Requiescat in pace* ».

Il est enchanté de la forme actuelle du Palais-Royal ; & on ne sera pas fâché de connoître ici ses idées & son jugement sur cette foire perpétuelle, qui a fait tomber toutes les autres.

« On regrettoit, dit-il, cette superbe allée, qui rassembloit dans » les beaux jours, un monde infini, » où les beautés de Paris faisoient » parade de leurs attraits ; où les » jeunes gens couroient des risques, » & rencontroient des fortunes, où » les hommes sensés s'amusoient quelquefois aux dépens des étourdis. » Chaque arbre qui tomboit faisoit » une sensation douloureuse dans l'ame » des spectateurs ; je me rencontrai » par hazard à la chûte de l'arbre » de Cracovie, de ce beau Maronnier » qui rassembloit les nouvellistes au- » tour de lui, qui étoit depuis long- » temps le témoin de leurs curiosités, » de leurs contestations ; & de leurs

» mensonges ; je perçai la foule, j'eus
» le bonheur de m'emparer d'une
» branche qui avoit conservé ses
» feuilles, je l'apportai sur le champ
» dans une maison de ma connoissance;
» je vis des Dames prêtes à pleurer,
» je vis des hommes en fureur ; tout
» le monde crioit contre le destruc-
» teur ; je riois tout bas ; j'avois
» grande confiance dans ses projets,
» & je ne me suis pas trompé.

» Voilà le Palais-Royal renou-
» vellé, rebâti, achevé : on a beau
» dire, on a beau critiquer ; je n'y
» entre jamais sans un nouveau plaisir;
» & l'affluence du monde qui le fré-
» quente actuellement, vient à l'appui
» de mon jugement. . . . . . . . «

» L'enceinte du jardin est rétrécie,
» dit-on, elle est encore assez vaste,
» pour offrir des allées d'été, des
» allées d'hiver, & un espace très-
» considérable au milieu, qui n'est
» jamais rempli. — Il n'y a pas assez
» d'air. — Ceux qui ne cherchent
» que de l'air doivent préférer les
» Champs-Élisées ; mais ceux qui
» aiment à rencontrer dans le même

» endroit la société, le plaisir & la
» commodité, auront de la peine à se
» détacher du Palais-Royal.

» Des arcades qui garantissent de
» la pluie & du soleil, des Marchands
» très-achalandés, des Magasins
» d'étoffe, de bijouterie & tout ce
» qui peut fournir à la parure, à l'ha-
» billement & à la curiosité, des Cafés,
» des Bains, des Restaurateurs, des
» Traiteurs, des Hôtels garnis, des
» établissemens de sociétés, des Spec-
» tacles, des Tableaux, des Livres,
» des Concerts, des Appartemens
» assez commodes en dedans, très-
» ornés & trop ornés peut-être en
» dehors; toujours du monde, des
» gens d'affaire, des commerçans,
» des politiques, chacun y trouve à
» s'occuper utilement, à s'amuser
» agréablement; autant les goûts sont
» différens, autant les plaisirs du
» Palais-Royal sont variés.

» Il arrive par fois, quelques que-
» relles, quelques tapages. Mais où
» n'en arrive-t-il pas? la Police y veille
» comme par-tout ailleurs, & il y a

» de plus, des Suisses toujours prêts
» aux premiers mouvemens.

» Des gens de mauvaise humeur
» trouvent le Palais-Royal indécent;
» il n'y a rien à craindre pour les
» personnes décentes; j'ai vu suivre
» aux Tuileries, des femmes très-
» honnêtes, & les forcer de se retirer,
» parce qu'elles avoient quelque chose
» d'extraordinaire dans leur parure,
» ou dans leur figure; cela n'est jamais
» arrivé au Palais-Royal, il y a trop
» de foule pour qu'une personne soit
» fixée & entourée d'une cohue de
» curieux ou d'étourdis.

» On a soin dans certains jours &
» dans certains momens de séparer le
» peuple d'avec le monde comme il
» faut; s'il s'en mêle quelquefois mal-
» à-propos, les cotillons des Bonnes
» ne salissent pas les robes des Dames
» parées; c'est en passant, on n'y
» prend pas garde; c'est un endroit
» public, un endroit marchand, utile,
» commode, agréable; vive le Palais-
» Royal.

Ce qu'il dit sur le *Magnétisme*, est

très-sensé ; il doute qu'il y ait eu un agent dans les opérations de *Mesmer* ; & de tous les prodiges attribués à la vertu du baquet, voici ce qu'il conclut : « enfin, si ce remède n'étoit » bon que pour guérir les maladies de » l'esprit, il faudroit toujours le conser- » ver pour le soulagement des hommes » mélancoliques & des femmes à va- » peurs ».

Il ne paroît pas avoir partagé l'enthousiasme éphémère du public pour les *Ballons*. » Il y eut, dit-il, des » hommes assez courageux pour con- » fier leur vie à des cordes qui sou- » tenoient une espèce de ballon, & » étoient attachés à ce bateau fragile, » sujet à des dangers évidens & à des » événemens qu'il n'est pas possible » de prévoir . . . . Je ne pûs les » voir sans frémir. D'ailleurs, à quoi » bon ce risque, ce courage ? Si l'on » est obligé de voler au gré du vent, » si on ne peut pas parvenir à se diriger, » la découverte sera toujours admi- » rable ; mais sans utilité, elle ne sera » jamais qu'un jeu ».

Une des plus fortes preuves de la

modération & de la bonhommie de M. *Goldoni*, c'est qu'il parle des Journaux sans humeur, bien différent de la plûpart de nos Ecrivains, à qui la seule idée d'une feuille périodique, donne des vapeurs noires ; & qui, au seul nom de *critique*, oublient leur philosophie & leur politesse ordinaire.

» Le *Mercure*, dit-il, a toujours
» conservé l'ancien usage des *Enigmes*,
» & des *Logogriphes*, dont il donne l'ex-
» plication dans le volume qui suit...
» Ce ne sont pas ces bagatelles qui
» soutiennent la réputation & le débit
» du *Mercure*; mais si on les avoit
» supprimées, il y auroit peut-être
» moins d'abonnés ; aussi-tôt que ce
» livre paroît, les curieux s'empres-
» sent de voir s'ils ont deviné les
» Enigmes & les Logogriphes du
» volume précédent ; ils tombent im-
» médiatement après sur les Pièces
» nouvelles de ce même genre : ils
» les étudient, ils passent des journées
» entières dans cette occupation, qui
» devient pour eux sérieuse & pi-
» quante.

« Une Dame de ma connoissance

» qui avoit le don de deviner très-
» souvent au premier coup-d'œil,
» trouve un jour une Enigme diabo-
» lique qui la met au désespoir ; elle
» devine enfin ou croit avoir deviné ;
» elle est couchée, elle sonne, elle
» se lève, elle écrit, elle envoye faire
» part à ses amis de sa découverte ;
» on trouve le lendemain qu'elle s'est
» trompée : je ne puis pas peindre
» l'état de désolation dans lequel je
» l'ai vue.

» *L'Année Littéraire* est une Feuille
» Périodique qui paroît tous les mois,
» & dont Monsieur *Freron* étoit l'Au-
» teur à mon arrivée à Paris ; c'étoit
» un homme très-instruit, & très-
» sensé ; personne ne faisoit l'extrait
» d'un livre, ou d'une Pièce de Théâtre
» mieux que lui ; il étoit méchant
» quelquefois, mais c'étoit la faute
» du métier.

» Ce qui rendoit ce Journal plus
» piquant, c'étoit la guerre qu'il
» avoit déclarée au Philosophe de
» *Ferney* : l'homme célèbre eut la foi-
» blesse de s'en fâcher : *Freron* étoit
» sa bête noire ; il le fourroit par-

» tout, il le chargeoit de sarcasmes, » de ridicules; & cela fournissoit au » Journaliste de nouveaux matériaux » pour remplir ses Feuilles & pour » amuser le Public ».

Les *petites Affiches*, à l'exemple du *Journal de Paris*, se sont emparées de l'article des *Spectacles*; « mais, ajoute-» t-il, il n'y a pas de mal de voir les » ouvrages dramatiques criblés par » deux Auteurs différens. Le lendemain » de la nouvelle représentation d'une » Pièce, vous en voyez dans ces deux » Journaux l'exposition, le succès & » la critique; quelquefois les Jour-» naux sont d'accord, quelquefois ils » diffèrent dans leurs avis: il en est » un plus févère; l'autre est beaucoup » plus indulgent, je ne le nommerai » pas; le public le connoît.

» Ces expositions, ces critiques » sont des leçons très-utiles pour les » jeunes Auteurs; d'autres Feuilles » donnent au bout de quelque temps, » des extraits & des remarques sur les » mêmes Pièces; mais les secours » tardifs sont inutiles; la promptitude » des Journaux dont je viens de

» parler, éclaire les Auteurs ſur le
» champ, & une Pièce tombée à la
» première repréſentation, ſe relève
» quelquefois à la deuxième, & fait
» autant de plaiſir qu'elle avoit cauſé
» de dégoût.

C'eſt le Public, me dira-t-on peut-
» être, qui indique l'endroit qui le
» choque ou l'ennuie; mais les Au-
» teurs & les Comédiens peuvent-ils
» démêler au juſte la cauſe de la mau-
» vaiſe humeur de l'aſſemblée?

» Ce ſont les Auteurs des Journaux
» qui, d'après leur propre jugement,
» & d'après celui des Spectateurs
» qu'ils ont eu le temps d'examiner
» attentivement & de ſang froid, ren-
» dent compte des bons & des mau-
» vais effets, & donnent des avis
» ſalutaires.

» Voilà ma façon de penſer ſur
» l'utilité de ces Ouvrages périodi-
» ques que j'eſtime beaucoup, mais
» pour leſquels je ne voudrois pas
» pour tout l'or du monde me voir
» occupé. Il n'y a rien de ſi dur que
» d'être obligé de travailler bon gré,
» malgré, tous les jours. On a beau

» se partager la besogne entre plu-
» sieurs Ecrivains, les engagemens
» avec le Public sont terribles, & la
» difficulté de plaire à tout le monde
» est désespérante.

Il est extraordinaire sans doute de voir un étranger venu en France à cinquante-trois ans, avec des connoissances confuses & superficielles de la langue, oser au bout de neuf ans composer une pièce pour le premier théâtre de la Nation ; c'est ce qui est arrivé à M. *Goldoni*, & l'influence du gout françois se combinant heureusement avec son génie particulier lui a fait produire *le Bourru bienfaisant*, pièce qu'on peut regarder comme son chef d'œuvre, & qui s'est toujours soutenue sur notre théâtre avec le plus brillant succès : on entendra avec plaisir l'Auteur raconter lui-même ce qui se passa à la première représentation.

« Je m'étois caché, dit-il, comme
» j'avois toujours fait en Italie, der-
» rière la toile qui ferme la déco-
» ration ; je ne voyois rien, mais
» j'entendois mes Acteurs, & les
» applaudissemens du Public ; je me

» promenois en long & en large pen-
» dant la durée du Spectacle, forçant
» mes pas dans les situations de viva-
» cité, les ralentissant dans les instants
» d'intérêt, de passion; content de
» mes Acteurs, & faisant l'écho des
» applaudissemens du Public.

» La Pièce finie, j'entends des
» battemens de mains, & des cris
» qui ne finissoient pas. M. *Dauberval*
» arrive, c'étoit lui qui devoit me
» conduire à Fontainebleau. Je crois
» qu'il me cherche pour me faire
» partir : point du tout ; venez,
» Monsieur, me dit-il, il faut vous
» montrer : — Me montrer ! A qui ? —
» Au public, qui vous demande —
» Non, mon ami ; partons bien vîte,
» je ne pourrois pas soutenir.... Voilà
» M. *le Kain* & M. *Brizard* qui me
» prennent par les bras, & me traî-
» nent sur le Théâtre.

» J'avois vu des Auteurs soutenir
» avec courage une pareille céré-
» monie ; je n'y étois pas accoutumé :
» on n'appelle pas les Poëtes en Italie
» sur la scène pour les complimenter ;
» je ne concevois pas comment un

» homme pouvoit dire tacitement aux
» Spectateurs : me voilà, Messieurs,
» applaudissez-moi.

» Après avoir soutenu pendant quel-
» ques secondes la position pour moi
» la plus singulière & la plus gênante,
» je rentre enfin, je traverse le foyer
» pour aller gagner le carrosse qui m'at-
» tendoit ; je rencontre beaucoup de
» monde qui venoit me chercher ; je
» ne reconnois personne, je descends
» avec mon guide ; j'entre dans la
» voiture, ma femme & mon neveu
» y étoient déjà montés : le succès
» de ma Pièce les faisoit pleurer de
» joie, & l'histoire de mon apparition
» sur le Théâtre les fait éclater de
» rire ».

Après le succès du *Bourru bienfaisant*, M. *Goldoni* se reposa quelque temps sous ses lauriers, comme il le disoit lui-même en badinant : la crainte de les flétrir par un ouvrage moins heureux, enchaînoit son génie : enfin, cédant aux sollicitations de ses amis, à celle de son amour-propre, il cherche un nouveau caractère, & jette les yeux sur l'*Avare fastueux*, origi-

nal qui est parfaitement dans la nature, & dont la société offre une infinité de copies. La Pièce étoit destinée pour le Voyage de Fontainebleau; mais elle ne put être jouée que la veille du départ du Roi, à cause d'une maladie qui retint M. *Préville* un mois dans le lit: l'*Avare fastueux* fut reçu très-froidement, & l'Auteur, sans vouloir appeller au Tribunal de la Capitale, du jugement de la Cour, retira sur le champ sa Comédie. Pour la tirer un peu de l'oubli dans lequel elle est restée, M. *Goldoni* en donne dans ses *Mémoires*, un extrait très-ample, auquel il joint quelques-unes des meilleures scènes: cela suffit pour faire juger à tout connoisseur que l'ouvrage a beaucoup de mérite: je doute cependant qu'on doive uniquement en attribuer la chûte au malheur des circonstances & à la foiblesse du jeu des Acteurs, comme le fait M. *Goldoni*. En général, les caractères tels que celui de l'*Avare fastueux*, formés de deux passions combinées qui se combattent, ne sont point assez tranchans, assez prononcés pour la

multitude, il faut trop de connoissance du cœur humain pour saisir des nuances si délicates. C'est à la même cause qu'il faut imputer le mauvais succès du *Jaloux honteux*, excellente Comédie de *Dufreni*, & celle où il a le mieux développé son génie & le talent qu'il avoit de peindre la nature. En France, où la jalousie est proscrite par les mœurs, il n'y a guère que des *Jaloux honteux*; il semble qu'on ne puisse pas exposer sur la scène un *Jaloux franc*, tels qu'il y en a en Espagne & en Italie; & ce sujet n'a jamais réussi en France; mais le *Jaloux honteux* étoit fait pour y réussir; il étoit dans les mœurs nationales, & cependant il n'a produit aucun effet; parce que le gros des spectateurs n'a pas senti le mérite de ce combat perpétuel entre la honte & la jalousie, entre le caractère naturel & les mœurs du siècle, qui met le principal personnage, pendant toute la pièce, dans un état violent, & assurément très-théâtral.

Une des anecdotes les plus curieuses de ces *Mémoires*, est celle qui concerne

concerne *J. J. Rousseau* : M. *Goldoni* avoit formé d'abord le dessein de lire son *Bourru bienfaisant* au Citoyen de Geneve ; il lui fit demander un rendez-vous ; & l'ayant obtenu, il se rend rue Plâtrière, à l'hôtel de la Plâtrière, monte au quatrième étage, & frappe. Une femme qui n'est ni jeune, ni jolie, ni piquante, vient ouvrir : il se nomme ; on l'introduit. Il voit l'Auteur d'*Emile*, occupé à copier de la musique, qui se lève aussi-tôt pour le recevoir, & lui dit, tenant un cahier à la main : voyez si personne copie de la musique comme moi ; je défie qu'une partition sorte de la presse aussi belle & aussi exacte qu'elle sort de chez moi ; allons nous chauffer. Il demande une bûche, & c'est Madame *Rousseau* qui l'apporte. M. *Goldoni* se range, & offre sa chaise à Madame : ne vous gênez pas, dit le mari, ma femme a ses occupations. Dans le cours de l'entretien, l'Auteur du *Bourru bienfaisant* amène *Rousseau* au point de lui demander la lecture de sa Pièce ; c'étoit ce qu'il vouloit : mais il en fut détourné par l'aventure suivante.

« *J. J. Rousseau* avoit des amis, & » beaucoup d'admirateurs à Paris. M***, étoit du nombre des uns & » des autres ; il l'aimoit, il l'estimoit, » & le plaignoit en même temps, con» noissant aussi bien sa détresse que ses » talens.

» M***, proposa au Littérateur Géne» vois un appartement tout meublé, » très-joli, très-commode, près du » Jardin des Tuileries, & pour ne pas » blesser la délicatesse de son ami, il » lui offrit ce logement pour le même » prix qu'il payoit à son hôtel garni. » M. *Rousseau* s'apperçut de l'intention » de cet homme généreux ; il le re» fusa brusquement, & cria tout haut, » qu'il ne vouloit pas être trompé.

» M***, qui étoit Philosophe aussi, » mais qui étant François, sçavoit » allier la politesse à la philosophie, » ne se fâcha pas du refus ; il connois» soit l'homme, & lui pardonnoit ses » foiblesses ; il ne cessa pas de le voir, » & montoit paisiblement à un qua» trième étage pour s'entretenir avec » lui.

» Il avoit entendu parler des *Confes-*

» *sions de J. J.*, ou en partie, &
» ayant lui-même dans son porte-
» feuille, des caractères du siècle qu'il
» avoit composés à la manière de
» *Théophraste* & de *la Bruyere*, il pro-
» posa à son ami la lecture réciproque
» de ces deux ouvrages.

» M. *Rousseau* accepta la proposi-
» tion, mais à condition que M***
» accepteroit un souper frugal à l'hô-
» tel Plâtriere; celui-ci fit voir qu'ils
» seroient plus commodément chez
» lui; c'est égal, dit l'autre, il faut
» que ce soit chez moi, ou nous ne
» lirons pas; tout au plus, ajoute-t-il,
» je vous permets d'apporter une
» bouteille de votre vin, car on m'en
» donne de très-mauvais où je suis
» logé.

» Le François docile s'accommode
» à tout; mais malheureusement il
» étoit trop honnête, trop poli, il
» envoie une corbeille avec six bou-
» teilles d'excellent vin, & six bou-
» teilles de Malaga. Cette surprise rend
» le Genevois de mauvaise humeur.
» Le François arrive, il s'en apper-
» çoit, il en demande l'explication.

» Nous ne boirons pas, dit l'homme » fâché, douze bouteilles de vin à » nous deux, j'en ai tiré une de votre » corbeille, & c'est bien assez pour un » petit souper; renvoyez le reste sur » le champ, ou vous ne souperez pas » chez moi.

La menace n'étoit pas effrayante, » mais c'étoit la lecture qui intéres- » soit le convive; son domestique » étoit là, il lui fait remporter la » corbeille; *Rousseau* est content, & » c'est lui qui lit le premier.

» Le renvoi du vin leur avoit fait » perdre du temps; la lecture est in- » terrompue par Mme. *Rousseau*, qui » avoit besoin de la table pour mettre » le couvert; on auroit pu lire sans » table, mais le souper fut servi dans » le même instant; une poularde, une « salade, & voilà tout.

» Le souper fini, c'est à M*** à » faire la lecture : il lit un chapitre, » c'est fort bien, il est applaudi; il » en lit un second, M. *Rousseau* se » lève, il se promène d'un air très- » piqué, très-fâché. Interrogé sur le » motif de sa colère; on ne vient pas,

» répond-il, chez les honnêtes gens
» pour les insulter. Comment ! dit
» l'autre, de quoi vous plaignez-vous ?
» Vous n'avez pas à faire à un sot,
» reprend le Philosophe, c'est mon
» portrait que vous avez tracé avec un
» coloris chargé, avec des traits saty-
» riques, c'est affreux, c'est indigne !...

» Tout doucement, dit le François,
» je vous aime, je vous estime, vous
» me connoissez ; c'est un homme dur,
» fâcheux, acariâtre que j'ai voulu
« peindre. . . . on en rencontre si
» souvent dans la société. Oui, oui,
» reprend M. *Rousseau*, je sçais que je
» passe pour tel dans l'esprit des
» ignorans ; je les plains, & je les
» méprise ; mais je ne souffrirai pas
» qu'un homme comme vous, qu'un
» ami.... vrai ou faux, vienne se
» moquer de moi.

« M*** eut beau faire, eut beau
» dire, il ne put rien gagner ; la tête
» de l'autre étoit mal montée, ils
» finirent par se brouiller sérieuse-
» ment ; & il y eut par la suite, des
» lettres piquantes de part & d'autre ».

Ce trait & plusieurs autres de cette

espèce, prouvent que cette grande sensibilité de *J. J.*, n'étoit qu'un pur égoïsme, qu'un esprit faux, accompagné d'un amour-propre effréné. On affecte aujourd'hui de confondre avec la sensibilité, cette facilité à s'offenser, cet esprit de travers qui transforme en injures même jusqu'aux égards & aux marques d'amitié : c'est presque l'unique sensibilité des femmes, qui s'en piquent le plus, & qui en parlent sans cesse : la véritable sensibilité est bien différente ; c'est cette disposition de l'ame qui fait que nous nous affectons vivement de ce qui a le moindre rapport avec les personnes qui nous sont chères, & que nous attachons une grande importance à de petites choses, que les yeux indifférens regardent comme puériles. . .

Les *Mémoires de M. Goldoni* sont surchargés de détails minutieux, d'observations communes ; ils sont très-superficiels, très-frivoles, très-peu instructifs ; le style en est souvent incorrect & négligé ; mais ils amusent, ils intéressent par la vivacité, la gaieté du récit, par un ton charmant de

candeur, d'honnêteté; & ce qui est peut-être l'effet le plus flatteur de toute espèce de livre, ils font aimer & estimer l'Auteur.

Je suis, &c.

---

# EPITRE

## A M. LECAUCHOIS,

*Avocat au Parlement de Rouen, défenseur & libérateur de la fille SALMON, lue dans une Séance publique du Musée de Toulouse, le 11 Août 1787.*

DES Puget, des Wandyck les ames enflammées
S'empressent de transmettre à la postérité
Ces marbres éloquens, ces toiles animées
Où respire un mortel cher à l'humanité;
Et tu restes muette, auguste Poësie!...:
Si dès mes jeunes ans, je vécus sous tes loix,
Allume dans mon sein la flamme du génie,
Unis à mes transports les accens de ta voix:

Toi qui chante les Dieux, consacre ton
langage
A célèbrer les noms des généreux mortels,
Qui, par leur bienfaisance en retraçent
l'image :
La terre à la vertu doit dresser des autels.

Que tu me parois grand dans ce lieu
solitaire,
Où tenant de Thémis le glaive suspendu,
*Lecauchois* tu répands ces faisceaux de lu-
mière
Qui démasquent le crime & vengent la
vertu!
Mais que j'aime à te voir, quand de ton
éloquence
La pitié retenant les foudres dans ta main,
Tu vas dans les cachots aux yeux de l'in-
nocence,
Faire briller l'espoir d'un jour pur &
serein.
Tandis que tu parcours ces voûtes souter-
reines,
Quel objet a frappé ton œil compatissant ?
Ton silence, ô *Salmon*, le bruit sourd de
tes chaînes

Font couler de ſes yeux les pleurs du ſentiment :
Quelle main ennemie, ô fille infortunée !
Epuiſe ſur tes jours la coupe du malheur !
Dans les flammes deux fois à périr condamnée,
Tujouis cependant du calme de ton cœur.
Arrache, *Lecauchois*, cette proie au ſupplice ;
Que ta main exercée à confondre l'erreur
Des complots des méchants dévoile l'artifice ;
De toi *Salmon* attend & la vie & l'honneur.
Fais juſqu'aux pieds du Trône éclater la lumière ;
LOUIS ſecondera tes efforts généreux,
Il eſt de ſes ſujets moins le Roi que le Père ;
Son oreille eſt ouverte aux cris des malheureux.

Le Ciel couronne enfin tes travaux, ta conſtance,
Et des yeux prévenus écarte le bandeau ;
De la nuit de l'erreur la vérité s'élance,

Le crime pâlissant fuit devant son flambeau.
Retrace-toi ce jour de mémoire immortelle ;
*Salmon*, sans accuser les hommes ni le sort,
D'une mâle assurance héroïque modèle,
Attends d'un front serein son triomphe ou la mort.

Quels cris ont dissipé les présages sinistres
Qui glaçoient de terreur les esprits éperdus?
Entendez de *Themis* les augustes Ministres
Annoncer à *Salmon* que ses fers sont rompus.
Pour toi, mortel heureux, quel moment plein de charmes!
Je la vois à l'instant s'élancer dans tes bras,
Tomber évanouie & baigner de ses larmes
La main qui la dérobe aux horreurs du trépas.
La nature a parlé ; sa voix s'est fait entendre ;
Des nuages de pleurs obscurcissent les yeux ;

Tout les cœurs sont émus..... sçène touchante & tendre !
La terre en tressaillant l'offre aux regards des Cieux !

*La Croix*, dont nos regrèts honorent la mémoire,
En marchant ton égal, merita notre encens,
Les *Ponce* les *Sirven* impriment à sa gloire
Le sceau qui de l'envie écrase les serpens.
Il vengea la vertu du crime qui l'assiège ;
Fit respecter les loix, cherir l'humanité ;
Soutint les malheureux dont l'auguste cortège
Le conduit en triomphe à l'immortalité.
Vertueuse *Estinés*, sur ses lèvres glacées (1)
Ton nom erroit encore à la fin de ses jours;
Tes malheurs occupoient ses dernières pensées;

---

(1) Le dernier Mémoire de M. la Croix, célèbre Avocat au Parlement de Toulouse, a été pour *Catherine Estinès* accusée de parricide & relaxée de ladite accusation avec 6000 liv. de dommages-intérêts. Ce Mémoire respire cette sensibilité touchante qui caractérise tous ses écrits.

Mais il ne put, hélas! en terminer le cours;
Ce regret l'a ſuivi ſur le ſombre rivage...
Tandis que réſervé pour un ſort plus heureux,
Tu peux, homme immortel, jouir de ton ouvrage,
Et te montrer encor l'appui des malheureux.

Aux flammes du bûcher tu ravis une proie;
C'eſt aſſez pour ta gloire & trop peu pour ton cœur:
A nos yeux attendris que ton ame déploie
Toute ſa bienfaiſance & toute ſa grandeur.
Un généreux ſoldat pour cette infortunée
Sentit les mouvemens d'une douce pitié.
*Salmon*, dans les cachots ton oreille étonnée
Entendit ſoupirer la voix de l'amitié.
Si ce lieu que jamais l'aſtre du jour n'éclaire
Dérobe à *Savary* le bonheur de te voir;
Ses cris ont ſçu du moins en percer la barrière,
Et porter dans ton cœur les rayons de l'eſpoir.

Un intérrêt si tendre obtient sa récompense ;
Tu permets, *Lecauchois*, à la main de l'amour
D'acquitter le tribut de la reconnoissance.
Tes vœux ardens hâtoient l'aurore de ce jour.
Vois autour de *Salmôn*, quelle pompe s'apprête ;
Ce n'est plus le cyprès, symbole du malheur,
C'est le myrte amoureux qui va ceindre sa tête.
Les flambeaux de l'hymen brillent pour son bonheur :
Le Ciel qui de ses feux approuve l'innocence
L'enchaîne à *Savary* par des nœuds solemnels ;
Et les grands déposant l'orgueil de leur naissance,
Viennent la couronner aux pieds des saints autels. (1)

---

(1) L'on sçait qu'une Princesse du Sang ne dédaigna pas de couronner *Salmon* le jour de son mariage le 26 Août 1786.

La Déesse aux cent voix a reveillé
l'envie ;
Ta gloire est un poignard qui déchire son
sein.
Ce monstre ténébreux sur ta brillante vie
A déjà commencé d'épancher son venin.
Il ourdit sourdement sa détestable trame;
De ses vaines clameurs pourquoi t'offeuse-tu
A se justifier, abaisser ta grande ame!
C'est la marche du crime & non de la
vertu.
Quand le flambeau des cieux, du fond
des marécages,
Elève des vapeurs dans les plaines des airs,
En poursuivant sa route il chasse les nuages,
Et d'un torrent de feux inonde l'univers.

Recueille en paix le fruit de ton zèle
héroïque ;
L'envie, ô *Lecauchois*, loin de ternir ton
nom
A rehaussé l'éclat de la Palme civique
Dont la France attendrie a couronné ton
front.

*Par M.* DE TRENEUIL, *du Musée de Toulouse, qui a remporté le Prix à l'Académie des Jeux Floraux.*

# LETTRE XX.

*Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Paris*, ou *Tableau Chronologique de sa fondation & de ses accroissemens successifs, &c. dédié à tous les Citoyens qui ont souscrit en faveur des quatre nouveaux Hôpitaux ; par M.* Rondonneau de la Motte. *A Paris, chez l'*Auteur, *à l'Hôtel de Noailles, rue St. Honoré, près de la Place Vendome, & chez* Nyon *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.*

C'EST s'y prendre un peu tard, que de faire l'histoire de *l'Hôtel-Dieu*, au moment où il va cesser d'exister. Une partie de ses bâtimens ne formera plus qu'un Hospice peu vaste, mais commode & sain. Sur les débris du reste, on doit bâtir un Quai, désiré depuis si long-temps, pour contribuer à l'embellissement & à la salubrité du quartier de Paris le plus

peuplé, & qui a le plus de beſoin de la circulation libre de l'air. Quatre Hôpitaux de 1200 lits chacun, vont ſuppléer à l'avenir, à l'inſuffiſance de l'*Hôtel-Dieu*, dont la ſituation ne peut plus s'accorder avec ſa deſtination primitive.

M. *Rondonneau*, dans ſon Introduction, remonte à l'origine des Hôpitaux ; il fait voir qu'ils ont été inconnus chez les peuples de l'antiquité, qui aimoient mieux donner l'hoſpitalité que de faire l'aumône ; & prévenir la miſère, que de lui offrir des refuges & des hoſpices publics. *Conſtantin* fut le premier qui fonda de ſpacieux Hôpitaux pour les pauvres Chrétiens. Son exemple fut ſuivi par des Princes charitables & quelques pieux Prélats ; & dès le quatrième ſiécle, on comptoit un grand nombre de ces hoſpices.

L'adminiſtration des Hôpitaux étoit alors une fonction eccléſiaſtique, qu'on ne donnoit qu'à des Prêtres ou à des Diacres d'une charité connue, qui ne rendoient de compte qu'à leur Evêque. Dans le relâchement de la diſcipline, les Clercs avoient converti

cette administration en titre de bénéfice, dont ils ne rendoient aucun compte ; & ils appliquoient à leur profit la plus grande partie du revenu. On a demandé pourquoi la plûpart des Hôpitaux, qu'on nomme *Hôtel-Dieu*, & qu'on nommoit alors maisons-Dieu, sont placés auprès des Métropoles, & dirigés par des Chanoines. L'origine de cet usage peut se rapporter au Concile d'Aix-la-Chapelle, en 816. On lit dans les Statuts de la Règle des Chanoines, qui furent dressés par ce Concile, à la demande de *Louis-le-Débonnaire*, fils & successeur de *Charlemagne* : « Les Evêques » établiront un Hôpital pour recevoir » les pauvres, & lui assigneront un » revenu suffisant aux dépens de » l'Eglise. Les Chanoines y donneront » la dixme de leur revenu, même » des oblations ; & un d'entr'eux » sera choisi pour gouverner l'Hô- » pital, même au temporel. Les Cha- » noines iront au moins en Carême, » laver les pieds des pauvres ; c'est » pourquoi l'Hôpital sera tellement » situé, qu'ils puissent y aller aisé- » ment». C'étoit-là une institution bien

ſage, & digne d'un ſiècle éclairé. Certainement ſi l'on propoſoit encore au Clergé d'établir & d'entretenir les Hôpitaux, il ſe feroit un honneur & un devoir de conſacrer une grande partie des biens de l'Egliſe à ces fonctions de charité, qui ſont de l'eſſence même & de l'eſprit de la Religion Chrétienne.

Aujourd'hui la France renferme plus de 700 Hôpitaux, & une centaine d'établiſſemens de trois ou quatre lits fondés par des particuliers, non compris les Hôpitaux Militaires, qui ſont au nombre d'environ 700. On eſtime de cent à cent dix mille le nombre des malheureux qui peuplent habituellement ces différentes Maiſons; mais il y en a un beaucoup plus grand nombre qui, dans le cours d'une année, y trouvent un aſyle, puiſque la mort & la guériſon renouvellent les places très-fréquemment.

Les revenus des Hôpitaux dérivent de leurs biens patrimoniaux, en terres, en maiſons ou en rentes, des droits ſur les Communautés levés à leur profit, ſous l'autorité du Souverain, des ſecours annuels en argent,

fournis par le Trésor-Royal, ou assignés sur d'autres caisses; enfin, des dons & des aumônes des ames charitables. C'est entre dix-huit & vingt millions qu'on évalue le revenu annuel dont les Hôpitaux ont la disposition; & le quart de cette somme, à-peu-près, appartient à l'Hôpital Général & à l'*Hôtel-Dieu* de Paris. Il me semble qu'une pareille somme, judicieusement repartie entre les citoyens pauvres, pour les aider dans leurs travaux, seroit suffisante pour qu'aucun d'eux désormais, n'eût besoin d'aller à l'Hôpital. Il seroit bien étonnant que vingt millions de revenus ne pussent pas procurer le néçessaire à cent mille malheureux qu'un pareil secours exciteroit au travail : au lieu que les dépenses, l'entretien & la régie des Hôpitaux, absorbe peut-être plus de la moitié des revenus, en pure perte pour les indigens.

L'opinion commune est que l'*Hôtel-Dieu* a été fondé vers l'an 600, par *St. Landry*, Evêque de Paris. Depuis ce moment, les Souverains, les Prélats & les citoyens charitables n'ont cessé de subvenir par des donations,

aux besoins toujours croissans de cet hospice de misère. *St. Louis* est le premier de nos Rois qui se distingua le plus par ses bienfaits. Ses Ministres se plaignirent de ce qu'il faisoit de trop grandes charités, il les laissa murmurer, sans vouloir rien changer à sa manière d'agir : « il est quelque- » fois nécessaire, disoit-il, que les » Rois excèdent un peu dans les dé- » penses ; & s'il y a de l'excès, j'aime » mieux que ce soit en aumônes, qu'en » choses de luxe & superflu ».

Ce fut en 1505, que le mauvais ordre qui régnoit dans la régie de l'*Hôtel-Dieu*, obligea d'en ôter l'administration temporelle aux Doyen & Chapitre de Paris, pour la confier à huit Bourgeois, qui furent nommés par le Prévôt des Marchands, & par les Echevins. Ce ne fut pas sans beaucoup d'oppositions de la part du Chapitre, que le Parlement le força enfin de céder, & même de rendre compte. Le Chapitre n'a conservé que l'administration spirituelle.

Sous *François I*, où le luxe commençoit à paroître, le nombre des pauvres augmentoit chaque jour ; des

guerres funestes & des saisons désastreuses ajoutèrent aux maux de la classe du peuple la plus indigente. Les Hôpitaux regorgeoient de pauvres & de malades : on les transportoit en si grand nombre à l'*Hôtel-Dieu*, que le défaut d'emplacement obligea de les mettre jusqu'à douze ou quinze dans un même lit. Le fait est attesté par les Registres du Parlement. On s'occupa sans cesse à aggrandir l'*Hôtel-Dieu*.

*Henri IV* permit à cet Hôpital de lever pendant deux ans, une imposition de dix sous sur chaque minot de sel qui se débiteroit dans la Généralité de Paris. Ensuite il lui laissa cet octroi en Domaine, à la charge de bâtir l'Hôpital *St. Louis*. L'*Hôtel-Dieu* fut dépossédé de ce droit sous *Louis XIII*, qui lui assigna sur les Gabelles cinquante & une mille livres, *assez mal payées par les Fermiers*, comme il est dit dans un compte rendu en 1640. Un autre compte rendu en 1663, finissoit par ces mots : » s'il y a » quelque chose en l'état ci-dessus, » soit en la recette, soit en la dépense, » dont quelqu'un désire d'être éclairci,

» il prendra la peine de s'adresser au » Bureau de *l'Hôtel-Dieu*, & on lui » donnera en très-peu de temps, toutes » sortes d'éclaircissemens. » Cette confiance honnête des Administrateurs a été mal imitée depuis ; car on sçait que cette administration est devenue très-mystérieuse ; ce qui a peut-être réfroidi la charité des ames bienfaisantes. Ces comptes du dernier siècle offrent une longue liste des bienfaiteurs de *l'Hôtel-Dieu*. On y voit des dons de cent mille livres par quelques Magistrats, & des rentes de deux, ou trois & jusqu'à six mille livres par de simples particuliers. Il nous semble en un mot, que la charité de l'autre siècle étoit plus libérale que la bienfaisance du nôtre : & remarquez aussi qu'on ne se vantoit point de ses charités, qu'on n'en faisoit point parade, ni ostentation, & qu'on n'avoit pas besoin d'y être invité par des Edits.

Il ne paroît pas que *l'Hôtel-Dieu*, pendant onze siècles depuis sa fondation, eut éprouvé d'incendie ; & dans le nôtre seul, dans l'espace de 35 ans, il a souffert deux incendies des plus

terribles. Le premier est de 1737 : la nuit du 1 au 2 Août, le feu prit dans un grenier que l'on nomme *le grenier du chiffon*, règnant depuis la salle *St. Denis*, jusqu'au *Pont-au-Double* ; il se communiqua ensuite dans les autres greniers, & sans de prompts secours, toute la maison auroit été consumée. On compta environ trente personnes de blessées, & sept de mortes. Au commencement de l'année suivante, grace aux nombreuses charités des habitans, tout le mal fut réparé. On commença dès-lors à réfléchir sur les désavantages sans nombre de l'emplacement de cet Hôpital : il parut quelques projets pour le construire ailleurs; mais l'incendie, les projets, & tous les maux entassés à *l'Hôtel-Dieu* furent bientôt oubliés. Il fallut pour réveiller l'attention publique, le nouvel incendie de 1772. Celui-ci fut encore plus affreux que le premier; la nuit du 29 au 30 décembre, le feu prit dans l'endroit souterrein où l'on fabrique les chandelles, & ne fut entièrement éteint que dix jours après. La perte fut évaluée à deux millions. Il ne

fut pas facile dans un foyer si considérable d'évaluer le nombre des morts. Cet horrible malheur fit renouveller les projets, & excita des réclamations sans nombre. Ce ne fut qu'en 1777, qu'un Arrêt du Conseil établit une commission, pour remédier à un mal si pressant; mais comme si l'on eut craint que la commission ne proposât de nouveau de transférer *l'Hôtel-Dieu*, on se hâta de faire reconstruire des bâtimens sur le local incendié.

Il y a tout lieu de croire cependant que le nouvel Edit du Roi aura son exécution, & que de misérables intérêts particuliers ne s'opposeront pas plus long-temps à un intérêt aussi puissant que celui de tant de malheureux, & même de toute une Capitale comme Paris, exposée à toutes sortes de contagions, & aux dangers du feu, par une position aussi désavantageuse & aussi incommode que celle de *l'Hôtel-Dieu*.

Je suis, &c.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE XXI.

*Histoire d'Elisabeth, Reine d'Angleterre, tirée des écrits originaux anglois, d'actes, titres, lettres & autres pièces manuscrites qui n'ont point encore paru ; par Mademoiselle de Keralio, de l'Académie d'Arras : tome troisième. A Paris, chez l'*Auteur, *rue de Grammont*, Numero 171 ; *& chez* Lagrange, *Libraire, rue St. Honoré, vis-à-vis le Lycée.*

NOUS avons vu, en rendant compte des deux premiers volumes de cette Histoire, que le personnage dont il y est le moins question, c'étoit

*Elisabeth* ; & qu'elle n'y étoit présentée que de loin en loin, pour ne la pas laisser oublier. Dans ce troisième volume, on la voit plus souvent ; mais ce n'est encore que pour y jouer un rôle secondaire & odieux de tyran, dans la sanglante tragédie de *Marie Stuart*, Reine d'Ecosse ; tragédie qui ne finit pas même à ce volume, & dont la catastrophe ne se trouvera que dans le quatrième. Puisque tout l'intérêt de celui-ci roule absolument sur la Reine *Marie*, il faut bien que nous donnions une idée des faits antérieurs à ceux dont nous allons parler, & que nous avions écartés de notre première analyse, pour nous occuper seulement d'*Elisabeth*.

On sçait que *Marie Stuart*, fille de *Jacques V*, Roi d'Ecosse, & de *Marie de Lorraine*, hérita du Trône de son Père, huit jours après sa naissance, en 1442. *Henri VIII*, Roi d'Angleterre, voulut la marier avec le Prince *Edouard*, son fils, afin de réunir les deux Royaumes. Mais ce mariage n'ayant pas eu lieu ; elle épousa en 1558, *François*, Dauphin de France, fils & successeur de *Henri*

H. *François II* étant mort en 1560, *Marie* repassa en Ecosse, quittant la France avec peine & avec douleur. Ses regrets sont éternisés dans ces vers, qu'elle écrivit en pleine Mer, quand elle eut perdu de vue nos côtes :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie,
La plus cherie
Qui as nourri ma jeune enfance.
Adieu France, adieu mes beaux jours;
La nef qui disjoint nos amours,
N'a ey de moi que la moitié.
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

De retour en Ecosse, *Marie* épousa en secondes nôces, *Henri Stuart*, son cousin. Le Comte *de Murray*, frère de la Reine, ambitieux, fourbe & cruel, médita dès-lors de la perdre, & de règner à sa place. *Marie* étoit imprudente & sensible; il la fit soupçonner de galanterie. Un Musicien Italien, nommé *David Rizzo*, fut accusé d'être dans ses bonnes graces.

*Henri*, Prince groſſier & preſque ſtupide, qui n'avoit que le nom de Roi, mépriſé de ſon épouſe, aigri & jaloux, quoique *Rizzo* fût un vieillard dégoûtant, entre, par un eſcalier dérobé, ſuivi de quelques hommes armés, dans la chambre où ſa femme ſoupoit avec le Muſicien & une de ſes favorites. On renverſe la table, & on tue *Rizzo* aux yeux de la Reine, enceinte alors de cinq mois, & qui ſe mit en vain au-devant de lui. *Murray* jetta enſuite les yeux ſur le Comte *de Bothnel*, qu'il préſenta à ſa ſœur. *Bothnel* s'étant flatté de lui plaire, & portant ſon ambition juſqu'à l'épouſer, forme avec *Murray*, le complot de la mort du Roi, après avoir tenté inutilement tous les deux de faire conſentir la Reine au divorce. Le Roi fut donc aſſaſſiné à Edimbourg, dans une maiſon iſolée, que les meurtriers firent ſauter par une mine. *Bothnel* fut accuſé du crime, & fut lavé de l'accuſation par des Juges qui étoient vendus à *Murray*. La Reine même ne parut pas fâchée de le croire innocent. *Bothnel*, qui ne démêloit

pas les vues de *Murray*, voulut profiter de son crime : mais la mémoire du Roi, sa perte encore récente, ne lui permettoient pas de demander si-tôt à sa Veuve, le prix de ses soins. Cependant son projet demandoit une célérité, de laquelle dépendoit le succès. Il imagina donc de se faire présenter à la Reine, par la Noblesse du Royaume. Lorsqu'il eut séduit les Nobles, chacun en particulier, il les invita tous à souper chez lui, & leur persuada de signer en corps, une *Adresse* à la Reine, par laquelle ils le recommandoient à cette Princesse, comme digne d'obtenir sa main, & y joignoient l'assurance de la résolution où ils étoient d'approuver ses prétentions. Dans tout cela, le plan de *Murray* étoit de rendre odieuse la Reine, en la forçant d'épouser celui que toute sa Nation regardoit comme l'assassin du Roi; de la perdre ensuite avec son nouvel époux, comme tous deux complices de cet assassinat, & de gouverner au moins comme Régent, s'il ne pouvoit se défaire du fils de la Reine, qui fut depuis

*Jacques VI.* Toute la conduite de *Murray*, & tout ce qui arriva, prouve que tel fut effectivement son projet.

Le Comte *de Bothnel*, maître de la plus grande partie de la Noblesse, voulut l'être aussi de la personne de la Reine. Le 22 avril 1567, cette Princesse se rendit au Château de Stirling, où étoit le Prince d'Ecosse. *Bothnel* rassembla mille chevaux, sous prétexte de protéger les frontières du Royaume contre de prétendus ennemis, & joignit *Marie* le 24, à son retour dans la Capitale. Suivi de sa troupe armée, il prit le cheval de la Reine par la bride, & la conduisit au Château de Dumbar. On peut juger de la surprise & de l'indignation de *Marie*, arrêtée comme prisonnière par un Courtisan qu'elle avoit comblé de distinctions : mais le Comte, attribuant sa témérité à la violence de sa passion, prenant un extérieur timide & respectueux, & la conjurant de lui accorder sa grace & sa main, lui montra l'acte signé par la Noblesse Ecossoise. *Marie*

*Stuart*, frappée d'étonnement à la vue d'un si grand crédit, se voyant sa prisonnière, sans conseil, sans ami, & sans que personne remuât pour prendre sa défense, elle crut que l'acte de la Noblesse étoit le vœu de la Nation; considérant, en outre, la haute naissance du Comte *de Bothnel*, ses services, sa sagacité dans les affaires du Gouvernement & dans le métier des armes, sa fidélité envers sa mère & envers elle, & l'espèce de tache que sa réputation alloit souffrir d'un enlèvement; elle se détermina, quoiqu'à regret, à lui accorder sa grace & le nom de son mari. On prétendit même que lorsque *Bothnel* la ramena au Château d'Edimbourg, il avoit acquis des droits sur elle. Il avoit soixante ans, & la Reine vingt-quatre. Enfin *Bothnel* osa recevoir la main de *Marie*, le 15 mai 1567, trois mois après la mort du malheureux *Henri*; & *Marie* osa la donner à celui que la Nation entière accusoit du meurtre de ce Prince. De ce moment, plus de repos, plus de bonheur pour elle. Condamnée par les jugemens

publics, elle fut encore accablée des mépris & des traitemens injurieux de ce même *Bothnel*, qui n'avoit point le titre de Roi, & qui vouloit règner, qui la confinoit dans l'intérieur de son Palais, l'emprisonnoit, pour ainsi dire, au milieu de ses Gardes, & ne laissoit approcher personne d'elle qu'en sa présence. *Marie* passa dans les larmes, le peu de jours qu'on laissa entre leurs mains, la suprême puissance.

Ce fut alors que les principaux de la Noblesse, excités par *Murray*, se liguèrent contre *Marie* & contre *Bothnel*; ils eurent bientôt une Armée. La Reine & son mari n'eurent que de foibles secours. Le parti contraire étoit celui de la Nation. Sur le point d'en venir aux mains, la Reine effrayée des suites d'une bataille, voulut conférer avec l'un des Chefs du parti opposé. Elle fit appeller le Lord *Grange*, qui lui dit que *Bothnel* étoit certainement coupable du meurtre de *Henri*; & qu'elle devoit l'abandonner. *Marie* répondit qu'elle y étoit résolue, aux conditions que les Lords rentreroient dans l'obéissance. *Grange* étant

repassé dans l'Armée confédérée, reçut pour la Reine, le serment de fidélité des Chefs. Dès qu'elle en fut informée, elle fit appeller *Bothnel*. « Cherchez votre salut dans une » prompte fuite, lui dit-elle; je ne » veux ni répandre le sang de mes su» jets, ni hasarder ma vie pour votre » cause! je reprends mes droits sur mon » peuple; sauvez-vous. » Ce misérable obéit en silence; il fut conduit ensuite en Dannemarck. Aussi-tôt elle passa dans l'armée des Lords, qui parurent la recevoir avec toute sorte de respects. Mais tout-à-coup la scène changea; il falloit obéir aux instigations de *Murray*, qui se voyant délivré de *Bothnel* son complice, vouloit arracher le pouvoir suprême des mains de sa sœur. Ils imaginèrent donc que leur unique ressource étoit de la rendre méprisable aux yeux de la nation, par des affronts dont l'histoire offre à peine un autre exemple. Tandis qu'elle attendoit dans le Camp, l'instant du départ, des clameurs se firent entendre autour d'elle; une foule de soldats l'environna, en lui donnant les noms

d'assassin de son mari, & de vile adultère. Ses pleurs, ses cris furent inutiles; la Noblesse oublioit le serment qu'elle venoit de lui faire. *Marie* fut conduite à la capitale, au milieu d'une vile populace qui l'accabla d'injures & de malédictions; on lui jetta de la boue au visage. La poussière, la sueur, la douleur, ses larmes la rendoient méconnoissable. Après l'avoir livrée à tous ces outrages, les Lords, fatigués & non satisfaits de cette affreuse journée, la confinèrent dans la maison du Prévôt d'Edimbourg.

*Marie* ayant ouvert, le lendemain, une fenêtre de l'appartement où elle avoit passé la nuit, le premier objet qui frappa ses yeux, fut une bannière placée vis-à-vis de la maison : le corps mort du feu Roy y étoit représenté étranglé au pied d'un arbre, & près de lui, le jeune Prince à genoux, avec un rouleau dans la bouche, sur lequel ces mots étoient écrits : *juge & venge ma cause, ô mon Dieu!* la vue de cette nouvelle scène attira tout le peuple. La Reine le prit à témoin du traitement qu'elle

éprouvoit, & le supplia de prendre sa défense : la fureur de la populace étoit épuisée. Les plaintes de *Marie*, son désordre, sa beauté, ses pleurs émurent tous les spectateurs. On annonça aux Lords que la faveur du peuple étoit pour elle, qu'on alloit briser les portes de sa prison. Habiles à changer de rôle, ils revinrent aux apparences de la soumission, & lui offrirent de la remettre en sûreté dans son palais, & de la rétablir dans son autorité. Crédule & généreuse, *Marie* eut la foiblesse d'ajouter foi à leurs offres, & de dire au peuple que tout étoit pacifié, & qu'elle désiroit qu'on se retirât. On lui obéit ; & les Lords signant l'ordre de son emprisonnement, la conduisirent au Chateau de Lockleven.

Dès ce moment, *Elisabeth* feignant des sentimens de compassion pour l'infortunée *Marie Stuart*, qu'il lui étoit facile de protéger contre les rebelles, animoit en secret l'esprit de révolte des Nobles & du peuple écossois. Enfin, les conjurés résolurent d'obliger *Marie* à signer un acte de

renonciation à la Couronne, en faveur de son fils; un autre acte pour conférer au Comte de *Murray*, la régence du Royaume; & un troisième pour élire les membres d'un Conseil national. Une demande aussi imprévue consterna cette malheureuse Princesse. Sa résistance fut aussi vive que son indignation. On osa la menacer de les lui faire signer de son propre sang, si elle persistoit dans cette opiniâtreté. « Je renoncerai plutôt à la vie qu'au » trône, » s'écria-t-elle en versant des larmes de désespoir. L'Ambassadeur d'*Elisabeth* eut l'adresse de lui persuader qu'elle pourroit signer les actes proposés, en lui faisant observer que tout ce que la crainte & la force arrachent à celui qui n'est pas libre, n'est d'aucune valeur, lors qu'il le désavoue en pleine liberté. *Marie* eut encore la foiblesse de suivre ce Conseil; & l'on verra quel usage fit *Elisabeth* de ce consentement, pour empêcher *Marie* de rentrer dans ses Etats en Souveraine.

Cependant un parti se formoit

en Ecosse, en faveur de *Marie;* les *Hamilton* étoient à la tête. Ces nouveaux confédérés s'engagerent, au prix de leur vie & de leurs biens, à remettre leur Reine en liberté, à lui rendre la Couronne, à concourir au châtiment des meurtriers du feu Roi, & à la conservation du jeune Prince. Ceux du parti de *Murray* ne tardèrent pas à célébrer le couronnement de cet enfant; & deux Lords, au nom de la Reine sa mère, renoncèrent publiquement au Gouvernement du Royaume d'Ecosse. Aucun des Seigneurs Ecossois du parti de *Marie*, ne parut à cette cérémonie. *Murray* n'avoit plus qu'à se montrer; il se hâta de paroître, revêtu, pour ainsi dire, du pouvoir Souverain, maître d'un enfant au berceau, & d'une femme captive, & soutenu des secours d'*Elisabeth*. Sa politique alla plus loin, il voulut être obligé d'accepter la Régence, par la volonté de la Reine elle-même; il l'alla voir dans sa prison, contint sa joie, cacha ses desseins, & la reçut dans ses bras, où l'infortunée courut

ſe jetter. La préſence de ce fière perfide lui parut être celle d'un conſolateur & d'un ami. Il en prit le langage & la douceur, écouta ſes plaintes, le détail de ſes malheurs, prit ſoin d'eſſuyer les larmes qu'elle répandoit ; il la preſſa de lui ouvrir ſon cœur, comme à ſon unique ami, & à ſon plus fidèle ſujet ; & affectant d'unir la ſévérité d'une vertu éprouvée à la ſenſibilité d'un frère tendre, & à la politique d'un homme d'Etat, il lui recommanda de ne lui cacher aucune des foibleſſes qu'on pouvoit avoir à lui reprocher. *Marie* ſéduite par cet extérieur de tendreſſe, pénétrée de reconnoiſſance, éblouie par un faux eſpoir, fit l'aveu de quelques erreurs, mais s'emporta vivement contre ceux qui la déchiroient par des calomnies atroces. Enfin il la fit tomber dans un violent déſeſpoir, lorſqu'en lui promettant de faire tout ce qui dépendroit de lui pour aſſurer ſa vie, il lui fit entendre qu'elle devoit renoncer au trône, & même à ſa liberté. Sa douleur & ſes larmes ne furent à ſes yeux

qu'un orage passager, dont la violence alloit assurer son triomphe. En effet, elle se leva, elle se jetta une seconde fois dans ses bras, & le conjura d'accepter la régence, afin de ne point l'abandonner à d'autres mains que les siennes. Enfin pressé par ses sollicitations, *Murray* lui laissa entrévoir qu'il pourroit la satisfaire, & prit congé d'elle. Elle l'embrassa encore, & le chargea de sa bénédiction pour son fils.

Au milieu de ses succès, un criminel ne peut se dérober à tous les affronts qu'il a mérités. *Murray* en éprouva un sensible de la part du Roi de Dannemarck. Ce prince ayant appris que *Bothnel* étoit prisonnier dans ses états, ne voulut pas rendre la liberté à l'assassin du Roi d'Ecosse, & le retint dans les fers. *Murray* crut déja tenir dans ses mains la vie de ce complice redoutable, & l'envoya demander au Roi de Dannemarck. Ce Prince, qui avoit rendu justice à *Bothnel*, la rendit aussi à *Murray*; il lui fit dire que, le regardant comme l'usurpateur des droits

de sa Souveraine, il n'avoit rien à lui répondre. Ce mauvais succès lui causa les plus vives inquiétudes. Tant que *Bothnel* respiroit, il pouvoit découvrir l'odieux mystère qu'on espéroit ensevelir avec lui.

*Murray*, après avoir noirci la réputation de *Marie* dans les Cours Etrangères, voulut la diffamer publiquement en Ecosse. Il chargea *Buchanan* de cette diffamation, & *Buchanan* fabriqua les fameuses lettres qui servirent à la ruine de *Marie*. Ces lettres, dont on ne vit jamais que des copies, puisque les originaux n'existoient pas, marquoient une passion effrénée de la Reine pour *Bothnel*, & une complicité de l'assassinat du Roi. On vit bientôt s'ouvrir les séances du premier Parlement, convoqué sous le nom de *Jacques VI*, par le Régent *Murray*. Ce fut là qu'on jugea *Marie* convaincue des crimes dont on l'accusoit, *d'après des lettres adressées à Bothnel*, & que personne n'avoit vues; il suffit que *Murray* assurât les avoir entre ses mains; on ne l'obli-

gea point à les montrer. On refit aussi le Procès à *Bothnel* : quand il étoit présent & qu'il pouvoit dénoncer ses complices, il avoit été absous ; absent, il fut condamné. On fit exécuter quatre de ses domestiques, qui avouèrent le crime de leur maître, en protestant, *devant Dieu & ses Anges*, que le Comte de *Bothnel* leur avoit dit que les Comtes *de Morton* & *de Murray*, étoient les auteurs du meurtre, dont il n'étoit que l'exécuteur & le complice, & que la Reine n'en avoit pas de connoissance.

Cette Princesse, à l'aide du jeune Lord *Douglas*, frère cadet de *Murray*, s'échappe enfin de Lochleven, & se retire au Château d'Hamilton, où elle est reçue en Souveraine. On lui fait voir une armée de trois mille hommes, prête à combattre pour elle. Elle eût bientôt un plus grand nombre de partisans & de défenseurs. On ne tarda pas à en venir aux mains ; le parti de *Murray* fut vainqueur, & *Marie* obligée de prendre la fuite. Après une marche pénible, elle arrive

à Dunderdan. Là elle pouvoit prendre également la route de l'Angleterre ou celle de la France. Son malheur voulut qu'elle se décidât pour l'Angleterre, & pour sa *bonne sœur Elisabeth.* Arrivée à Carlisle, elle écrit à cette bonne sœur, & lui demande une entrevue : l'offre volontaire que *Marie* lui faisoit de plaider sa cause devant elle, fut rejettée d'*Elisabeth*, qui répondit que *Marie* étant accusée par ses sujets d'un crime abominable, du meurtre de son mari, elle ne pouvoit ni la condamner, ni l'absoudre, & qu'un procès public étoit la seule manière de détruire cette imputation. En attendant, Marie fut transférée de Carlille à Boston, & gardée étroitement. *Murray*, sommé par la Reine d'Angleterre, de venir prouver ses accusations, se fit accompagner de trois personnes, dont l'un étoit *Buchanan*, pour lui servir de conseil. *Marie* nomma pour ses défenseurs l'Evêque de Ross, Prélat d'un caractère inébranlable dans sa fidélité envers sa souveraine, & trois Lords distingués. *Elisabeth* nomma le Duc

de *Norfolck*, le Comte de *Suffex*, & Sir *Ralphs Sadler*; & les conférences s'ouvrirent dans la ville d'York, le 4 Octobre 1568. Après les discussions préliminaines, & bien des débats, *Buchanan* produisit enfin la fameuse cassette dont on avoit parlé tant de fois avant de la montrer. Ce n'étoient point cependant des lettres originales; mais de simples copies non collationnées, non légalisées, non revêtues de quelque forme qui pût en constater l'authenticité, & dont il ne voulut point se dessaisir.

Elisabeth, étonnée du refus que faisoit le Régent d'Ecosse de communiquer les preuves de son accusation, désirant que les Lettres de *Marie* à *Bothwel* fussent authentiques, ou croyant qu'on pourroit les regarder comme telles, elle résolut d'attirer à elle une affaire dont elle prétendoit enfin s'attribuer le jugement. Sous prétexte que la ville d'York étoit loin de la capitale, & que cette distance occasionnoit des retards continuels dans les délibérations & dans les réponses de son conseil, elle transféra les conférences à

Londres même, au palais de Westminster. En donnant cet ordre, elle recommanda fortement à ses Commissaires de ne point effrayer *Marie*, & de lui présenter au contraire cette nouvelle disposition comme une marque de son amitié, & un moyen d'accélérer la décision de son affaire. Elle joignit à ses trois Commissaires quelques-uns des membres de son conseil; *Cécill*, *Bacon*, le Comte d'*Arondel*, le Comte de *Leicester* & le Lord *Clinton*. Elle amusa long-temps les Commissaires Ecossois par des protestations d'amitié pour *sa sœur*. Mais cette duplicité n'en imposoit ni à l'Evêque de Ross, ni au Lord *Herreis*. Dans une seconde audience, ils lui représentèrent qu'ils ne pouvoient, par respect pour leur maîtresse, Souveraine indépendante, ouvrir les conférences dans un lieu où les procès criminels étoient examinés. Ils lui représentèrent que *Marie Stuart* ne pouvoit souffrir l'humiliation de répondre à ses propres sujets, & qu'elle se sentoit outragée en voyant *Elisabeth*, admettre à sa Cour & en sa présence, le Comte

de *Murray* & ses adhérens, & consentir à entendre leurs calomnies & leurs accusations, tandis qu'elle, Reine d'Ecosse, captive & bannie de la société des hommes, n'obtenoit pas d'être admise en présence de la Reine. *Elisabeth*, surprise de cette fermeté, montra en les écoutant, beaucoup de modération, leur promit que la cause seroit discutée dans une chambre où l'on n'avoit jamais jugé aucun procès pour crime d'Etat, & protesta que son intention n'étoit point de juger la Reine d'Ecosse, dont l'honneur ne seroit ni compromis, ni flétri.

Les Commissaires, forcés de subir le joug de la nécessité, se soumirent aux volontés d'*Elisabeth*; mais à la première séance de Westminster, ils protestèrent solemnellement & dans les termes les plus forts, contre tout jugement définitif qui seroit rendu contre leur Souveraine, par quelque personne & quelque autorité que ce fut, parce qu'elle ne dépendoit d'aucune puissance sur la terre, & qu'ils se regardoient seulement comme des Commissaires & des Ambassadeurs

d'un Prince libre, qui viennent conférer avec les Ambassadeurs d'un Prince étranger. Peu de jours après l'ouverture d'une quatrième cession, les mêmes Commissaires de la Reine d'Ecosse intentèrent une accusation formelle contre *Murray* & ses adhérens, comme auteurs, fauteurs & complices du meurtre de *Henri Stuart*, comme ayant tous signé un acte d'association pour ce crime, & l'ayant présenté à leur confédéré, *James*, Comte de *Bothnel*, ainsi qu'il a été déposé devant dix mille témoins de l'exécution des serviteurs du Comte exécutés pour le même crime.

*Elisabeth* ne pouvoit consentir à faire paroître *Marie Stuart* dans une assemblée des Grands de sa Nation, de ceux d'Ecosse & des Ambassadeurs Etrangers. De pareils témoins auroient pénétré l'artifice & fait taire l'iniquité. *Marie Stuart*, belle, éloquente, spirituelle, Princesse souveraine, opprimée par ses propres sujets, auroit eu trop d'avantage. Ces mouvemens secrets, qui accompagnent les grandes fautes, agitoient *Elisabeth*; elle ne craignoit rien tant que la vue

d'une Princesse qui, ne l'ayant jamais offensée, auroit porté sur elle les regards assurés & tranquilles de l'innocence, tandis que les reproches de sa conscience l'auroient contrainte à baisser les yeux. Les Commissaires de *Marie* protestèrent hautement devant le Conseil contre la conduite d'*Elisabeth*; ils déclarèrent qu'après un tel déni de justice, les négociations devoient être rompues, & la Reine d'Angleterre privée du droit qu'elle s'étoit arrogé de prononcer contre l'honneur, la personne, la Couronne & l'Etat de *Marie*, Reine d'Ecosse, Princesse libre & indépendante de tous les Princes de la terre. Ils ajoutèrent qu'ils ne répondroient point au Comte *de Murray*, s'ils n'obtenoient une promesse formelle que la Reine, leur Souveraine, viendroit en personne défendre son honneur & sa gloire offensés.

Dès qu'*Elisabeth* eut entre les mains les papiers dont elle s'exagéroit l'importance, elle rompit les conférences de *Westminster*; mais ne voulant pas perdre l'occasion de publier ce qui pouvoit compromettre l'honneur de

*Marie*, elle assembla son Conseil privé à Hamptoncourt, sous prétexte d'examiner les preuves qu'on venoit de lui fournir. Après cet examen, les députés de *Marie* furent appellés. *Elisabeth* refusa plus formellement que jamais d'admettre la Reine d'Ecosse à sa défense personnelle; elle lui laissa le choix ou de charger un homme seul du soin de la défendre, ou de permettre qu'on lui envoyât un Anglois pour entendre sa défense. Il est remarquable qu'elle ne joignit à ces propositions aucune offre de communiquer à *Marie* les pièces sur lesquelles elle avoit à répondre; & il est étonnant que l'Evêque de Ross n'ait pas relevé une injustice aussi criante. Ensuite elle écrivit à *Marie* une lettre pleine de douceur, & en même temps, elle envoyoit des ordres secrets à ceux qui la gardoient pour la précipiter dans de fausses démarches, c'est-à-dire, pour lui faire renoncer solemnellement à sa couronne, comme on le voit par un écrit rédigé de la main de *Cécill*, & portant pour titre: *Projet pour effrayer Marie*

*Marie Stuart, l'empêcher de répondre & d'accuser Murray.*

*Marie* rejetta tous les faux conseils que lui fit suggérer la perfide *Elisabeth*; elle ne les écouta qu'avec indignation, & sa fermeté étonna ceux qui étoient chargés de *l'effrayer*. Ils rapportèrent à leur Reine qu'elle ne devoit point penser à effrayer une ame qui ne craignoit que l'infamie; ils lui conseillèrent d'alarmer l'Evêque de Ross, ou de se déclarer ouvertement & de soutenir par les armes l'autorité de l'usurpateur. Ces nouvelles alarmèrent *Elisabeth*. Les députés de *Marie* lui demandèrent ce qu'elle pensoit des preuves remises entre ses mains par les ennemis de leur Souveraine. Elle répondit encore qu'il falloit du temps pour leur examen, qui devoit déjà être fait, & duquel devoit résulter la nullité des lettres fabriquées, & la condamnation de *Murray*. Le seul parti auquel on s'arrêta, fut de traîner l'affaire en longueur; on espéra qu'en traitant avec dureté la Reine d'Ecosse, en la laissant en suspens, on l'ameneroit à donner,

par désespoir, un consentement refusé avec tant de courage. Les députés de *Marie* déclarèrent encore au Conseil d'*Elisabeth*, que leur Souveraine étoit déterminée à poursuivre l'accusation qu'elle avoit intentée contre ses sujets rebelles, & à répondre aux calomnies inventées contr'elle; ils demandèrent en son nom, que les écrits originaux leur fussent communiqués, ou qu'au moins on leur en donnât des copies, d'après lesquelles ils pussent former une défense, & démontrer qu'ils étoient faux & controuvés. Ces demandes augmentèrent l'embarras d'*Elisabeth*; elle remit sa réponse à trois jours. Le résultat de ses réflexions fut d'essayer encore la proposition d'un accommodement entre *Marie* & les rébelles. L'Evêque de Ross lui répondit que la Reine d'Ecosse ne se soumettroit jamais à la résignation de la Couronne, & que cette condition ne feroit le fondement d'aucun traité. Enfin, *Marie* voulant se délivrer des sollicitations d'*Elisabeth*; refusa formellement toute espèce d'accommodement.

L'Assemblée d'Hamptoncourt, qu'*Elisabeth* n'avoit pas eu le temps d'empêcher, la contrarioit trop dans ses vues, pour qu'elle permît de la continuer. Le 10 Janvier 1569, elle dit à son Conseil, que dans le cours des accusations réciproques, entre la Reine d'Ecosse & ses sujets, cette Princesse ayant refusé de répondre aux accusations, & le Comte *de Murray* désirant retourner en Ecosse, pour le bien & la paix du Royaume, elle le lui permet à lui & à ceux de son parti, *quoiqu'ils n'aient fourni aucune preuve qui puisse lui faire concevoir une mauvaise opinion de sa bonne sœur*, & d'y rester jusqu'à ce que la Reine allègue quelque chose contr'eux. *Cécil* tint le même discours en présence des membres du Conseil privé, & devant les députés de *Marie*; il ajouta que les Comtes *de Murray* & *de Morton* avoient appris qu'on répandoit des bruits à l'égard du meurtre de *Henri Stuart*, & qu'ils y étoient mêlés; qu'avant son départ, le Comte *de Murray* avoit voulu être confronté avec les Députés de la Reine, pour

apprendre d'eux s'ils prétendoient l'accuser de ce crime, au nom de leur Souveraine, ou en leur propre nom. L'Evêque de Rofs, fommé par *Cécil* de répondre à cette demande, fentit l'adreffe de ce piège; mais il répliqua qu'au nom de fa Souveraine & par fes ordres, il étoit chargé de les accufer; que fes ordres écrits avoient été remis à *Elifabeth*, l'année précédente, & que *Marie*, Reine d'Ecoffe, les déclaroit auteurs, machinateurs & fauteurs de cet affaffinat; qu'il les accufoit donc & fourniroit les preuves. A cette réponfe, le Comte *de Murray* fubftitua l'audace à la fermeté d'un homme innocent. Il offrit de défendre fa caufe en préfence de la Reine d'Ecoffe, & d'être admis devant elle. L'Evêque lui répliqua qu'il n'étoit pas néceffaire de porter fi loin fa défenfe, puifqu'ils étoient chargés par leur Souveraine de l'entendre, & qu'*Elifabeth* avoit reçu les accufations de la Reine d'Ecoffe, fignées de fa main. *Murray* n'infifta point, & partit fans demander à voir ces accufations.

Dans ces entrefaites, les Comtes de *Huntley* & *d'Argile*, bien con-

vaincus que *Marie* étoit innocente du meurtre de *Henri Stuart*, & que *Murray* en étoit coupable, offroient publiquement de le soutenir par la voie des armes, & lui envoyèrent un cartel, déclarant que, s'il ne l'acceptoit point, il devoit être réputé coupable & convaincu de ce meurtre. Dans un temps où ces sortes de combats étoient regardés comme un jugement de Dieu, les refuser étoit se condamner soi-même; & *Murray*, qui avoit montré du courage à la guerre, se condamna dans l'opinion publique, en refusant le cartel.

*Marie* avoit beaucoup de partisans en Angleterre; le Duc de *Norfolck* étoit de ce nombre: c'étoit le plus grand Seigneur du Royaume. Il se flatta d'obtenir la main de la Reine d'Ecosse, & s'engagea pour elle dans de fausses négociations avec *Murray*, qui les trompa tous deux. *Elisabeth*, instruite de cette intelligence, fit transférer *Marie Stuart* au Château de Tutbury, où elle fut gardée plus sévèrement que jamais. Cependant le Duc *de Norfolck* s'étoit fait un parti

à la tête duquel il devoit enlever la Reine d'Ecosse, & la remettre sur son Trône. Ce dessein fut découvert par les espions d'*Elisabeth*, le Duc de *Norfolck* arrêté & mis à la Tour, & *Marie* transférée encore à Coventry, & traitée sans aucun ménagement. La détention de *Norfolck* fit prendre les armes à ceux de son parti, mais il leur écrivit lui-même que son projet n'avoit jamais été d'en venir à une sédition, & qu'il les prioit de poser les armes. *Elisabeth*, effrayée de tous les soulevemens qui se faisoient en faveur de *Marie*, fut sur le point de consentir aux propositions de *Murray*, qui demandoit qu'elle s'en débarrassât en la livrant entre ses mains.

Cependant *Murray* se rendit en peu de temps si odieux par sa tyrannie, & par le bruit qui s'étoit répandu qu'il avoit proposé aux Lords *Hume* & *Grange*, de se défaire du jeune Prince d'Ecosse, que tous ceux-mêmes qui l'avoient servi dans ses crimes, l'abandonnèrent avec effroi. Il ne voyoit plus, lorsqu'il paroissoit en public, que des hommes tremblans qui fuyoient à son approche, &

d'autres plus hardis qui osoient l'insulter. Enfin un Ecossois, porté par ses outrages au dernier dégré de fureur & de désespoir, délivra l'Ecosse, & vengea *Marie* d'un monstre, ennemi de sa patrie & de l'humanité. *James Hamilton*, pris à la bataille où *Marie* avoit été vaincue, s'étoit échappé de sa prison : *Murray* avoit confisqué ses biens. Mais sa femme, retirée au Château de Woodhouselee, croyoit pouvoir en jouir paisiblement. Le Régent ayant donné ce Château à l'une de ses créatures, envoya des soldats pour s'en emparer. La jeune femme y avoit fait cacher son mari, qu'elle aimoit tendrement; elle opposa quelque résistance, & cette fermeté favorisa la fuite d'*Hamilton ;* mais elle demeura seule en proie à des barbares, qui, sans respect & sans pudeur, la dépouillèrent & la chassèrent nue du Château, dans une nuit si froide, qu'avant le lever du soleil, on la trouva privée de tout sentiment & ensuite de la raison. Le jeune *Hamilton* fit serment de venger une femme adorée, & de périr, plutôt que de

laisser ce crime impuni. Dans son désespoir, il ne cacha pas même son dessein; tous ceux qu'il rencontra furent témoins de ses transports & entendirent ses sermens. Mais le Comte *de Murray* étoit devenu l'objet d'une haine si générale, que personne n'entreprit ni de calmer la rage du jeune *Hamilton*, ni d'en prévenir l'effet. Le 23 Janvier 1570, les Députés d'*Elisabeth* avoient reçu à Stirling une audience de *Murray*, pour traiter de l'échange de *Marie* avec le Duc *de Northumberland*. *Murray* se croyoit au moment d'un triomphe complet. Il falloit pour sortir de la Ville, passer par une rue, au haut de laquelle étoit une galerie de bois, où *Hamilton* l'attendoit. Il l'apperçut qui venoit lentement à cheval; le passage étoit resserré & rempli de peuple, il lui tira un coup de mousquet qui l'étendit mort. *Hamilton* ne fut point poursuivi; on lui laissa tout le temps de la retraite, & il passa aisément en France. *Marie* donna des larmes à la mort de son persécuteur, & demanda pour lui, à Dieu, miséricorde & clémence. La douleur *d'Elisabeth* fut

différente ; elle s'écrioit qu'elle avoit perdu le meilleur ami qu'elle eût au monde, & le plus dévoué à ses intérêts. Bien loin de rendre la Reine d'Ecosse au peuple qui la redemandoit, *Elisabeth* envoya des troupes pour réprimer leur zèle, & ces troupes marquèrent leur route par une désolation générale, en détruisant, par le fer & par le feu, cinquante Châteaux & trois cent Villages.

On verra, dans le volume suivant, comment les entreprises que formèrent les partisans de *Marie Stuart*, & les puissances étrangères, pour la délivrer de la tyrannie d'*Elisabeth*, ne servirent qu'à fournir des prétextes à la Reine d'Angleterre pour faire tomber sur l'échafaud la tête de la plus belle & de la plus infortunée Princesse, dont elle avoit la foiblesse d'être jalouse : on regrette qu'une histoire si intéressante, soit délayée dans des détails infinis, qui ramènent sans cesse des circonstances tout-à-fait semblables, & qui ne devroient être indiquées qu'en peu de mots. L'Auteur a discuté ce fameux procès,

moins en Historien qu'en Avocat, & son mémoire beaucoup trop diffus, a du moins l'avantage de ne laisser rien à désirer pour l'éclaircissement d'une cause dans laquelle *Elisabeth* doit être condamnée au tribunal de l'univers & de la postérité. Mlle. *de Kéralio* a très-bien prouvé dans ses notes, l'infidélité de *Hume* & de *Robertson*, qui, pour disculper *Elisabeth*, ont voulu aussi justifier *Murray*, en altérant les témoignages historiques, en tronquant les faits, en supprimant les actes les plus authentiques, en opprimant enfin l'innocence & la vérité. Voilà pourtant de quoi sont capables des Philosophes; & voilà justement comme ils écrivent l'histoire. Après la lecture des discussions de notre Auteur sur toutes les impostures historiques de *Hume*, il est impossible de ne pas le regarder comme un homme faux, flatteur, perfide, traître à son devoir d'historien, & calomniateur public de l'innocence sacrifiée à la tyrannie.

Je suis, &c.

## SPECTACLES.

Les nouveautés se succèdent rapidement, Monsieur, à tous les Théâtres. Le 15, aux Italiens, *Célestine*; le 16, *Pénélope*, à l'Opéra; le 20, aux François, *la Maison de Moliere*. Je vais vous dire un mot des deux premières nouveautés, puis je vous entretiendrai plus à loisir de la dernière.

COMÉDIE ITALIENNE. *Célestine* est tirée du *Paysan généreux*, Anecdote des *Délassemens de l'Homme sensible*, de M. *d'Arnaud*: les Ouvrages de cet Ecrivain intéressant, ont fourni à la scène plus d'une situation touchante. Chez lui, c'est un Paysan Russe, un vrai Paysan, possesseur de la fille de son Seigneur, condamnée à périr, qui la respecte toujours; la rend ensuite à son père, & reçoit sa main pour prix de son respect & de sa délicatesse. Ici, la scène est en Languedoc: *Célestine* est fille du malheureux *Raymond*, Comte de Toulouse. Elle

alloit périr aussi, & on croit l'avilir en la livrant à un Paysan : mais ce paysan n'en a que l'habit ; c'est *Olivier de Rambaud*, fils d'un brave Chevalier, condamné & flétri par *Raymond* ; cette circonstance augmente encore le mérite de son action. Il emmène au fond des bois *Célestine*, suivie de sa Nourrice : il a pour compagnon un vieux Bûcheron, ancien Soldat de son père, qui le reconnoît. Tous deux prodiguent à *Celestine*, les soins les plus obligeans. Cependant *Raymond* revient vainqueur ; il apprend le sort de sa fille, & met à prix la tête du Paysan. Celui-ci va l'offrir lui-même : *Raymond* le condamne au supplice: *Célestine* accourt, déclare tout ce qui s'est passé : ce récit attendrit *Raymond*, qui accorde d'autant plus volontiers *Célestine* à son libérateur, qu'il est aimé d'elle, & fils d'un Chevalier, & d'un Chevalier envers qui il a été injuste. Le sujet est intéressant ; & pourtant la Pièce n'a eu qu'un succès médiocre. Cela vient apparemment de ce que l'Auteur n'en a pas tiré tout le parti possible, a été trop avare de situations, de scènes touchantes ;

Mme. *Dugazon* s'y est surpassée, & la Dlle. *Carline* sur-tout a été délicieuse dans le rôle du jeune Paysan. L'Auteur des paroles est M. *Mugnyot* ; M. *Brunon* est celui de la Musique, qui est souvent agréable, mais en général un peu monotone.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. *Pénélope* n'est qu'une reprise. L'Auteur, M. *Marmontel*, paroît avoir profité de plusieurs critiques que son Opéra avoit essuyées : il a supprimé le rôle inutile de *Laërte*; *Pénélope* reparoît au second Acte; le tombeau a disparu; en revanche, on nous donne un Ballet de plus, ce qui, à l'Opéra, vaut bien mieux; le dénouement sur-tout est changé : *Ulisse* demande des armes, attaque les Prétendans, triomphe d'eux, *Minerve* descend des Cieux dans une gloire, entourée des Muses & des Arts. Mme. *St. Huberty* a déployé dans cette reprise toutes les ressources de son art; tous les grands talens de l'Opéra se sont signalés dans un Ballet beaucoup plus considérable. La jeune Dlle. *Rose* y a donné les plus grandes espérances ; & cependant, malgré tous ces changemens, malgré le talent

de Mme. *St. Huberty*, le tombeau supprimé, le Ballet ajouté, les efforts réunis de tous les Danseurs, & la sensibilité délicieuse du Musicien, du célèbre *Piccini*, qui respire en mille endroits de cet ouvrage, le succès a été médiocre, & les applaudissemens froids & rares : c'est peut-être faute du sujet.

THÉATRE FRANÇOIS. *La Maison de Moliere*, ou *la Journée du Tartuffe*, représentée pour la première fois au Théâtre François, le 20 de ce mois; est traduite de l'Italien, de *Moliere*, Comédie en cinq Actes de M. *Goldoni*. Il s'agit ici de l'ouvrage du célèbre *Goldoni* : il en trace l'esquisse dans le second volume de ses Mémoires, & l'on reconnoît qu'en effet c'est la même Pièce que celle dont je vous rends compte. Je ne sçavois que penser de la mystérieuse annonce de la Pièce Françoise. J'ai été frappé d'abord, je l'avoue, de l'affectation avec laquelle on dissimuloit le nombre des Actes, en affichant seulement, *la Maison de Moliere*, *Comédie nouvelle*. Mais le jour de la représentation, ma surprise fut bien plus grande; on

annonçoit *la Maison de Moliere*, ou *la Journée de Tartuffe*, *Comédie nouvelle* : rien de plus. Point de petite Pièce à la suite. » Eh ! quoi (disois-je), » est-ce encore là du *Figaro* ? Cette » nouveauté est-elle si longue, si » considérable, qu'elle puisse suffire, » elle seule à toute la soirée ? *Moliere* ouvre la scène, *Moliere* lui-même en robe de chambre..... Quel plaisir de voir ce grand homme, à son secrétaire, composant, méditant ! Je vous l'avoue, Monsieur, j'ai cru le voir lui-même : il faut le dire, M. *Fleury* ne le représentoit point mal du tout : & *Goldoni* mérite encore mieux cet éloge ; car le caractère de *Moliere* est assez bien soutenu. Je gémissois seulement de voir *Moliere* dans les angoisses, dans les perplexités ; & je disois souvent tout bas : *pauvre Moliere ! pauvre Moliere !* La seconde scène a fait beaucoup rire : ce n'est pourtant pas la meilleure, à mon gré : vous vous rappellez la traduction de *Lucrèce*, les *Manuscrit* mis en papillotes, la *Perruque*, &c. Le fait est vrai ; je ne sçais cependant s'il devoit paroître sur la scène : quoi qu'il en soit, il a

fait plaisir ; *j'ai ri, me voilà désarmé.* Entre nous, Monsieur, je regrette moins la traduction de *Lucrèce* qu'une Comédie : quel dommage, si c'eût été *le Mysanthrope* ou *le Tartuffe !* je ne l'aurois jamais pardonné à *Lesbin*, (c'est le nom du Valet de *Moliere*, Valet naïf, mais peu intéressant dans la Pièce) ; comme c'étoit *Moliere dans sa maison* qu'on nous avoit promis, on nous l'a montré sous toutes les faces, grand Auteur, bon ami, bon maître, amoureux aussi. . . & pourquoi non ?

La sensibilité fait tout notre génie.

Il aime donc la fille de *la Berard* : il a avec elle une scène touchante. La mère, qui est jalouse de sa fille, & qui, par ambition, aspire à la main de *Moliere*, les surprend. *Moliere* feint de répéter avec elle, la scène d'*Orgon* & de *Marianne*. La *Berard* fait sortir sa fille, & reste seule avec *Moliere* : ici la scène s'est refroidie ; l'apparition de la bonne *Laforêt*, servante de *Moliere*, l'a rechauffée. On l'a applaudie avec transport ; & d'ailleurs, c'étoit Mme. *Bellecourt* qui jouoit ce rôle. *Moliere* sort, & bientôt entre discré-

tement un certain M. *Pyrlon*, un hypocrite, qui joue un grand rôle dans tout ceci ; peut-être un rôle trop considérable. Il distille son venin dans toute la maison. Il fait naître des scrupules dans l'esprit de cette pauvre servante ; il lui peint *Moliere* comme un méchant, un impie ; il lui persuade que par les soins qu'elle rend à son maître, elle est complice de ses abominables ouvrages ; il l'exhorte à quitter au plutôt cette maison infernale. . . . Il falloit en rester là ; car outre que la scène devient trop longue, il est invraisemblable que la fidelle, la bonne *Laforêt* se détermine à quitter *Moliere*, dans l'espoir d'avoir ailleurs six écus de profit de plus : que sa simplicité soit un mouvement subjuguée par les perfides insinuations d'un scélérat ; passe ; mais l'intérêt doit être sans pouvoir sur elle. La voilà donc décidée à quitter son maître. *Pyrlon*, content de ce côté, s'adresse maintenant à la *Berard* & à sa fille : il perce le cœur de sa fille, en disant que *Moliere* est aimé de la mère ; il empoisonne l'esprit de sa mère, en lui apprennant que *Moliere* est amoureux

de sa fille ; & après cette belle & sainte expédition, il sort. *Moliere* réparoît ; *Chapelle* vient le tourmenter, comme à son ordinaire ; il lui reproche son amour pour la *Charge*, il le raille sur ses amours, puis il va rire ailleurs : mais la *Thorilliere* arrive de Flandres : grande nouvelle. L'interdiction est révoquée, permission de jouer l'*Imposteur* : quelle joie ! que *Moliere* m'a fait de plaisir en ce moment ! *Je vous tiens, fourbes, imposteurs*, dit-il : ce beau mouvement m'a transporté : M. *Fleury* l'a bien saisi. Mais sa joie est de courte durée. La *Berard* vient lui déclarer qu'elle ne jouera point dans l'*Imposteur*, que sa fille n'y jouera point non plus. Quel désespoir ! prières, reproches, il met tout en usage, mais en vain. Il lui rappelle ses engagemens envers le public : eh ! bien, je serai malade, dit-elle. Et en effet, voilà les vapeurs qui la prennent, & elle sort en jettant les hauts cris : *pauvre Moliere !* ai-je dit tout bas ; & plus bas encore, j'ai dit : *pauvres Auteurs !* car il y a encore des *Berard*. Ce n'est pas tout : *Laforêt* vient lui demander son congé ; je le

répète, je ne puis me faire à cette idée, & j'ai été révolté d'entendre *Laforêt* dire à son bon maître, qu'elle le quitte pour aller dans une maison, *où elle aura six écus de profit de plus, sans compter les étrennes*.... Je me hâte au surplus, de vous annoncer qu'elle ne sortira point; que ce n'est chez elle qu'une erreur du moment. *Moliere* sort désespéré. La *Thorilliere* reçoit la visite de deux courtisans, qui demandent à être placés. La scène est digne de *Goldoni*, digne de *Moliere*. C'est quelque chose de fort plaisant, que de les voir juger *Moliere* avec une aisance, un ton tranchant, d'entendre l'un d'eux, demander si *Moliere* ira jusqu'à vingt-cinq ans; l'autre répond qu'il ira un peu plus loin; & *Chapelle* se joignant à eux, croit dire beaucoup, en soutenant que *Moliere* vaut mieux que *Scaron*. Et cependant *l'homme étoit Moliere*. Les larmes m'en viennent aux yeux. La *Thorilliere* a calmé l'esprit de *la Berard*; elle jouera, ainsi que sa fille: *Moliere* est content. Il l'est tout-à-fait: *Laforêt* demande grace, & prie *Moliere* de la garder: elle rend un compte naïf de tout ce

que *Pyrlon* lui à dit. *Moliere* médite une vengeance sanglante. Il dicte à *Laforêt*, son rôle. Elle le joue fort bien. *Pyrlon* revient ; sous prétexte qu'il fait chaud, elle le débarrasse de son manteau & de son chapeau : on entend du bruit ; c'est *Moliere* : *Laforêt* le fait entrer dans un petit réduit, où l'on mettoit le charbon. *Moliere* se saisit du manteau & du chapeau ; quel trésor : *quelle physionomie a ce chapeau*, dit-il, il est déjà tout habillé pour jouer *Tartuffe*. La *Berard* & sa fille paroissent aussi tout habillées ; on part pour aller à la Comédie, & le troisième acte finit . . . . . . . . . . .

Or, Monsieur, sçavez-vous ce qui est arrivé alors... je vous le donne à deviner en dix; mais vous ne le devineriez jamais. Il faut vous le dire : on a joué *Tartuffe*... Quoi, *Tartuffe* ? Oui, *Tartuffe*, la Comédie toute entière, en cinq Actes. Vous jugez si le public a été surpris ! sa surprise cependant n'est venue que par dégrés ; car une grande partie des spectateurs a cru d'abord que ce n'étoit qu'une répétition de quelques scènes du *Tartuffe* ; mais quand on a vu le second

Acte succéder au premier, & le troisième au second, on a reconnu que c'étoit *Tartuffe* qu'on jouoit tout de bon. Alors....' il faut le dire, on a trouvé *Tartuffe* même un peu long, on a tiré les montres : à 9 heures, *Tartuffe* n'étoit pas encore fini. Et je ne sçais si c'étoit prévention, ou lassitude, ou dépit d'être ainsi trompé ; mais *Tartuffe* a paru moins bien joué qu'à l'ordinaire. M. *Fleury* même, qui représentoit pour la première fois, le rôle de *Tartuffe*, n'a pas tout-à-fait répondu à l'attente du public ; & tout en applaudissant à son costume, à son maintien, & sur-tout à son zèle, on a trouvé son débit, son ton, trop monotone : au surplus, cela n'a rien diminué du plaisir qu'il avoit fait dans le rôle de *Moliere* ; & on le lui a bien prouvé à la fin du spectacle. Enfin, *Tartuffe* a fini ; & ici une partie du public a encore cru que tout étoit dit, & se disposoit à partir : point du tout, graces à la célérité des Acteurs à se deshabiller, un coup de fiflet nous a fait reparoître l'intérieur *de la Maison de Moliere* ; de manière qu'après un petit entr'acte de 5 Actes, le quatrième

acte a commencé. *Lesbin* veut annoncer à *Laforet* le grand succès de l'*Imposteur*, récit qui auroit été plus piquant dans toute autre circonstance ; car je le répète, *Tartuffe* n'a point réussi ce jour là : *Pyrlon* sort de son réduit ; & en vérité si j'en juge par moi, qui étois assis, & qui cependant ai trouvé le temps bien long, il l'a dû trouver bien autrement lui, qui étoit courbé dans un coin plein de charbon : ce qu'il apprend ne le guérit pas : il apprend que l'*Imposteur* a été joué, qu'il a été aux nues, & que *son manteau & son chapeau* ont contribué au succès; il devient furieux ; il veut se jetter sur *Laforêt* : elle le repousse avec un manche à ballai ; *Pyrlon* s'enfuit : le public rit en cet endroit. Je ne trouve pas cela fort plaisant. Depuis ce moment la pièce décline visiblement ; *Moliere* reparoît pourtant, & on rend à M. *Fleury* les applaudissemens qu'on avoit refusés à *Tartuffe* ; j'aurois voulu qu'en ce moment *Pyrlon* eût été là, que *Moliere* l'eût accablé de ses mépris, eût déployé devant lui sa joie, &c. &c. point du tout, à peine s'occupe-t-il un moment de

*Pyrlon* : il est vrai qu'il n'a pas même le temps de savourer sa joie, & de jouir de ses succès & de sa gloire ; la *Berard* vient le tourmenter, ce qui a paru fatiguer le public. Il n'a pas cru devoir mettre autant d'intérêt que l'Auteur aux transports jaloux d'une Comédienne, à l'amour passionné de *Moliere* pour une jeune Comédienne, & à son mariage avec elle : delà des ris, des huées, injustes souvent, il faut en convenir. *Moliere* étoit un honnête homme : il aimoit tout de bon la fille de la *Berard*. J'aime à croire qu'il n'y avoit jamais rien eu de sérieux entre lui & la *Berard*. Mais enfin le public n'a point voulu faire toutes ces réflexions. Peut-être aussi a-t-il voulu se venger de la longue attente où on l'avoit laissé, & il a témoigné son mécontentement pendant toute la dernière moitié du quatrième & dernier Acte : il faut l'avouer aussi, ce dernier Acte est très-foible, il n'y a presque rien ; & peut-être falloit-il finir la pièce au moment où l'on va jouer *Tartuffe*. On a appellé l'Auteur mais foiblement ; de sorte que l'on n'a pas même été à portée

d'apprendre qui il étoit. Quoi qu'il soit, on doit lui sçavoir gré d'avoir enrichi la scène Françoise d'un ouvrage de *Goldoni*, qui, à tout prendre, a son mérite. Les trois premiers Actes vont assez bien : le caractère de *Moliere* est bien soutenu ; celui de *Laforêt* est d'après nature, aux six écus près : la *Thorillière* est un rôle agréable : *Chapelle* pouvoit être plus piquant, mais il a beaucoup de mots très-heureux. La scène des *Marquis* est comique. *Pyrlon* domine trop dans la pièce, & puis le voisinage du vrai *Tartuffe* lui a fait bien du tort. Qu'on supprime cette addition d'une Comédie en cinq Actes ; qu'à l'exemple de *Goldoni*, on suppose seulement que la Comédie de *Tartuffe* ait été jouée entre le troisième & quatrième Acte ; & qu'à *la Maison de Moliere*, on joigne une autre Comédie de *Moliere* en trois Actes, comme il paroît que cela aura lieu, & j'ose répondre du succès ; c'est *Moliere* dont il s'agit, & c'est *Goldoni* qui le fait parler : l'ouvrage peut-il manquer de réussir ?

Je suis, &c.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE XXII.

*Considérations sur les Richesses & le Luxe, avec cette Epigraphe :*

Aurea nunc verè sunt sæcula.

*A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez la veuve* Valade, *rue des Noyers.*

DANS la décadence du goût & du génie, les esprits se portent naturellement vers les sciences qui n'exigent que des observations & des raisonnemens : la politique & la morale qui ne doivent jamais être séparées ; l'histoire qui prête à l'une & à l'autre tant de lumières ; voilà les véritables sciences,

les plus dignes de l'homme, les plus essentielles à son bonheur : ce ne sont pas cependant les plus à la mode. La chymie, la physique, l'histoire naturelle & les différentes parties des mathématiques, occupent le premier rang, quoiqu'elles soient beaucoup moins nobles & en quelque sorte, étrangères aux mœurs & aux qualités sociales ; ce sont aussi les sciences que l'on cultive avec le plus de succès, parce qu'elles sont soumises à l'expérience & au calcul, & qu'elles présentent à l'esprit des objets sensibles & déterminés, sur lesquels on ne peut pas déraisonner comme sur la morale & la politique.

Les Philosophes & les Moralistes modernes ont absolument réformé l'art de gouverner les sociétés. Leur principe est tout-à-fait différent de celui des anciens Législateurs. Les sages de l'antiquité établissoient les vertus & les mœurs comme l'unique base de la prospérité publique : il n'est plus question de cela aujourd'hui ; c'est l'argent qui est le fondement de toute la politique moderne ; tous les Ecrivains

de l'antiquité se sont élevés contre le *luxe* d'une voix unanime. Aujourd'hui le *luxe* est préconisé comme avantageux & même nécessaire : la servitude d'un peuple immense qui se consume de travaux pour irriter & assouvir les passions d'un petit nombre de riches ; voilà ce qu'on décore du beau nom d'industrie ; dans le systême actuel, les hommes ne sont point estimés par ce qu'ils sont réellement, mais par ce qu'ils possèdent ; le meilleur citoyen est celui qui a le plus à dépenser & qui dépense le plus. C'est sur les profusions de l'orgueil & de la débauche, qu'est fondée cette précieuse circulation qui vivifie le corps de l'Etat ; les mauvaises mœurs sont devenues le principe du bonheur public ; cet excès de corruption étoit réservée à un siécle philosophique, & jusqu'à nos jours, on avoit regardé le *luxe* scandaleux de quelques riches, comme une insulte faite à la misère du peuple, & non comme la source de l'abondance publique.

Il est vrai que, par une suite des vices du Gouvernement, l'inégalité

des fortunes s'est augmentée si prodigieusement, qu'il faut, pour qu'une Nation entière ait du pain, qu'un petit nombre de stupides *Crésus* s'abandonne à toutes les extravagances que peut suggérer l'ivresse de la prospérité; mais cet état violent & monstrueux, qui avilit l'humanité, qui détruit toute les vertus & dégrade toutes les ames, ne doit pas être présenté comme un état florissant, comme le triomphe des arts, de l'industrie & du commerce, comme la perfection de la société; & il ne faut pas ériger en chef-d'œuvre de la politique, l'affreux palliatif d'un mal peut-être incurable.

Je vous ai déjà rendu compte, Monsieur, d'un très-bon ouvrage de l'Abbé *Pluquet* sur le *luxe*; l'Auteur en a parlé en moraliste plutôt qu'en politique; il l'a considéré tel qu'il est dans le cœur de l'homme, plutôt que tel qu'il existe dans la société; il en a décrit les causes, il en a exposé les effets, beaucoup mieux qu'il n'a fait connoître en quoi il consiste; son livre d'ailleurs, excellent pour le fonds, n'a

pas une forme agréable ; le ſtyle en eſt lourd, diffus, & il faut acheter par un peu de fatigue, l'inſtruction qu'on y trouve. Celui que je vous annonce, eſt plus piquant, plus léger, & cependant plus profond ſur ce qui concerne l'adminiſtration publique. Il enviſage le *luxe* en lui-même plutôt que ſon influence ſur les mœurs ; il eſt plein de recherches curieuſes & inſtructives ſur l'hiſtorique du *luxe* en France ; & quoiqu'il écrive toujours en homme du monde, en politique, & non point en déclamateur ; quoiqu'il ne s'érige point en cenſeur de la corruption générale, par-tout il repréſente le *luxe* comme plus capable d'appauvrir que d'enrichir un Etat. Les inventions ingénieuſes des arts, l'élégance & la commodité des maiſons, la richeſſe & le goût des ameublemens ; cette multitude de tableaux, de ſtatues ; cette quantité prodigieuſe de bijoux, plus précieux encore par le travail que par la matière ; cette foule de chars leſtes & brillans, d'équipages magnifiques, les étoffes autrefois les plus rares & les plus chères, devenues le

partage de presque toutes les classes; cet éclat trompeur, cette vaine apparence de richesses qui fascine les yeux, annonce une véritable misère: elle prouve les jouissances d'un petit nombre & les privations d'un plus grand; elle atteste que l'or est de plus en plus concentré dans un petit cercle, & que ceux qui le possèdent, en abusent pour acheter les sueurs du peuple à bas prix. La plûpart des objets que nous regardons comme des richesses, ne sont que le produit de la conjuration des riches contre le peuple. L'éclat que répand au loin la quantité de métaux concentrés dans la capitale, attire sans cesse les agriculteurs; les campagnes se dépeuplent, & leurs habitans viennent périr dans cet atmosphère de vices, de misère & d'opulence.

« Je suppose, dit l'Auteur, que la » servitude existe encore de nos jours. » Que feroit le propriétaire de mille » esclaves? il exigeroit d'eux un tra» vail tel, qu'il voudroit, & leur don» neroit en échange le plus étroit » nécessaire; il pourroit faire bâtir,

» il pourroit appliquer ses esclaves à
» tous les métiers, acquérir dans peu
» des meubles de tout genre & d'un
» travail précieux. Supposons ensuite
» un propriétaire qui emploie des
» hommes libres; chaque journée lui
» coutera quatre fois plus : il obtien-
» dra donc quatre fois moins d'ou-
» vrage.

» Le numéraire étant concentré
» dans un petit nombre d'hommes,
» par l'extrême inégalité des fortunes,
» & toutes les causes qui la favorisent,
» il en résulte un inconvénient sem-
» blable à celui de l'esclavage.

» La conjuration des riches produit
» une servitude réelle pour les pau-
» vres; mais l'esclave est moins à
» plaindre qu'un paysan, qu'un arti-
» san, en ce qu'il a de moins l'inquié-
» tude du lendemain, la crainte d'une
» maladie qui le prive de pain lui &
» sa famille. L'intérêt de son maître
» est de lui donner une subsistance
» convenable dans l'état de santé, &
» de le faire soigner dans ses maladies ».

On remarque dans les dépenses &
le *luxe* des anciens, un caractère d'élé-

vation & de grandeur inconnu aux modernes. Ils bâtissoient des Temples, des portiques, ils élevoient des arcs-de-triomphe ; & nous ornons des boudoirs. Autrefois les seigneurs François se distinguoient par un faste utile, par une magnificence noble ; ils entretenoient une foule de gentilshommes, leur maison étoit remplie d'une foule d'écuyers & de pages.

« Lorsque le nombre des riches s'est » multiplié, lorsque l'opulence de plu- » sieurs a surpassé toutes les propor- » tions connues, ils ont été humiliés » des distinctions qui mettoient un in- » tervalle entre leur état & celui des » grands. Il semble que, ne pouvant » s'élever jusqu'à eux, ils aient fait » leurs efforts pour les rabaisser à leur » niveau en leur inspirant le goût du » *luxe*, sûrs de les surpasser dans ce » genre. Par ce moyen, ils les ont » habilement fait renoncer au faste, » qui caractérisoit leur supériorité » réelle. Les grands, séduits par l'at- » trait du *luxe*, ont abandonné tout » ce qui tient à la représentation ex- » térieure ; ils n'ont donc plus paru

» précédés de gentilshommes : ils ont
» cessé d'avoir des pages. L'élégance
» a succédé à la magnificence ; le *luxe*
» a remplacé le faste. La Noblesse est
» descendue de son rang pour com-
» battre de richesses à richesses avec des
» hommes obscurs, dont l'argent for-
» moit seul l'existence ; elle a éprouvé
» dans cette lutte le désavantage le
» plus marqué. Dédaignant des em-
» plois utiles dont les profits énormes
» alimentent le *luxe* de la finance,
» elle s'est ruinée pour l'égaler, &,
» corrompue par elle, s'est trouvée
» dans peu, trop heureuse de recourir
» à son alliance pour pouvoir conti-
» nuer à l'imiter. Les terres les plus
» considérables ont été possédées par
» des hommes nouveaux, & la vassa-
» lité réduite à de vaines formules.
» Le changement continuel des pro-
» priétés fait disparoître le respect
» profond des vassaux, fondé sur
» l'antiquité de la naissance & de la
» possession du fief. La dénomination
» de *seigneur* n'a plus signifié qu'un
» *propriétaire*.

» C'est ainsi que par sa nature, la

» richesse tend à mettre tout au même » niveau, subjugue toutes les opi- » nions. Il ne peut y avoir en quel- » que sorte ni rang ni prérogatives » qui balancent son pouvoir souve- » rain. Elle doit tout avilir, à com- » mencer par la vertu, son plus dan- » gereux ennemi : elle triomphe d'elle » par le ridicule.

« La société des joueurs donne une » image sensible des effets de la ri- » chesse. Les rangs se confondent ; » les dignités s'oublient, lorsque l'ava- » rice & le besoin d'être vivement » agité rassemblent plusieurs personnes » autour d'une table. Le plus vil des » hommes par ses mœurs, par son » rang, se trouve tout d'un coup assis » à côté d'un Prince, transporté au- » près d'un Monarque. Le puissant » attrait de l'or fait taire l'orgueil ; » & force les plus superbes à souffrir » une familiarité qui tient de l'égalité ».

Une Académie vient de couronner un Discours sur l'utilité de la décou- verte d'Amérique, dont le style est fort éloquent, mais dont les principes sont faux & dangereux : l'abondance

du numéraire que cette découverte a répandue tout-à-coup en Europe, est la principale cause de ce *luxe* & de cette corruption dont les ravages s'augmentent tous les jours.

» Qui pourroit, dit notre Auteur, » fixer le terme où s'arrêtera la secousse » opérée par les richesses du nouveau » monde ? Un seul intérêt anime » tous les esprits. La science de l'im- » pôt occupe seule tous les politi- » ques ; l'homme d'état n'est plus » qu'un financier : tout est réduit en » chapitre de recette & de dépense. La » moralité de l'homme n'est plus digne » d'aucune attention : on ne voit plus » dans l'homme qu'un consommateur, » dont on épie les besoins pour les » assujettir à un impôt.

» Il n'y a plus de milice nationale. » Les armées ne sont pas en propor- » tion du territoire & de la population, » mais du numéraire qu'on peut ras- » sembler. On se procure des troupes » comme des manœuvres, & des Sou- » verains font commerce de leurs sujets » comme de bêtes de somme ».

Rien de plus difficile à définir que

le *luxe*. Plusieurs grands Philosophes se sont trompés sur sa nature. Notre Auteur le regarde, par rapport à l'état, comme un *emploi stérile des hommes & des matières*; & par rappport aux particuliers, comme *l'usage des choses dont le prix excède les proportions de la fortune*. Les richesses sont le principe du *luxe* qui n'en est jamais que l'abus. Voilà pourquoi les anciens Législateur avoient cherché autant qu'il étoit possible, à proportionner & à borner les fortunes des citoyens. Voilà pourquoi il étoit défendu, dans les premiers siécles de la République Romaine, de posséder plus de cinq cens arpens : les richesses qui s'acquièrent lentement par le commerce & l'industrie, sont bien moins funestes que ces fortunes soudaines qui se repartissent sur un petit nombre à la Cour & dans la capitale, & qui sont le fruit de l'intrigue & du hasard plutôt que du travail : ce sont celles-là qui enfantent le *luxe* dangereux & destructeur qui appauvrit les Etats. Elles ressemblent aux torrens qui, loin de fertiliser la terre, renversent & dé-

gradent tout ce qui se trouve sur leur passage : ces richesses subites enivrent les esprits, les remplissent de désirs déréglés. Lors du système, on vit des actionnaires devenus opulens en peu de jours, faire chauffer des ragoûts avec des billets de banque, pour avoir le plaisir de dépenser cinquante mille francs dans un repas.

Le *luxe* qui provient de cette cause, n'a d'autre racine que l'impôt. C'est le peuple qui, aux dépens de sa subsistance, fournit aux courtisans & aux financiers, à l'oisif rentier, les moyens de satisfaire leurs fantaisies. Les palais qui s'élèvent, les meubles précieux qu'ils renferment, sont payés par le peuple.

Le caractère des différentes Nations influe d'une manière très-marquée sur la nature du *luxe* : on lit avec plaisir dans l'Auteur, le portrait de la nation Françoise : quoique le fonds n'en soit pas neuf, la touche en est agréable & ingénieuse, & on ne s'attend pas à trouver de pareils morceaux dans un traité de finance & de politique.

» Il est un peuple à qui sa vivacité

» rend tout sensible à l'excès, à qui
» sa légéreté ne permet pas d'éprouver
» d'impressions durables. Il a plus
» d'amour-propre que d'orgueil ; il a
» besoin sans cesse, par cette raison,
» de l'opinion d'autrui pour s'estimer ;
» il est porté à se communiquer, à
» vivre en société. Ce n'est pas assez
» d'être grand dans cette Nation, il
» faut être aimable ; de faire de grandes
» choses, il faut dire des bons mots.
» Elle aime à être étonnée, elle se
» lasse d'admirer. Le besoin que donne
» l'amour-propre du suffrage des au-
» tres, lui inspire une perpétuelle envie
» de plaire : delà cette politesse qui
» la caractérise. Elle n'est dominée
» par aucun sentiment profond : delà
» sa douceur & la facilité de ses mœurs.
» On trouve chez elle mille gens qui
» donnent l'idée d'*Alcibiade*.

» Ce peuple imite sans cesse &
» embellit tout ce qu'il imite. Il donne
» à tout un tour particulier qui naît
» d'un goût fin & exercé. Une déli-
» catesse outrée règne dans la plûpart
» des esprits. Elle est telle qu'un ridi-
» culeu suffit pour empêcher de rendre

» justice au génie, aux talens, à la
» vertu. La gaieté, cette facilité d'être
» intéressé, distrait, comme les enfans,
» par la plus légère circonstance, est
» un des principaux traits de son
» caractère. Elle se soutenoit en France
» au milieu des horreurs de la guerre
» des Armagnacs, des fureurs de la
» *ligue*, des troubles de la fronde.
» Un peuple léger, imitateur,
» doit être sensible à toute espèce
» d'éclat. Son inconstance doit empê-
» cher que les divers états de la so-
» ciété soient contenus dans leurs
» limites. Il doit préférer de vivre
» dans les villes, & sur-tout dans la
» capitale, où les rangs semblent se
» confondre. La mobilité des ima-
» ginations doit faire varier à l'infini
» les modes. Les ouvriers doivent être
» inventifs ; & les journées à bas prix.
» Beaucoup de gens doivent se ruiner
» sans jouir, & uniquement pour avoir
» l'air d'être riches. »

L'Anglois plus libre, plus indé-
pendant, moins frivole, moins social,
plus original dans ses goûts & dans
ses passions, dépense pour se satis-

faire, & non pour briller; il fait un emploi plus utile de sa fortune : chez lui, la répartition des richesses est moins inégale, parce qu'elles sont en général, fondées sur le commerce, acquises par le travail, l'économie & les talens.

L'Espagnol fier, paresseux, riche en métaux, a du faste plutôt que du *luxe* ; le défaut d'industrie concentre les richesses dans les mains de quelques grands seigneurs; ils ont tout, & le peuple rien.

L'Italien sobre & vain, a des tableaux précieux, de belles statues, de magnifiques palais, aux dépens de sa table.

Le *luxe* des pays du nord consiste en de somptueux festins, & dans un grossier étalage de l'or & de l'argent.

Les femmes, dans l'Asie, sont un objet de *luxe*; en Europe, & surtout en France, où elles sont souveraines, ce sont elles qui en inspirent le goût.

En France « tout fléchit devant la » femme, elle tient dans une main le » sceptre de la mode, dans l'autre le » glaive du ridicule. L'opinion publique

» n'eſt ſouvent que l'enfant de ſon ima-
» gination, la renommée que l'écho de
» ſa voix. La célébrité eſt en pure
» perte, ſon éclat s'obſcurcit, ſi la
» femme n'y ajoute le vernis de la
» mode. Foible par ſa nature, vaine
» par conſéquent, elle ſonge ſans
» ceſſe à montrer les forces qu'elle
» tient de ſa foibleſſe.

» La légéreté de ſon eſprit fait que
» tout ce qui eſt nouveau a des droits
» ſur elle. La vanité la rend ſenſible
» à tout ce qui a de l'éclat. Le crédit,
» la puiſſance, la célébrité, les déco-
» rations extérieures, ſont des moyens
» prompts pour obtenir ſes faveurs.
» Ambitieux de lui plaire, l'homme
» s'empreſſe de ſuivre ſes caprices,
» créateurs des modes. Elle aime les
» fêtes, parce qu'elle a l'eſpérance de
» triompher par ſa beauté, de l'em-
» porter par ſa magnificence. Tel eſt
» le caractère eſſentiel des femmes.
» Le pays où elles règnent avec plus
» d'empire doit avoir un plus grand
» *luxe* que tout autre.

» Une ſociété, où les femmes
» dominent, reſſemble aux pièces de

» théâtre où elles ſont le principe &
» le but de l'intrigue, & détermi-
» nent le dénouement. L'homme,
» dans une telle ſociété, doit ſe rap-
» procher de plus en plus de leurs
» mœurs & de leur eſprit; ſon objet
» principal eſt de leur plaire. Il faut
» qu'il ſçache ſe plier à leurs fantaiſies,
» qu'il adopte leurs goûts, leurs ſen-
» timens.

» Comment ne pas s'aſſimiler entiè-
» rement à la perſonne dont on étudie
» ſans ceſſe les penchans, dont on
» brigue avec ardeur le ſuffrage,
» à celle qui peut à la fois enivrer des
» plaiſirs de l'amour & combler des
» dons de la fortune. De ſon côté,
» la femme croit s'élever en ſe rap-
» prochant de l'homme; elle renonce
» aux vertus de ſon ſexe, qui ne
» ſont plus à ſes yeux que des pré-
» jugés. Dans cette émulation réci-
» proque, les deux ſexes doivent
» perdre leur caractère diſtinctif. »

Les détails ſur la fortune, dont quelques hommes puiſſans ont joui en divers temps, ne ſont pas l'objet d'une vaine curioſité; ils ſervent à

faire connoître les mœurs des siècles où ils ont vécu ; ils mettent à découvert la corruption des Gouvernemens, la prodigalité des Princes, le désordre des finances : quelle idée ne se forme-t-on pas de l'avidité des courtisans, sous le règne de *Henri II*, quand on se rappelle que la Duchesse *de Valentinois*, le Connétable *de Montmorency*, & le Maréchal de *Saint-André*, payoient des Médecins à Paris & dans les Provinces, pour être instruits d'avance, de la mort prochaine de ceux qui possédoient des charges, des emplois, des bénéfices? On soupçonna même quelquefois les Favoris de récompenser les Médecins pour leur rendre des services plus marqués que celui de les instruire.

La fortune du Connétable *Clisson*, sous *Charles VI*, peut être évaluée environ à vingt-sept millions de notre monnoie, ce qui est prodigieux pour le temps où il a vécu; ce Connétable, comme le Romain *Crassus*, auroit été en état d'entretenir une armée.

*Jacques Cœur*, Argentier de *Charles VII*, étoit Seigneur de quarante Pa-

roiffes. On peut jugerde l'immenfité de fa fortune, par une amende de quatre millions de notre monnoie, à laquelle il fut condamné : une partie de ces grands biens avoit été acquife dans le Commerce du Levant.

Un paffage des Mémoires du Maréchal *de Vieilleville*, donne une idée de la richeffe des habitans de Paris, au feizième fiécle : « il y a, dit-il, » dans Paris, plus de cent maifons de » trente mille livres de rente chacune; » environ deux cens de dix mille livres; » trois ou quatre de cinq à fix mille » livres ; & une vingtaine pour le » moins, de cinquante à foixante mille » livres de rente, tant en fonds de » rentes qu'en rentes conftituées ». Ces fortunes, en comparant le prix du marc & des denrées, peuvent être évaluées aux quatre cinquièmes en fus de plus. Ainfi, celui qui avoit trente mille livres de rente, en auroit aujourd'hui cent cinquante ; & celui qui jouiffoit de foixante mille livres de rente, trois cens. Il faut auffi remarquer qu'à l'époque dont il eft queftion, qui eft la feconde année après

la mort de *François premier*, Paris ne contenoit pas trois cens mille habitans, au lieu qu'il en contient aujourd'hui à-peu près sept cens mille.

On peut juger de l'opulence du Maréchal *d'Ancre*, & des moyens auxquels il en étoit redevable, par ce qu'en dit *Louis XIII*, en faisant part de sa mort au Parlement. « Il a volé » mes finances, & a baillé mes fermes » à qui bon lui a semblé, pour tel » prix qu'il a voulu ; s'est fait engager » les tailles de la Normandie depuis » la mort du feu Roi mon père, a » tiré de mon épargne, douze ou » quinze millions de livres, & depuis » sa mort on a trouvé dans ses po» chettes pour dix-neuf cens soixante» trois mille livres de promesses, de » *Feydeau*, *Camus*, & autres ses confi» dens ».

*Fouquet*, si célèbre par son *luxe*, sa magnificence, sa générosité envers les gens de lettres, jouissoit d'un revenu de quatre à cinq millions ; quoiqu'on eût beaucoup de reproches à lui faire, il fut trop rigoureusement puni ; sa disgrace ne fait honneur ni

à *Colbert*, qui se montra dans cette affaire, ingrat & perfide, ni à *Louis XIV*, qui mit dans la punition d'un homme de ce mérite, de la petitesse & de la cruauté. *Mazarin* étoit plus coupable que *Fouquet*, comme celui-ci le prouva dans ses Mémoires. La fortune de ce Cardinal est la plus considérable des temps modernes; & surpasse celle des plus opulens citoyens de la Grèce & de Rome. Ses revenus en Abbayes, charges, possessions montoient à seize millions. Pour les dots de cinq nièces & la part du Duc de Nevers, on compte dix-huit millions, qui en font trente-six de notre monnoie : il laissa à la célèbre & malheureuse *Hortense*, un héritage de quinze millions, qui en vaudroit aujourd'hui trente. Un an environ avant sa mort, il fit tirer chez lui une loterie composée de pierreries bijoux, meubles, étoffes, chandeliers de cristal, miroirs, tables, vaisselle d'argent, &c. Tout fut distribué en lots au Roi, à la Reine, aux Princesses, aux courtisans. Cette loterie fut estimée dans le temps, cinq cens

mille livres. Il n'y a point d'exemple d'une pareille magnificence dans un ſujet, & même dans le plus grand Monarque; mais *Mazarin* étoit plus que Roi. Quelqu'un de ſon temps a dit, en parlant de la manière dont il traitoit le Roi & la Reine, *jamais on ne fit une telle litière de la royauté.*

A la mort du Cardinal *Mazarin*, les revenus du Roi ſe trouvoient réduits à vingt millions, à cauſe des aliénations. En moins de trois ans, le déſordre des finances fut réparé; révolution qu'il faut attribuer moins encore au talent de *Colbert* qu'à l'extrême abondance de numéraire qui ſe trouvoit alors dans le Royaume : pour avoir une idée du *luxe* & de la magnificence de ce temps là, il ſuffit de jetter les yeux ſur cet article des remontrances du Parlement en 1617. » Sera fait défenſes aux particuliers » d'avoir vaiſſelle d'or, enſemble cu» vettes, baignoires, corbeilles & » autres vaiſſeaux d'argent, juſqu'aux » uſtenſiles de cuiſine, &c. »

*Louis XIV* dépenſa beaucoup pour ſes maîtreſſes & ſes bâtimens : *Colbert*

se plaignoit à lui-même de ce qu'il prodiguoit sans fruit & sans gloire, des sommes immenses pour embellir Versailles, tandis qu'il négligeoit le Louvre. *Votre Majesté*, lui dit-il entr'autres choses, *sçait qu'au défaut des actions éclatantes de la guerre, rien ne marque davantage la grandeur & l'esprit des Princes, que les bâtimens, & toute la postérité les mesure à l'aune de ces superbes machines qu'ils ont élevées pendant leur vie. O quelle pitié, que le plus grand Roi & le plus vertueux, fût mesuré à l'aune de Versailles! & toutefois il y a lieu de craindre ce malheur.*

Madame *de Fontanges* recevoit de *Louis XIV*, cent mille écus par mois, ce qui fait par an, sept millions de notre monnoie; il dépensa six cens mille francs pour un voyage que fit cette Dame à Villers-Coterets. Ce Prince enrichit aussi ses Ministres. *Colbert* a laissé plus de trente millions de notre monnoie, après avoir bâti Sceaux, & vécu avec splendeur pendant ving-trois ans qu'a duré son ministère. *Louvois* disoit, en bâtissant Meudon: *je suis sur mon quatorzième*

C'eſt vingt-huit millions de notre temps : d'après les immenſes poſſeſſions qu'il avoit en terres, on peut croire que ſon bien montoit à une ſomme pareille, ce qui forme une recette de cinquante ſix millions pendant ſon miniſtère.

Un des morceaux les plus profonds & les plus brillans de cet ouvrage, eſt la comparaiſon entre *Sully* & *Colbert*. Il donne avec raiſon, la préférence à *Sully*, qui s'eſt uniquement occupé de l'agriculture & des arts utiles, ſur *Colbert*, qui a tout donné aux manufactures & aux arts d'agrément. « L'administration de *Sully*, dit-il, me » préſente l'idée d'une lumière douce, » qui éclaire toutes les parties ; celle » de *Colbert*, l'image du fracas brillant » d'un feu d'artifice, qui laiſſe dans » une profonde obſcurité ».

On crie beaucoup aujourd'hui contre les richeſſes des Religieux, par une ſuite de cet eſprit faux, inquiet & turbulent, qu'on appelle eſprit de réforme, autrement eſprit philoſophique : on eſt en quelque ſorte ſcandaliſé que des hommes qu'on prétend

inutiles à l'Etat, possèdent de si beaux & de si vastes domaines : il faudroit d'abord demander à ces frondeurs, si cette foule de riches, qui, du produit de leurs terres, entretiennent vingt serrails dans la Capitale, & ne font servir leurs richesses qu'à la plus honteuse débauche, sont beaucoup plus utiles à l'Etat. Si les hommes ne sont estimés que par ce qu'ils consomment; les Religieux consomment autant & d'une manière plus honnête & plus utile; ils consomment sur le lieu, & rendent à la terre les fruits qu'ils en tirent; ils animent la culture, répandent par-tout l'abondance, font travailler les pauvres, soulagent les malheureux; leurs fermiers, plus à leur aise, mieux nourris, mieux logés, ont les plus riches atteliers d'exploitation, & sont en état de faire les plus grandes avances pour fertiliser des terres ingrates. Les Religieux n'ont point de jouissances de *luxe*; toutes leurs dépenses en consommations & en bâtimens, tournent au profit de la terre & des peuples, & ce seroit une calamité publique, si leurs possessions devenoient la proie

de quelques courtisans avides & insatiables, qui dissiperoient à Paris, en des fantaisies extravagantes, la substance de toute une Province.

Les propriétaires séculiers ont ils un droit plus sacré, plus inviolable sur leurs domaines, que les propriétaires réguliers. Les uns & les autres n'ont-ils pas reçu ces terres de leurs ancêtres ? Et s'il falloit remonter au droit primitif, on verroit que souvent les séculiers ont eu par force & par usurpation ce que les réguliers ont obtenu d'une libéralité volontaire. Les moines d'ailleurs, ont le titre de propriété le plus saint & le plus respectable, celui du travail; ces terres qu'ils possèdent aujourd'hui, ont été arrosées des sueurs de leurs ancêtres; elles ont été défrichées & en quelque sorte créées par ces pieux solitaires, dont les mains infatigables ont changé en campagnes fécondes, des marais & des landes stériles. Ce seroit donc attenter au droit de propriété, qui est le fondement de toute société, & que les Monarques les plus absolus doivent toujours respecter; ce seroit violer toutes les loix de l'hu-

manité & de la justice, que de songer à dépouiller d'aussi légitimes & d'aussi utiles possesseurs.

Le dialogue entre *Semblancay* sur-intendant des finances, pendu très-injustement sous *François I*, & l'Abbé *Terray*, contrôleur général sous *Louis XV*, est amusant & instructif. *Semblancay* y prouve très bien que *François I*, qui n'avoit que seize millions de revenu, étoit réellement plus riche que *Louis XV*, qui avoit trois cens soixante six millions.

Les idées de l'Auteur sur la répartition de l'impôt, sont très-justes & très-frappantes. Un dixième, une capitation la plus justement établie, enlèvent à-peu-près à l'homme jouissant de cinq cens livres de revenu, *soixante livres*. C'est dixmer sur sa subsistance. Que celui qui jouit de cinquante mille livres de rentes, paye dans une aussi juste proportion, ce qui n'est point à beaucoup près; quelle extrême différence entre le sacrifice de quelques jouissances d'agrément & celui du nécessaire! Il faut sans doute que le peuple paye en raison de ses facultés,

mais il eſt également juſte que le riche paye en raiſon de ſon ſuperflu. La quotité & le nombre des impôts diminueront ſenſiblement, quand le riche payera dans une juſte proportion.

« Mais les cris du riche ſe feront entendre, tandis que les gémiſſemens » du peuple ſont étouffés par la miſère » même, qui l'opprime & qui l'abat : » ſa voix languiſſante ne parvient que » confuſément dans cet immenſe loin» tain où il eſt de la capitale. La ſenſi» bilité n'eſt réveillée que par les » ſignes qui ſe manifeſtent autour de » nous. Cette mouche, auſſi bien or» ganiſée que l'éléphant, qui a un » inſtinct qui lui eſt propre, qui eſt, » comme tout autre animal, ſenſible » à la douleur, eſt écraſée ſans pitié » par l'homme le plus humain, tandis » qu'il ne pourroit, ſans être taxé de » cruauté, ſans éprouver un ſentiment » pénible, faire ſouffrir un oiſeau, » un chien, un chat. C'eſt en quelque » ſorte, la maſſe de l'objet, c'eſt la » manifeſtation des ſignes de la dou» leur, c'eſt le ſang qui coule, qui » excitent la compaſſion. Que les pau-

» vres cessent d'être à nos yeux, des
» fourmis & des mouches, dont les
» douleurs sont muettes par la dis-
» tance & l'éloignement de lieux; que
» les riches enfin soient imposés dans
» une juste proportion à ce qui excède
» leurs besoins réels, leurs réclama-
» tions seront plus sensibles, plus
» accueillies, l'impôt sera plus juste-
» ment réparti, & deviendra moindre.
» Si mes intentions, si mes sentimens
» consignés dans cet ouvrage, m'ob-
» tiennent une confiance qui m'en-
» hardisse, je publierai des réflexions
» sur l'impôt, sur les moyens d'une
» répartition équitable, qui sont la
» suite de cet Ouvrage. Peut-être que
» vint années de méditation, que la
» pratique jointe à la théorie de l'ad-
» ministration, me feront indiquer
» des moyens nouveaux que le génie
» perfectionnera. J'aurai assez vécu,
» si j'ai pu jeter quelque foible lumière
» dans une route où l'esprit de systême,
» l'ignorance, la routine & l'intérêt
» personnel, ont égaré depuis si long-
» temps.

Cet ouvrage est sçavant, sans pédan-

tisme, profond sans obscurité, hardi sans témérité; il offre les vues les plus saines, les idées les plus justes & les plus modérées sur un des plus importans objets de l'administration. On n'y trouve ni l'enthousiasme des économistes & des agromanes, ni le fanatisme des partisans du commerce, du crédit & des arts de *luxe*. Egalement éloigné des deux extrêmes, l'Auteur se renferme dans le juste milieu de la raison & de la vérité. Ces qualités essentielles sont relevées par une foule d'agrémens dont une pareille matière ne paroissoit pas susceptible; le style est clair, précis, élégant, souvent fort éloquent, énergique, semé de tirades brillantes. L'instruction est par-tout réunie à l'amusement, & le goût à la solidité.

Je suis, &c.



*LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire.*

C'EST toujours avec ſatisfaction, que je lis dans vos Feuilles, les traits de bienfaiſance que vous vous empreſſez d'y conſigner ; ne fût-ce que parce qu'ils m'atteſtent que, quoiqu'en diſe la perverſité, il y a encore ſur la terre de grandes vertus, & dans la république des lettres, de ſages Ecrivains qui ſçavent apprécier ces vertus & leur rendre un hommage pur.

J'ajouterai, ce me ſemble, au plaiſir que vous éprouvez à publier ces traits, en vous informant, non d'un acte paſſager, mais d'une continuité d'actes de bienfaiſance qui, depuis deux ans, ſe ſuccèdent ſans interruption, pour donner à l'Egliſe, des Officiers capables de maintenir ſa juriſdiction; aux Cours, des Magiſtrats inſtruits; au Barreau, des Orateurs vraiment éloquens ; à la ſociété entière, des conſeils profonds & éclairés.

Sublime inſtitution, dont la modeſtie

de son Auteur concentroit les avantages dans son cabinet ! mais que le bruit de ses sçavantes leçons de droit, qui bientôt vola de bouches en bouches au Palais, a rendu si célèbres sous le nom de *Conférences*, que malgré son inflexible fermeté dans le parti qu'il a pris de n'y admettre que des sujets propres à seconder ses vues, & d'éconduire, après un temps d'épreuve plus ou moins long, quiconque a quelques vices d'esprit ou de cœur, inalliables avec les devoirs à remplir dans une société de jurisconsultes ; déjà, vers la fin de la dernière séance du Parlement, l'émulation & les progrès avoient composé sa conférence, de quarante & quelques membres, dont je suis le dernier, si c'est le talent qui y assigne les rangs.

Aujourd'hui que l'admission en cette conférence est autant un objet d'ambition, qu'un titre de distinction & d'honneur, je vois une multitude de candidats, la solliciter pour la rentrée prochaine, & autour de M. l'Abbé *Rathier*, Avocat au Parlement de Paris, plus d'Auditeurs peut-être, que

n'en eurent les *Ariſtote*, les *Tribonien*, les *Papinien*, tant vantés.

Et comment ce patriote bienfaiſant n'en auroit-il pas une foule ? lui dont le facile & vaſte génie embraſſe, pour nous les enſeigner, (choſe inouie juſqu'ici) le droit romain, dans toutes ſes branches ; le droit françois, public, civil & criminel ; le droit canon ; le droit municipal ou coutumier ; la juriſprudence, tant ancienne que moderne ; & qui puiſe ſes leçons ſur toutes ces eſpèces de droit, non dans aucunes de ces compilations faſtidieuſes, ſous le poids deſquelles les preſſes gémiſſent, & qui font tant d'ignorans qui ſe croyent ſçavans, mais dans les ſources même ! Lui, qui poſsède l'art étonnant d'exercer ſur tous ces chefs & de toutes les manières poſſibles, notre ſagacité, par les formes de la procédure, par des plaidoyers, des conſultations, des mémoires, des précis, des analyſes, des diſſertations, des jugemens de toute ſortes de cauſes, dans leſquelles il nous donne lieu de diſcuter toutes les difficultés de droit imaginables, &

de résoudre ces difficultés, en motivant notre opinion ! lui qui, deux fois chaque semaine, sacrifie à ces exercices, avec l'indulgence d'un ami, plusieurs heures qu'il est obligé de dérober ensuite à son sommeil, pour ne pas les enlever à ses nombreux cliens !

Homme précieux à la France, à qui tu prodigues des soins purement gratuits, le fruit même de tes veilles & de tes épargnes, pour créer à ses citoyens, des défenseurs ; à ses tribunaux, des juges ; à son église, des appuis ; à ses loix, des oracles ! que ne te doit-elle pas ? de la gratitude ? Mais ton ame, immortel Abbé *Rathier*, n'est-elle pas gravée dans tous nos cœurs, par un attachement filial & par une reconnoissance qui nous survivra ? Qui de nous oublieroit les privations de tout genre dont tu t'es fait un devoir, pour avoir tout le temps de nous communiquer tes lumières, sans manquer aux obligations de ton état ; ces larmes de joie & d'attendrissement que ta sensibilité fait répandre à tes yeux, sur nos succès

dans la carrière que tu nous as ouverte ; l'affectueux épanchement de cœur dont tu nous fais goûter les délices, quand assis à ta table frugale, mais dont la gaieté assaisonne tous les mets, nous trouvons au milieu de nous, un père qui n'y revoit ses enfans, que pour serrer de plus en plus les liens de leur amitié mutuelle ! Dieu ! prolongez les jours d'un homme qui fait tant de bien !

Et vous, Monsieur, contribuez-y, je vous prie, en le propageant par la voie de votre Journal.

J'ai l'honneur d'être &c.

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur.
***

*A Paris, ce 28 Octobre 1787.*



# ACADÉMIE.

L'ACADÉMIE Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Marseille, tint sa séance publique le 25 août, Fête de *St. Louis*. Après le Discours d'ouverture de M. *Seimandi*, Directeur, M. *de Bastide*, nouvel Associé, prononça son Discours de remerciment, auquel le Directeur répondit. Ensuite M. *Masin* lut des Vers sur M. l'Abbé *Rayant*; M. *Gasin*, Associé, *un Mémoire sur les rapports des Loix avec les Mœurs & Coutumes des Peuples*; M. *Marin*, une pièce de vers sur *le Duc de Saxe Gotha*, régnant; M. *Capen*, un *Mémoire sur Libertat*; M. *Seimandi*, des *Observations sur La Fontaine*, par M. *de Bastide*. M. *Marin* termina la séance par la lecture d'une Fable.

L'Académie propose pour la dernière fois, pour sujet d'un Prix d'Eloquence (de 1200 liv.), l'*Eloge du Capitaine Cook*. MM. les Maire,

Echevins & Assesseur, ayant proposé en 1782, un Prix extraordinaire, auquel l'Académie délibéra de joindre une des Médailles réservées pour le *meilleur plan d'Education pour Marseille, considérée comme Ville maritime & commerçante*; ce Prix (de 1500 l.), n'ayant point encore été adjugé, l'Académie annonce que les Mémoires seront reçus jusqu'au 1er Mai de l'année prochaine. Elle propose pour sujet du Prix d'Eloquence : *Si l'extrême sévérité des Loix diminue le nombre & l'énormité des crimes.* Et pour sujet du Prix de Poësie : *les Troubadours*, Ode ou Poëme. Ces Prix, d'une Médaille d'or de 300 liv., seront adjugés le jour de *St. Louis* de l'année prochaine.



# GRAVURE.

*Première Leçon d'Amitié Fraternelle. Deux Epoux allant voir un de leurs Enfans en Nourrice, font embrasser le petit Nourriçon par son Frère aîné.*

CETTE Estampe, gravée par par M. *Délaunay* l'aîné, des Académies Royales de Peinture de Paris & de Copenhague, d'après feu *Etienne Aubry*, Peintre du Roi, de la grandeur de *l'Accordée de Village*, peut faire pendant *à la Demande acceptée*, gravée par M. *Bervick*; hauteur de 18 pouces sur 23 pouces & demi de large: prix 16 liv.

A Paris chez l'Auteur, Graveur du Roi, rue de la Bucherie, N°. 26.

Elle sera mise en vente le 10 Novembre prochain; les Amateurs qui

désireront se faire inscrire chez l'Auteur seront assurés d'avoir les premières épreuves ; & les personnes de Province sont priées de faire passer à l'adresse ci-dessus, la somme de 16 liv. avec une lettre d'avis, *le tout franc de port*, on leur fera parvenir l'Estampe dans une boëte, par la voye qu'elles indiqueront, ou par la diligence : pour les frais de la boëte on ajoutera 2 liv.



# *AVIS.*

Le Sr. KNAPEN Fils, Libraire-Imprimeur, rue St. André-des-Arcs, ayant obtenu un Privilége du Roi, pour un choix nouveau de *Contes en vers & d'Epigrammes*, dont il eſt dans l'intention de donner tous les ans un volume petit *in*-12, ſous le titre d'*Etrennes de Mnémoſyne*, ou *Recueil de Contes*, &c. 1 ɫt 4 ſ., prie MM. les Auteurs de lui faire paſſer, franches de port, des pièces de ce genre qui n'ayent point encore été imprimées. Celles qui ne lui parviendront pas aſſez tôt pour être inſérées dans le volume de 1788, dont il y a déjà pluſieurs feuilles de tirées, ſeront conſervées pour l'Année ſuivante. Il invite les particuliers qui déſireroient s'en procurer des exemplaires pour le

jour de l'an, à s'adresser aux principaux Libraires des Villes où ils résident ; & ceux-ci, à ne pas tarder à lui faire leurs demandes. Il espère qu'il sera en état d'y satisfaire dans le courant de Décembre.

Na. *MM. les Rédacteurs des Feuilles de Province, sont priés d'imprimer cet Avis.*

---

M. l'Abbé *Sicard*, Chanoine de *St. Severin* de Bordeaux, de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts, & de celle des Beaux-Arts de la même Ville, Secrétaire du Musée, a formé à Bordeaux un établissement en faveur des *Sourds* & *Muets* de naissance, sous les auspices de Mgr. l'Archevêque. Des citoyens généreux, des sociétés littéraires & bienfaisantes ont adopté plusieurs *Sourds* & *Muets*, & les entretiennent à leurs frais. Une personne de la plus haute considération de la même Ville, veut fournir à l'en-

tretien de deux autres infortunés. L'Instituteur invite ceux qui connoîtront deux sourds & muets dans la classe des pauvres, qui n'auront ni moins de dix ni plus de trente ans, à les lui adresser après l'en avoir prévenu.

Cet établissement a les plus grands succès.

---

*Description des moyens employés pour mesurer la base de Hounslow-Heath dans la province de Middlesex, publiée dans le vol. LXXV des transactions philosophiques par le Major Général* William Roy, *traduite de l'anglois; par M.* de Prony, *Inspecteur des Ponts & Chaussées: contenant, indépendamment du Journal historique des opérations, la description la plus détaillée de tous les instrumens dont on s'est servi, la manière dont on les a construits & étalonnés, & celle de les employer aux usages ordinaires; la description particulière d'un Pyromètre microscopique, le plus parfait qu'on ait encore exécuté, & dont on s'est servi pour évaluer la dilatation dont les diffé-*

*rens métaux sont susceptibles, à divers dégrés de chaleur ; précédée d'un discours préliminaire du traducteur, auquel il a joint trois tables, dont les deux premières sont destinées à rapporter au thermomètre de Réaumur & à la toise de l'Académie les opérations faites avec le thermomètre de Fahreinheit & le pied anglois, & la troisième, à présenter le résultat des expériences sur la dilatation des métaux, faites avec le pyromètre microscopique, & rapportées pareillement au thermomètre de Réaumur & à la toise de l'Académie ; suivie de deux tables, dont l'une contient le tableau général de la mesure de la base avec les corrections pour la réduction au niveau moyen de la mer, la température, &c. ; & l'autre, le résultat général des expériences sur la dilatation des métaux, jointe à une description détaillée de la forme, des dimensions & du poids des verges mises en expérience : le tout accompagné de planches, &c. A Paris, de l'Imprimerie de* Didot, *l'aîné* ; Jombert *jeune, rue Dauphine, 1787.*

# TABLE DES MATIERES

## CONTENUES

## DANS CE SEPTIEME VOLUME.

# L'ANNÉE
# LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVII.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME HUITIEME.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVII.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Poëmes sur la mort de* Léopold, *Duc de* Brunswick.

Le siècle où l'on parle le plus d'humanité n'est pas toujours celui où l'on sçait le mieux la célèbrer ; & quoique dans ce temps-ci sur-tout, les héros soient extrêmement rares, nous en avons encore plus que de Poëtes. L'imagination, la sensibilité, la chaleur, le naturel & le goût s'éteignent à la fois dans les Auteurs & dans les lecteurs ; on n'aime plus les vers, on ne s'y connoît plus. On rime cependant, on versifie, on aligne des hémistiches tantôt plats & rampans, tantôt emphatiques & boursoufflés ; tantôt maniérés & precieux, toujours insipides

& froids ; mais pour de la poësie, il n'en est plus question, & on peut lui appliquer ce que disoit le bon *La Fontaine* de l'amour.

Nous n'en avons ici ni vent ni voye.

Il faut du moins louer le zèle de cette foule d'Ecrivains qui se sont empressés d'offrir au héros de l'humanité, l'hommage, quoique foible, de leur Muse. *Horace* craignoit autrefois de ternir par la médiocrité de son génie, la gloire de *César* & d'*Agrippa*. *Boileau* avoit peur de flétrir les lauriers de *Louis XIV* en y touchant ; il est vrai que pour chanter des victoires & des conquêtes, le talent est peut-être plus nécessaire, parce qu'un pareil genre de mérite est plus brillant que solide ; parce qu'on ne peut supposer au Poëte d'autre motif que celui de s'associer à la gloire du Conquérant ; & s'il ne réussit pas, sa témérité & sa présomption n'ont point d'excuse ; mais quand il s'agit de louer des vertus, le cœur peut en quelque sorte suppléer au génie : le Poëte semble remplir un devoir sacré plutôt qu'obéir

à la voix de l'ambition, & s'il échoue
dans un si noble projet,

**Il a du moins l'honneur de l'avoir entrepris.**

En suivant l'ordre établi par l'Académie, la première pièce est celle de M. *Terrasse Desmareilles*, qui a remporté le prix : on y trouve de la sagesse, de la précision, de la netteté, de la justesse, une versification facile & coulante; ce ne sont pas là tout-à-fait les qualités distinctives d'une Ode héroïque. On voudroit y trouver ce beau désordre qui est un effet de l'art, des élans poëtiques, de l'enthousiasme, de grandes images, des idées sublimes, des traits de feu; & en faveur de ces beautés, on auroit pardonné beaucoup de fautes : l'Ode de M. *Desmareilles* est froidement régulière; le style en est correct, mais terne & compassé; la marche en est méthodique & monotone. Il n'y a presque rien à reprendre, mais encore moins à louer.

Le début me paroît élégant &

noble, mais il conviendroit mieux à une Ode morale & philosophique, qu'à une Ode héroïque :

J'insultois à la foible argile
Dont l'Eternel *en nous créant*,
Forma cet *ensemble* fragile
Que l'homme dispute au néant ;
Et ma raison guide infidelle
Jusques dans notre ame immortelle
Calomnioit l'humanité.
Brunswick m'apprend à la connoître,
Je sens qu'il aggrandit mon être,
Et je crois à ma dignité.

Muse, ô toi, qui des morts célèbres
Eternises le souvenir,
Si tu veux que mes airs funèbres
Retentissent dans l'avenir,
Donne-moi la sublime audace
Qui *soutenant le chant* d'Horace,
L'éleva jusqu'à Regulus,
Et qu'il en coûte pour m'entendre
Tous les pleurs que tu fis répandre
Sur le tombeau de Marcellus.

On a traité un peu trop sévèrement

la première ſtrophe, où je ne vois à blâmer que l'hémiſtiche *en nous créant*, qui eſt foible & proſaïque, & l'expreſſion *enſemble* qui eſt peu poëtique.

L'Auteur n'aime pas les lieux communs : ſa deſcription du débordement de l'Oder eſt un peu croquée ; cette ſtrophe a cependant le mérite du naturel & de la correction :

Arrêtez, voyez-vous ce père
Avec ſon fils abandonné
Sous ce toît foible & ſolitaire
Que les flots ont environné.
Chaque inſtant préſente aux victimes
Leurs tombeaux au fond des abîmes
Qu'entrouvrent les vents en courroux
Leurs cris ne ſe font plus entendre ;
Mais je les vois lever, étendre
Leurs mains vers le Ciel & vers vous.

L'héroïque dévouement de *Brunſwick*, & ſa mort déplorable n'ont pu échauffer la verve du Poëte : ces tableaux dont le ſujet eſt ſi intéreſſant, ſont du pinceau le plus foible, &

manquent absolument de coloris : mais voici une excellente strophe sur la pompe funèbre qui convient à Leopold :

Loin de nous cette pompe vaine,
Tribut de foiblesse & d'orgueil
Qui poursuit la grandeur humaine
Jusques dans la nuit du cercueil.
Nous n'irons point, flatteurs profanes,
Tourmenter ses paisibles manes
Par un faste indigne de lui.
Suivez sa dépouille mortelle,
Soldats dont il fut le modèle,
Malheureux dont il fut l'appui.

La dernière strophe me paroît aussi digne d'être citée, pour la justesse des idées & l'élégance de la versification :

Enfin sous un tombeau modeste
Le Ministre des Saints-Autels
Vient de renfermer ce qui reste
Du plus généreux des mortels ;
Sur son urne patriotique
Qu'embrasse le rameau civique
En traits de feu je veux graver :
» Digne des beaux siècles de Rome,

» Ci-gît un Prince qui fût homme,
» Et s'immola pour le prouver :

Cette pièce a sur-tout le mérite de la brièveté : peut-être la prédilection que l'Académie lui a témoignée, est-elle fondée sur la froideur géométrique, & sur le tour philosophique qu'on y remarque : c'est le ton de *la Motte-Houdard*, avec une versification plus coulante & moins dure.

Il y a plus d'essor lyrique, plus de force & de poësie dans l'Ode de M. *Noël*, qui a obtenu la première mention ; mais aussi beaucoup moins de netteté, de correction & d'aisance. Ses premières strophes sur-tout sont pénibles & martelées, l'idée même n'en est pas juste ; car les Muses ne dédaignent point de célèbrer les grands hommes de notre siècle : la flatterie même n'est que trop empressée à faire des géans de quelques nains, & à ériger en exploits héroïques, des actions médiocres & communes : quelques réflexions usées & que le style ne rajeûnit pas, sur l'esprit pacifique qui commence à s'introduire en Europe, sur

l'inhumanité des souverains qui vendent le sang de leurs sujets ; sur la gloire des bons Rois & des vrais citoyens ; un éloge de notre auguste Monarque & une allusion délicate à l'Assemblée des Notables ; tout cela forme un préambule un peu décousu & dont le désordre ne paroît pas toujours un effet de l'art, parce qu'il n'existe pas même entre les pensées une liaison imperceptible : d'ailleurs, la vigueur & l'énergie du style ne sauvent point cet écart pindarique ; & le Poëte même, en se perdant dans ses nues, paroît trop conserver sa tranquillité & son sang froid.

L'emploi peu exact des pronoms répand sur la versification de l'Auteur une sorte de gêne & d'embarras, qui se font sentir assez souvent : en voici un exemple dans une strophe dont l'idée cependant est assez belle :

Ombres guerrières, vous qui plaignez vos années
Pour d'illustres ingrats sous le fer moissonnées

*Dont* l'histoire & les Cours dédaignent les
exploits,
Cessez de *regretter un devoir légitime ;*
Une auguste victime
Meurt, & vient d'acquitter la dette de vos
Rois.

*Dont* se rapporte pour le sens, aux *ombres guerrières* ; & dans l'ordre de sa construction, il a l'air de se rapporter aux *années* ou aux *illustres ingrats*. Le principe général est, que les pronoms se rapportent toujours au nom qui précède immédiatement : cette observation minutieuse en apparence, est d'une nécessité absolue pour la clarté & la netteté du style. *Regretter un devoir*, est une expression entortillée; & *légitime* est une épithète oiseuse; car il n'y a point de *devoir* qui ne soit *légitime*.

Le Poëte entre enfin en matière, & peint le débordement de l'Oder :

Filles des monts voisins cent sources vagabondes
A la mer ont porté le tribut de leurs
ondes;

Il s'enfle, il gronde, il bat ses bords épouvantés,
Et bientôt franchissant sa barrière impuissante
La vague mugissante
S'élance & se *répand à flots précipités.*

Cette chute est trop foible & trop commune ; on attendoit un trait plus fier & plus énergique. *Il s'enfle, il gronde, il bat*, ce tour n'est pas harmonieux & d'un bon effet.

*Francfort s'émeut, & tout redouble encore sa crainte*
Des citoyens surpris dans cette humide enceinte
Les gestes supplians, les cris tumultueux,
La digue qui se rompt, & le toît qui s'écroule
Et les débris que roule
Du fleuve déchaîné le cours impétueux.

Le premier vers *Francfort s'émeut* est d'une mauvaise facture. Cette énumération, *la digue qui se rompt*, & le toît, &c., & les débris, &c., est un peu traînante dans un moment où

les tours les plus vifs ne le sont point encore assez ; *le cours impétueux du fleuve*, n'est pas plus vigoureux que *les flots précipités.* Et le Poëte en général ne termine point ses strophes d'une manière assez noble & assez frappante. Quelquefois ses chutes sont des antithèses, des rapprochemens peu convenables à la majesté du genre & à la grandeur du sujet ; par exemple :

Regrette les bienfaits moins que le bienfaiteur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vivez pour nous, ô Rois, & nous mourrons pour vous.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le péril, le bienfait, notre perte & nos pleurs.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voici cependant deux strophes qui méritent d'être distinguées, & qui sont fort bien faites.

Lorsqu'aux fiers aquilons, à la nuit, à Neptune,
Cesar dans un esquif expose sa fortune,

La victoire & l'Empire eſt le prix qu'il attend
D'un dévouement obſcur autant que volontaire
Quel eſt donc le ſalaire. . . . . . . . . . .
Ah! qu'il ſauve un ſeul homme, & Brunſwick eſt content.
Par un choc imprévu la timide nacelle,
Sous ſon noble fardeau *fuit*, *recule*, *chancelle*
Le héros voit la mort & pourſuit ſon deſſein
Il tombe; l'onde s'ouvre. . . . En vain il lutte encore . . .
Un gouffe le dévore,
Et les flots écumans ſe referment ſoudain.

Cette dernière ſtrophe eſt inférieure à la précédente, qui me paroît la meilleure de toute la pièce. *Fuit*, *recule*, ces deux expreſſions ſont mal placées; car *fuir* dit plus que *reculer*. Le dernier vers *& les flots écumans*, *&c.* eſt beau & fait image; mais ce qui en diminue beaucoup le mérite, c'eſt que deux ſtrophes plus bas, on le retrouve avec quelques légers changemens; le

Poëte s'est copié lui-même quand il a-dit :

*Le gouffre empoisonné se ferma pour toujours.*

Il étoit bien juste qu'en célébrant l'humanité de *Léopold*, le Poëte n'oubliât pas le Prince qui a proposé le sujet & le prix, & qui, par-là, s'est associé en quelque sorte, à la gloire du Duc *de Brunswick ;* mais M. *Noël* me paroît avoir amené cet éloge vers la fin de son Ode, d'une manière peu naturelle. Sa dernière strophe est remarquable par le vers qui la termine :

Sur ces bords, pour ravir à l'onde mutinée
De quelques malheureux l'obscure destinée
Brunswick finit des jours écoulés sans remords,
Il avoit préparé pendant leur court passage,
Chrétien, héros & sage
Par trente ans de vertus, la gloire de sa mort.

*Sur ces bords* est trop éloigné de *finit ses jours*. Cette Ode offre de belles pensées : la marche en est lyrique beaucoup plus que le style : la versifi-

cation est dure & embarrassée, & paroît annoncer un Auteur peu exercé dans ce genre de travail ; il y a quelques vers défectueux & mal cadencés ; tels que celui-ci :

Non, non, vos vertus sont d'un usage plus
doux.

Le mètre est bien choisi & plus convenable à la circonstance que celui de M. *Terrasse*; c'est le même dont *Malherbe* a fait usage dans ses magnifiques stances, sur le néant des grandeurs humaines. Sa marche a quelque chose de lugubre.

On vous a déjà mis sous les yeux, Monsieur, la pièce de M. *Morvan*, qui a obtenu la seconde mention, & qui renferme de grandes beautés.

Il n'a point été fait mention de M. *Ginguené* à l'Académie; puisqu'il n'a point concouru, mais il a les suffrages du public. Il s'est égaré sans doute dans son plan; il n'a pas sçu se renfermer dans les bornes du sujet, & il a violé le précepte si connu d'*Horace* :

*Nec gemino bellum trojanum orditur ab ovo.*

Il ne s'agissoit point de faire le panégyrique de *Léopold*, d'exposer un tableau de toute sa vie, il suffisoit de chanter son dévouement & sa mort héroïque. Il y a donc dans le Poëme de M. *Guinguené*, des longueurs, des inutilités, des choses foibles, traînantes, & même de mauvais goût : mais par combien de beautés ces défauts ne sont-ils pas couverts ? compte-t-on les fautes en Poësie ; un trait de génie ou de sentiment, n'est-il pas préférable à un ouvrage tristement régulier, où l'on n'apperçoit pas une étincelle de talent ? Si de tous les Poëmes composés à l'honneur de *Léopold*, le meilleur est celui où il y a le plus de verve, de chaleur, de sensibilité, d'images, en un mot, de Poësie, M. *Ginguené* doit l'emporter sur tous ses rivaux.

Son début est une belle période poëtique, d'une grande & antique structure :

Si dans un rang obscur d'intrepides humains
S'offrant pour leurs égaux à des périls certains

Ont par un beau trépas illuſtré leur mémoire,
Si la patrie élève au temple de la gloire
Celui qui pour défendre un Monarque adoré,
Victime du devoir, à la mort s'eſt livré;
Quels hommages, quels vœux, quelle reconnoiſſance
De quels marbres publics la muette éloquence
Sera le digne prix du trépas généreux
D'un Prince dévoué pour d'obſcurs malheureux;
Pour ce peuple courbé ſous le poids des miſères,
Vulgaire mépriſé par des Princes vulgaires?

Quelle fraîcheur, quelle légèreté, quelles graces dans les vers ſuivans:

Il vient jeune, charmant, dans l'âge de l'erreur,
Mais d'un tribut honteux, il affranchit ſon cœur,
Repouſſant les poiſons dont cet âge s'enivre,
Déjà pour la ſageſſe il ſe hâtoit de vivre.

Ainſi le lys des champs né des pleurs du matin,
Et dont les vents du ſoir vont trancher le deſtin,
Fugitif ornement des campagnes fleuries,
S'empreſſe de briller au milieu des prairies.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il marche environné des heureux qu'il a faits :
Là, de jeunes beautés la tête couronnée,
Vont parer de ſes dons les autels d'hymenée,
Ici, d'heureux enfans libres par ſa bonté,
Du joug de l'ignorance & de la pauvreté,
Croiſſent jeunes rivaux ſous des palmes naiſſantes,
Et ſon nom réjouit leurs bouches innocentes.

Aucun des concurrens, ſi ce n'eſt peut-être M. *de Morvan*, n'a peint avec autant de force, de chaleur & de vérité, le débordement de l'Oder, & le déſaſtre qu'il a cauſé :

Au ſouffle du printemps les neiges écoulées
Tombent du haut des monts, roulent dans les vallées ;

Les fleuves déchaînés jusques au sein des
mers,
Traînent en murmurant les débris de leurs
fers.
L'Elbe à coups redoublés, insulte son ri-
vage,
L'Oder qui tant de fois a signalé sa rage,
L'Oder hors de son lit s'élance avec fureur,
Il assiège Francfort, y répand la terreur,
Et va de noirs glaçons armant sa tête
oblique,
Fleuve séditieux attaquer la baltique.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tel & moins désastreux aux campagnes
d'Enna,
Couroit un feu liquide échappé de l'Etna,
Où telle bouillonnoit sur les murs d'Hera-
clée,
Du Vésuve en fureur la lave amoncelée.
Les citoyens errans, fugitifs, éperdus,
De l'œil cherchent leurs toits & ne les
trouvent plus.
L'un sur les monts voisins gravissoit avec
peine,
Il retombe accablé d'un fardeau qui l'en-
traîne;

Un autre de son père en vain presse les
pas ;
L'autre enlève une épouse, & l'épouse
en ses bras,
Serre un doux fruit d'hymen à peine à
son aurore,
Et ne craint que pour lui ce danger qu'il
ignore.

Une qualité précieuse qui distingue l'ouvrage de M. *Ginguené*, & qu'on cherche en vain dans la plûpart de ceux qui ont traité le même sujet, c'est l'intérêt, la sensibilité. Il est bien étonnant que la lecture de tant d'Odes & de Poëmes sur un fait aussi touchant, aussi attendrissant par lui-même, n'excite dans l'ame aucune émotion ; le simple récit dans la *Gazette*, est plus intéressant ; c'est la faute des Poëtes, qui n'ont pas sçu le peindre. En lisant le Poëme de M. *Ginguené*, on s'embarque avec *Léopold* ; on partage ses périls, on espère, on tremble pour ses jours, on le voit périr, on partage la doûleur & la consternation publique, on éprouve

c...

toutes les passions dont les spectateurs de ce tragique événement ont dû être agités : voilà quel est essentiellement le privilége de la Poësie & le talent du Poëte.

« Arrêtez, arrêtez, Prince trop géné-
» reux,
» Ecoutez vos enfans, conservez-vous pour
» eux ;
» Ah ! laissez-nous du ciel épuiser la co-
» lère,
» Et qu'elle épargne au moins une tête si
» chère ! »
Ainsi le supplioit tout un peuple à genoux.
Mais lui : « Ne suis-je pas un homme ainsi
» que vous ?
« Les malheureux sont là : j'entends leur
» voix pressante :
» Peut-être mon nom sort de leur bouche
» mourante :
« L'auront-ils vainement invoqué ? non... »
Il dit ;
Et déjà sous son poids l'esquif tremble &
gémit.

Oh ! qui peindra ce peuple éperdu sur la
rive,

Et ce frémiſſement d'une foule craintive,
Et ce cri de frayeur dans les airs élancé,
Par un morne ſilence auſſi-tôt remplacé !
L'étonnement ſe joint à la reconnoiſſance;
L'amour à la terreur, la crainte à l'eſpérance :
Tous n'ont qu'une ſeule ame; & l'on voit tous les yeux
Ou fixés ſur le gouffre, ou portés vers les cieux.

Et cependant voguoit la nacelle intrépide :
Elle a déjà franchi l'onde la plus rapide,
Ce centre redoutable, où les flots courroucés
Roulent en tourbillons l'un par l'autre preſſés.
BRUNSWICK déjà triomphe, & témoigne ſa joie
Par un ſigne éclatant que chacun lui renvoie.
Triomphe paſſager ! ſignes vains & trompeurs,
Que vont ſuivre bientôt les larmes & les pleurs !

La barque du rivage enfin s'est approchée :
Sous le voile des eaux une tige cachée
Lui porte un coup fatal : le Prince chancelant
Se courbe, fait un pas, se relève à l'instant,
Et son front rassuré sourit à la tempête :
Mais d'un saule noueux l'esquif heurte la tête,
Se brise, disparoît... LÉOPOLD ! il n'est plus.
O spectacle funeste ! ô regrets superflus !
Ma main frémit : ma voix s'éteint ; & mes alarmes
Et ma douleur n'ont plus d'organe que mes larmes.

L'apostrophe qui termine le Poëme, est un morceau vraiment pathétique : elle contient un éloge indirect de l'auguste Prince, qui, plein d'enthousiasme pour l'héroïsme de *Léopold*, a excité les Poëtes François à le célébrer. Cet éloge est fin, délicat, & plus capable qu'aucun autre de flatter le Prince qui en est l'objet ; le dernier vers sur-tout, est infiniment heureux, & fait pour être retenu :

Objet

Objet de notre amour, du sein de cette
gloire
Où ton ame respire, échappée à tes sens,
Jette sur nous les yeux : vois, comme
un pur encens,
Monter du genre-humain les regrets &
l'hommage.
D'autres sont moissonnés au printems de
leur âge ;
Mais seulement fameux par des exploits
sanglans,
Ils expirent, flétris du nom de Conqué-
rans :
Ce nom répand l'effroi ; le tien charme
& console.
Tu feras de la terre & l'honneur & l'idole :
Les arts qui t'ont pleuré, les arts, vain-
queurs du temps,
T'élèvent à l'envi d'augustes monumens.
Des Princes à jamais tu seras le modèle. . .
Il en est, qu'au récit d'une action si belle,
On verra s'animer du feu de tes vertus,
Et payer à ton nom les plus nobles tributs.
Veille sur eux, du haut de la céleste
voûte :
Ah ! qui t'admire ainsi t'imiteroit sans doute.

J'ai cité, Monſieur, beaucoup de vers de cette pièce, parce que n'ayant point été préſentée à l'Académie Françoiſe, elle étoit moins connue.

M. *de Chenier* n'a point auſſi concouru pour le prix; mais il ne s'eſt pas diſpenſé pour cela d'offrir à la vertu, l'hommage de ſon talent : perſuadé que les récits ne ſont pas faits pour l'Ode, il a paſſé légèrement ſur le fait, pour s'abandonner aux idées & aux mouvemens qu'il inſpire. Peut-être s'eſt-il trompé. Si l'Ode ne raconte pas, elle décrit; & une deſcription éloquente & vive des circonſtances de cette action héroïque, eût été plus intéreſſante que des réflexions, quelque brillantes qu'elles ſoient : voici quelques ſtrophes pleines de hardieſſe & d'énergie, & qui ont vraiment la couleur lyrique :

Laiſſez-là ces pompes mortelles,
Néant de l'orgueil ſouverain,
Ces tombeaux où les Praxiteles,
Font pleurer le marbre & l'airain
Ces pyramides inſolentes
Où dorment les ombres ſanglantes

Des héritiers de Busiris,
Rois détestés, tyrans célèbres,
Et qui dans ces Palais funèbres,
Ont laissé des mânes flétris.

Apportez, sujets de la Sprée,
Des lauriers & des étendards :
Loin de sa tombe idolâtrée,
Le brillant mensonge des arts ;
*Sans faste elle aura plus de charmes* :
Venez, qu'un récit plein de larmes
Dise sa mort & vos douleurs,
Et périsse le cœur *cynique*,
Qui, près de sa cendre héroïque,
Passera sans verser des pleurs.

*Sans faste elle aura plus de charmes* est un vers bien foible ; heureusement qu'il est couvert par ceux qui le précèdent & le suivent. *Cynique* est impropre, *stoïque* eût été plus convenable.

Quelle ame en vertus si féconde
Résiste au poison des flatteurs,
Le berceau des maîtres du monde
Est entouré de corrupteurs ?

Un monstre, ami de tous les vices,
Va fecher dans ces cœurs novices,
La bonté qui nous vient des Dieux,
Et flétrit les enfans du trône,
Comme ces fruits qu'avant l'automne,
Dévore un insecte odieux.

On a vu des Rois exécrables,
Ne régnant que par des complots,
Ivres du sang des misérables,
Dormir au bruit de leurs sanglots;
Ils dormoient sur un précipice,
Il est venu le jour propice:
Qui doit être enfin leur écueil;
Et frappés d'une mort affreuse,
Leur mémoire cadavéreuse
Va s'abîmer dans le cercueil.

L'Auteur déclare avec l'orgueil du génie, que la récompense promise n'a rien qui puisse le tenter; & par le privilége qu'ont les grands Poëtes de se louer eux-mêmes, il ose se comparer à *Homere* & à *Pindare*. Mais c'est une licence poëtique qui ne doit point faire de tort à la modestie de l'Auteur:

Ô lyre, ne sois plus muette,
Viens saisir le prix qui t'est dû :
Quel prix vaut, aux yeux du Poëte,
L'honneur de chanter la vertu.
De l'or nous dédaignons l'empire,
Et tous ces chantres qu'il inspire,
Ne seront jamais nos rivaux :
Amans des filles de mémoire,
Un trésor d'immortelle gloire ;
Voilà le prix de nos travaux.

Les deux premiers vers de cette strophe sont vagues, isolés, & semblent ne point tenir à ceux qui suivent :

Ce Héros de la bienfaisance
Qui dût vivre autant que Nestor,
Il périt presque dès l'enfance,
Ainsi que le vainqueur d'Hector :
Demi-Dieu, reçois mes hommages,
J'irai chanter sur ces rivages,
Que son trépas va consacrer ;
J'irai : de nouveaux Alexandres
Envieront un jour à tes cendres,
Les vers que tu dois m'inspirer.

Là, mes amis, loin des profanes,
Courons lui dresser des autels,
Courons; suivez-moi; que ses mânes
Entendent nos chants immortels;
*Que tous méritent la victoire;*
*Que ces chants fassent notre gloire*
Et l'étonnement du Germain:
Ramenons ce siécle où la France,
Par les arts & par l'éloquence,
Régnoit du Tage au Pont-Euxin.

Cette strophe est foible précisément parce que l'hyperbole est trop forte; l'Auteur abuse de l'enthousiasme lyrique. Son délire est trop vrai; & le délire d'un bon Poëte, ne doit jamais être qu'apparent. On remarque dans cette Ode, une touche très-mâle & très-vigoureuse; un style audacieux, beaucoup de mouvement, une allure fière & rapide. Mais M. de *Chénier* auroit dû passer la lime sur plusieurs endroits, & il ne conserve pas toujours dans son ivresse, assez de raison & de goût; son excuse est dans sa jeunesse. Il est Auteur d'une Tragédie d'*Azémire*, malheureuse il est vrai,

au Théâtre, mais remplie de beaux vers, de ſentimens vrais & naturels, & qui annonce beaucoup de talens.

Quoique les Auteurs dont il me reſte à vous entretenir, Monſieur, ſoient fort inférieurs à ceux dont je viens de parler, je ne leur appliquerai point ce vers de *Cinna* :

> Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être
> nommé.

Si quelques-uns ne méritent pas un rang diſtingué parmi les bons Poëtes, ils ont droit à notre eſtime & à nos éloges, en qualité de bons citoyens & d'amis de l'humanité; il eſt permis, il eſt louable de faire ſur un ſujet ſi intéreſſant pour tous les hommes, même de vers médiocres.

Quelques-uns d'entr'eux pénétrés de ce grand principe que la fiction eſt l'ame de la Poëſie, ont eſſayé d'inventer une fable; mais notre religion, nos mœurs, notre goût répugnent ſi fort au merveilleux, qu'il eſt preſque impoſſible aujourd'hui d'attacher &

de plaire par un pareil moyen : il faut convenir aussi que l'imagination de nos Poëtes les a fort mal servis.

Par exemple, dans le Poëme de *Dom de Vienne*, la mort joue un aussi grand rôle que le diable dans le *Paradis perdu*. La mort en veut à *Léopold*, qui lui arrache souvent plusieurs victimes. Le ministre de sa vengeance est la *Renommée*, qui répand par-tout la nouvelle du désastre causé par l'Oder, & donne occasion à *Léopold* de voler au secours des infortunés qui périssent : le Prince n'est pas plutôt entré dans la nacelle fatale, que la mort lève sa faux pour le frapper ; mais elle est désarmée par un de ses regards, & s'indigne de se trouver sensible à la pitié, &c. On voit qu'une pareille fiction, revêtue même des plus beaux vers, seroit encore fort insipide ; le style de *Dom de Vienne* est assez naturel, assez coulant, mais sans coloris & sans force.

L'Abbé *Hollier* paroît plus exercé dans l'art des vers ; mais il a une

abondance stérile capable d'étouffer les meilleures idées ; il ne sçait point s'arrêter, & quoiqu'il y ait de beaux traits dans sa pièce, ils ne produisent aucun effet, parce qu'ils sont noyés dans un déluge de mots. Il a aussi employé la fiction. Il suppose que l'Etre-Suprême promène ses regards sur la terre, & qu'irrité des crimes des hommes, il veut enlever du milieu d'eux, *Leopold* dont ils ne sont pas dignes, pour lui donner dans le Ciel la place que méritent ses vertus.

M. *Riouffe* a puisé dans l'ancienne mythologie : il personnifie l'*Oder*, comme *Boileau* a personnifié le *Rhin* ; il lui donne même le talent de lire dans l'avenir, à l'exemple d'*Horace*, qui a fait de *Nérée* un Prophète ; l'*Oder* annonce donc à ses Nayades, que *Leopold* doit périr dans les flots, victime de son humanité ; une Nymphe nommée *Nemerté*, touchée de compassion, veut sauver la vie au Prince ; elle prend les traits d'un de ces jeunes gens pour lesquels *Léopold* avoit fondé une Ecole Militaire. A la faveur de ce déguisement, elle l'avertit en termes

énigmatiques, du danger qui le menace, & l'invite à s'y dérober. Les vers de M. *Riouffe* sont assez bien tournés ; mais l'harmonie n'en est point variée, & ils fatiguent par leur uniformité. Sa pièce est terminée par quelques idées heureuses, sur la révolution qui s'est opérée dans le Nord, autrefois le le centre de la barbarie, & brillant aujourd'hui, de l'éclat des talens, des vertus & des arts.

La famille des *Didot* ne se contente pas de donner à la typographie des Imprimeurs célèbres, elle donne aussi à la Littérature des Poëtes qui peut-être mériteront un jour la même célébrité. Deux frères de ce nom sont entrés en lice ; mais *Firmin Didot*, le cadet dans la société, est l'aîné au Parnasse ; sa versification m'a paru plus ferme, plus élégante, & mieux cadencée que celle de son frère. M. *Nougaret* ne nous a presque donné que de la prose rimée. M. *Vernes* a plus de poësie, mais souvent le goût & l'élégance lui manquent, & il est plus bizarre que poëtique : telle est entr'autres cette strophe :

Au sein de ses grottes profondes
L'Oder se meut, s'enfle par bonds
Répand la terreur de ses ondes
Et devance les aquilons,
En torrent fondant sur la plaine
Des hameaux que son choc entraîne,
Il bat ceux qu'il n'a pas couverts;
Ses noirs flots roulent sans rivages,
Et sur ces malheureuses plages
Etendent l'empire des mers.

L'Ode de M. *Grambert* offre de l'harmonie, de la grace, du sentiment, des images: elle annonce du talent; mais l'Auteur nous apprend qu'il est jeune, il a les défauts de son âge: point de plan, point d'ensemble, pas assez de justesse & de correction; quelques traits hazardés, tels que celui-ci: pour dire que *Léopold* ne voit dans ceux qu'il entreprend de secourir, que des hommes & des hommes malheureux:

Ils sont hommes, ce sont des frères;
Ils vont périr, *ce sont des Dieux*,

Pour donner une idée du génie &

de la manière de cet Auteur, qui promet beaucoup, je citerai ſeulement cette ſtrophe, où, par une ingénieuſe comparaiſon, il relève la bonté avec laquelle *Léopold* ſoulageoit dans leur misère, les citoyens les plus obſcurs:

Telle on voit une ſource pure,
L'honneur d'un ſuperbe côteau,
Au fond d'une vallée obſcure,
Porter le tribut de ſon eau;
Là, ſes flots émus de tendreſſe,
Baignent l'indigente vieilleſſe,
Du tilleul penché ſur ſon lit;
Là, par ſon heureuſe influence
Des arbuſtes l'aimable enfance,
Sous l'œil des Graces s'embellit.

La Dlle. *Güichelin*, âgée de onze ans, fille du ſieur *Guichelin*, maître menuiſier à Verſailles, a répandu auſſi de ſes mains enfantines, quelques fleurs ſur le tombeau de *Léopold*: ſa pièce très-foiblement écrite, mais dont la verſification eſt douce & facile, doit être regardée comme un prodige par rapport à l'âge & au ſexe de l'Auteur.

C'eſt peut-être vous parler un peu

tard, Monſieur, de ces différentes productions, dont on ne parle déjà plus. J'ai voulu raſſembler & comparer les opinions ; recueillir & peſer les ſuffrages ; & je vous donne ici, non mon jugement, mais celui du public.

Je ſuis, &c.



# LETTRE II.

*Traité de l'Astronomie Indienne & Orientale, ouvrage qui peut servir de suite à l'Histoire de l'Astronomie ancienne; par M.* Bailly, *Garde honoraire des Tableaux du Roi, l'un des Quarante de l'Académie-Françoise, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, de celle des Sciences, de l'Institut de Boulogne, des Académies de Stockolm, de Harlem & de Padoue, de la Société des Antiquités de Cassel, &c. &c. A Paris, chez* Debure *l'aîné, Libraire, rue Serpente, hôtel Ferrand*, N°. 6. *1 vol.* in-4°.

TANDIS que l'ambition & la cupidité envoyoient les Européens dans l'Inde, pour faire le Commerce

à la pointe de l'épée, qu'ils exterminoient sans peine & sans gloire, les lâches & efféminés Indiens, & qu'ils se massacroient entr'eux dans ces vastes & belles contrées, pour se disputer les plus riches établissemens, l'amour des sciences & des découvertes y faisoit passer en même temps quelques hommes curieux ou philosophes, qui cherchoient à s'instruire des connoissances & des mœurs de ces peuples le plus anciennement policés, & aussi le plus dégénérés, qui soient sur la terre. On sçait que *Pythagore* alla de Samos au Gange, pour apprendre la Géométrie, il y a environ deux mille cinq cens ans. Or, certainement *Pythagore* n'auroit pas entrepris un si long voyage, si la réputation de la science des Bracmanes n'avoit été dès long-temps établie de proche en proche en Europe, & si plusieurs Voyageurs n'avoient déjà enseigné la route. *Zoroastre* y étoit allé avant *Pythagore*. Un sçavant Voyageur nous assûre qu'il a vu leurs noms consacrés dans les Annales des Brac-

manes, à la suite des noms des autres disciples venus à l'école de *Bénarès*, sur la frontière septentrionale du Bengale. Ils ont aussi dans leurs registres le nom d'*Alexandre*; mais il est parmi les destructeurs, tout grand homme qu'il étoit. M. *le Gentil*, sçavant Astronome, qui a demeuré quelque temps à Pondichéri, dit qu'il a été étonné de la promptitude avec laquelle les Brames faisoient en sa présence, les plus longs calculs astronomiques. Il avoue qu'ils connoissent la précession des équinoxes de temps immémorial; il est convaincu que les sciences sont beaucoup plus anciennes dans l'Inde qu'à la Chine même, où les plus vieux monumens du cabinet des Antiques de l'Empereur, étoient Indiens. Cependant il n'a vu que quelques Brames du Tanjaour vers Pondichéri; il n'a point pénétré, comme quelques sçavans Anglois, & entr'autres, M. *Holwell*, jusqu'à Bénarès; il n'a point vu ces anciens livres que les Brames modernes cachent soigneusement aux étrangers, & à quiconque n'est pas initié à leurs mystères. M. *Holwell*,

qui avoit étudié leur langue sacrée du *Sanscrit*, & qui a traduit quelques-uns de leurs livres, assûre que les Brames ont conservé ces livres depuis près de cinq mille années, lesquels prouvent une longue suite de siécles précédens. Dans sa traduction du *Shasta*, on voit au premier article, cette belle instruction sur le souverain Etre : « Dieu est celui qui fut toujours : il créa tout ce qui est. Une » sphère parfaite, sans commencement » ni fin, est sa foible image. Dieu » anime & gouverne toute la création » par la providence générale de ses » principes éternels & invariables. Ne » sonde point la nature de l'existence » de celui qui fut toujours ; cette re» cherche est vaine & criminelle : « c'est assez que, jour par jour, & » nuit par nuit, ses ouvrages t'annon» cent sa sagesse, sa puissance & sa » miséricorde, Tâche d'en profiter ».

M. *le Gentil* ne croyoit point à la Chronologie des Indiens ; il la trouvoit prodigieusement exagérée. M. *Bailly*, dans la seconde partie de son Discours préliminaire, explique très-amplement

la manière dont il faut l'entendre. Les Indiens comptent quatre âges, dont la durée est de quatre millions trois cens vingt mille ans. M. *Bailly* prouve que la source de l'erreur vient d'avoir mal entendu ce que les Indiens appelloient année, ou révolution, ou mesure du temps. *Suidas* dit formellement que les anciens ont compté des jours pour des années, & il cite en preuve, l'exemple de *Vulcain*, que les Egyptiens ont fait régner 4477 ans, c'est-à dire, 4477 jours, qui font douze ans trois mois & sept jours. Il y avoit aussi des années ou révolutions de 15 jours, d'un mois, de deux mois, de six mois. On trouve chez les Indiens presque toutes les mesures du temps & les différentes années qui ont été en usage dans l'antiquité. Les quatre âges des Indiens, en observant que la durée du dernier qui n'est point révolu, est fixée par prédiction, au lieu d'embrasser quatre millions trois cens vint mille années, seront donc réduits à douze mille ans; & cet intervalle, encore exagéré, se trouve resserré dans des bornes plus

raisonnables. Mais toutes ces explications sont-elles bien justes & bien satisfaisantes ?

Les Indiens disent que chacun de leur âge a fini par un déluge, & ils doivent par conséquent en compter trois. Chacun de ces déluges a été universel, & Dieu a opéré une nouvelle création. Cette tradition est conforme à ce que rapporte *Hésiode* dans son Poëme des *Œuvres & des jours*. *Jupiter* créa & détruisit successivement quatre races d'hommes, qui font les quatre âges d'or, d'argent, d'airain & de fer; ces hommes sont toujours plus méchans les uns que les autres. Les Indiens ont aussi cette fable de la dégénération de l'espèce humaine. La vertu, représentée par une vache, se tenoit sur quatre pieds dans le premier âge; elle en a perdu un à chaque âge, & ne se tient plus aujourd'hui que sur un pied. Ces quatre pieds étoient la vérité, le repentir, la charité & l'aumone. A la fin du premier âge, elle a perdu la vérité; dans le second, le repentir a cessé; la charité s'est éteinte avec le troisième; il ne reste plus que

l'aumone, qui n'est qu'une partie de la charité, mais qui, au milieu de la corruption, retrace encore quelque ombre des vertus qui n'existent plus.

Sans adopter la Chronologie des Indiens, il paroît qu'aucun peuple existant ne remonte si haut dans l'antiquité. La Nation Indienne doit la durée de sa longue existence à l'indolence qu'elle a contractée dans les climats du midi. Comme elle n'a jamais fait de résistance, elle n'a jamais été ni détruite, ni dispersée; elle s'est soumise sans quitter ses mœurs, sans se déranger de ses usages, sans se mêler aux conquérans. Elle est ce qu'elle a été, gardant ce qu'elle a, n'enviant point ce que les autres possèdent, & voyant avec indifférence, avec dédain même, & nos livres, & nos instrumens, & nos connoissances. C'est par cette obstination qu'elle a gardé, & ses traditions, & les sciences dont elle étoit dépositaire. C'est parce que les Indiens sont anciens sur la terre, qu'ils ont eu le temps de perfectionner l'Astronomie; & c'est parce que leur Astronomie est perfectionnée, qu'ils

sont évidemment un des plus anciens peuples du monde. Ce raisonnement de M. *Bailly* n'est pas bien concluant ; car nous avons certainement de très-grands Astronomes, & l'Astronomie n'est cultivée parmi nous que depuis quelques siècles.

« Il se présente une question, dit M. *Bailly*, c'est de sçavoir si cette Astronomie des Indiens n'a pas été empruntée des Egyptiens, à qui *Ciceron* attribue la découverte du mouvement de *Venus* & de *Mercure* autour du Soleil.... Nous répondons que l'Astronomie Egyptienne, qui nous est parvenue, se borne à l'art d'orienter les édifices, & à la connoissance de la durée de l'année de 365 jours ¼. Ces connoissances étoient utiles & importantes pour les Grecs, *encore plus ignorans* que les Egyptiens. Les élèves ont loué leurs maîtres..... Nous dirons que si les Egyptiens ont laissé une grande réputation, les Indiens ont conservé des monumens. Quand on nous montreroit l'Astronomie Indienne inscrite sur les colonnes d'Egypte, nous opposerions les ma-

nuſcrits dont les Indiens ſont poſſeſſeurs ; & ce ſeroit un grand procès à juger, que de ſçavoir lequel des deux peuples eſt l'inventeur. S'il y a eu réellement en Egypte une Aſtronomie inventée par les Egyptiens, pourquoi *Ptolomée* ne nous en a-t-il pas parlé ? Pourquoi n'a-t-il cité aucun réſultat, ni employé aucune détermination ? Pourquoi ne cite t-il que des Chaldéens, & n'employe-t-il que leurs périodes, leurs élemens & leurs obſervations ? Cette Aſtronomie Egyptienne, ignorée de *Ptolomée*, qui vivoit en Egypte, ne peut être aucunement connue des Européens modernes...... Nous croyons que les Indiens ſont inventeurs, que leurs déterminations ſont originales & priſes ſur la nature ; parce qu'elles ne reſſemblent point à celles des Aſtronomies étrangères ; parce qu'elles repréſentent l'état du Ciel au moment de l'époque que les Indiens ont établie..... Il y avoit en Aſie des traditions répandues, peut-être des copies manuſcrites plus ou moins complettes des Tables Indiennes,

où les Chaldéens avoient puisé ces connoissances. On peut croire que les Grecs d'Alexandrie ont profité de ces instructions ; & en rapprochant leurs déterminations de celles des Indiens, on peut retrouver des traces de la communication. *Aristarque* est un des premiers & des plus célèbres Astronomes de l'école d'Alexandrie ; on lui attribue les opinions les plus saines, les plus grandes découvertes & les mesures les plus délicates. Il avoit en effet, l'opinion la plus juste de la distance infinie des étoiles ; il plaçoit le soleil au centre du monde ; il a donné une méthode très-ingénieuse pour estimer le rapport de la distance du soleil à la lune ; il avoit mesuré assez exactement la distance de la lune à la terre ; il a aussi mesuré le diamètre du soleil. Voilà des progrès bien rapides & bien étonnans pour des commençans ! Il faut se rappeller qu'*Aristarque* n'avoit derrière lui, qu'*Aristille* & *Timocharis*, & qu'il n'y avoit pas un demi siècle que l'école d'Alexandrie étoit établie, &c. »

La nature de ce Journal ne nous

permet point d'entrer dans tous les calculs aſtronomiques, ſur leſquels M. *Bailly* ſe fonde pour prouver que les Egyptiens, & enſuite l'école d'Alexandrie, ont été les imitateurs des Indiens. Nous ne doutons pas que des ſçavans en ce genre, ne trouvent des réponſes à ſes raiſonnemens; mais on aura bien de la peine à lui ôter ſon amour & ſa prédilection pour ſes chers Indiens.

Je ſuis, &c.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE III.

*Œuvres de Lucien, traduction nouvelle Tomes 4, 5 & 6; par M. l'Abbé* Maſſieu. *A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de* LA REINE, *de* MADAME, *& de Madame Comteſſe* D'ARTOIS, *rue des Mathurins, hôtel de Cluny.*

ON ne connoît guère *Lucien* que comme un Philoſophe enjoué, un ſatyrique ingénieux, un cenſeur malin des paſſions & des ridicules des hommes; on ignore communément qu'il fut d'abord un de ces ſophiſtes,

un de ces rhéteurs ambulans qui s'en alloient de contrée en contrée, promenant leur vanité & leur babil, & vivant aux dépens des sots qui les admiroient : le bruit de leur arrivée dans une Ville n'étoit pas plutôt répandu, que les habitans se rassembloient en foule, ou dans la place publique, ou dans quelque vaste *auditoire* destiné à ces sortes de fêtes. L'orgueilleux sophiste demandoit à l'assemblée, sur quel sujet elle vouloit qu'il parlât ; on lui en proposoit un : aussi-tôt, sans aucune autre préparation, il débitoit une longue harangue, vuide de choses, surchargée de mots, & laissoit tous les Auditeurs ravis de sa facilité & de son éloquence verbeuse Quelque foibles que fussent ces discours, il falloit que l'Orateur eût acquis un certain fonds d'idées générales & applicables à tous les sujets, une bonne provision de lieux-communs, de figures bannales, mais sur-tout, une extrême habitude de la parole, & une grande connoissance de toutes les graces de la langue. C'étoient

des Grecs qui faiſoient ce métier, & c'étoit communément à des Grecs qu'ils parloient. Or jamais peuple ne ſe paya plus aiſément de mots, & ne fut plus amoureux des fineſſes & de l'harmonie de ſon idiome ; ils diſpenſoient l'Orateur de la juſteſſe, de la profondeur & de la force des penſées, pourvu qu'il ſçût les amuſer par un étalage & un vain luxe d'expreſſions délicates & choiſies ; leur eſprit étoit toujours content, pourvu que leurs oreilles fuſſent agréablement flattées. L'Aſie Mineure étoit le plus brillant théâtre de ces diſcoureurs. Leur galimathias précieux & maniéré réuſſiſſoit ſur-tout auprès de ces aſiatiques mous & efféminés, dont le goût & le diſcernement étoient émouſſés par l'abus des ſenſations voluptueuſes, qui ne cherchoient dans un diſcours que la cadence des périodes, & le fracas des mots, & qui ne faiſoient pas plus de cas des idées, que les Italiens des paroles d'un Opéra.

On voit dans un petit ouvrage de *Lucien*, intitulé *le Maître d'élo-*

quence, quelle étoit l'impudence & la corruption des sophistes de ce temps là. Un jeune amant de la rhétorique, s'informe du séjour qu'elle habite, dans l'intention d'aller lui offrir ses hommages. On lui propose de se mettre sous la conduite d'un sophiste alors très-célèbre, » d'un sçavant universel, d'une figure » séduisante, dont la démarche est » *flottante*, la tête penchée, la voix » miellée, l'air efféminé, le corps » parfumé, passant légèrement le bout » du doigt sur l'économie de sa fri» sure; il n'a pas, dit-on, beaucoup » de cheveux, mais les différentes » boucles en sont ajustées avec art » & peintes couleur d'hyacynthe; » en un mot il est aussi voluptueux, » aussi recherché que *Sardana*» *pale*, &c. »

Les conseils que cet homme donne au jeune aspirant ne démentent point le portrait qu'on vient de voir. » Mu» nissez-vous d'un grand fonds d'igno» rance, armez-vous ensuite d'audace, » de confiance & d'impudence; pour » la pudeur, l'équité, la modestie, » la rougeur, laissez tout cela chez

» vous comme choſes inutiles & con-
» traires à vos deſſins. Accoutumez-
» vous à crier bien haut & prenez le
» ton le plus impudent, avec la con-
» tenance & l'air que vous me voyez.
» Portez une robe blanche, brodée
» en fleurs, tiſſue à la façon de *Tarente*,
» & qui ſoit tranſparente ; ayez des
» mules attiques, auſſi finement tra-
» vaillées que celles des femmes ;
» ayez toujours à votre ſuite un nom-
» breux domeſtique & un livre en
» main...... mettez-vous bien dans la
» tête quinze ou vingt mots attiques,
» que vous aurez ſoin d'avoir ſouvent
» à la bouche, & dont vous aſſai-
» ſonnerez tous vos diſcours. Ne
» vous inquiétez pas du reſte de
» votre ſtyle. Parlez un langage inu-
» ſité, étranger, inconnu même aux
» anciens ; pourvu que vous mêliez
» dans le diſcours, les mots en queſ-
» tion, vous ſerez conſidéré, admiré
» du vulgaire, comme un homme
» dont les connoiſſances ſont au-
» deſſus de ſa portée....... Vous ne
» lirez aucun des anciens, ni le ver-
» beux *Iſocrate*, ni le brut *Démoſ-*

» thene, ni le froid *Platon* ; attachez-
» vous aux ouvrages publiés dans
» ces derniers temps, ce sera pour
» vous un riche fonds où vous pour-
» rez puiser toutes les fois que vous
» en aurez besoin. . . . . Débitez tout
» ce qui vous viendra à la bouche,
» ne vous embarrassez pas de mettre
» chaque chose à sa place ; dites ce
» qui se présentera d'abord à votre
» esprit...... Que vos amis ne man-
» quent pas d'applaudir, qu'ils vous
» rendent par là, les repas que vous
» leur aurez donnés ; qu'ils vous
» reconduisent chez vous en grand
» cortège, & s'entretenant du sujet de
» votre discours. Si vous rencontrez
» quelqu'un, louez-vous à outrance
» & sans réserve, jusqu'à vous ren-
» dre insupportable ; dites hardiment :
» qu'y a-t-il de commun entre moi
» & votre *Démosthene* ? est-il aucun
» de vos anciens qui pût me le dis-
» puter ? . . . Vous ne sçauriez croire
» combien on entraîne de suffrages
» par l'envie qui n'épargne personne,
» par la haine, la médisance & la
» calomnie ; ce sont des moyens in-

» faillibles d'avoir de la célébrité &
» de la réputation. Dans le particulier,
» il faut vous résoudre à donner dans
» tous les vices, aimer le jeu, le vin,
» les filles, les femmes mariées: &
» quand vous n'en auriez aucun,
» vantez-vous hautement de les réu-
» nir tous; dites-le à tout le monde;
» montrez les billets doux que vous au-
» rez reçus de toutes parts; prétendez
» passer pour un *Adonis*, & faites en-
» sorte que toutes les femmes courent
» après vous.... Je vous réponds
» que bientôt vous serez aussi excel-
» lent Orateur que moi. Je n'ai pas
» besoin de vous dire combien l'élo-
» quence vous rendra opulent en peu
» de temps. Vous voyez ma fortune;
» quoique je sois né d'un père obscur;
» dont on peut même dire qu'il
» n'étoit pas parfaitement libre, puis-
» qu'il avoit servi dans l'Egypte in-
» férieure, & que j'eusse pour mère
» une ravaudeuse des rues. J'étois
» d'une figure assez passable, & je
» m'attachai d'abord pour mon pain,
» à un malheureux qui regardoit de
» près à sa dépense; mais voyant

» que le chemin de l'éloquence étoit si
» facile, je parvins promptement au
» terme, avec les ressources que je
» vous ai indiquées; je ne m'ap-
» pellai plus *Photin*; mais je pris
» le surnom des fils de *Jupiter* & de
» *Leda*. Je devins ensuite *le tenant*
» d'une vieille septuagenaire, qui
» n'avoit plus que quatre dents à
» la bouche, encore étoient-elles
» retenues par un fil d'or...... Je
» me voyois au moment d'être son
» légataire universel, sans *un pendard*
» *d'esclave*, qui lui apprit que j'avois
» acheté du poison pour elle : malgré
» ce terrible revers, je ne fus point
» dénué de toutes ressources; je passe
» pour Rhéteur, je me montre dans
» tous les tribunaux; je ne me pique
» pas d'une exacte probité, & je
» persuade souvent à mes cliens, que
» je viendrai à bout de corrompre
» les Juges..... Je suis d'ailleurs,
» en horreur à tout le monde; mes
» mœurs détestables, & mes discours,
» plus détestables encore, m'ont rendu
» fameux, & me font montrer au
» doigt; on me connoît pour un

» maître passé en tout genre de scé» lératesse; mais je ne m'en estime » pas moins.

Quelques critiques pensent que cet honnête-homme que *Lucien* peint de si belles coulers, n'est autre que le Rhéteur *Pollux*, qui a trouvé le moyen de passer à la postérité, à la faveur d'un Dictionnaire Grec, connu sous le titre d'*Onomasticon*, & qui, en dépit des satyres de *Lucien*, est dans une grande estime parmi les sçavans. Ce *Pollux* étoit un sophiste de Cour; il apprit la langue grecque à *Commode*, fils de *Marc-Aurele*; c'est à ce Prince qu'il dédia son Dictionnaire; & ce fut lui qui le nomma à la chaire de Rhétorique d'Athènes, place alors très-honorable & très-recherchée.

Il est probable que *Lucien* fut dégoûté de la profession de sophiste, par les vices de ceux qui l'exerçoient; son génie l'appelloit vers la Philosophie; & c'est à elle qu'il doit toute la gloire dont il jouit dans la postérité. Ce changement lui a fait naître l'idée d'une fiction très-ingénieuse;

il suppose que la Rhétorique le cite en Justice, comme un ingrat & un infidèle : elle lui reproche dans son plaidoyer, de l'avoir comblé de ses faveurs, de l'avoir accompagné dans tous ses voyages, de lui avoir procuré une fortune brillante ; qu'elle a refusé pour lui, une foule d'amans, & qu'après tant de sacrifices, elle se voit indignement abandonnée pour un vieux barbon, qui n'a pour tout équipage, qu'un manteau déchiré : ce barbon est le *Dialogue philosophique*, auquel *Lucien* s'étoit attaché, renonçant pour toujours aux déclamations & aux discours d'appareil. *Lucien* se justifie & allègue pour cause de son divorce, la mauvaise conduite de la Rhétorique, dont il parle comme de son épouse. « Toutes les nuits, » dit il, notre quartier étoit rempli » d'une foule de galans yvres, qui » venoient passer chez elle des mo- » mens agréables, frappoient à la » porte, & quelquefois même por- » toient l'impudence & l'audace jus- » qu'à entrer par violence ; elle ne » faisoit qu'en rire, & ces différentes

» scènes l'amusoient beaucoup : sou-
» vent elle se tenoit à la fenêtre pour
» les voir, ou entendre leur voix
» rauque & leurs chansons galantes ;
» souvent aussi elle leur ouvroit à
» petit bruit, répondoit à leurs avan-
» ces, quand elle croyoit pouvoir
» le faire à mon insçu ».

*Lucien* gagne sa cause, & n'a contre lui qu'une seule voix, qui est celle du Rhéteur ; mais dans la même audience, il est accusé une seconde fois par son ami *le Dialogue*, qui se plaint qu'on l'a rendu trop gai & trop familier, & qu'on fait outrage à sa gravité naturelle : il est vrai que les anciens Philosophes faisoient servir le Dialogue à des questions épineuses, à de vaines subtilités ; *Lucien* l'a employé à d'agréables plaisanteries, à des scènes comiques, & l'a mis à la portée de tout le monde ; on ne peut pas lui en faire un crime, & il sort victorieux de ce second combat.

Si *Lucien* eut continué le métier de Rhéteur, il seroit probablement aujourd'hui absolument inconnu ; quelques ouvrages foibles & insipides,

tels que l'*éloge d'une belle Maison*; *l'éloge de la Mouche*; *l'éloge de la Patrie*; *l'éloge de Phalaris*, *le Tyrannicide*, &c., qui n'ont été conservés qu'en considération des autres productions excellentes du même Auteur, ne seroient pas parvenus jusqu'à nous : tant il est important de suivre son génie, & de travailler dans le genre auquel la nature nous a destinés.

On sçait que les Dieux & les Philosophes ont été les deux principaux objets de la satyre de *Lucien*. Dans les volumes que je vous annonce, il est peu fait mention des Dieux. Mais on y trouve plusieurs dialogues très-caustiques & très-plaisans sur les vices & les impostures des Philosophes de ce temps-là. Dans *les Fugitifs*, il nous apprend que la plûpart de ces prétendus Philosophes étoient des hommes de la lie du peuple, des esclaves, des ouvriers, sans aucun principe, qui arboroient le manteau philosophique pour vivre plus à leur aise; témoins de la considération & du respect qu'on avoit pour ceux qui étoient revêtus des livrées de la Phi-

losophie, ils quittoient leurs boutiques, s'enfuyoient de chez leurs maîtres, & se déguisoient en Philosophes : il ne falloit pas être bien habile pour laisser croître sa barbe, se couvrir d'un mauvais manteau, porter une besace sur ses épaules, avoir un bâton à la main, aboyer & vomir des injures contre les passans. Un pareil costume devenoit pour ces misérables, une source de richesses.

Dans le dialogue intitulé *l'Amateur de Fables*, *Lucien* se moque de la sotte crédulité des plus graves Philosophes, qui croyoient aux enchantemens, aux revenans, aux philtres, à tous les prestiges de la magie. Aujourd'hui les incrédules, les esprits forts, qui rejettent toute espèce de miracle, s'honorent du titre de Philosophes : du temps de *Lucien*, les Philosophes, les sçavans avoient une grande foi aux sortilèges ; & ce qui est bien pis, ils étoient eux-mêmes sorciers : ainsi varient les folies humaines. Rien n'est plus plaisant que les contes bleus que *Lucien* met dans la bouche de ses Philosophes ; en

voici un échantillon : c'eſt le Philoſophe *Eucrate*, qui débite gravement le fait comme témoin & comme acteur. A ſon retour d'Egypte, il avoit fait connoiſſance avec un Mage, nommé *Pancrace*, homme extraordinaire, à qui il voyoit faire tous les jours les plus grands prodiges : il s'étoit inſinué dans ſon amitié, & en avoit appris pluſieurs ſecrets. « Lorſque nous arri-
» vions, dit-il, dans une hôtellerie,
» il prenoit une barre de porte, un
» manche à balai ou un pilon ; il
» l'habilloit, & dès qu'il avoit pro-
» noncé un enchantement, le bâton
» agiſſoit, marchoit, & paroiſſoit
» un homme aux yeux de tout le
» monde ; cet homme ſortoit, alloit
» chercher de l'eau, faiſoit nos pro-
» viſions & les préparoît ; en un mot,
» il nous rendoit fort adroitement
» tous les ſervices dont nous pouvions
» avoir beſoin. Quand ſon miniſtère
» nous devenoit inutile, un ſecond
» enchantement que je n'ai jamais pu
» ſçavoir, lui rendoit ſa première forme
» de balai ou de pilon. Malgré le déſir
» extrême que j'avois de connoître ce

» ſecret, ce fut la ſeule choſe que *Pan-*
» *crace* me refuſa ; car d'ailleurs il n'a-
» voit rien de caché pour moi, & ſe
» montroit à mon égard le plus com-
» plaiſant des hommes. Un jour cepen-
» dant qu'il conſultoit ſon Livre dans
» un coin ténébreux, je m'approchai
» de lui, & ſans qu'il s'en apperçût,
» je vins à bout de lire le premier de
« ces deux enchantemens, qui n'étoit
» composé que de trois ſyllabes. Il
» ſortit pour aller ſur la place, après
» avoir donné ſes ordres au manche
» à balai. Le lendemain, j'avois moi-
» même affaire au marché ; je prends
» un pilon, je l'habille, & après avoir
» prononcé ſur lui les trois ſyllabes,
» je lui ordonne d'aller chercher de
» l'eau. Quand il m'eut apporté une
» amphore toute pleine ; c'en eſt aſſez,
» lui dis-je, ceſſe ton ouvrage, &
» redeviens pilon. Ce fut en vain ; il
» refuſa de m'obéir & continua d'ap-
» porter de l'eau, juſqu'à ce que bien-
» tôt la maiſon fut toute inondée. Je
» me trouvai fort embarraſſé ; je crai-
» gnois d'ailleurs que *Pancrace*, à ſon
» retour, ne trouvât mauvais ce que

» j'avois fait. Je m'avisai de prendre
» une hache & de couper mon homme
» pilon en deux. A l'instant chaque
» partie prend une amphore & se met
» à puiser ; de sorte que j'avois deux
» porteurs d'eau pour un. *Pancrace*, à
» son retour, en fit deux morceaux de
» bois ; mais il me quitta secrétement,
» & je ne l'ai jamais revu depuis. Ne
» savez-vous pas encore d'un pilon
» faire un homme, lui demanda le cré-
» dule *Dinomaque* ? Eh, reprit l'autre,
» je n'ai que la moitié du secret, puis-
» que je ne puis plus d'un homme faire
» un pilon : si j'avois la témérité de
» créer un porteur d'eau, il nous au-
» roit bientôt noyés avec toute la
» maison. «

*Le banquet des Philosophes* est destiné à tourner en ridicule leur grossièreté, leur gloutonnerie, leur crapule : *Aristenete*, homme riche, donne un grand festin pour célèbrer le mariage de sa fille, & y invite plusieurs fameux Philosophes de différentes sectes : tous les convives sont déjà placés, lorsque le cynique *Alcidamas* arrive sans avoir été invité : il rode

autour de la table, enlève ce qui lui paroît le meilleur, mange & boit, étendu par terre, fait mille indécences, & finit par se battre à coups de poing avec un bouffon qu'on avoit fait venir pour amuser l'assemblée. Au milieu du repas on apporte, au maître de la maison, une lettre de la part *d'Ethoemocle*, Philosophe stoïcien, vieillard dont on avoit jusques alors respecté les cheveux blancs & la longue barbe: on lit tout haut cette lettre, dont voici le contenu.

« Ma vie passée sera toujours une » preuve que je ne suis pas homme » à courir après les bonnes tables. » Invité tous les jours, par de plus » riches que vous, je n'accepte jamais, » parce que je connois trop les » cohues, & les folies bachiques, » inséparables des grands repas. Je » crois cependant devoir me plaindre » de vous aujourd'hui. Je vous ai » marqué dans tous les temps, beau- » coup d'égards & de prévenances, » & vous ne daignez pas me compter » au nombre de vos amis; quoi- » que je sois votre voisin, je n'ai pas

» la moindre part à vos honnêtetés,
« & je suis seul oublié, dans vos invita-
» tions. Au reste, j'en suis moins fâché
» pour moi que pour vous, qui montrez
» tant d'ingratitude : assûrément je ne
« fais point dépendre mon bonheur
» d'un morceau de sanglier, d'un lièvre
« ou d'un gâteau ; j'en reçois assez de
« ceux qui sçavent ce qui convient
» mieux que vous. Aujourd'hui en-
» core mon disciple *Pammene* m'avoit
» fait les plus vives instances pour
» prendre chez lui, ma part d'un très-
» bon dîner, & j'ai eu la simplicité de
» ne point m'y rendre, par égard
» pour vous, qui m'oubliez & don-
» nez la preférence à d'autres.... Au
» reste, je vois à qui je suis redeva-
» ble de ce traitement ; je n'ai pas
» autre chose à attendre de vos admira-
» bles Philosophes *Zénothemis* & *Laby-*
» *rinthe*, que je pourrois, sans vanité,
» réduire au silence, par un simple
» sillogisme..... Au reste, jouissez à
» votre aise de pareils amis. Pour
» moi, qui ne reconnois pour bien,
» que ce qui est juste & honnête,
» je supporterai sans peine l'insulte

» que vous me faites. Vous ne pou-
» vez cependant vous excuser sur le
» trouble & l'embarras de votre fête ;
» je vous ai salué deux fois aujour-
» d'hui, d'abord ce matin chez vous,
» & depuis, dans le Temple des
» Dioscures, où vous faisiez un sa-
» crifice, & plusieurs de vos convi-
» ves me sont témoins de ceci.... J'ai
» recommandé à mon esclave que si,
» pour réparer votre faute, il vous
» venoit dans la pensée, de le char-
» ger de quelque morceau de sanglier,
» de cerf ou de gâteau, il se gardât
» bien de rien recevoir, afin que vous
» ne puissiez pas imaginer que je l'ai
» envoyé dans cette intention. »

Une pareille lettre donne beau jeu au péripatéticien *Cloodeme*, & à l'épicurien *Hermon*, ennemis déclarés des stoïciens : *Zenothemis*, zélé stoïcien, veut répondre à leurs railleries par des injures : La querelle s'échauffe; ces graves personnages se font les uns aux autres des reproches atroces. « Réponds-» moi, *Zenothemis*, s'écrie *Cleodeme*,
» je voudrois bien sçavoir pourquoi
» tout en disant que l'argent est une

» chose absolument indifférente, vous
» ne pensez qu'à amasser de l'argent;
» pourquoi vous faites le métier
» d'usurier, & exigez l'intérêt de
» l'intérêt; pourquoi en un mot, vous
» n'enseignez qu'à prix d'argent; je
» vous demande encore pourquoi,
» en affichant tant d'aversion pour la
» volupté, & tant d'éloignement pour
» les épicuriens, on vous voit tous
» les jours faire & souffrir tant de
» choses honteuses pour la volupté,
» & vous fâcher si fort, lorsqu'on a
» oublié de vous inviter à un repas;
» pourquoi, lorsqu'on vous y admet,
» vous mangez avec tant de glou-
» tonnerie, & passez tant de bons
» morceaux à vos esclaves. En pro-
» nonçant ces derniers mots, il s'effor-
» çoit d'arracher à celui qui étoit
» derrière *Zenothemis*, une serviette
» remplie de toutes sortes de viandes,
» dans l'intention de l'ouvrir & de
» faire tomber par terre tout ce qu'elle
» contenoit; mais l'esclave tint ferme,
» & ne lâcha pas prise ».

La dispute excitée par l'orgueil & l'esprit de secte paroissoit appaisée,

lorsque la gourmandise la ranima. *Zenothemis* s'avise de porter la main sur une poule placée devant l'épicurien *Hermon*, la trouvant plus grasse que celle qu'il avoit devant lui. *Hermon* défend sa poule, les deux champions en viennent aux mains; les autres Philosophes prennent parti. La plûpart sont griévement blessés, sur-tout le vieil *Zenothemis*, qui a le nez emporté & un œil crevé dans la bataille; comme il se retiroit en criant qu'il souffroit des douleurs infinies, son ennemi *Hermon* l'insulte encore en lui disant: tu vois, *Zenothemis*, que la douleur n'est pas une chose indifférente, comme les stoïciens le prétendent.

Le traité *du Deuil* est une ironie continuelle, qui a pour objet le vain appareil des cérémonie funèbres, les lamentations extravagantes; & toutes les folies que font les hommes à la mort des personnes qui leur sont chères; il introduit un père déplorant la mort de son fils, enlevé à la fleur de l'âge, & il suppose que le fils lui

répond avec la permission d'*Eaque* & de *Pluton*.

» Cessez de vous arracher les che-
» veux & de vous ensanglanter le
» visage; pourquoi me plaignez-vous
» si fort? pourquoi m'appellez-vous
» malheureux, moi qui jouis d'un sort
» beaucoup meilleur que le vôtre? Par
» quelle raison me croyez-vous souf-
» frant? Seroit-ce parce que je ne suis
» pas, comme vous, accablé d'an-
» nées, chauve, ridé, tout courbé &
» chancelant sur mes genoux? Seroit-
» ce enfin parce que l'âge ne m'auroit
» pas permis de compter de mon vi-
» vant un aussi grand nombre de mois
» & d'olympiades, ou qu'il n'auroit
» pas émoussé mes sens au point de
» me faire déraisonner comme vous,
» en présence de tant de témoins? In-
» sensé, quels biens voyez-vous dans
» la vie, dont vous ayez à regretter la
» jouissance pour moi? C'est le vin,
» me direz-vous, la bonne chère,
» l'amour, les beaux habits. Et craignez-
» vous que leur privation me rende
» malheureux? Vous ne voyez donc

» pas qu'il vaut infiniment mieux ne
» pas avoir soif que de boire à sou-
» hait; qu'il vaut mieux ne pas avoir
» faim que de manger; qu'il vaut mieux
» ne pas éprouver le froid que d'avoir
» un grand nombre d'habits ? Mais
» puisque vous paroissez l'ignorer, je
» vais vous apprendre à mettre plus
» de vérité dans vos plaintes. Recom-
» mencez donc vos lamentations, &
» dites : Mon pauvre fils, tu n'auras
» plus soif, tu n'auras plus faim, tu
» n'auras plus froid; tu te sépares de
» ton père infortuné; te voilà exempt
» de maladies; tu ne crains plus ni fiè-
» vre, ni ennemi, ni tyran. Tu n'éprou-
» veras plus les tourmens de l'amour,
» tu ne t'épuiseras plus par ses plai-
» sirs; tu ne te ruineras pas à faire
» deux ou trois fois par jour des repas
» dispendieux. Quel horrible malheur!
» ton âge décrépit ne t'exposera ni à
» la risée, ni aux rebuts des jeunes
» gens. Croyez-vous, mon père, que
» de pareils discours ne seroient pas
» plus vrais & plus amusans que les
» vôtres? N'allez-vous pas aussi vous
» affliger pour moi, en pensant aux

» ténèbres & à la nuit profonde qui
» règnent ici-bas? Ne craignez-vous
» pas que je ne suffoque dans mon
» tombeau, parce que j'y serois trop
» serré dans mon linceul? Pour vous
» rassurer, persuadez-vous bien que
» quand nos yeux sont pourris ou
» brûlés, si vous avez résolu de me
» réduire en cendres, nous ne pou-
» vons plus juger ni de l'obscurité,
» ni de la lumière. Au reste, je vous
» passerois encore volontiers toutes
» les paroles que vous prononcez;
» à quoi peuvent me servir, je vous
» prie, & vos cris larmoyans, & les
» coups dont vous vous frappez la
» poitrine en cadence & au son de la
» flûte, & les lamentations exagérées
» de vos pleureuses à gages? A quoi
» bon cette colonne sépulchrale cou-
» verte de guirlandes? quelle effica-
» cité attachez-vous au vin que vous
» répandez sur mon tombeau? croyez-
» vous qu'il pénètre jusqu'aux enfers,
» & qu'il filtre jusqu'à nous?

Dans les *Saturnales*, *Lucien* introduit un pauvre Prêtre de *Saturne*, qui demande à son Dieu de l'or & des

des richesses : le bon *Saturne* lui répond que cela ne le regarde pas; que, pendant les sept jours de son règne, il ne peut disposer que de ce qui concerne le jeu, la table & les plaisirs; qu'il lui accordera, s'il veut, la chance des dès, la royauté des festins, la palme du chant : le Prêtre peu curieux de semblables présens, fait ensuite quelques questions à *Saturne*; & d'abord il lui demande s'il est vrai, comme on le dit, qu'il mangeoit ses enfans, & que sa femme, pour soustraire à sa voracité, le petit *Jupiter*, lui donna une pierre à dévorer à sa place; que *Jupiter* devenu grand, chassa son père du ciel, & le précipita, pieds & mains liés, dans les enfers : *Saturne* est fort scandalisé d'une pareille question, il lui fait sentir l'absurdité de ce conte populaire : qui pourroit, dit-il, se méprendre, au point d'imaginer croquer un enfant, quand il a une pierre sous les dents, il faudroit avoir une mâchoire de fer. Accablé de vieillesse, & fatigué des soins du gouvernement, j'ai cédé le trône à mon fils, & je ne songe plus qu'à égayer mes vieux

jours avec du nectar : je me suis seulement réservé sept jours pendant l'année, pour rappeller aux hommes le souvenir de leur bon temps, de ce règne heureux de *Saturne*, où sans aucun travail, *ils avoient du pain tout cuit & des viandes toutes préparées. Les hommes étoient tous bons & tous d'or.*

Cette dernière expression donne lieu au Prêtre de faire un bien mauvais calembourg. Si quelqu'un, dit-il, de ces hommes d'or paroissoit aujourd'hui dans le monde, il seroit bientôt mis en pièces, & chacun voudroit en avoir le plus gros morceau.

Si l'on excepte cette misérable pointe, ce petit dialogue est très-plaisant ; *Lucien* s'y moque avec sa gaieté ordinaire de la fable de *Saturne*, telle qu'elle étoit rapportée par les Poëtes. Les pièces suivantes qui portent le titre *d'Epitres Saturnales*, sont plus philosophiques. Les pauvres écrivent à *Saturne* pour se plaindre amérement de l'affreuse misère où ils sont plongés, tandis qu'ils ont sous

les yeux, le ſpectacle déſolant du luxe des riches, & qu'ils ſont l'objet de leurs inſultes & de leur mépris. *Saturne*, pour les conſoler, s'efforce de leur perſuader que les riches ne ſont pas plus heureux que les pauvres: de toutes les vérités morales, c'eſt une des plus importantes & des plus eſſentielles au bonheur du genre-humain; c'eſt auſſi celle qu'il eſt le plus difficile de perſuader au peuple, celle qu'il a le plus de peine à comprendre: tous les raiſonnemens viennent échouer contre les brillantes apparences dont les ſens ſont continuellement frappés. Comment concevoir qu'avec tous les moyens de ſatisfaire ſes déſirs, un homme ne ſoit pas heureux. Cela ne peut entrer que dans une tête bien philoſophique: l'opinion que le vulgaire a du bonheur des riches, eſt le dernier avantage qui leur reſte, quand ils ſont blaſés ſur tout, & qu'ils périſſent d'ennui. Leur ſort qui ſouvent devroit faire pitié, excite cependant toujours l'envie. Otez aux riches cette admiration, ce reſpect machinal & involontaire qu'inſpirent

leurs richesses, ils seront les plus malheureux de tous les hommes.

» Je conviens qu'un sanglier, un » gâteau sont de fort bonnes choses, » & font grand plaisir au moment » où on les mange; mais quand ils » sont dans l'estomac, cela est tout » différent. Il ne faut pas oublier que » vous autres pauvres, n'êtes point » exposés à vous relever le lendemain » matin avec le mal de tête de l'ivresse, » avec les rapports désagréables d'une » mauvaise digestion. En sortant de » table avec ces fruits certains des » grands repas, les riches passent » encore la plus grande partie des » nuits entre les bras des femmes, ou » ils se vautrent dans mille autres » débauches que leur suggère leur » lubricité, & qui amènent à leur » suite les fièvres lentes, la pulmo- » nie & l'hydropisie. En voyez-vous » un seul (d'entr'eux qui ne soit pâle » comme la mort, & qu'on ne puisse » appeller un cadavre ambulant? Si » par hasard quelqu'un d'eux parvient » à la vieillesse, lui est-il possible de » se soutenir sur ses jambes, & lui

» faut-il moins de quatre esclaves
» pour le porter sur leurs épaules ?
» C'est un personnage tout d'or en
» apparence, mais qui n'est intérieu-
» rement composé que de vieux
» lambeaux, de pièces & de sutures,
» comme les habits de théâtre.

» Ajoutez que l'habitude de se
» gorger tous les jours de mets ex-
» quis, fait qu'on n'y trouve plus le
» même plaisir. Aussi verrez-vous
» quelquefois les riches aussi avides
» de poireaux & d'autres légumes,
» que vous l'êtes vous-mêmes de
» leurs lièvres & de leurs sangliers.
» Je ne vous parlerai point des autres
» tourmens de leur vie ; c'est leur
» fils qui donne dans le libertinage,
» c'est leur femme qui aime un esclave,
» c'est une Maîtresse qui leur est plus
» attachée par intérêt que par amour.
» En un mot, il est une infinité de
» choses que vous ne voyez qu'en
» beau ; tout paroît or, & pourpre
» à vos yeux fascinés. Rencontrez-
» vous un riche traîné par un brillant
» attelage de chevaux blancs ? vous
» demeurez stupéfaits, & vous êtes

» prêts à vous prosterner devant lui.
» Si vous sçaviez apprécier tout cela
» & le mépriser, le char d'or ne vous
» feroit point détourner la vue; en
» conversant avec un Grand, vous
» n'auriez point l'œil fixé sur le bril-
» lant qu'il porte au doigt, la mollesse
» recherchée de ses habillemens ne
» vous plongeroit point dans une
» stupide admiration. Laissez les mil-
» lionnaires être riches pour eux
» seuls, & soyez sûrs qu'ils viendront
» bientôt au devant de vous, pour
» vous prier de partager leur repas,
» & pour étaler à vos yeux leurs
» lits, leurs tables, leurs vases &
» leurs coupes, toutes choses dont
» la jouissance est absolument nulle,
» quand on les possède sans témoins.

Dans les trois volumes que M. l'Abbé *Massieu* a publiés, il y a quelques années, le public avoit remarqué un style trop grave, trop pompeux, trop périodique, absolument contraire au ton badin de l'original. Le Traducteur a profité des critiques; il a mis dans sa manière plus de simplicité, de légèreté &

d'aisance ; mais en voulant transporter en François les graces & l'enjouement de *Lucien*, il n'a pas toujours heureusement saisi la nuance qui distingue le familier d'avec le trivial, & la facilité d'avec la négligence. Ces défauts n'empêchent pas que cette traduction ne soit très-estimable & ne fasse beaucoup d'honneur aux talens & à l'érudition de M. l'Abbé *Massieu* ; elle doit être préférée à tous égards, à celle de *Dablancour*, qui mutile impitoyablement son Auteur, & dont le langage a vieilli.

Je suis, &c.



# LETTRE IV.

*Panégyrique de S. Vincent-de-Paul, Instituteur de la Congrégation de la Mission & des Filles de la Charité, Fondateur des Hôpitaux pour les Enfans-Trouvés ; prononcé dans l'Eglise de St. Lazare, le 19 Juillet 1785, & le Dimanche dans l'Octave, dans celle des Invalides ; dans l'Eglise du premier Monastère de la Visitation, rue St. Antoine, le 23 Juillet 1786 ; aux Enfans-Trouvés, Fauxbourg St. Antoine, le 22 Juillet 1787 ; par M. l'Abbé* de Saint-Martin, *Conseiller au Châtelet, avec cette Epigraphe, tirée de* Lucain :

Nil actum reputans, dùm quid superesset agendum.

*A Paris, chez* Merigot *le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

Le nom de *St. Vincent-de-Paul*, observe très-bien M. l'Abbé de

*Saint-Martin*, est devenu si célèbre depuis plusieurs années, qu'il n'est pas moins connu des gens du monde que ceux des plus grands Héros & des plus grands Ecrivains qu'a produits notre Nation. Les Philosophes s'accordent avec les plus zélés partisans de la Religion pour admirer ses vertus. Les uns voyent dans ce grand homme, le bienfaiteur de l'humanité ; les autres le révèrent avec plus de raison, comme un de ces instrumens dont Dieu se sert de temps en temps pour faire éclater les merveilles de sa grace & de sa miséricorde envers les hommes.

C'est sous ce point de vue que son éloquent Panégyriste s'est plu à le considérer ; & le tableau vif & rapide qu'il trace de l'infatigable activité de ce pieux & saint personnage, est peut-être ce qu'on peut opposer de plus fort à cette bienfaisance stérile si vantée de nos jours, & qu'on voudroit substituer à la charité chrétiene : « sans naissance, sans fortune, » sans dignité, *Vincent* s'éleva par » l'empire seul de ses vertus.... &

» il fit plus de bien en un jour, que
» tous les Philosophes n'en pourront
» jamais faire, quoiqu'ils prétendent
» ne parler, n'écrire & n'agir que
« pour le bien de l'humanité. »

En nous montrant donc dans son Héros, d'un côté, le modèle du Sacerdoce; & de l'autre, celui du véritable patriotisme, l'Orateur trouve par-tout le moyen de lier l'éloge de la Religion à celui de *St. Vincent*, & de faire voir qu'elle seule peut opérer les prodiges que nous admirons dans la vie de ce grand homme.

Les pauvres, les malheureux furent, pour ainsi dire, les seuls & véritables objets de la tendresse & de la charité de *S. Vincent*. C'est à les instruire, c'est à les soulager qu'il consacra particuliérement ses soins & ses travaux. A peine élevé au Sacerdoce, on le voit parcourir les campagnes, instruire leurs habitans des vérités de la Foi, visiter les malades, consoler les affligés, appaiser les inimitiés, entretenir la paix, faire fleurir les bonnes mœurs, & vivre au milieu de tous, comme un père au milieu de

ses enfans : « La Picardie, la Cham-
» pagne, la Bourgogne ont déjà res-
» senti les effets bienfaisans de ce zèle
» dévorant, & leurs peuples bénissant
» les traces de ses pas, en sont devenus
» plus chers à son cœur. Oh! s'il pou-
» voit déchirer le voile d'ignorance qui
» couvre les campagnes d'une extrê-
» mité de la France à l'autre! Mais
» il est seul. . . . . & qu'est-ce qu'un
» seul homme, pour une moisson si
» abondante? » . . . . . . . . «

C'est pour seconder ses grands desseins, que *Vincent* établit à cette époque la Congrégation de la Mission, qu'il destina uniquement à porter les lumières de la Religion dans les campagnes, & chez les peuples infidèles. Il faut lire dans le Discours même de M. l'Abbé *de Saint-Martin*, la description des biens immenses qu'a produits pour l'Eglise, pour l'esprit & la science de la Religion, cette utile Institution.

« O! mes frères, qui pourra digne-
» ment célébrer les biens innombra-
» bles qu'ont produits ces zélés Mis-
» sionnaires dans le cours de leur

» ministère ? des peuples instruits &
» renouvellés dans la foi ; des scan-
» dales publics accrédités par l'usage,
» arrachés du milieu des fidèles ; des
» procès terminés au nom de *Jésus-
» Christ*, l'auteur de toute paix ; des
» familles entières s'embrassant, se
» jurant aux pieds des Autels, une
» amitié éternelle ; des hommes géné-
» reux sacrifiant le fruitdeleurs utiles
» travaux au soulagement des pau-
» vres ; des fonds considérables consa-
» crés à l'éducation publique ; des
» peuples assis dans les ombres de la
» mort, éclairés du flambeau céleste de
» l'Evangile ; des esclaves infortunés
» rendus à leur patrie : & dans tous
» les lieux où ont passé ces Héros de
» la Foi, ces amis de l'humanité ;
» des Chrétiens, des Hérétiques, des
» Infidèles même, accompagnant au
» lieu de leur sépulture, ces victimes
» honorables d'un zèle pur, d'une
» charité ardente, arrosant leurs tom-
» bes des larmes de la reconnoissance.
» Tel est, mes frères, le touchant
» spectacle que donnent à la terre les
» disciples, les enfans de *Vincent-de-*

» *Paul.* O ! mon Dieu ! si tous vos
» Ministres étoient animés du même
» esprit de zèle, il n'y auroit plus
» d'ennemis de votre nom, de votre
» gloire ! »

C'est ce même esprit de charité, & d'amour envers les pauvres, qui a présidé à tous les autres établissemens de *St. Vincent.* L'Institution *des Filles de la Charité*, de l'*Assemblée des Dames*, des *Enfans-Trouvés* ; son zèle pour adoucir le sort des forçats & prisonniers, la part qu'il eut à l'établissement de l'Hôpital-Général ; tout annonce dans ce grand homme, le véritable modèle du patriote, l'ami des infortunés, le bienfaiteur de l'humanité. Chacune de ces parties forme dans le Discours de son Panégyriste, autant de tableaux différens qui attendrissent l'ame & pénètrent le cœur. Dans le nombre de ces morceaux également intéressants, je me contenterai de vous citer celui où il s'agit des forçats & prisonniers.

« Il est une espèce d'hommes, que
» les crimes ont rendu les objets de
» l'anathême public, que la justice hu-

» maine, en leur laissant la vie, conserve
» cependant pour servir d'exemple à
» ceux qui seroient tentés de faire le
» mal, & que la terre qu'ils ont infectée
» semble repousser de son sein, sur
» un autre élément. *Vincent-de-Paul*,
» à la vue de ces malheureux, se sent
» ému d'attendrissement ; il vole sur
» leurs prisons flottantes ; partage avec
» eux leurs maux, leurs larmes, leurs
» fers ; fait luire l'espérance dans des
» cœurs abattus par le désespoir, &
» dans ces ames desséchées par le re-
» mords & la douleur, fait descendre
» les douces consolations que la Reli-
» gion seule puisse offrir aux mal-
» heureux. De retour dans la Capi-
» tale, il appelle auprès de lui les
» hommes sensibles d'Israël. Son cri
» est celui de la charité. A cette
» voix touchante, les cœurs les plus
» durs sont brisés, des secours abon-
» dans sont assurés aux forçats, &
» lui-même retourne leur apprendre
» qu'il est encore des hommes compa-
» tissans, qui les regardent comme
» leurs frères. Le premier il procure
» dans cette Capitale, un asyle à ces

» hommes flétris par la justice ; & » tandis que Paris voit consacrer ce » monument charitable, Marseille, » par les soins de *Vincent-de-Paul*, » offre aux forçats un Hôpital vaste » & commode, où ils viendront » puiser, dans le sein de leurs conci» toyens, des secours dont la priva» tion augmentoit encore le poids de » leur cruelle existence. Sa charité » s'étend à tous ceux sur la tête des» quels les loix ont appesanti leur » glaive. Il parcourt toutes les pri» sons, arrose de ses larmes les » chaînes qui pèsent sur les malheu» reux dans l'horreur des cachots ; & » si ses vœux ardens pour soulager » leur sort, ne sont pas entièrement » exaucés, ah ! du moins le zèle de » sa charité conduira des ames compa» tissantes à visiter les victimes infor» tunées qui les habitent.

C'est avec ces traits pleins d'ame & de feu, que M. l'Abbé *de Saint-Martin* peint le zèle & l'ardeur qui animoient *St. Vincent-de-Paul*. On voit par-tout un Orateur pénétré de la grandeur de son sujet ; & qui

s'élève par la force & la noblesse de son style, & sur-tout par l'onction du sentiment, à la sublimité des objets dont il entretient ses Auditeurs.

Les notes qui accompagnent ce Discours, n'intéressent pas moins que le Discours même. Les unes sont instructives, & jettent le plus grand jour sur des objets que la forme oratoire ne permet pas d'exposer dans un détail assez circonstancié. D'autres renferment des vues utiles & dignes du Panégyriste d'un Saint qui a opéré tant de bien pendant sa vie. Quelques-unes sont relatives au genre d'éloquence, dans lequel l'Orateur s'est exercé jusqu'ici avec tant de succès. Vous applaudirez sans doute, Monsieur, aux réflexions si judicieuses que présente le morceau que je vais vous citer.

» On a beaucoup écrit dans ce » siécle sur l'éloquence de la chaire, & » cependant tous ces traités nous ont » donné bien peu de bons Orateurs: » en vain en attribueroit on la cause au » goût du siécle, auquel on est forcé » de se conformer, si l'on veut faire

» quelque fruit, & attirer autour des » chaires évangéliques, la multitude. » Pour moi, qui connois toute l'illu- » sion de ce vain prétexte, je ne puis » m'empêcher d'en voir l'origine dans » le peu d'études que font des chef- » d'œuvres des anciens, les Orateurs » de nos jours, & dans la précipita- » tion avec laquelle ils courent après » une réputation presque toujours » éphémère.....

» Tout l'art de la chaire consiste » en portraits, en déclamations, en » vains efforts de l'imagination & de » l'esprit. Point de variété dans les » idées, de chaleur & de mouvement » dans le style...... On a souvent moins » en vue de composer un discours » chrétien, qu'un discours académi- » que ; & encore moins d'instruire » l'assemblée des fidèles dans les Tem- » ples de la Religion, que de plaire à » une poignée d'hommes d'esprit dans » une assemblée profane. Et peut-il en » être autrement, lorsqu'on voit tant » de jeunes gens courir avec ardeur » après la renommée, prétendre cueil- » lir, dès l'entrée de la carrière, des

» lauriers, réservés pour les Orateurs
» consommés, & enlever à ceux aux-
» quels leur âge, leurs vertus, leur
» doctrine sembleroient devoir faire
» confier le dépôt sacré d'instruire les
» Grands & les Souverains, cette
» marque distinctive d'honneur qui
» devroit être la récompense des talens
» long-temps éprouvés.

» Pour remplir cette fonction hono-
» rable du ministère, on cabale, on
» s'intrigue, on met en jeu toutes ses
» protections, comme s'il s'agissoit
» d'une place purement lucrative, &
» qui n'exigeât aucun travail. Les pre-
» miers Discours que l'on compose,
» n'ont pour but que les Grands &
» la Cour. On n'a point encore essayé
» ses forces, & déjà on s'est transporté
» en idée, au milieu du plus imposant
» de tous les auditoires, & on a tracé
» des leçons aux Ministres & aux
» dépositaires de l'autorité. On ne
» daigne plus même se proposer pour
» but d'instruction ces matières si no-
» bles & si touchantes qui faisoient
» les objets des Prédicateurs du siècle
» dernier. Il étoit réservé au nôtre de

» donner à la chaire des plans neufs,
» des vérités nouvelles, des médita-
» tions philosophiques. Cet abus n'est
» devenu que trop général, & a fait
» perdre de vue les convenances même
» oratoires, si nécessaires pour con-
» server à la chaire sa dignité, à l'élo-
» quence chrétienne son empire, &
» aux peuples l'instruction qu'ils ont
» droit d'attendre de ceux qui sont
» envoyés pour leur expliquer les
» dogmes, les mystères, les préceptes,
» les vérités & la morale de notre
» Religion. Les mêmes Discours se
» répètent à la Cour, dans les grandes
» Paroisses, dans les Eglises des Faux-
» bourgs, & jusques dans celles des
» campagnes Et comment veut-on
» ainsi opérer quelque fruit, & laisser
» au milieu des peuples des traces
» marquées de son passage dans les
» chaires évangéliques? »

On ne peut que sçavoir le plus grand gré à un jeune Magistrat qui consacre d'une manière aussi utile, les instans de loisir que lui laissent les fonctions importantes dont il est chargé. Si son ouvrage sur les établis-

ſemens de *St. Louis*, dont je vous ai rendu compte dans le temps ; annonce un digne Miniſtre de la Juſtice ; ce Panégyrique, où reſpire la ſenſibilité la plus touchante, eſt une preuve non moins frappante que M. l'Abbé *de Saint-Martin* joint aux vertus & à la ſcience du Magiſtrat, celles d'un vrai Miniſtre des Autels.

Ce diſcours eſt dédié à Mgr. l'Archevêque de Paris.

La forme de cette Epître eſt neuve & piquante. » Si je trouve, dit » l'Orateur, un Paſteur qui retrace » à nos yeux le zèle ardent & la » charité inépuiſable de *St. Vincent-* » *de-Paul*, qui gagne tous les cœurs » par une douceur inaltérable, qui » ſoit l'ami des pauvres, le père de » tous les malheureux, & qui mérite » de recueillir, comme lui, les » éloges, les reſpects & les bénédic- » tions des peuples ; c'eſt à lui que » doit être déféré ce juſte tribut de » la reconnoiſſance due aux vertus » utiles. Le ſiège de la Capitale » m'offre dans ſon Pontife le paſteur » vénérable que je cherche, & c'eſt

» à lui que je m'empresse d'offrir cet » éloge d'un Saint dont il imite les » vertus, chérit la mémoire & pro» tège les établissemens. »

Il n'est personne qui n'applaudisse à cet hommage dicté par le sentiment & la vérité.

Je suis, &c.

---

## GRAVURE.

*Première leçon d'Amitié Fraternelle.*

Vous me sçaurez gré, Monsieur, de revenir sur cette charmante Estampe, que M. *de Launay* vient de mettre au jour, & que je vous avois annoncée dans le Numéro 45 : en voici le sujet.

Deux Epoux vont voir un de leurs Enfans en Nourrice ; la Mère, vêtue de satin blanc, soulève son fils aîné,

habillé en matelot, pour lui faire embrasser son jeune frère, que la nourrice tient sur ses genoux; à droite, sur le devant, le père, assis, contemple ses enfans avec cette douce satisfaction que la nature inspire; de l'autre côté le mari de la nourrice avec sa mère, témoignent, par leurs attitudes, la sensibilité qu'ils éprouvent à la vue de cette scène naïve & intéressante. Cette composition, une des plus agréables d'*Aubry*, que la mort a enlevé aux Arts au milieu d'une carrière brillante, ne le cède à aucune de celles de ce genre, pour la vérité, l'expression des caractères, la correction du dessin, & l'harmonie pittoresque du sujet. M. *de Launay* a fait passer dans son Estampe toutes les beautés de l'original; son burin, pur & moëleux, supplée, en quelque sorte, au coloris du tableau, par l'intelligence avec laquelle il a sçu varier son

ſtyle. Le Peintre s'étoit repréſenté dans ce ſujet, ſous les traits du père de l'enfant, & M. *de Launay*, en conſervant la reſſemblance, ajoute encore un nouveau dégré d'intérêt à ſon eſtampe. (1)

## LIVRES NOUVEAUX.

*Voyage en Allemagne, dans une ſuite de Lettres; par M. le Baron* de Riesbeck, *traduites de l'Anglois; avec Portraits, Plans & Carte en taille-douce, gravées par d'habiles Artiſtes, 3 vol.* in-8°. *: prix, 11 liv., broché; 14 liv. relié, & 13 liv. 10 ſ. broché, franc de port par la poſte. A Paris, chez* Buiſſon, *Libraire, hôtel de Meſgrigny, rue des Poitevins,* N°. 13.

*Anna*, ou *l'Héritière Galloiſe, traduite de l'Anglois, ſur la quatrième édi-*

(1) Elle ſe trouve à Paris, chez l'Auteur, rue de la Bucherie, N°. 26, Prix, 16 liv.

*tion*, 4 *vol.* in-12. *prix*, 7 *liv.* 4 *f.* *brochés*, & 8 *liv.* 4 *f. franc de port par la poste. A Paris*, *chez* Buisson, *Libraire*, *hôtel de Mesgrigny*, *rue des Poitevins*, N°. 13.

*Dictionnaire de Musique*, *dans lequel on simplifie les expressions & les définitions Mathématiques & Physiques qui ont rapport à cet Art*; *avec des remarques impartiales sur les Poëtes lyriques*, *les Vesificateurs*, *Compositeurs*, *Acteurs*, *Exécutans*, *&c. &c.*

Les discours trop sçavans ne parlent qu'aux oreilles.

*par* J. J. O. de Meude-Monpas, *Chevalier. A Paris*, *chez* Knapen & Fils, *Libraires-Imprimeurs de la Cour des Aides*, *au bas du Pont Saint-Michel*, 1787.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE V.

*Influence de Boileau ſur la Littérature Françoiſe ; Diſcours couronné par l'Académie Royale de Niſmes ; par M.* Daunou, *de l'Oratoire. A Paris, chez* Fournier, *Libraire, rue neuve Notre-Dame.*

QUAND les Académies propoſent des queſtions littéraires auſſi intéreſſantes que celle-ci, on a lieu de regretter que des hommes d'un certain mérite, s'abſtiennent de deſcendre dans la carrière, & laiſſent diſputer ces prix aux candidats de la *littérature.* Pour traiter dignement le ſujet

que l'Académie de Nismes a été obligée de remettre jusqu'à trois fois au concours, il ne falloit pas moins qu'un Littérateur du premier ordre; & l'Académie, lassée d'attendre quelqu'un qui pût atteindre au but, a couronné enfin celui qui s'en est le moins éloigné.

M. *Daunou* a vu avec assez de sagacité, quelques parties de son sujet; mais il n'en a pas saisi l'ensemble. Son plan est mal distribué & décousu, ses observations superficielles, sont fausses quelquefois; rien d'approfondi, rien de lumineux; sa manière est sèche & froide; enfin, il a oublié plusieurs branches des plus brillantes de la réputation de *Despréaux*.

Il est évident que la seconde partie, où l'Auteur décrit l'état de la *littérature* avant *Boileau*, devoit précéder la première partie, où il essaie de tracer le caractère de cet illustre Poëte; car M. *Daunou* est obligé de revenir sur ses pas, & de reprendre, dans la troisième partie, son sujet où il l'avoit laissé à la fin de la première; ce qui jette de l'embarras, de la diffusion & du désordre dans son Discours.

Son exorde eſt pris de trop loin, & applicable à toute autre queſtion littéraire; il pouvoit ſe diſpenſer d'y faire l'éloge des Académies; car ces inſinuations flatteuſes ont un peu trop l'air de demander le Prix; & elles ne ſeroient permiſes que dans le cas où on le demanderoit pour un autre. Il ne devoit pas dire ſur-tout, que *du ſein de ces illuſtres Compagnies s'élèvent ces hommes rares, qui ſont nés pour avoir ſur leur Nation, une influence marquée*; car les Académies ne reçoivent ces hommes rares que lorſque leur réputation eſt faite; & puiſqu'il eſt queſtion de *Deſpréaux*, cela eſt d'autant plus mal-adroit, que l'Académie Françoiſe ne l'avoit reçu dans ſon ſein que malgré elle, & par un ordre exprès de *Louis XIV*.

Ce Diſcours découſu, comme nous l'avons dit, ne préſente pas une chaîne d'idées aſſez ſuivies & aſſez bien liées, pour que nous en faſſions l'analyſe. Nous releverons ſeulement quelques réflexions qui manquent de juſteſſe. *Quand les règles de la langue*, dit l'Auteur, *ne ſont point fixées, celles*

*de la versification le sont encore moins.* Il est pourtant vrai que les règles de la versification ont été fixées par *Malherbe*, & que la langue ne l'étoit pas comme elle l'a été depuis. « *Cor-* » *neille*, ajoute-t-il, affoiblissoit » quelquefois par une versification » vicieuse, la plus sublime Poësie. » Pour sentir, pour éviter ces défauts, » il eût fallu plus de goût.... un esprit » juste, une ame sensible; voilà le » goût ».

Ce n'est pas la versification qui est vicieuse dans *Corneille*; ce sont des tours peu exacts, des expressions basses ou un peu louches; ses morceaux de *Poësie sublime*, sont très-bien versifiés. Peut-on dire que l'Auteur du *Cid* & de *Cinna* n'avoit pas *un esprit juste* & *une ame sensible?* car enfin, voilà ce qui résulte de la phrase de M. *Daunou*. Sa définition du goût n'est donc pas juste; ou bien il a tort de refuser le goût à *Corneille*. Si l'on compare *Corneille* aux autres Poëtes ses contemporains, qui écrivoient avant *Despréaux*, on verra que le père de notre Théâtre avoit

infiniment plus d'élégance & de goût dans l'expreſſion & dans le ſtyle ; mais la langue n'étoit pas encore épurée, & celui qui tira du cahos la Scène Françoiſe, ne pouvoit pas tout faire à la fois. Quand le langage fut perfectionné, *Corneille* étoit trop vieux pour ſe corriger. M. *Daunou* parle un peu trop légèrement de cet homme de génie. Il dit dans un autre endroit ; *la poſtérité ne pourra croire que le Cid & Athalie ſoient du même ſiècle.* Eſt-ce ainſi que *Boileau* a parlé du *Cid* ? Et M. *Daunou* eſt-il en droit d'être plus difficile que *Boileau* ? La poſtérité admirera toujours la Tragédie du *Cid*, malgré ſes défauts, parce qu'elle eſt remplie de beautés immortelles ; la poſtérité ſçaura que le *Cid* a ouvert le plus beau ſiècle de la Poëſie Françoiſe, & qu'*Athalie* l'a fermé. Nous ſçavons que *Corneille* s'eſt élevé ſi haut par la ſeule force de ſon génie ; mais nous ne ſçavons point ce qu'eût fait *Racine*, ſi *Corneille* n'eut pas exiſté. Enfin, il paroît que M. *Daunou* a beaucoup trop conſulté le commentaire de *Voltaire*,

pour juger *Corneille*, & il ne pouvoit prendre un meilleur conseil pour le juger aussi mal.

M. *Daunou* offre de singulières contradictions, ou distractions, dans ses jugemens. En parlant des Romans, il commence par observer que ce genre est *méprisable, dangereux; qu'il détruit le goût de la saine littérature, & ne réussit qu'aux dépens des bonnes mœurs*; & tout de suite il ajoute que *ce genre n'exige pas moins de philosophie que d'éloquence & de sensibilité.* Il est clair que des qualités aussi contraires ne peuvent se réunir dans le même genre. Il devoit donc rejetter le blâme & le mépris sur ceux qui en ont abusé; car le Roman de *Télemaque* & ceux de *Richadson* sont dans le bon genre, qui n'est ni méprisable, ni dangereux.

*Souvent*, dit M. Daunou, *l'Auteur du Misanthrope cessoit d'être philosophe pour devenir bouffon, & se rendoit méconnoissable pour plaire à des spectateurs sans goût. Boileau* avoit fait à-peu-près le même reproche à *Moliere*; mais il ne lui reprocha point d'avoir

*tesse d'être philosophe ;* car, dans les *Fourberies* même *de Scapin*, il y a des scènes très-philosophiques. *Boileau* disoit au contraire :

Chaçun profite à ton école ;
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

*Despréaux* n'auroit pas voulu que *Moliere* eût rabaissé son génie à flatter le goût du peuple ; mais il y avoit peut-être bien de la philosophie de se mettre à la portée d'un peuple qui aimoit beaucoup à rire, pour l'instruire avec des bouffonneries.

*Quintilien & Vida donnèrent des leçons plus solides qu'utiles.* Ce jugement de M. *Daunou* n'est pas exact. Les leçons de *Quintilien* pour former un Orateur, sont quelquefois aussi éloquentes que solides, & certainement seront toujours très-utiles à qui cherche le bon goût de l'éloquence. Quant à *Vida*, son art poëtique en vers latins, est au moins aussi agréable que solide, & ne

peut être que très-utile pour connoître les qualités principales qui font le Poëte.

Une chose qui m'a beaucoup étonné, c'est que M. *Daunou*, pour justifier *Boileau* d'avoir été satyrique, s'appuye de l'autorité de *Le Pays*, dont il cite un passage assez trivial, où ce mauvais plaisant se glorifie d'avoir corrigé le monde par ses railleries. L'accolade est singulière. Qu'en auroit dit *Boileau*, lui qui a fait dire, dans sa Satyre du *Repas*, à un sot campagnard :

Le Païs, sans mentir, est un bouffon plaisant.

O *Despréaux*, c'est pourtant l'autorité de ce bouffon, qui vous justifie devant un tribunal académique, d'avoir fait des Satyres !

Pour prouver que les écrits & le goût de *Despréaux* ont eu de l'influence même sur notre siécle, M. *Daunou* cite en exemple *Crébillon* & *Voltaire*.

« Heureux l'un & l'autre, dit-il,

» d'avoir appris de *Despréaux*, la
» nécessité de la vraisemblance & du
» travail ! Dans des temps antérieurs ;
» le premier n'eût connu d'autre guide
» qu'une ardente & sombre imagina-
» tion : *Electre* seroit moins tou-
» chante ; il eût introduit en France,
» les désordres de la Scène Angloise.
» Le second eût abusé d'une facilité
» peu commune ; il eût moins médité
» ses sujets, amené avec moins d'art
» tant de situations théâtrales ; il eût
» fait plus d'un *Olympie.* »

Ce passage décèle des connoissances bien fausses sur la *littérature*. Ni *Crébillon*, ni *Voltaire* n'ont appris de *Despréaux*, la nécessité de la vraisemblance & du travail. Tous deux, & sur-tout le dernier, se sont fort peu souciés de la vraisemblance, & par-là, ils ont altéré la Tragédie ; tous deux ont fort peu travaillé leurs ouvrages ; d'où vient que *Crébillon* est souvent incorrect dans son style, & *Voltaire* très-négligé : on sçait que plusieurs de ses pièces ont été faites en moins d'un mois : personne n'a plus abusé de son talent & de sa faci-

lité; personne n'a moins médité ses sujets que *Voltaire*; personne n'a mis moins d'art dans ses situations théâtrales. M. *Daunou* dit tout le contraire de ce qu'il devoit dire. Ce n'est pas certainement d'après les préceptes de *Boileau*, que *Crébillon* a fait l'amoureuse *Electre*, & le mérite d'*Electre* n'est point d'être *touchante*. *Crébillon* qui ne sçavoit pas l'Anglois, ne pouvoit pas imiter *Shakespear*; & d'ailleurs, il n'a imité personne. C'est *Voltaire* qui a fait passer sur notre scène, l'appareil & le fracas de la scène Angloise; ce qui prouve que l'art poëtique n'a guère eu d'influence sur l'esprit de *Voltaire*. On ne pouvoit guère rassembler plus de contre-vérités en moins de lignes.

Il est bien étonnant que M. *Daunou* ne dise pas un mot des belles Epîtres de *Boileau*; il est encore plus étonnant que M. *Daunou*, qui parle de la *Henriade*, n'ait point parlé du *Lutrin*. Oublier le *Lutrin* dans un Eloge de *Despréaux*, c'est une plaisante distraction. Il est pourtant vrai que le *Lutrin* fut la première esquisse de

l'*Epopée* en notre langue ; *Desprèaux*, quoiqu'en dise un sujet badin, suivit la véritable marche de la narration épique, & montra ce qu'on pouvoit faire dans un sujet sérieux ; il le montra sur tout par de très-beaux détails de Poësie, & par le fréquent emploi du dramatique, en quoi *Voltaire* l'a fort mal imité. Il est à présumer que si le *Lutrin* n'eut pas existé, *la Henriade* n'eût pas été faite, ou seroit encore bien plus défectueuse. Ce qui est certain, c'est que le *Lutrin* l'emporte autant sur la *Henriade* par la fécondité des moyens & par la richesse de l'exécution, que *la Henriade* l'emporte sur le *Lutrin* par la noblesse & la richesse du sujet.

M. *Daunou* oublie encore de parler de la vigoureuse défense que *Desprèaux* opposa aux attaques de *Perraut* contre les anciens. C'est pourtant un titre glorieux à *Desprèaux* d'avoir été le vengeur de l'antiquité, & d'avoir empêché que l'ignorance du faux esprit n'ait prévalu sur la connoissance & l'étude des vrais modèles. C'est dans cette occasion sans doute, que l'in-

fluence de son goût & de sa réputation fut bien utile ; car il fit pencher de son côté, la Cour & les gens du monde, qui, sans être les meilleurs juges, peuvent cependant donner le ton & déterminer le jugement d'une Nation, qui examine rarement quand les Grands ont prononcé. M. *Daunou* est si peu au fait de notre *Histoire Littéraire*, qu'il ne fait dans une note, qu'une seule personne de *Perraut* le Médecin & de *Perraut* le Bel-esprit. Ce n'est pas avec aussi peu d'instruction, qu'on doit tenter d'apprécier les grands hommes de la *Littérature*.

Il y a dans ce Discours, plusieurs autres erreurs de goût & de jugement, que nous ne releverons point, parce que le nom de M. *Daunou* n'est point encore assez imposant dans le monde littéraire, pour leur donner du poids & les accréditer. Il est fâcheux qu'une Académie semble étayer de son autorité, des principes aussi faux, des jugemens aussi superficiels, des décisions aussi frivoles, & les adopter en les couronnant.

Je suis, &c.

## LETTRE VI.

*Mémoires philosophiques, historiques, physiques, concernant la découverte de l'Amérique, ses anciens habitans, leurs mœurs, leurs usages, leur connexion avec les nouveaux habitans, leur Religion ancienne & moderne, les produits des trois règnes de la nature, & en particulier les Mines, leur exploitation, leur immense produit ignoré jusqu'ici; par Don* Ulloa, *Lieutenant-Général des Armées navales de l'Espagne; Commandant au Pérou, de l'Académie Royale de Madrid, de Stockolm, de Berlin, de la Société Royale de Londres; avec des observations & additions sur toutes les matières dont il est parlé dans l'ouvrage traduit par* M***, 2 *vol.* in-8°. : *prix, 8 liv. broch. A Paris, chez* Buisson, *Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins,* N°. 13.

UN titre aussi détaillé nous dispense de faire l'énumération des

matières contenues dans ces deux volumes. Les deux objets qui excitent le plus aujourd'hui la curiosité & la cupidité ; sçavoir, la physique & le commerce, trouveront à gagner à la lecture de cet ouvrage, il réunit un nombre considérable de faits importans, qu'on chercheroit avec peine dans beaucoup de volumes, qu'il n'est pas facile à tout le monde de se procurer. Pour en donner quelque idée, nous choifirons parmi les particularités & les remarques les plus curieuses, celles qui nous ont frappés davantage.

Dans la partie haute de l'Amérique, les températures ne sont pas égales ; on les trouve toutes variées, selon la hauteur & la situation des terreins. Proportionnément à cette hauteur, les gêlées y sont plus constantes en été, & les neiges & les grêles plus communes en hiver. Mais plus on descend, plus la température devient chaude, & moins les froids sont réguliers. On y éprouve les quatre températures de l'année dans l'espace de quelques lieues. Ici ce sont les

froids rigoureux de l'hiver ; là, les délices du printemps, sans y sentir les incommodités de l'automne ; d'un autre côté, ce sont les chaleurs accablantes de l'été ; enfin l'on voit toutes les productions de la Zone-Torride. Mais les saisons y sont dans un ordre renversé ; l'on y a l'été, lorsque le soleil est le plus éloigné du Zénith ; dès qu'il s'en est le plus rapproché, l'hiver se fait sentir. Je conclus delà, dit l'Auteur, que la nature n'est pas assujettie à des règles sans exceptions, & qu'elle s'est réservé des moyens pour s'affranchir de ces règles, sans interrompre l'ordre nécessaire de tout le systême.

Les Botanistes liront avec plaisir le discours sur les productions végétales des différens terroirs du Pérou. On reconnoît dans plusieurs les jeux singuliers de la Nature. L'arbre qu'on appelle *Ceibo*, imite par son fruit, la laine des animaux, & sert aux mêmes usages en nombre de circonstances. Le *Fromager* fournit une espèce de soie très-fine & des plus souples. L'arbre de Cire produit une matière

ſemblable à la Cire des mouches ; & la *Barbe Eſpagnole* eſt une ſubſtance végétale, qui ſe prend pour les crins ou les poils des animaux.

Le diſcours ſur les animaux n'eſt pas moins intéreſſant. L'animal le plus utile pour les Indiens du Pérou, eſt le *Lama* ; ils s'en ſervent pour porter toute ſorte de charge. Ils ont pour leurs animaux domeſtiques, mais ſur-tout pour leurs Lamas, un genre d'affection qui ne ſe voit chez aucun peuple de la terre. Avant de le mettre au ſervice, ils font une eſpèce de fête, telle qu'ils en pourroient faire pour un nouveau compagnon. Ils invitent leurs amis, ils boivent, ils danſent, & font mille démonſtrations d'amitié à l'animal qu'ils ont paré & orné. Après cette fête, ils commencent à s'en ſervir, mais ſans lui ôter la parure & les ornemens qu'ils lui ont mis. Un inſecte aîlé, très-curieux par la lumière qu'il jette durant la nuit, eſt le *Cucuyo*. Avec un de ces inſectes dans la main, on lit très bien quelque lettre que ce ſoit. Lorſque la lune

ne luit pas, & que les *Cucuyos* paroissent, c'est un spectacle des plus beaux que de voir la campagne remplie de ces lumières brillantes. Les habitans s'amusent à les prendre pour en tenir en cage; ils en lâchent quelques uns dans une chambre non éclairée, qui se remplit aussi-tôt de lumière, & ils prennent beaucoup de plaisir à voir voltiger cet éclat dans tout le contour de la pièce. Quand les femmes sortent le soir pour prendre le frais, elles en ont ordinairement la tête parée, elles en font des colliers & des bracelets, qu'elles arrangent de diverses manières, & marchent ainsi tout éclatantes, comme si elles avoient des couronnes & des colliers de lumières naturelles. Nos *vers luisans* peuvent nous donner une petite idée de ces brillans insectes. Les curieux d'Histoire Naturelle ne liront pas avec moins de plaisir les discours sur les oiseaux & sur les poissons.

Le discours sur les minéraux, & sur la manière d'exploiter l'or & l'argent, doit paroître le plus intéressant

pour beaucoup de lecteurs ; aussi Don *Ulloa* s'est-il fort étendu sur cette matière ; mais quand on l'a lu avec un autre sentiment que celui de la cupidité, quand on voit tous les maux, toutes les calamités, toutes les maladies que l'homme a tirées de ces mines avec l'argent & avec l'or, arrosés du sang de tant de millions d'Américains & d'Européens, on est bien tenté de croire que la découverte de ces mines & leur exploitation est un des plus grands fléaux du genre humain. Le Mont du Potose doit être considéré comme l'intérieur d'une ruche à miel, vu le nombre des percemens, des galeries, des fouilles qu'on y remarque. S'il étoit possible de le découvrir totalement de sa croûte externe, on y appercevroit un nombre infini de routes souterreines percées sans suite, & comme au hazard, selon la direction des veines métalliques. Parmi les grandes découvertes qu'on a faites des mines d'argent au Pérou, celle de *Huantajaya* a été la plus fameuse dans les temps modernes. Le sillon étoit d'ar-

gent massif dans toute sa largeur, & on le coupoit au ciseau. Mais le lieu où se trouve cette mine est si éloigné de la mer, le terrein y est si sablonneux, & si stérile; les chemins par où il faut s'y rendre sont si peu praticables; on y est dans une si grande disette de tout ce qui est nécessaire à la vie, & même d'eau qu'il faut porter, si l'on en veut boire, que l'extrême richesse de ces veines précieuses est en grande partie absorbée par les dépenses.

Quand on ouvre les fosses profondes des mines qui s'étoient bouchées depuis long-temps avec les déblais, il en sort un air mortel qui tue sur le champ ceux qui le respirent. Cette vapeur méphitique agit si promptement, qu'en y présentant trois chandelles, qui, jointes ensemble & allumées, donnoient une grande lumière; elles s'éteignirent aussi tôt qu'elles furent approchées de la vapeur, sans même qu'on apperçût à la mêche qu'elles eussent été allumées. Les lumières s'éteignent assez singulièrement. La flamme se sépare d'abord

de la mêche avec beaucoup de vîtesse, & après s'être élevée, retombe sur cette mêche, ce qui arrive plusieurs fois de suite ; enfin elle en disparoît entièrement. Ceux qui se sont trouvés, sans y penser, dans un espace où s'étoit répandue cette vapeur à un degré supportable, ont éprouvé une formication considérable par tout le corps, sur-tout aux extrêmités, à la tête ; de la surdité, des tintemens d'oreilles, une bouffissure aux yeux qui sembloient leur sortir des orbites. Or, ce sont là les mêmes effets qu'éprouvent les animaux dans la machine pneumatique. Le travail des mines expose à plusieurs autres maladies.

Dans ses discours sur les mœurs des Indiens, Don *Ulloa* ne parle de ces peuples qu'avec le dernier mépris ; il leur reproche une paresse invincible, une stupidité brutale, une perfidie, une lâcheté, une cruauté sans bornes. On voit que ces reproches sont dictés en général par un préjugé ordinaire aux peuples conquérans, qui traitent de perfidie & de rebellion, tous les

efforts que la nature inspire aux hommes subjugués pour recouvrer leur liberté. L'Auteur nous dit que les Indiens ont la peau épaisse, la chair dure, & paroissent moins sensibles que les autres Nations du globe. Il cite pour exemple, une opération faite sur un Indien, travaillé de la pierre, & qui dura vingt sept minutes, tandis qu'elle se fait ordinairement en quatre ou cinq. L'Indien ne montra aucun signe de grande douleur, & se plaignit foiblement. Huit jours après, il quitta le lit, quoique la plaie ne fut pas totalement fermée. Il ne faut pas attribuer à l'insensibilité, le courage que ces peuples font voir dans les tourmens. On sçait avec quelle constance ils bravent les supplices que leur font souffrir ceux dont ils sont prisonniers. C'est là leur point d'honneur, & ils s'y exercent, pour ainsi dire, dans les souffrances auxquelles ils sont assujettis par la nature, & qu'ils s'accoutument à endurer patiemment.

L'Auteur reproche aussi aux Indiens la plus affreuse ivrognerie; mais les

excès auxquels ils se portent, n'ont commencé que depuis qu'on leur a fait connoître l'eau-de-vie, qui les rend furieux, & qui les tue. Celui qui procure le poison est seul coupable, & non celui qui s'empoisonne, sans le sçavoir.

On les accuse d'avoir recours à la surprise, aux embûcues, aux trahisons, à l'assassinat, pour se venger de leur conquérans. Ne les a-t-on pas forcés d'y recourir? ont-ils nos armes, notre discipline, notre tactique? Après avoir long-temps éprouvé que la bravoure ne pouvoit rien avec des armes si inégales, ils ont cherché les seuls expédiens, les seules ressources que la ruse pouvoit leur fournir; ils sont devenus si habiles en ce genre, qu'ils se sont rendus redoutables aux usurpateurs qui osent encore les calomnier. Ils n'ont qu'une raison à dire: sommes-nous les aggresseurs? avons-nous été vous troubler dans vos possessions? sommes-nous criminels de vouloir être libres dans les climats où la nature nous a placés? vous n'avez d'autre droit que le canon qui

a fait votre force, & vous nous avez réduits à être perfides & cruels pour avoir aussi une force à vous opposer. Enfin, tout ce qu'on dit contr'eux, n'est qu'une injuste récrimination, pour se disculper du mal qu'on leur a fait; & l'on ne cessera de déraisonner sur ce sujet, tant qu'on partira du principe absurde & odieux, que la conquête est un droit, l'usurpation un titre, & la tyrannie une justice.

## COMÉDIE FRANÇOISE.

VOILA le signal donné, Monsieur, & mille nouveautés vont paroître, je souhaite qu'elles ayent plus de succès que n'en a eu le samedi 17, *Rosaline & Floricourt*, ou *les Caprices*, Comédie en trois Actes & en vers libres. L'Auteur n'a pas osé intituler sa Pièce, *la Capricieuse*, sans doute parce qu'il y en a eu une de *Joly*, jouée sur le Théâtre Italien

en 1726, Comédie en 3 Actes aussi, & infiniment meilleure. Mais il ne suffit pas de donner à sa Pièce un titre nouveau, il faut traiter mieux un sujet qui l'a déjà été, ou ne point s'en mêler. Et ce n'est point une *Capricieuse* que l'Auteur peint ici, c'est une enfant, un enfant gâté : tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, seroit assez gentil dans la bouche d'un enfant de 13 à 14 ans : les petites impatiences de son Amant, ses petites supercheries, ses naïvetés sont pareillement d'un jeune homme de seize ans. Mais Mlle. *Contat* & M. *Mollé* ne sont plus des enfans. Ainsi, ces deux Acteurs, tout en jouant fort bien, faisoient avec leurs rôles, un contraste trop marqué; & c'est la cause du principal mécontentement du public. Du reste, n'attendez point de moi une analyse de cette Comédie, car je ne me souviens de rien, exactement de rien; il n'y a rien dans cet ouvrage : j'oubliois cependant un trait assez plaisant, & qui donnoit d'abord une assez bonne idée de l'ouvrage. *Rosaline* écrivoit à son Amant; il entre, il approche,

approche, & lit ſon nom ſur l'adreſſe, il ſe préſente pour recevoir la lettre; cette indiſcrétion fâche beaucoup la petite perſonne, qui ne veut plus la lui remettre. Grand débat : *Gercourt* paroît, (c'eſt le père de *Roſaline*) *Floricourt* le prend pour juge, & donne à la choſe une tournure aſſez plaiſante. Il ſuppoſe que cette lettre a été trouvée par *Roſaline*, qui refuſe de la lui rendre, & il prétend qu'elle doit être remiſe à celui dont le nom eſt ſur l'adreſſe. Le père prononce en ſa faveur, & *Roſaline* ſort furieuſe. Depuis ce moment, ce ſont d'éternelles tracaſſeries, mais les plus minces poſſibles. *Gercourt* veut corriger ſa fille, & feint de la vouloir marier à *Damon*. Elle, par caprice, feint d'y conſentir. *Gercourt* ſuppoſe encore que *Floricourt* va en épouſer une autre : elle en paroît charmée; elle veut en ſçavoir le nom. Au lieu de la nommer, *Floricourt* en fait le portrait. Et le public, galant, comme vous ſçavez, Monſieur, ne manque pas de faire l'application de ce portrait à Mlle. *Contat*. Enfin, la *Capri-*

*cieuse* n'y peut plus tenir, & prie en grace, son père de l'unir à *Floricourt*.

**Marion pleure, Marion crie,**
**Marion veut qu'on la marie.**

*Gercourt* se rend, & unit les deux Amans. Les 2 derniers Actes ont paru très-froids; point de situations, point de détails; pas un vers piquant : des vers libres, & très-négligés. En un mot, Monsieur, il y a tout lieu de présumer que cet ouvrage est le coup d'essai d'un jeune homme, qui n'a encore aucun usage du Théâtre, & dont le style n'est pas formé. Si cela est, ce début n'est pas sans espérance.

Je suis, &c.



# LETTRE VII.

*Le Bon-Homme aux Bonnes-Gens; Epître suivie de notes que les Bonnes-Gens liront. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez* Desenne, *Libraire, au Palais-Royal, près les Variétés,* N°. 216.

Cette Epitre, comme vous voyez, Monsieur, ne s'adresse pas à beaucoup de monde : qu'elle soit un peu satyrique, tant mieux : la bonhommie s'accommode assez de la satyre, quand elle tombe sur les vices & sur les ridicules; au lieu que nos gens du bel air n'aiment guère que les libelles & les sarcasmes contre les bonnes mœurs & contre l'honnêteté. Notre *Bon-Homme* ne ménage pas ces ennemis du bon sens & de la vertu; mais on désireroit que sa manière d'écrire fût moins négligée :

Nos plaisans de bel air, avec plus de *franchise*,
Placent le sens commun tout près de la sottise.
De peur d'être des sots, ils l'ordonnent ainsi.

. . . . . . . . . . . . . . .

L'esprit est maintenant ce qu'à tout on préfére.
Eh! qui peut en manquer depuis qu'on en sçait faire?
Mais tel est son malheur, que, sans malignité,
Sans traits calomnieux & sans impiété,
Le sel des calembours & le sel des charades,
Ne sçauroient empêcher ses bons mots d'être fâdes.

Il y a quelques autres endroits dans l'Epître du *Bon-Homme*, qui ont un peu plus la tournure du vers. Comme il n'a pas songé à faire un plan, & qu'il a jetté ses pensées en rimes, à mesure qu'elles lui venoient dans la tête, nous prendrons çà & là ce qui nous a paru de moins foible; c'est un ménagement que tout honnête

Critique doit à ceux qui ont de bonnes intentions. Les vers suivans ne méritent-ils pas quelques éloges ?

Ces cuirasses d'airain que portoient nos ayeux,
Que dans les Arsenaux on montre aux curieux,
Si nos preux s'en couvroient, les rendroient immobiles.
Les corps sont affoiblis, les cerveaux sont débiles.
Un jugement solide est pesant aujourd'hui.

Ce rapprochement est très - juste. Les écrits de nos bons Auteurs paroissent lourds à nos beaux esprits, si frivoles & si minces, de même que les armures de nos anciens Guerriers, sont beaucoup trop pesantes pour nos Militaires efféminés. Dans un portrait plus naturel que saillant, de nos femmes-philosophes & beaux-esprits, je choisis ces traits, qui ont du moins le mérite de la ressemblance & de la vérité :

On vante leur sçavoir en Physique, en Chymie,

Et plus d'une matrone y joint l'Anatomie.
La science de l'homme est leur délassement ;
Des entrailles du globe au haut du firmament,
Il n'est point de secrets que leur esprit ne sonde :
Elles sçauront dans peu comment on fait un monde.
Leur ménage, il est vrai, n'est pas bien gouverné ;
Leur enfant est mal sain, & mal morigéné.
Avec quelques amis Chloé fait un ouvrage ;
Peut-on l'entretenir d'enfans & de ménage ?
Il vaudroit presqu'autant, censeur gauche & brutal,
Lui parler de pudeur ou d'amour conjugal :
On ne s'impose point un devoir si vulgaire.
Femme d'un certain ordre, est-elle épouse & mère ?

Ce portrait de nos petits nobles dégénérés, dont les goûts, l'esprit, les sentimens sont si ignobles, est encore plein de bon sens, quoique vuide de Poësie.

Mais l'unique héritier de cent ans de
noblesse,
Tout entier dans un nom que soutient sa
richesse,
Peut-être cacochime, imbécille, insolent:
Il employera d'autrui les nerfs & le talent.
Il devient ce qu'il veut, un héros, un
génie;
Il donne à ses travers une grace infinie,
Regorge de vertus, même sans probité,
Et s'assure à prix d'or, *de* l'immortalité,
S'il meurt, *malgré cela*, de verbeux nécrologes
Aux siècles à venir transmettent ses éloges.
La bassesse au grand homme érige un monument.
Pour lui, les vers, la prose, & le marbre,
tout ment;
Et dix lustres plus tard, des brocanteurs
de gloire
A ses dignes neveux dédieront son histoire.

— Voici le morceau le mieux écrit de l'Epître; encore trouvera-t-on que le *Bon-Homme* laisse courir quelquefois ses vers un peu trop négligemment:

On court avec transport aux raretés nouvelles,
En fuyant la raison cent fois plus rare qu'elles.
Pensez-vous qu'on la fuie afin de s'amuser ?
Voyez nos tristes foux pour vous désabuser.
De nos cercles bruyans l'humeur leste & caustique
Accuse la raison d'être mélancolique ;
Je crains fort qu'ennuyer soit son moindre défaut.
La fleur du bel-esprit est tout ce qu'il leur faut.
Ce n'est point cette fleur, dont la beauté durable
Orne la vérité qu'elle rend plus aimable ;
Et qui, pour ranimer les mortels abattus,
Peut mêler son parfum aux parfums des vertus.
C'est une fleur bizarre, éphémère, inodore,
Qui n'a qu'un faux éclat, qu'un soufle décolore,
Qu'une chaleur factice a fait épanouir,
Qu'un air plus tempéré feroit évanouir ;
Qui, du fumier du vice artistement nourrie,
Couronne le sommet d'une tige pourrie.

Cette métaphore eſt très-heureuſe, très-vraie, & très-bien ſoutenue. Si l'Auteur avoit un peu plus répandu de ces couleurs poëtiques ſur ſon Epitre, cela n'auroit pas nui aux vérités & au bon ſens dont elle eſt remplie. Les vers ſuivans ſont bien penſés, mais moins élégans :

L'or vaut tout : la débauche eſt l'unique bonheur.
Du comble du ſcandale on ſe fait un honneur.
En tout déréglement la jeuneſſe eſt précoce.
Un bon conſeil, pour elle, eſt une injure atroce ;
Et l'adulte énervé, qu'on ne ſurveille plus,
Avant d'être majeur, eſt un vieillard perclus.
Par l'intrigue ou l'orgueil à l'intérêt vendues,
Et par l'aveugle hymen au caprice rendues,
De lubriques beautés, en s'entourant d'ingrats,
Luttent de perfidie avec des ſcélérats ;

Et, malgré mille soins pour plâtrer leur
visage,
Bientôt de leur morale il est l'affreuse
image.

Les deux vers les plus heureux pour sa nouveauté, la précision & la vérité de la pensée, sont ceux-ci:

Amis, que ce beau monde est loin de vos
maximes!
Vous pleurez d'une faute, il plaisante des
crimes.

L'Auteur revient aux *Bonnes-Gens*, & les vers qu'il leur adresse ne sont pas les moins bons de son Epître.

Ne portez point envie à de pareils heureux;
Que de biens vous avez qui ne sont pas
pour eux!
Bonnes-Gens, gardez-vous de changer
vos usages.
Vous vivez sagement sans vous nommer
des sages.
*Devant la subsistance* à d'honnêtes travaux,
Vous nourrissez le pauvre & non pas des
chevaux.

Vous essuyez les pleurs que cache l'indigence,
Sans donner aux Journaux vos traits de bienfaisance.
Soumis au Créateur des peuples & des Rois,
Vous portez volontiers le joug sacré des loix;
Et, sans vous égarer dans la métaphysique...
Vous êtes convaincus, malgré d'illustres fous,
Que celui qui fit tout, en sait plus qu'eux & vous.
Vos femmes, dont jamais un minéral perfide
N'enlumina le teint pour le rendre livide;
Dont mille excès affreux, qu'on ne leur décrit pas,
N'ont ni blasé le goût, ni flétri les appas,
Ont d'innocens plaisirs au sein de leur famille,
Et sont belles encore aux nôces de leur filles.

Ce dernier vers est charmant. Voilà ce que nous avons trouvé de meilleur

dans l'Epître du *Bon-Homme* : tout le reste, à peu de chose près, demande à être corrigé; ce que nous disons ici pour engager l'Auteur à cette refonte; il paroît mériter qu'on s'intéresse à lui, & qu'on l'excite à faire un bon ouvrage. Parcourons maintenant ses notes, puisqu'il a décidé que les *Bonnes-Gens* les liroient. Il nous semble qu'il manie un peu mieux l'ironie en prose qu'en vers. On en jugera par la remarque qu'il fait sur celui-ci :

*Leur enfant est mal sain & mal morigéné.*

» *Enfant* est ici au singulier, parce que c'est tout ce qu'elles peuvent faire que d'avoir un héritier. Encore est-ce un rude tribut à payer aux conventions humaines & à l'organisation..... Quant à l'éducation, on a jugé *Jean-Jacques Rousseau*, on a plaisanté des Collèges & des Couvens, n'a-t-on pas assez fait ! on a d'ailleurs un gouverneur & une gouvernante à si bon marché, que ce n'est pas la peine de perdre en ces minutieux détails des heures précieuses que réclament le

*Creps*, le *Pharaon*, le *Loto*, &c. Un gouverneur, même philosophe, n'est pas plus cher qu'un laquais de cinq pieds six pouces (on les choisit tous deux également dans les annonces des *Petites-Affiches*), il ne fait pas autant d'honneur, il est vrai, mais s'il a du goût, il sert de Dessinateur-Tapissier dans l'hôtel, il décore le théâtre de Madame, il est souffleur, lorsqu'elle joue ses propres drames, ou il monte & démonte les instrumens de physique. Une gouvernante tient lieu de femme de charge, & sert, au besoin, de confidente. *Monsieur*, dit un jeune élève au gouverneur qui le quittoit, & qui lui avoit inutilement prêché la vertu; *vous m'avez traité en petit garçon, en fils d'artisan. Si vous étiez un homme comme il faut, je vous apprendrois ce qu'on doit aux gens de ma sorte. Votre temps est fini, ma vie commence.*

Le père & la mère
Ont reconnu leur sang à ce noble courroux.

Il y a long-temps qu'on a employé

inutilement & la raison & la plaisanterie pour guérir les femmes de la manie qu'elles ont d'user de toutes sortes de drogues, ou pour se donner un teint & des charmes qu'elles n'ont pas, ou pour gâter ceux que la nature leur a donnés : notre *Bon Homme* se sert d'un motif pressant pour les convertir sur ce sujet, c'est l'intérêt de leur santé; voici ce qu'il dit, mais il le dit bien.

» Paris, les Provinces, l'Etranger consomment d'incroyables quantités de rouge prétendu végétal, tiré des fleurs; de blanc, d'eaux cosmétiques, qui n'ont aucunes qualités malfaisantes sur l'étiquette ou dans l'affiche. Mais leur usage est pernicieux. Il noircit & carie les dents, jaunit, ride, brûle, ronge la peau, attaque les nerfs, la poitrine, & gâte le sang. La raison n'a rien à espérer dans le domaine des modes, puisque la santé, la beauté, le désir de vivre, ne peuvent rien contre une imitation servile, absurde, dispendieuse, sale, & qui enlaidit. »

On voit que, soit en vers, soit en prose, notre *Bon-Homme* a les

meilleures intentions du monde; qu'il pense très-bien; qu'il a observé les mœurs ou les usages de la société, qu'il les peint fidèlement, & quelquefois avec cette force que donne le génie de la vertu. On souhaiteroit qu'il fût également animé du génie des vers; mais il peut compter sur l'estime des *Bonnes-Gens* & des *Honnêtes-Gens.*

Je suis, &c.



# LETTRE VIII.

*Nouvelles Instructions Bibliographiques, historiques & critiques de Médecine, Chirurgie, Pharmacie pour l'année 1786, ou recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connoissances & à l'abri des erreurs, relatives à l'art de guérir: dédié à S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang: années 1785; 1786 & 1787, trois volumes* in-16. *A Paris, chez* Mequignon *l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Écoles de Chirurgie, avec privilège, avec cette Epigraphe, tirée de* Bacon de Verulamio. *In prefat. novi organi scient.*

Non ullam aut vim aut insidias hominum judiciis facimus, aut paramus; verum eos ad res ipsas & rerum foedera adducimus, ut ipsi videant quid habeant, quid arguant, quid addant atque in commune conferant.

Je me reproche, Monsieur, de ne vous avoir pas rendu compte plutôt d'une espèce d'Almanach, un peu plus utile pourtant que tous ceux que les mois de Janvier fait éclorre. Mais

que vous dirai-je ? dans ce ſiécle léger & frivole, les ouvrages qui ne ſont qu'agréables, ſont ceux qu'on remarque les premiers. Ils occupent toujours la place la plus diſtinguée, ils ſont toujours en vue; au lieu que les ouvrages utiles ſont cachés dans la foule, & c'eſt un grand bonheur, ſi on peut les démêler. Voilà ce qui fait, Monſieur, que je vous ai parlé d'abord de l'*Almanach des Muſes*, de l'*Almanach des Graces*, de l'*Almanach d'Apollon*, &c. &c. & que je ne vous ai rien dit des *Nouvelles de Médecine*, qui paroiſſent pour la troiſiéme fois : à coup ſûr, cependant, cet *Almanach* eſt le plus utile de tous.

Il rend compte des maladies les plus communes durant chaque mois, & en donne les préſervatifs. Il annonce les ouvrages de Médecine & de Chirurgie tant François qu'étrangers, publiés dans l'année. Il contient l'extrait des écrits des Médecins morts chaque année, & la notice des nouvelles découvertes ; ſur-tout il eſt le fléau du Charlataniſme & des innovations ſéduiſantes. Il ne fait nulle

grace aux empyriques, sévérité à laquelle on ne peut qu'applaudir. En récompense, les jeunes élèves y sont encouragés; on recapitule les prix proposés par les Sociétés sçavantes, & on proclame les vainqueurs. On accueille même les ouvrages qui, sans avoir été couronnés, ne méritoient pas de rester dans l'oubli, & on en cite les morceaux utiles.

Enfin, ce qui rend cet *Almanach* complet, c'est un Calendrier commode pour les Médecins, & utile aux malades, la liste des Cours publics & particuliers établis à Paris, l'état des Médecins de cette Capitale, avec leurs qualités & leurs demeures, & une table des Auteurs, des maladies & des remèdes.

Ces *Nouvelles*, encore près de leur commencement, puisqu'elles n'ont eu lieu que depuis 1785, ne peuvent que se perfectionner de plus en plus; si l'on en juge par les progrès qu'elles ont déjà faits. Les volumes de 1786 & 1787, sont beaucoup plus considérables & plus étendus que le premier: hélas! faut-il s'en réjouir? & ne seroit-

il pas à souhaiter au contraire, que la liste des maladies ne fît que diminuer ? Sans doute ; mais puisque les infirmités humaines semblent augmenter chaque jour, il est consolant du moins de voir la Médecine redoubler de zèle & de lumières.

Je suis, &c.

---

# LETTRE IX.

*Abrégé des Causes célèbres ;*

M. *Gayot de Pitaval*, Avocat au Parlement de Paris, a recueilli les *Causes* les plus célèbres & les plus intéressantes qui avoient été jugées dans les différens Parlemens du Royaume, depuis 250 années jusqu'au temps où il écrivoit. Il rapporte d'abord fort au long toute l'histoire de chacune de ces *Causes*. Il cite dans toute leur étendue, les plaidoyers des Avocats pour & contre, ainsi que ceux de MM. les

que de plaisir. Les sçavans, capables de les apprécier & de les goûter, sont toujours en très-petit nombre.

Le Mémoire de M. *Raulin*, sur l'éducation des jeunes Filles, a fait quelque sensation, par la nature du sujet, qui est piquant; plutôt que par le mérite des idées, qui ne sont pas neuves, quoiqu'assez singulières. L'Auteur a appuyé ses raisonnemens d'un des paradoxes les moins plausibles de *Platon*, qui veut qu'on donne aux deux sexes la même éducation, & qu'on les applique aux mêmes exercices. Cependant la nature, dont l'autorité est beaucoup plus respectable que celle de *Platon*, leur a donné évidemment une destination très-différente: on a trouvé que M. *Raulin* parloit d'un ton trop peu mesuré, des Couvens, qui sont des maisons respectables; & le terme de *prisons* dont il s'est servi pour les désigner, a paru un peu dur.

M. *Vauvilliers* a lu deux Odes magnifiques de *Pindare*, & il a sçu faire passer dans sa traduction, la sublimité, l'énergie & toutes les richesses poëtiques de l'original; on n'y regrettoit

que l'harmonie & la cadence lyriques dont la prose n'est pas susceptible.

Le Mémoire qui a réuni le plus de suffrages, est celui de M. l'Abbé *Lourdet*, sur la langue sçavante des anciens Arméniens, quoique le sujet soit par lui-même assez ingrat; car on ne s'intéresse pas beaucoup à une langue aussi peu connue. Cependant, si on pouvoit trouver, comme le prétend l'Auteur, dans les manuscrits Arméniens qui nous restent, des traductions complettes de certains Auteurs anciens, dont les ouvrages sont perdus, & dont nous n'avons que des fragmens; ce seroit une découverte bien précieuse.

On a singulièrement goûté le compte que rend l'Auteur, de son Voyage à Vénise, où il avoit été envoyé par le Gouvernement, pour conférer avec les Moines Arméniens établis dans l'Isle de St. Lazare; le détail de la réception que lui ont faite ces vertueux Cénobites, le tableau de leurs mœurs & de leur caractère, ont excité les plus vifs applaudissemens. En général le ton de simplicité, de candeur & d'honnêteté, les sentimens nobles & déli-

cats, répandus dans tout le Mémoire ; le zèle ardent de l'Auteur pour la propagation de la langue Arménienne, ses travaux, ses soins infatigables pour l'instruction de ses disciples, lui font plus d'honneur encore que son style, qui cependant est très-attachant par le bon goût, le naturel & la manière franche qu'on y remarque.

## LIVRES NOUVEAUX.

*La Jurisprudence du Parlement de Bordeaux, avec un Recueil des Questions importantes, agitées en cette Cour, & les Arrêts qui les ont décidées ; par M.* de Salviat, *Conseiller au Présidial de Brives, &c. un volume* in-4°. *de 660 pages : prix, 10 liv. broché, 12 relié, & 11 liv. broché, franc de port par la poste. A Paris, chez* Buisson, *Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue de Poitevins,* N°. 13.

*Essai sur l'Art de la Teinture ; par M.* Scheffer, *membre & Directeur de l'Académie Royale des Sciences de Stockolm : commenté & développé par le célèbre* Bergman. *A Paris, chez* Buisson, *Libraire, hôtel de Mesgrigny,* N°. 13.

# L'ANNÉE *LITTÉRAIRE*.



## LETTRE X.

*Sermons pour les principales Fêtes de l'année & sur divers sujets de Religion & de Morale ; par M.* de Marolles, *Prêtre*, 2 *vol.* in-12. : *prix*, 7 liv. 10 s. *reliés. A Paris, chez la veuve* Crapart & Fils, *place St. Michel*; Lesclapart, *Libraire de* MONSIEUR, *rue du Roule*, N°. 11; Didot *Fils*, Jombert, *jeune*, *rue Dauphine*, *près le Pont-Neuf*.

L'IMPRESSION, Monsieur, est souvent l'écueil des Prédicateurs. La plûpart ont long-temps *fendu les flots*

d'auditeurs pour aller à leur chaire; on les écoutoit avec une admiration mêlée d'enthousiasme; on se disputoit les places dans l'Eglise comme au spectacle; à peine sont-ils imprimés, qu'on ne les lit plus, & alors se vérifie cet oracle de *Boileau*:

Tel écrit récité se soutient à l'oreille,
Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.

Ce qui paroît étonnant, c'est que parmi ces Prédicateurs qui ont débité leurs *Sermons* avec un succès si prodigieux, plusieurs étoient dépourvus des graces de l'action qui supplée quelquefois à la foiblesse du discours, & en couvre les défauts; ils n'avoient ni la figure, ni le geste, ni les intonations, ni le feu qui séduisent souvent la multitude; ils n'avoient pour attirer les suffrages que les beautés réelles de leurs compositions: pourquoi donc ces beautés, en passant de leur bouche sur le papier, ont-elles perdu

une grande partie de leur mérite? Pourquoi, dans la foule des Orateurs Chrétiens qui ont exercé leur éloquence sur les sublimes mystères & les grandes vérités de la Religion, *Bourdaloue* & *Massillon* sont-ils restés seuls constamment en possession des suffrages? pourquoi sont-ils presque les seuls qu'on lise, qu'on étudie, qui soient entre les mains de tout le monde; tandis que leurs successeurs, avec des talens très-distingués & très-brillans, sont relégués dans quelques bibliothèques obscures, & presque ignorés du public? C'est qu'il n'en est pas de l'éloquence comme des sciences exactes, qui se perfectionnent avec le temps, par les observations réitérées de ceux qui les cultivent; c'est qu'en littérature, lorsque les esprits sont arrivés à un certain dégré, bien loin de faire des progrès, ils déclinent insensiblement. Lorsque deux hommes de génie se sont saisis des grands traits, des principales idées & des beautés frappantes dont un genre est susceptible; lorsqu'ils se sont emparés de l'admi-

ration publique, il ne suffiroit pas à leurs successeurs de les égaler pour se placer à côté d'eux, il faudroit qu'ils fissent mieux : si *Bourdaloue* & *Massillon* sont encore aujourd'hui les Prédicateurs les plus fameux, c'est qu'ils sont en effet les meilleurs ; aucun des Orateurs qui sont venus après eux, n'a été aussi fort, aussi convaincant, aussi majestueux que *Bourdaloue* ; aucun n'a été aussi élégant, aussi naturel, aussi touchant que *Massillon* : ils ont substitué aux beautés vraies, solides & durables de leurs modèles, des qualités plus brillantes, peut-être, & plus agréables, mais fugitives, passagères, & qui ne soutiennent pas l'examen.

Il faut convenir cependant que parmi les Prédicateurs imprimés dans ces derniers temps, il en est plusieurs d'un rare mérite, qu'on peut lire avec plaisir & avec fruit, même après les grands maîtres : tels sont entr'autres, l'Abbé *Poulle*, qui semble avoir ajouté à la manière de *Massillon*, plus de magnificence & de grandeur ; l'Abbé *Cambacérès*, imitateur de la logique

& des raisonnemens vigoureux de *Bourdaloue*, en évitant la symmétrie de ses divisions, ses répétitions de passages trop prolongées, & la négligence de son style : tel est sur-tout le Père *Neuville*, qui, très-riche de son propre fonds, n'a imité personne, & auquel on ne peut reprocher que le luxe & l'excessive abondance. Il faut aussi placer dans cette classe d'élite, M. de *Marolle*, dont la manière a quelque ressemblance avec celle du P. *Neuville* ; c'est à-peu-près la même marche, le même esprit & la même finesse dans les plans ; c'est le même goût d'énumérations & d'antithèses, avec moins d'éclat & de richesses à la vérité, mais aussi avec plus de sagesse & de précision. On s'apperçoit aisément qu'il a été formé à cette excellente Ecole qui a fourni à toutes les chaires de l'Europe, tant de Prédicateurs distingués, & à la Religion, tant d'illustres Apôtres. Vous en pourrez aisément juger, Monsieur, par les détails dans lesquels je vais entrer.

On remarque dans le *Sermon* sur

la Fête de tous les Saints, un parallèle brillant entre la gloire des Héros profanes & celle des Héros chrétiens : après avoir fait sentir le vuide & la fragilité des honneurs qu'on rend aux Grands de la terre pendant leur vie & après leur mort, l'Orateur s'écrie :

» Ce n'est pas ainsi que périt la » gloire de vos favoris, ô mon Dieu! » elle renaît en quelque sorte de leurs » cendres ; elle semble prendre une » nouvelle vie dans leur tombeau, & » presque toujours au moment où le » bras de la mort vient de les y ren- » verser eux-mêmes. Oui, c'est alors » que leur vertu, peu auparavant » offusquée par les nuages qu'un » monde injuste & jaloux avoit rassem- » blés autour d'elle, perce ce voile » ténébreux, & n'en brille qu'avec » plus d'éclat. C'est alors que leur » grand rémunérateur illustre leur » mémoire par des prodiges, & fait » couler la santé & la vie de l'urne » même qui renferme leurs dépouilles » froides & insensibles; que bientôt leurs » restes sacrés sont arrachés à la terre,

» pour aller prendre une place sur les
» autels ; que le triste jour où ils ren-
» dirent leurs derniers soupirs, devient
» un jour de commune allégresse ;
» que souvent les Rois & les peuples
» élévent des temples à l'Eternel sous
» leur invocation, & que quelquefois
» des provinces & des nations entières,
» par un engagement solemnel, les
» réclament comme leurs pères &
» leurs protecteurs.

» Je sçais, à la vérité, que cette
» espèce d'apothéose, si je puis parler
» ainsi, n'est pas indifféremment le
» partage de tous les Saints ; qu'il est
» même un prodigieux nombre de
» ces heureux habitants du Ciel,
» qui n'ont laissé aucune trace de leur
» existence sur la terre. Peu connus
» pendant leur vie, absolument ignorés
» après leur mort, leurs noms n'occu-
» pent point de place dans la mémoire
» des hommes. Mais un jour viendra
» (& c'est le dernier des jours), un
» jour viendra que cette terre, théâtre
» obscur de leurs combats, retentira
» du bruit de leurs victoires ; que des
» nations innombrables, rassemblées

» du septentrion & du midi, des rives
» du couchant & de l'aurore, fixeront
» sur leurs personnes des regards res-
» pectueux, préconiseront leurs ver-
« tus, app'audiront à leur récompense:
» jour de triomphe pour ces glorieux
» prédestinés, & d'opprobre pour
» vous, Monarques ambitieux, con-
» quérants insensés, qui aviez établi
» vos grandeurs sur un fondement de
» sable, & resserré vos espérances
» dans les limites du temps & de la
» mortalité. Quelle sera votre honte
» en ce grand jour, quand, confondus
» sur les bords de l'abyme avec la
» plus vile populace de l'univers,
» avec le rebut de tous les siècles,
» vous verrez vos trophées & vos
» inscriptions funèbres, vos statues
» & vos mausolées devenus la proie
» des flammes; quand ce feu dévorant
» ravagera sous vos yeux le pompeux
» théâtre où votre orgueil s'étoit si
» souvent donné en spectacle? ».

*Tertullien* voulant consoler un illustre Confesseur de la foi, condamné à passer ses jours dans une obscure prison, lui disoit avec son énergie

ordinaire : tu ne verras plus de Dieux étrangers, tu ne rencontreras plus leurs images, tu ne participeras plus par ta seule présence aux fêtes payennes ; tu ne seras plus frappé de la fumée impure des sacrifices & des clameurs des spectacles : *non videbis Deos alienos, non imaginibus eorum incurres, nos solemnes nationum dies ipsa communicatione participabis, non nidoribus spurcis verberaberis, non clamoribus spectaculorum.* Ce passage est sublime, M. l'Abbé *de Marolles* en a senti tout le prix ; il s'en est emparé, & en a fait une application très-heureuse dans son *Sermon* du Mercredi des Cendres, sur la *pensée de la Mort* : l'idée d'être séparé du monde par la mort, ne peut être affligeante pour un Chrétien pénitent ; & il se dit à lui-même : « Il est » vrai que tu seras bientôt privé de » la lumière du soleil, du spectacle de » la nature, des charmes de la so» ciété ; mais aussi, tu n'auras plus » la douleur de voir des crimes consa» crés, des passions divinisées, des » monstres adorés ; tes yeux n'appe-

» cevront plus leurs honteuses ima-
» ges brillantes & parées ; tu ne te
» trouveras plus pêle-mêle, malgré
» toi, dans la pompe des fêtes d'un
» siécle tout profane ; l'air que tu
» respireras ne sera plus infecté par
» d'abominables sacrifices, ni tes
» oreilles blessées par d'impudiques
» acclamations. »

Peut-être l'Orateur eût-il bien fait de s'en tenir là ; mais séduit par la beauté & la fécondité du passage de *Tertullien*, il a cédé à la tentation de le développer, de le commenter d'une manière ingénieuse & brillante; & il a pris comme une espèce de refrain de sa paraphrase, ces mots qui reviennent au commencement de chaque tirade : *La mort le séparera du monde ; mais qu'est-ce que le monde à ses yeux ?* Ces énumérations réussissent sur tout au débit, lorsqu'elles sont prononcées avec volubilité ; l'auditeur entraîné par un torrent de mots, n'a pas le loisir de s'appercevoir du vuide des idées ; mais le lecteur qui veut une nourriture plus substantielle, est souvent fatigué

de ces éternelles répétitions. Cependant la première tirade est vraiment éloquente.

» La mort le séparera du monde ; » mais qu'est-ce que le monde à ses » yeux ? Le théâtre du péché qu'il » regrette ; un sanctuaire qu'il a eu le » malheur de profaner lui-même » autrefois par son impiété ; un cal- » vaire où il a renouvellé d'odieux » attentats ; une terre où il a semé la » discorde, l'iniquité, les scandales. » Là, l'amour du plaisir triompha » de mon innocence ; ici l'intérêt me » fit trahir la justice ; plus loin la mé- » disance souilla ma bouche ; ailleurs » la colère & le ressentiment empoi- » sonnèrent mon cœur : tout ce que » j'apperçois me reproche des infi- » délités. Ah ! périssent à jamais pour » moi le soleil que j'ai fait luire à mes » crimes, les ombres dont j'ai enve- » loppé mes forfaits, la terre en qui » j'ai mis ma confiance, les hommes » à qui j'ai mieux aimé plaire qu'à » Dieu, toutes ces créatures enfin » *dans lesquelles* je ne l'ai pas tou- » jours aimé, *par lesquelles* je ne l'ai

» pas toujours servi, avec lesquelles
» je l'ai trop souvent offensé ! qu'elles
» soient à jamais anéanties par rap-
» port à moi, & qu'elles fuient aussi
» loin de mes regards, qu'elles sont
» pour la plupart déjà loin de mon
» cœur ! »

Peut-être trouvera-t-on un peu de déclamation & plus d'esprit que de naturel, dans ces imprécations du Chrétien pénitent contre son corps.

« Un temps viendra donc, s'écrie-t-il,
» que je serai pleinement vengé d'un
» traître. Hélas ! tandis que je suis uni
» à cet associé perfide & toujours
» malgré moi trop chéri, en vain
» m'efforcé-je de l'affoiblir par les
» veilles, de l'abattre par les jeûnes,
» de le déchirer par de sanglantes
» austérités ; je m'apperçois que l'arti-
» ficieux rebelle corrompt souvent
» ma droiture, qu'il entretient une
» secrette intelligence avec ma foi-
» blesse, qu'il a mis dans ses intérêts
» le plus grand protecteur qu'il
» puisse avoir auprès de moi, l'amour
» de moi-même ; &, d'ailleurs,
» quand j'aurois le courage de lui faire

» éprouver toutes les rigueurs qu'ont
» employées contre leur chair les
» plus célebres pénitents, je sens
» qu'il ne seroit qu'à demi puni,
» & que, conservant toujours dans
» lui-même les principes de la vie,
» il seroit moins un objet d'horreur
» que de pitié pour la plûpart des
» spectateurs. Mort, impitoyable mort,
» c'est toi qui assouvira toute l'étendue
» de ma vengeance, par la décom-
» position totale, par l'entière destruc-
» tion de la victime. Ah! que d'au-
» tres, dans les délires du plus extra-
» vagant amour-propre, regrettent
» que leur corps n'ait pas été con-
» damné à périr comme une fleur,
» qui ne révolte point les yeux par
» ses couleurs ternies, & qui plaît
» même quelquefois encore par un
» reste d'esprits délicieux qu'elle
» exhale; ou que, prenant conseil
» d'une vanité poussée jusqu'au-delà
» des bornes de la vie, ils ordonnent
» en mourant que des sucs précieux
» défendent pendant quelques années
» leurs dépouilles froides & insensibles
» des approches de la corruption;

» pour moi, je consens de bon cœur
» que les vers s'emparent sans obstacle
» de leur proie. Non : que rien ne
» frustre les droits que le péché
» leur a donnés sur moi, & qu'intro-
» duite librement dans ma chair &
» dans mes os, la pourriture règne
» par-tout où le crime a triomphé :
» *Ingrediatur putredo in ossibus meis,*
» *& subter me scateat.* »

Depuis environ un demi siécle, une carrière nouvelle s'est ouverte devant les Orateurs évangéliques. Les anciens Prédicateurs n'avoient que des pécheurs à convertir ; les nôtres ont des incrédules à combattre ; une secte d'écrivains audacieux a déclaré la guerre à la Religion de l'Etat ; une foule de livres sacriléges, fait circuler l'impiété dans toutes les classes de la société. M. l'Abbé *de Marolles* fait voir dans un de ses *Sermons*, combien la lecture de cette sorte de livres est dangereuse & criminelle : ce Discours est très-sage, très-solide & très chrétien ; il étoit facile de le rendre plus académique & plus brillant, en y mêlant les portraits saty-

riques de quelques uns des chefs de la moderne philosophie ; mais l'Orateur nous avertit lui-même qu'il n'a pas jugé à propos d'avoir recours à de pareils ornemens, & il en donne la raison.

» Au reste, dit-il, je ne nommerai » point ici les sources particulières » d'où tant de malheurs ont pris leur » cours, ni cette ancienne & trop » fameuse compilation (1) où les » poisons sont rangés par ordre, & » qui auroit perdu depuis long-temps » toute la réputation qu'on lui con- » serve, si les matières stériles & » ennuyeuses, dont elle est composée » pour la plus grande partie, n'étoient » rachetées, aux yeux de plusieurs » lecteurs, par quelques articles où » leur goût pour l'obscénité, la » calomnie & l'irreligion, trouve » encore plus abondamment de quoi » se satisfaire que celui qu'ils pour- » roient avoir pour le naturel du style » & pour la facilité du génie, ni ces » lettres dignes des divers infidèles

(1) Bayle.

» qu'on y fait parler, où tout ce qui
» prouve le plus solidement chacun
» des véritables Auteurs qui leur a
» prêté sa téméraire & souvent fasti-
» dieuse éloquence, c'est qu'il n'avoit
» de chrétien plus qu'eux qu'un nom
» qu'il a déshonoré dans lui-même,
» & voulu détruire dans les autres;
» ni les volumineux blasphêmes en
» prose & en vers de cet Auteur le
» plus vanté, le plus séduisant de tous,
» ni.... Je m'arrête; & me souvenant
» de ma promesse, que je ne prétends
» point éluder par l'usage d'une figure
» familière aux orateurs, je ne par-
» lerai, dis-je, d'aucune de ces sources
» particulières d'irreligion, qu'il vaut
» toujours mieux laisser dans les ténè-
» bres que de les présenter même
» sous des jours odieux...»

Mais s'il ne fait aucune mention des Auteurs, il fait bien connoître l'esprit qui règne dans ses ouvrages, & prémunit habilement ses auditeurs contre le poison qu'ils renferment.

» Quoi de plus propre à surprendre,
» à éblouir, à aveugler la raison,
» que les différentes formes que prend

» dans ces ſortes d'ouvrages l'eſprit
» d'incrédulité qui y règne? Eſprit
» tantôt audacieuſement impie, qui,
» par le ſang-froid avec lequel il
» attaque ouvertement les plus au-
» guſtes vérités, fait d'abord perdre
» une partie du reſpect qui leur eſt dû,
» quand on les voit ainſi ſervir de
» jouet à l'inſolence humaine, à
» laquelle on les croyoit inacceſſibles;
» tantôt inſidieuſement ſubtil, qui
» enchaîne le faux & le vrai par des
» nœuds difficiles à débrouiller, &
» qui, par les raiſonnemens qu'il en-
» taſſe, les obſcurités dont il s'enve-
» loppe, les faux-fuyants qu'il ſe
» ménage, échappe aux yeux qui le
» pourſuivent, & élude les coups
» qu'on lui porte : eſprit, tantôt fier
» & triomphant, qui poſe des prin-
» cipes ruineux avec une emphaſe
» qui ôte la penſée de les conteſter,
» & en tire enſuite des conſéquences
» trop évidentes pour qu'on puiſſe
» les contredire, exige avec inſulte
» de la religion des démonſtrations
» dont elle n'eſt pas ſuſceptible &
» dont elle ſe peut paſſer, & ne

» daigne pas faire attention à celles
» qui lui conviennent & lui suffisent;
» tantôt modeste en apparence &
» réservé, qui ne cherche, à l'en-
» tendre, qu'à apprécier chaque preuve
» selon sa juste valeur, & à démêler
» la vérité au travers des préjugés
» anciens & nouveaux qui l'obscur-
» cissent : presque toujours esprit de
» pyrrhonisme, obsédé de difficultés;
» investi de doutes, rassemblant de
» toutes parts des nuages, bâtissant
» avec complaisance pour démolir
» avec fracas, & embarrassant la raison
» dans un dédale de sophismes qu'on
» veut lui persuader qu'elle a elle-
» même enfantés, & qu'elle ne peut
» ni désavouer, ni reconnoître pour
» son ouvrage. »

A la suite des *Sermons* de M. l'Abbé *de Marolles*, on trouve deux Discours prononcés à Orléans, à l'occasion d'une Fête qu'on célèbre tous les ans dans cette Ville, en l'honneur de la fameuse *Jeanne d'Arc*. Le premier a pour objet l'*Histoire de la Pucelle*; il est fleuri & brillant : le second, plus profond & plus philosophique, fait-

ſentir l'importance du ſervice rendu par *Jeanne* : il offre ce que la délivrance d'Orléans a de plus intéreſſant & pour la nation Françoiſe en général, & pour cette Ville en particulier.

Le début eſt magnifique & d'une très-heureuſe invention. L'Orateur ſuppoſe qu'un étranger arrive dans Orléans, le jour de la Fête de *Jeanne d'Arc*, & s'informe du ſujet de cette ſolemnité. Voici la réponſe.

» O étranger, admirez avec nous » les miſéricordes du Seigneur !

» Aux déplorables jours du règne (1) » le plus malheureux qu'ait vu la » France, ſes guerriers languiſſoient » dans le repos, les routes de la » gloire étoient peu fréquentées, » l'ambition diviſoit nos Princes, » l'autorité étoit chancellante dans » le Souverain. L'Angleterre s'en ap- » perçut ; &, faiſant revivre d'an- » ciennes prétentions, dont le plus » grand de ſes Monarques avoit ſolem-

(1) Règne de Charles VI.

» nellement reconnu (1) l'injustice,
» elle dit : Voici le moment de satis-
» faire tout-à-la-fois ma haine & mon
» avidité : *je verserai du sang, je par-
» tagerai des dépouilles, mon ame
» sera rassasiée.*

» Pleine de ces idées puisées dans
» une ambition farouche, elle arme
» ses fougueux habitants. La mer
» vomit sur nos rivages des légions
» innombrables. La terreur marchoit
» devant elles. Les bords de la Seine (2)
» furent le premier théâtre de leurs
» fureurs. Bientôt les places qui envi-
» ronnent la capitale devinrent leur
» proie. Elle-même, la Reine de nos
» cités, admit l'étranger dans son
» sein. De ce centre d'une domination
» tyrannique, la servitude se répandit
» dans les vastes plaines de la Cham-
» pagne & de la Beauce ; les armées
» angloises s'approchèrent d'Orléans ;
» elles vinrent jusques-là (3).....

(1) Edouard III, par sa prestation d'hommage, à Amiens, 1329.

(2) Prise d'Arfleur.

(3) *Huc usque venies*, &c. Job. 38.

» Mais là se brisa leur orgueil. On les
» vit repoussées par une main toute-
» puissante, comme l'élément qui les
» avoit apportées sur nos côtes, se
» replier sur elles-mêmes à pas pré-
» cipités, laisser par leur fuite nos
» campagnes libres & heureuses; &
» depuis cette mémorable révolution,
» les destinées de l'Angleterre, qui
» sembloient devoir s'assujettir les
» nôtres, n'ont plus menacé le conti-
» nent, & se sont pour jamais renfer-
» mées dans l'isle que le doigt de Dieu
» leur a marqué pour barrière.

» Voilà, ô étranger, l'événement
» dont nous célébrons le grand anni-
» versaire, & cette fête doit s'appeller
» *la fête de notre reconnoissance.* »

La première partie est dirigée contre ces anglomanes, ennemis de leur patrie, qui ne cessent de vanter les loix & la constitution Britannique, aux dépens du Gouvernement François. L'Orateur prouve que cette précieuse liberté si fort exaltée & si mal définie, ne se trouve point au milieu des troubles & des factions qu'enfante l'anarchie républicaine; mais

plutôt à l'ombre du thrône & sous l'autorité juste & modérée d'un Monarque qui maintient l'ordre dans toutes les parties de l'Etat ; il observe que depuis près de huit siècles, les fastes de la Monarchie Françoise n'offrent presqu'aucun exemple d'un Roi qui n'ait pas aimé son peuple & qui n'en ait pas été aimé. Après avoir proposé différentes causes de ce phénomène singulier :

» J'aime mieux, dit-il, la chercher » dans une Providence aimable, *qui se* » plaît à former, pour certains peuples » chéris, des maîtres humains, généreux, compatissans, toujours attentifs à conserver sans atteinte les » antiques usages de la constitution » primordiale ; à renfermer l'exercice » de leur autorité dans ces bornes » sacrées ; à maintenir leurs sujets dans » la possession de leurs droits naturels ; » à ne leur point faire sentir trop impérieusement le poids de leur grandeur ; à leur rendre eux-mêmes, à » leur faire rendre, par les Ministres » de leur pouvoir législatif, une justice » exacte & impartiale ; à leur procurer

» enfin cette ſûreté pour leurs biens,
» leur honneur & leurs vies, dont
» nous ne ſentons peut-être pas aſſez
» le prix, & dont l'Angleterre, qui
» en a plus d'une fois ſenti le beſoin,
» pourroit prendre chez nous l'idée
» & le modèle. »

Il retrace enſuite les ſcènes ſanglantes dont l'Angleterre a ſi ſouvent été le théâtre; il s'élève contre la licence effrénée & l'extrême corruption qui règnent dans cette Iſle; contre les mœurs bizarres & farouches; la ſombre myſanthropie de ſes habitans, & cette mélancolie noire qui les porte ſouvent à ſe délivrer du fardeau de la vie, au ſein même de l'opulence & de la proſpérité.

La ſeconde partie eſt terminée par une ſuperbe péroraiſon. C'eſt le projet d'un Monument en l'honneur de la *Pucelle d'Orléans*: je ne puis mieux finir mes obſervations, Monſieur, qu'en vous mettant ſous les yeux ce beau morceau d'éloquence.

» Oh! quand verrai-je, non loin de
» ce vaſte chef-d'œuvre de la plus

» noble architecture (1) que nous eût
» envié Rome, & Rome dans toute
» sa gloire, à l'une des extrémités
» de cette longue suite d'arcs pom-
» peux, qui joignent les deux Frances,
» & dominent le plus beau fleuve de
» l'univers; quand verrai-je s'élever
» d'un côté le bronze majestueux de
» notre grand Roi *Charles VII* (2),
» & de l'autre, la statue révérée de
» *Jeanne d'Arc*, notre grande libéra-
» trice!

» Paroissez, fameux conquérant,
» au-dessus d'un grouppe d'ennemis
» terrassés, à qui votre main *victorieuse*
» présentera des chaînes! *Surge,*
» *Barac, & apprehende captivos tuos!*
» Figurez avec lui, célèbre *Héroïne*,
» dans l'attitude d'une prophétesse
» guerrière, actuellement éprise d'un
» saint enthousiasme, & rendant grace
» au Ciel du succès miraculeux de
» ses armes! *Surge, Debora, & cant*
» *canticum!*

---

(1) Le pont d'Orléans, le plus beau de la France.

(2) *Voyez* le portrait avantageux de ce Prince dans l'Hist. du P. Daniel.

» Qu'autour

» Qu'autour du marbre éclatant » qui soutiendra l'image de celle-ci, » un habile ciseau retrace à nos yeux » les plus mémorables traits de sa » belle & trop courte vie ; ici, la ber- » gère inspirée, offrant au Monarque » françois le secours de son bras ; là, » l'intrepide guerrière, forçant les » retranchements des Anglois, ou » pressant la déroute de leurs armées ; » plus loin, l'héroïne triomphante, » présidant à l'auguste cérémonie du » couronnement de son Roi ; enfin, » & sur la principale face de cette base » somptueuse, la victime infortunée » à demi enveloppée des flammes de » l'injuste bûcher.

« Ne lui donnez point, artistes in- » dustrieux, même à ce moment terri- » ble, les pâles symptomes de la frayeur, » qu'un poëte (1) a répandus sur » le visage de sa coupable *Didon*. » Donnez lui moins encore l'air insul- » tant qu'un déclamateur (2) a mis

(1) Virgil. Æneid. liv. 4. *Pallida morte futurâ.*

(2) Senec. Trag. Herc. Oeteus.

» dans les yeux de son insolent *Her-*
» *cule.* Que la contenance de notre
» martyre soit modeste & assurée,
» sans abattement comme sans fierté:
» son ame doit paroître aussi tranquille
» que son ame, qui étoit innocente.
» Placées à ses côtés comme de
» fidelles compagnes, que la Foi la
» soutienne dans ce dernier combat,
» que l'Espérance la console. Qu'à
» ses pieds, la France éplorée, &
» toutefois menaçante, n'attende pas
» que le temps ait séché ses larmes,
» pour s'armer du glaive & courir à
» la vengeance. Qu'au dessus d'elle,
» le Ciel s'entr'ouvrant déjà pour
» recevoir son ame purifiée de tout
» mélange terrestre, laisse appercevoir
» dans un lumineux lointain, la plus
» riche couronne. »

Ces Discours sont écrits avec beaucoup de pureté & d'élégance. Les plans sont très-heureux, quelquefois trop symétriques; les divisions nettes & bien remplies, les pensées fines & delicates; les détails ingénieux & brillans; les ornemens du style répandus dans ces Discours,

n'empêchent pas qu'ils ne ſoient très-inſtructifs, très-ſolides & très chrétiens; mérite rare aujourd'hui, où l'on paroît vouloir changer les Egliſes en Académies. La manière de l'Orateur nous ſemble un peu uniforme & monotone; il ne s'élève preſque jamais; il a peu de force, de mouvement & de chaleur: il inſtruit, il plaît, mais il ne touche pas; & il paroît plus diſert qu'éloquent.

Je ſuis, &c.

---

## LETTRE XI.

*Analyſe & Examen du Syſtême des Philoſophes Economiſtes; par un* Solitaire. *A Genève, chez* Barde & Compagnie, *Libraires; & à Paris, chez la veuve* Ducheſne, *Libraire, rue St. Jacques.*

La fondation de l'*Ecole économique* n'eſt pas ancienne. La ſcience du

*Produit net* ne date que de vingt ans. On reconnoît assez généralement pour le Patriarche de cette nouvelle Académie, le Docteur *Quesnay*, mort en 1774, connu d'abord par son *Essai physique sur l'économie animale*, ensuite par divers opuscules sur la *Science économique*, quelques articles de l'*Encyclopédie*, relatifs au même objet, & principalement par sa *Physiocratie*, ou *Gouvernement le plus avantageux au genre humain*, plus connu encore par l'*Oraison funèbre* que prononça M. le Marquis *de Mirabeau*, en 1775, à la gloire de cet homme célèbre, dans l'assemblée générale des Philosophes Economistes. Après le Docteur *Quesnay*, vient incontestablement M. *Court de Gebelin*, le premier & le plus chéri des disciples du fondateur, *son disciple bien aimé, dans qui il avoit mis toute sa confiance*. A leur suite, on place les *Mirabeau*, les *Baudeau*, les *Roubaud*, les *Lariviere*, les *Dupont*, &c. Ces penseurs en forment beaucoup d'autres. Leurs ouvrages sont si multipliés, qu'ils feroient seuls une vaste bibliothèque.

Les principes de la *Science économique* peuvent se réduire à cette maxime fondamentale : *tout est né de l'ordre & du besoin ;* mais de l'ordre purement *physique* & du besoin *physique ;* & *la loi physique est la base des loix morales.* Comme l'ordre naturel est *physique*, l'ordre social est également *physique*. « Si quelqu'un faisoit » difficulté, dit le plus célèbre des » Economistes, de reconnoître l'or- » dre naturel de la société pour une » branche de l'ordre *physique*, je le » regarderois comme un aveugle vo- » lontaire, & je me garderois bien » d'entreprendre de le guérir. En effet, » c'est fermer les yeux à la lumière, » que de ne pas voir que l'institution » de la société est le résultat d'une *néces-* » *sité physique ;* qu'elle se forme par un » concours de *causes physiques ;* qu'elle » est composée d'*êtres physiques ;* qu'elle » agit & se maintient par *moyens physi-* » *ques ;* que les *objets* de son établissement » sont *physiques ;* que les *effets* qui lui » sont propres, sont *physiques ;* qu'ainsi, » *son ordre essentiel & primitif est phy-*

» *sique*; car ce n'est que par les loix
» de l'ordre *physique*, que des causes
» ou des moyens *physiques* peuvent
» être liés à des effets *physiques* ».

Ainsi, la société humaine n'a pas d'autre fondement que la société des castors & celle des abeilles; ce fondement est la *nécessité physique*.

Quoiqu'il soit prouvé que la vie pastorale, a précédé la vie agricole, les Economistes prétendent que le *besoin physique* a déterminé d'abord les hommes à l'agriculture, & que la Science du *produit net* est d'une *nécessité physique*. De l'agriculture, des avances & du produit net, M. *Gebelin*, & d'autres Professeurs de la Science, font naître la religion agricole. Voici la progression : des avances ou *gros fonds*, placés sur la terre & *sous le ciel*, naissent physiquement l'*espérance* d'une bonne récolte, & la *crainte* d'une mauvaise : delà, *nécessité d'un appui supérieur*, d'un *patron*; delà, nécessité d'une *créance*, d'une *religion*, d'un *culte*. Ce sont des impulsions *physiques* qui produisent des *effets physiques*. Voilà donc aussi la religion

qui est née de l'*ordre physique*.

Les Economistes établissent, comme un fait certain, que les premiers individus de l'espèce humaine, après avoir pris quelques repas *à la table ronde de la nature*, s'unirent ensemble & parvinrent, en conséquence de cette union, à l'*intelligence*; par l'intelligence, à la *parole*, ensuite à l'*agriculture*, au *produit net*, au *bien être*, à *la religion* & au *culte* qui en est la suite, à l'origine des familles, à la multiplication de l'espèce, à la propriété foncière, au partage des terres, à la division du genre humain en sociétés particulières & conventionnelles.

Au reste, les Economistes ne sçavent tout cela que par révélation; car ils rejettent les monumens, les faits, le témoignage des anciens historiens. Selon ces Philosophes illuminés, à qui l'ordre *physique* s'est révélé lui même, les Historiens étoient *gens de ville*; ils écrivoient pour des *gens de ville*; & tous *les gens de ville* sont de *grands enfans*, auxquels il

falloit faire des contes pour attirer leur attention.

La Science écomique tombe aussi en contradiction avec elle-même, lorsque, d'un côté, elle suppose que la propriété est d'une *nécessité physique & absolue*; & que, de l'autre, elle veut que la terre ait été long-temps *toute à tous*; que les hommes n'en soient venus au partage des terres, qu'après une longue suite de siécles. Il y a donc eu un temps, un long-temps où *la nécessité physique & absolue* n'existoit pas, où le droit de propriété n'étoit pas connu; & s'il n'est que trop certain que tous les malheurs des hommes sont venus de ce droit de propriété, on ne voit pas bien comment ce changement funeste qui a rendu le genre humain esclave, a pu naître de l'*ordre* & du *grand ordre*.

L'*Evidence* joue un grand rôle dans le systême des *Economistes*. Ils prétendent que leurs principes & leurs conséquences sont aussi *évidens* que les vérités géométriques, & sont à la portée de *tout homme*, quel qu'il

soit; avant d'être persuadé de cette *évidence*, je voudrois croire que ces principes sont *évidens* pour les Economistes eux-mêmes; car enfin, après le galimathias inintelligible dont tous leurs livres sont remplis, & dont nous avons rapporté un petit échantillon, on a lieu de penser qu'un langage si ténébreux n'annonce pas des idées bien nettes, ou qu'il cache des mystères & des énigmes dont eux seuls ont le mot. Dans le dernier cas, ils ont tort de prêcher l'*évidence* à tous les hommes qui ne sçauroient les entendre; mais tout nous prouve qu'ils sont obscurs de bonne foi, & que rien n'est moins *évident* pour eux-mêmes que toutes leurs *évidences*.

C'est pourtant avec une doctrine si *évidente*, que ces Philosophes prétendent *régénérer* les nations, procurer aux hommes les plus grandes richesses *possibles*, le plus grand bonheur *possible* & faire triompher le *produit net*. Ils décident d'abord que les sociétés humaines ne sont pas susceptibles d'un gouvernement républicain; qu'on n'a vu nulle part des

*républiques achevées*, parce que *dans une république, l'interêt public n'est l'intérêt de personne*. Il est *évident* que l'intérêt de la patrie n'étoit point l'intérêt des *Brutus*, des *Curtius*, des *Caton*. Ils ne reconnoissent que le gouvernement d'un seul qui soit avoué par l'*ordre naturel*, & c'est à la Monarchie qu'ils s'en tiennent; mais à la Monarchie qui fera règner *l'évidence*, & ce règne de l'évidence ils l'appellent *despotisme légal*; expression qui ne signifie rien, ou qui signifie des choses absurdes; car l'empire de la loi n'est point un *despotisme*; & comment supposer une Monarchie où la loi gouverne despotiquement le Monarque lui-même? c'est là le règne des chimères, & non de l'*évidence*. Aussi font-ils de leur Souverain une *divinité qui tient dans sa main le bonheur des hommes*, & qui n'a autre chose à faire qu'à *jouir* & à être *adorée*.

Mais si, par hazard, le Souverain, détournant ses yeux de l'*évidence*, cherche à s'écarter de *l'ordre*, & prend des arrangemens opposés à *l'ordre*; que feront les Economistes?

alors ils réclament la véritable ligne de démarcation entre *l'autorité sociale* & *l'obéissance sociale*. Cette ligne, selon eux, est *physique*; tant que l'autorité se resserre dans les limites posées par la grande loi fiscale, on doit obéir à l'autorité. « Hors delà, « disent-ils, plus d'obéissance, la » ligne est tracée par le grand ordre, » & *c'est tout*. Ils ajoutent que les » Rois sont véritablement despotes; » mais que ce despotisme est légal; » qu'il est un effet nécessaire de l'évi- » dence; qu'il écarte absolument l'ar- » bitraire; que si les Rois pouvoient » commettre arbitrairement toute sorte » d'injustices, ils ne seroient plus les » images vivantes d'un être souve- » rainement & essentiellement juste; » *ils cesseroient d'être Rois*, dès qu'ils » cesseroient d'agir en Rois. Le corps » social ne seroit plus alors qu'une » république subordonnée, libre & » souveraine, sous l'enseigne de *l'évi- » dence* ».

Ainsi, voilà les Economistes qui reviennent malgré eux, au gouvernement républicain; ainsi, ils se mettent

*évidemment* & ſans ceſſe en contradiction avec eux-mêmes ; ainſi, ce *grand ordre*, qu'on nous vante comme le remède à tous les maux de l'humanité, comme un préſervatif contre tous ſes abus, nous précipite, par une *néceſſité phyſique*, dans tous les déſordres de l'Anarchie.

L'Auteur de l'*Analyſe* termine ainſi l'examen du ſyſtême économique : » Quoique les Economiſtes euſſent » l'adreſſe de ne montrer leurs prin- » cipes que ſous des expreſſions énig- » matiques, & comme on le leur a » reproché, ſous des emblêmes & des » hyéroglyphes Egyptiens, il n'en » eſt pas moins vrai qu'ils ne recon- » noiſſent : 1°. Que la nature ou » l'univers phyſique ; 2°. un grand » ordre qu'ils appellent indifférem- » ment, la vie univerſelle, l'Etre- » Suprême, le Créateur, la Provi- » dence, & qui n'eſt au fond que la » loi générale du mouvement ou » l'enchaînement progreſſif d'impul- » ſions phyſiques qui mènent néceſ- » ſairement tous les êtres à leur » deſtination ; 3°. qu'ils attribuent

» l'unité, la nécessité, l'immutabilité, » l'éternité à ce grand ordre ; 4°. que » le besoin physique, selon eux, » conduit nécessairement l'instinct phy- » sique de l'espèce humaine au bon- » heur, à la plus grande perfection » physique & morale ; pourvu que » cet instinct, pour satisfaire ses be- » soins, obéisse au grand ordre, suive » la marche physique de la nature ; » 5°. que l'évidence de ces principes » étant palpable & irrésistible, devoit » être rendue publique, & répandue » parmi tous les membres de la so- » ciété, sans en excepter un seul ; » 6°. qu'il falloit en conséquence, » pour donner à la connoissance de » l'ordre, toute la publicité possible ; » établir des Professeurs, composer » des livres doctrinaux, fonder des » Académies, des Musées, des Ly- » cées, consacrer à ces établissemens, » les dotations des Ministres des » Autels, dont les instructions, gra- » ces à l'*évidence* & à la publicité de » l'ordre, devenoient absolument inu- » tiles. »

Nous ne sommes point aussi effrayés

que l'Auteur de l'*Analyse*, sur le danger & les inconvéniens du *Systême Economique*. Des livres qu'on ne lit point, ou qu'on n'entend point, ne » sont pas dangereux ; & ceux des » *Economistes*, enveloppés de logo» gryphes indéchiffrables, prêtent » beaucoup trop au ridicule pour » séduire les François. » Le grand désordre des idées, l'obscurité de l'expression qui caractérisent ces nouveaux Pythagoriciens, le grand nombre de leurs productions illisibles & inintelligibles porteront toujours un extrême préjudice au *grand ordre*, à l'*évidence de leur Systême*, à *la nécessité de leurs besoins physiques*, & au *produit net* de leurs Libraires.

Je suis, &c.

---

## COMÉDIE FRANÇOISE.

Je vous ai annoncé, Monsieur, bien des nouveautés. Vous voyez que je ne vous ai point trompé : *la Maison*

*de Moliere* & les *Caprices* sont encore sur l'affiche, & voici que l'on vient de remettre au Théâtre la Tragédie d'*Hamlet*. C'est la seconde de M. *Ducis*, ou plutôt c'est la première de lui, qui ait réussi; ce fut le signal d'une foule de Tragédies Angloises que M. *Ducis*, & à son exemple, plusieurs Poëtes françois ont fait passer sur notre scène. *Hamlet* n'est pas la meilleure Tragédie de *Shakespear* : *la folie du jeune Prince*; la scène des *Fossoyeurs*, le *Combat aux Fleurets*, sont peu dignes de la Tragédie. Mais peu de pièces offrent des beautés aussi terribles; & sans être partisan des ombres ni des spectres, j'avouerai que l'attente du spectre à minuit, a quelque chose de vraiment tragique; le mot *jurez* que le spectre répéte plusieurs fois, doit produire un grand effet; la Tragédie de M. *Ducis* est plus sage, elle est exempte de ces trivialités qui déparent l'*Hamlet* de *Shakespear*. Mais..... Le dirai-je? la touche en est foible, & jusqu'à la belle scène du quatrième acte, le spectateur demeure froid, ce qui n'est

pas excusable dans un pareil sujet. Les trois premiers actes ne contiennent presque que des discours, des déclamations, discours bien faits sans doute, déclamations qui respirent la plus saine morale; mais enfin ce ne sont que des paroles. La terreur d'*Hamlet* qui, seul, voit l'ombre de son père, touche foiblement le public; & je ne sçais pourquoi. Ou plutôt, j'ai cru en voir la cause dans l'espèce de tranquillité où reste sa mère en ce moment. Ses remords qui ne la quittent jamais, devroient dans cette situation terrible, se joindre à l'apparition du spectre, & la faire frissonner. Dans une autre scène, le Prince pleure long temps sur l'urne de son père; mais il ne s'agit pas de le pleurer, il faut le venger.

Cette urne, pourtant, me rappelle une belle scène qui n'est point dans *Shakespear*; c'est celle où *Hamlet* veut faire jurer sa mère sur l'urne, qu'elle n'est point coupable de la mort de son père; c'est une scène de génie, digne de *Shakespear*, digne de M. *Ducis*. Du reste, le cinquième

acte ressemble à tous les cinquièmes actes. *L'Amant de la Reine*, *l'Assassin du Roi*, *Clodius*, qui en général, occupe trop long-temps la scène, s'en empare presque entièrement dans ce cinquième acte. Sa fille, amante cherie d'*Hamlet*, a de longs entretiens avec lui ; mais ce n'est ni cette amante, ni cet assassin qui nous intéressent; c'est la douleur & la vengeance d'*Hamlet*, & on ne le voit qu'à la fin de la pièce ; il tue froidement *Clodius*, qui vient de tuer la Reine : de manière, Monsieur, qu'à franchement parler il n'y a que deux scènes dans *Hamlet*, & c'est trop peu pour une Tragédie en cinq actes : mais ces deux scènes sont très-belles. Et on trouve dans le cours de la Pièce, des vers sublimes, de l'élan & de la sensibilité.

Je suis, &c.



## LETTRE XII.

*Procès fameux de tous les temps & de toutes les Nations, contenant l'histoire des grands criminels, & les détails de leurs supplices, 8 volumes* in-12., *prix* 20 *livres à Paris*, *&* 24 *livres*, *franc de port, en Province; par M.* des Essarts, *Avocat, membre de plusieurs Académies.*

L'HISTOIRE des grands criminels a eu un succès étonnant en Angleterre. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions qui ont été épuisées en peu de temps. Cependant on n'y trouve que les procès des tribunaux Anglois. L'Auteur des *Procès fameux* a conçu & exécuté un plan plus vaste. Il a réuni à l'histoire des criminels jugés en Angleterre, celle des criminels de toutes les Nations. Tous les hommes ayant un désir naturel de connoître la véritable physionomie des coupables, il s'est atta-

ché à peindre leurs mœurs, leurs penchans & leurs caractères. Il les accompagne, pour ainsi dire, depuis le moment où une pente secrète les entraîne vers le crime, jusqu'à l'instant où la justice les immole à la sûreté publique. Avant d'arriver à cette époque effrayante de l'histoire des fameux criminels, il a soin de recueillir les discours que ces malheureux ont prononcés, & de faire remarquer les effets que produisent sur les différentes organisations & sur les caractères variés des coupables, la crainte de la mort & la certitude de la recevoir.

On se bornera à indiquer ici quelques-uns des *Procès fameux* qu'on trouve dans l'ouvrage de M. *des Essarts*. Il contient entr'autres, ceux de l'oncle d'*Heloïse* & de ses complices qui avoient mutilé *Abélard*, du Duc d'*Alençon*; d'*Alexis*, fils du Czar *Pierre-le-Grand*; de la Maréchale d'*Ancre*, de *Jeanne d'Arc*; du Comte *Arcq*; de d'*Arçonville*, de *Jacques d'Armagnac*, de *Marie d'Arragon*, d'*Artus Desiré*, de *Hugues Aubriot*, d'*Averroès*, de *Polly Baker*, de *Barnevelt*, de *Bethisac*, du Maré-

chal *de Biez*, de *Borry*, d'*Anne de Boulen*, de *Butler*, de l'Amiral *Bing*, de dom *Carlos*, de *Cartouche*, de *Cinq-Mars & de Thou*, de *Jacques Clément*, de *Jacques Cœur*, de *Desrues*, du Comte d'*Essex*, du Comte *de Ferrers*, de *Fischer*, de *Jean Hus*, de la *Lescombat*, de *Mandrin*, d'*Enguerrand de Marigny*, du Marquis *de Monasdelchy*, du Duc *de Montmouth*, du Chevalier *Ralegh*, de *Ravaillac*, de *Ruggeri*, des lords *Sydney & Russel*, des *Templiers*, de *Vanini*, du Comte *Ulfeld*, du Cardinal *Volsey*, &c.

Les 8 volumes, qui contiennent environ 500 procès, se trouvent chez l'Auteur, rue *du Théâtre François, près la place*; & chez *Merigot* le jeune, *Durand* neveu, *Nyon* l'aîné, *Moutard*, *Laporte*, *Belin*, *Hardouin*, *de Senne*, Libraires à Paris; & en Province, chez les principaux Libraires.

Je suis, &c.



# LETTRE XIII.

*Histoire d'Artois ; par Dom* de Vienne, *seconde, troisième & quatrième parties : prix, 2 liv. 8 s. chaque partie. A Paris, chez* Leroy, *Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie.*

*Lettre de Dom* de Vienne *à M.* de*** *sur l'Histoire de France, seconde édition : prix, 12 s. broché, chez le même Libraire.*

En vous rendant compte, Monsieur, des premières parties de cette Histoire, je vous ai dit tout le bien que je pensois de cet excellent ouvrage, & combien je le trouvois au-dessus de ces prétendues Histoires particulières, qui ne sont que des Mémoires rédigés sans goût & sans choix, & presque toujours en mauvais style. La quatrième partie que

D. *de V.* donne au public mérite les mêmes éloges : c'est la même sagacité, le même intérêt, le même style. Que chaque Province ait un Historien pareil, & nous finirons par avoir une excellente Histoire générale. On nous promet bientôt la cinquième partie ; après quoi, dit-on, il ne restera plus à donner que la *chronique*. Nous ne pouvons qu'exhorter D. *de V.* à satisfaire au plutôt la juste impatience du public ; car outre qu'il est naturel de désirer de voir la fin d'un ouvrage commencé sous de si heureux auspices, & continué avec tant de succès, nous sçavons que l'Auteur qui ne se délasse qu'en changeant de travaux, a conçu depuis long-temps le projet de faire une nouvelle *Histoire de France* ; que ce travail a été suspendu par celui de l'*Histoire d'Artois*, & sera repris dès qu'elle sera finie. Elle touche à sa fin, & déjà, pour pressentir le goût du public, Dom *de V.* a fait réimprimer sa *Lettre sur l'Histoire de France* ; & en modeste Auteur, il attend le jugement du public pour sçavoir s'il doit continuer son entre-

prise. J'ai lû la lettre, Monsieur, j'ai recueilli les voix, & je l'invite à finir bien vîte son *Histoire d'Artois*, & à commencer bientôt son *Histoire de France*.

Je suis &c.

---

## LIVRES NOUVEAUX.

*Conseils aux Femmes de quarante ans; par M.* Jeannet de Longrois, *Docteur-Régent de la faculté de Médecine de Paris, &c. A Paris, chez* Mequignon l'aîné, *Libr. rue des Cordeliers, 1787. Vol.* in-12. *de 259 pag.*

*Discours sur les devoirs, les qualités & les connoissances du Médecin, avec un Cours d'études; par* Jean Grégory, *Médecin du Roi de la Grande-Bretagne, & Professeur de Médecine en l'Université d'Edimbourg: traduit de l'Anglois sur la nouvelle édition corrigée & augmentée par l'Auteur, & dédié à M.* de Lassonne, *premier Médecin du Roi;*

*par M.* Verlac, *Avocat. A Paris, chez* Crapart & Briand, *Libr. place* S. Michel. *1787. Vol.* in-*12 d'environ 400 pag. Prix 2 liv. 8 s. br. & 2 liv. 16 s. par la poste.*

*Avis aux habitans des Colonies, particulièrement à ceux de l'Isle* St. Domingue, *sur les principales causes des maladies qu'on y éprouve le plus communément, & sur les moyens de les prévenir; par* J.-F. Lafosse, *Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Correspondant de la Société royale de Médecine. A Paris, chez* Royez, *Libr. quai des Augustins. 1787. Vol.* in-*8°. de* 244 *pag.*

*Essai sur les établissemens nécessaires & les moins dispendieux pour rendre le service des malades, dans les Hôpitaux, vraiment utile à l'humanité; par M.* Dulaurens, *ancien Médecin des Camps, Armées & Marine du Roi. A Paris, chez le même* Royez, *1787. Vol.* in-*8° de 272 pag.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE XIII.

*Œuvres complettes de M. Marmontel, Historiographe de France, & Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise. Edition revue & corrigée par l'*Auteur. *A Paris, chez* Née de la Rochelle, *Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont St. Michel,* N°. 13. Tom. 5, 6, 7, & 8.

CES quatre nouveaux volumes contiennent une partie des *Elémens de Littérature*, rédigés par ordre alphabétique, c'est-à-dire, sans ordre. On

sçait que M. *Marmontel* avoit fourni plusieurs articles littéraires au grand Dictionnaire Encyclopédique; ensuite, il tâcha de leur donner quelque liaison, pour en faire un ensemble qui parût sous le titre de *Poëtique*. N'ayant pas trouvé sans doute que cette forme leur eût été favorable, il les fait reparoître par *A*, *B*, *C*; il juge que cette méthode est très-avantageuse pour des *Elémens*, qui ne sont plus une *Poëtique*; qu'il n'y en a pas de meilleure pour instruire *une jeunesse naturellement dissipée*, & *lorsqu'on écrit pour un monde qui, n'ayant pas le temps ou le courage de suivre de longues lectures, veut pouvoir quitter & reprendre un livre, selon sa fantaisie, & y trouver, en l'ouvrant au hazard, de quoi s'occuper un moment*. On pourroit dire à M. *Marmontel*, que s'il n'ambitionnoit pas d'autres lecteurs, il devoit se contenter d'écrire des *Contes*; & que les gens du monde ne s'aviseront pas de chercher dans des *Elémens* de quoi s'amuser *selon leur fantaisie*; mais ne le chicanons pas sur son titre, sur sa méthode, sur ses

prétentions, & parcourons au hazard quelques-uns de ces articles assemblés au hazard.

Au mot *affectation*, en parlant de l'affectation de *Fontenelle*, qui donnoit à sa pensée un air de fausseté, afin qu'elle eût plus de finesse, M. *Marmontel* cite le mot du Lacédémonien *Charillus* à un Ilote; *si je n'étois pas en colère, je te ferois mourir sur l'heure*; & il dit que ce mot est dans le goût de *Fontenelle* : il me semble que ce n'est pas de la finesse qu'on doit chercher dans ces paroles; qu'elles expriment fortement l'empire de ce Lacédémonien sur les mouvemens de sa passion, & son amour pour la justice; c'est un sentiment qui a quelque chose de sublime, & rien ne ressemble moins à l'*affectation* de *Fontenelle*.

Au sujet du vers *Alexandrin*, voici une idée un peu bizarre de M. *Marmontel* : « il seroit à souhaiter qu'il » fût permis, dans un Poëme de lon» gue haleine, de croiser les rimes... » Peut-être seroit-il à souhaiter aussi » que, selon le caractère des images » & des sentimens qu'on auroit à

» peindre, il fût permis de varier le
» rythme & d'entremêler, comme a
» fait *Quinaut*, le vers de huit avec
» celui de douze ».

Cette variété de rythme est aussi agréable que nécessaire dans le Poëme lyrique où le chant & le récitatif doivent se succéder, sous différentes formes ; & *Rousseau* l'a très-bien pratiquée dans ses cantates : mais demander qu'on admette ce mélange dans un long Poëme, soit *épique*, soit didactique ; c'est une singularité qu'on pourroit regarder comme une rêverie, & qui ne mérite pas une longue réfutation. Supposez en effet que vous trouviez de temps en temps une cantate dans l'art poëtique, ou une scène d'Opéra dans le Lutrin, & dans la Henriade ; & voyez le bel effet que produiroit une telle bigarrure.

Dans son article sur *l'Allégorie*, l'Auteur se déclare contre la plûpart des fictions poëtiques. « A présent,
» dit-il, qu'elles sont rebattues, la
» Poësie descriptive a bien plus de
« mérite & de gloire à peindre la

» nature toute nue, qu'à l'envelopper » de ces voiles depuis long-temps » usés. » Les voiles de la fiction ne seront jamais usés pour celui qui aura le talent de les rajeunir. Pourquoi avec ce mérite de *peindre la nature toute nue*, nos Poëmes descriptifs sont-ils si ennuyeux? il ne faut pas que le grand nom de M. *Marmontel* impose à nos jeunes Poëtes; mais qu'ils se décident par les exemples. Voici comment M. *de Saint-Lambert* peint la nature toute nue, en parlant de la nuit :

Des nuages épais sur les champs descendus
Entourent de la nuit les objets confondus.

*Boileau*, qui revêt la nature des voiles de la fiction, non point trop usés, s'exprime d'une autre manière;

Mais la nuit aussitôt, de ses aîles affreuses,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, & hâtant son retour
Déjà de Montlhéry voit la fameuse tour, &c.

Nous demandons pardon à M. *Mar-*

*Montel* de citer *Boileau* qu'il n'aime pas; mais nous avons vaincu notre répugnance pour citer M. *de Saint-Lambert*, qu'il aime & qu'il admire.

L'Auteur de ces *Elémens* se ressouvient de temps en temps que son projet est de récréer *une jeunesse dissipée*, & il interrompt ses paradoxes littéraires, par de petits traits facétieux qui figureroient à merveilles dans un *fadaisiana*. C'est ainsi qu'à l'article *allusion*, il cite celle-ci, comme *aussi rare que plaisante*. » Des chasseurs » affamés n'avoient à leur dîner que » des côtelettes fort dures. *C'est ici*, » *dit l'un d'eux, le combat des voraces* » *contre les coriaces*. » Il faut convenir que les *Longin*, les *Quintillien* & les *Rollin* ne sçavoient pas varier leurs préceptes par des saillies aussi fines, & des plaisanteries aussi délicates : mais ces gens-là n'étoient que des pédans rembrunis.

Ce qui me plaît dans M. *Marmontel*, c'est son aversion signalée pour tout esprit de parti, pour les cabales, pour les coteries, pour les bureaux d'in-

trigue où l'on travaille avec tant d'industrie les succès du moment ; c'est son mépris désintéressé pour les réputations & les récompenses usurpées ; c'est la noble fierté avec laquelle il rejette la protection & les suffrages des prétendus *amateurs* de la philosophie & des lettres. Voyez comme il s'explique nettement sur leur compte :
» La foule des amateurs est composée
» d'une espèce d'hommes qui, n'ayant
» par eux-mêmes ni qualités, ni talens
» qui les distinguent, & voulant être
» distingués, s'attachent aux arts &
» aux lettres, comme le gui au
» chêne, ou le lierre à l'ormeau. Cette
» espèce parasite n'apporte dans ce
» commerce que de la vanité, de
» fausses lumières, des prétentions
» ridicules, & des *manœuvres souvent*
» *deshonorantes*, toujours désolantes
» pour les lettres & pour les arts. Ju-
» ges superficiels & tranchans, leur
» manie est de protéger.... delà les
» brigues, les cabales pour élever
» leurs esclaves au dessus des hommes
» libres, qu'ils détestent, parce qu'ils

» en sont méprisés. Ils ne peuvent » leur ôter la gloire ; mais ils n'ont » que trop souvent assez de crédit » pour leur dérober tous les autres prix » du talent. »

On voit bien que ce n'est point le ressentiment, ni l'intérêt personnel, mais la force de la vérité, qui fait parler M. *Marmontel* : car les amateurs de l'Encyclopédie, & il n'y en a pas d'autres à présent à qui ce portrait puisse convenir ; ces amateurs, dis-je, n'ont pas nui à sa gloire, & ne lui ont pas dérobé le prix de ses talens. Revenons à ses Elémens Littéraires.

Un des premiers élémens de l'art de penser & d'écrire, est d'avoir des idées bien nettes sur les sujets qu'on veut traiter, de n'avoir pas tantôt une opinion, tantôt une autre toute contraire ; de ne pas oublier dans un endroit ce qu'on a dit ailleurs, & de ne se mettre pas en contradiction avec soi-même. C'est pourtant ce qui arrive de temps en temps à M. *Marmontel* ; & nous en rapporterons un exemple. Dans l'article *Action*, voici ce qu'il dit sur l'*illusion* du Théâtre :

» Elle consiste à faire oublier ce qu'on
» sçait, pour ne penser qu'à ce qu'on
« voit. J'ai lu *Corneille*; je sçais par
» cœur le cinquième acte de *Rodogune*;
» mais j'en oublie le dénouement;
» & à mesure que la coupe empoisonnée
» approche des lèvres d'*Antiochus*,
» je frémis, comme si je ne sçavois
» pas que *Timagène* arrive..... Effet
« inexplicable, & pourtant bien réel
» de l'illusion théâtrale. »

Il paroît que M. *Marmontel* est bien persuadé de cet effet de l'illusion, puisqu'il en a fait l'épreuve sur lui-même; cherchons maintenant l'article *Illusion*, & voyons ce qu'il en dira:
» Dans la Tragédie, on a très-bien
» observé que l'illusion n'est pas com-
» plette. Elle ne peut pas l'être. Elle
» ne doit pas l'être. Elle ne doit pas
» l'être, parce qu'il est impossible de
» faire pleinement abstraction du lieu
» réel de la représentation théâtrale
» & de ses irrégularités. On a beau
» avoir l'imagination préoccupée, les
» yeux avertissent qu'on est à Paris,
» tandis que la scène est à Rome;
» & la preuve qu'on n'oublie jamais

» l'Acteur dans le personnage qu'il
» représente, c'est que, dans l'instant
» même où on est le plus ému, on
» s'écrie : *ah ! que c'est bien joué !*
» on sçait donc que ce n'est qu'un
» jeu : on n'applaudira point *Auguste*,
» c'est donc *Brisard* qu'on applaudit.
» Mais quand, par une ressemblance
» parfaite, il seroit possible de faire une
» pleine *illusion*, l'art devroit l'éviter,
» comme la sculpture l'évite en ne
» colorant pas le marbre, de peur de
» le rendre effrayant. Il y a tel spec-
» tacle dont l'*illusion* tempérée est
» agréable, & dont l'*illusion* pleine
» seroit révoltante ou péniblement
» douloureuse. Combien de personnes
» soutiennent le meurtre de *Camille*
» ou de *Zaïre*, & les convulsions
» d'*Inès* empoisonnée, qui n'auroient
» pas la force de soutenir la vue
» d'une querelle sanglante, ou d'une
» simple agonie, &c. »

La contradiction est évidente, &, sur ce nouveau principe, M. *Marmontel* a fait un long article de l'*illusion*, où il nâge, d'un bout à l'autre, dans le vague & dans l'erreur. Il confond

l'*illusion* avec la *réalité* ; mais l'une est à l'autre, ce que l'imitation est à la vérité. Tel objet véritable nous inspireroit de l'horreur, qui, étant bien imité, ne nous cause qu'une émotion agréable. *Une querelle sanglante*, *une agonie* réelle ne produisent pas de l'*illusion* ; mais une douleur ou un effroi véritable. L'*illusion* agit sur l'imagination ; on songe que l'on voit. La *réalité* agit sur les sens ; on voit. La vue du sang qui coule, du mourant qui se débat, produit bien un autre effet que l'idée imaginaire causée par l'*illusion*. Aussi, lorsqu'on veut trop rapprocher l'imitation de la vérité, on n'augmente pas l'*illusion*, on la détruit. Si un Acteur perçoit une vessie pleine de sang, cachée sous son habit, pour faire croire que c'est son sang propre qui coule ; ou bien l'on verroit la singerie, & l'on en riroit ; ou l'on croiroit qu'il se seroit blessé, & l'on seroit effrayé. L'*illusion* ne seroit pas *complette*, comme le dit M. *Marmontel* : il n'y auroit plus d'*illusion*. L'*illusion* que produit une belle statue, n'agit pas sur les sens ;

on voit bien d'abord que c'eſt du marbre ; mais en la contemplant, l'imagination travaille ; on croit voir le Héros qu'elle repréſente ; on partage le ſentiment ou la paſſion dont il ſemble animé ; c'eſt alors qu'on oublie la matière, que les yeux ne voyent plus le marbre ; toute cette opération ſe paſſe dans notre eſprit, & nous ne voyons qu'avec les yeux de l'ame. Si la ſtatue eſt colorée, loin d'augmenter l'*illuſion*, elle l'empêche de naître, ou en nous effrayant réellement, ou en nous avertiſſant de la ſingerie & de la mal-adreſſe de l'Artiſte. Alors nos yeux ſeuls ſont occupés à chercher le marbre ſous la couleur, & notre imagination réfroidie ne met plus une ame dans ce marbre ; nous n'avons point d'*illuſion*. C'eſt donc par l'*illuſion* que les Beaux-Arts nous raviſſent & nous tranſportent ; c'eſt là le charme que n'ont point les Sciences exactes ; c'eſt ce charme qui embellit tout, & qui fait de la jeuneſſe le plus bel âge de la vie. Auſſi n'eſt-ce guère qu'à cet âge qu'on jouit d'une *illuſion* complette aux jeux du

Théâtre ; & plus cette *illusion* est entière, plus le plaisir est vif. Ce sont les connoisseurs blasés qui ne voient plus que la scène & l'Acteur, parce que l'action ne passe plus dans leur ame ; leur imagination n'est point émue ; ils sont méchaniquement frappés du jeu & de l'art du Comédien ; ils s'écrient ; *ah ! que c'est bien joué !* mais ils ne versent pas une larme ; ils n'ont aucune espèce d'*illusion* ; ils sont comme ceux qui diroient devant l'*Apollon* du *Belvedère* : *ah ! que ce marbre est beau ! ah le beau coup de ciseau !* Mais celui qui est dans une pleine *illusion*, oublie l'Actrice & le Théâtre, il n'applaudit point *Gaussin*, il pleure avec *Ariane* ; & lorsque cette *Amante* désolée, cherche dans son esprit quelle peut être sa rivale : *est-ce Mégiste, Eglé, qui le rend infidèle ?* il lui crie d'une voix étouffée par les larmes ; *c'est Phèdre, c'est Phèdre.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a trouvé que M. *Marmontel* avoit un goût un peu particulier ; ses élémens nous en offrent plus d'une preuve. Par exemple, il cite ces vers de

*Ronsard*, comme digne de *Catulle* :

Voici les bois que ma jeune *Angelette*
*Sur le* Printemps réjouit de son chant :
Voici les fleurs où son pied *va marchant*
Quand à soi-même elle pense seulette. . .
Ici chanter, là pleurer je la vi ;
Ici sourire ; & là, je fus ravi
De ses discours par lesquels je *desvie* ;
Ici s'asseoir ; là je la vis danser.
Sur *le métier* d'un si vague penser,
Amour ourdit la trame de ma vie.

Notre Académicien préfère de beaucoup ces vers un peu gothiques à ceux-ci de *Desprèaux* :

Voici les lieux charmans, où mon ame ravie
Passoit, à contempler Silvie,
Ces tranquilles momens si doucement perdus.
Que je l'aimois alors, que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidelle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

M. *Marmontel* décide qu'il y a du naturel & de la ſenſibilité dans le morceau de *Ronſard*, & qu'il n'y a qu'un jeu de mots & de l'affectation dans la chanſon de *Deſpréaux* ; car c'eſt une chanſon dont il ne rapporte pas le ſecond couplet, & les trois derniers vers ſervent de refrain. *Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus* ? n'eſt pas un jeu de mots ; c'eſt le ſentiment naturel qu'inſpire le dépit d'aimer encore malgré ſoi l'infidelle qu'on avoit juré d'oublier. D'ailleurs ces vers ont de la grace, de la douceur & de l'harmonie ; & ceux de *Ronſard* n'ont rien de tout cela : la penſée qui les termine eſt ingénieuſe & délicate ; mais il l'a gâtée par une métaphore trop affectée. C'étoit bien aſſez de dire qu'amour ourdit la trame de ſa vie de tout ce qui pouvoit lui rappeller ſon amante ; ſans ajouter que cette trame eſt ourdie *ſur le métier d'un penſer*. C'eſt joindre le pédantiſme de l'expreſſion à la délicateſſe du ſentiment.

N'eſt-ce point encore par l'effet d'un goût très-particulier, que M. *Mar-*

*montel* fait un si grand éloge du *Burlesque*, & de *Scarron* ? A moins qu'on n'aime mieux croire que l'affectation de contredire sans cesse *Despréaux*, l'a engagé dans l'apologie de ce mauvais genre, dont *Boileau* a toujours fait la satire. On se rappelle sur-tout ce beau passage de *l'Art Poëtique* :

Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales :
Le parnasse parla le langage des halles ;
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du clerc & du bourgeois passa jusques aux Princes ;
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à d'Assouci tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la Cour désabusée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée ;

Diſtingua le naïf du plat & du bouffon ;
Et laiſſa la Province admirer le Typhon.
Que ce ſtyle jamais ne ſouille votre ouvrage :
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laiſſons le burleſque aux plaiſans du Pont-neuf.

Ce arrêt du légiſlateur de notre Parnaſſe, confirmé par le goût & par la raiſon, n'en a point impoſé à M. *Marmontel*. Voici comment il plaide la cauſe du burleſque effronté & des plaiſans du Pont-Neuf.

« Le but moral de ce genre d'écrits » eſt de faire voir que tous les objets » ont deux faces ; de déconcerter la » vanité humaine, en préſentant les » plus grandes choſes & les plus ſé- » rieuſes d'un côté ridicule & bas ; » en prouvant à l'opinion qu'elle tient » ſouvent à des formes. De ce con- » traſte du grand au petit, continuel- » lement oppoſés l'un à l'autre, naît » pour les ames ſuſceptibles de l'im- » preſſion du ridicule, un mouve- » ment de ſurpriſe & de joie, ſi » vif, ſi ſoudain, ſi rapide, qu'il

» arrive ſouvent à l'homme le plus
» mélancolique d'en rire tout ſeul aux
» éclats. . . . . Au reſte, ce genre eſt
» peut-être celui de tous qui demande
» le plus de verve, de ſaillie & d'ori-
» ginalité. Rien de plat, rien de
» froid, rien de forcé n'y eſt ſuppor-
» table, &c. »

S'il y a quelque choſe de vraiment bouffon, c'eſt de voir un grave Philoſophe raiſonner ſérieuſement ſur des groteſques, & chercher un but moral dans des ſingeries. Ce ſeroit l'imiter, que de le réfuter ſérieuſement; car enfin, qui ne voit pas que le burleſque dégrade la nature & l'eſprit humain; qu'il n'y a rien de plus bas que de chercher le ridicule dans le ſublime; & qu'il n'y a point d'autre manière de bien plaiſanter, que de trouver le ridicule où il eſt? *L'opinion tient à des formes.* O le beau raiſonnement! C'eſt-à-dire, qu'en donnant à *Vénus* un maſque & des habits groteſques, on perſuadera aux hommes qu'ils ont une opinion chimérique de la beauté, & qu'elle peut ſe trouver ſous la *forme* la plus burleſque & la

plus ignoble. Voyons les exemples que cite M. *Marmontel*; & cherchons-y *ce but moral, cette verve, cette saillie que ce genre demande.* C'est dans l'*Enéide travestie* qu'il a choisi de si beaux exemples. Si *Scarron* eut travesti *la Pharsale*, M. *Marmontel* ne l'auroit pas trouvé si bon. *Jupiter prenant Vénus sous le menton*,

Lui dit : Bon Dieu ! que diroit-on
Si l'on vous voyoit ainsi faire ?
N'avez-vous point honte de braire
Ainsi que la mère d'un veau ?
Ah ! vraiment cela n'est pas beau.

*Venus* apparoissant à son fils *Enée* :

Ses deux jarrets elle doubla
Pour lui faire la révérence.
Il fit une circonférence
Du pied gauche à l'entour du droit,
Et cela d'un air tant adroit,
Ce pauvre fugitif de Troie,
Que sa mère en pleura de joie.

*La premiere entrevue d'Enée avec Didon*

*est du même tour de plaisanterie.* Ce sont les expressions de notre Académicien :

La Reine donc fut étonné
De l'apparition d'Enée,
Et lui dit, parlant un peu gras,
L'ayant pris par le bout du bras,
C'est par la main que je veux dire :
Comment vous portez-vous, beau Sire ?
Moi, lui dit-il, je n'en sçais rien :
Si vous êtes bien, je suis bien ;
Et j'ai pour le moins la migraine,
S'il faut que vous soyez mal saine.
Vous vous portez bien, Dieu merci ;
Je me porte donc bien aussi.

Voilà ce genre moral, plein de verve & de saillie, qui ne supporte *rien de plat, de froid, ni de forcé.* Et qu'est ce donc, bon Dieu ! que tout cela, sinon les plus froides platitudes que puisse débiter le plus misérable bouffon pour amuser dans la rue des laquais & des servantes ? & l'Académicien qui applaudit à ces plates bouffonneries, est le même qui trouve *Boileau* un mauvais plaisant ; & pour

contredire en tout l'Auteur de *l'Art Poëtique*, il prétend que ces contorsions burlesques de *Scarron* ressemblent à l'élégant badinage de *Marot*.

Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux ?
C'est à Paris. C'est donc à l'hôpital des foux ?
Non, c'est au Louvre en pleine Académie.

Je vous avoue que de pareilles opinions, soutenues d'un air si avantageux, m'ont fait jetter loin de moi les *Elémens de Littérature*, bien dignes en effet *d'une jeunesse dissipée* à qui l'on adresse de tels principes de goût; mais ce mouvement de dépit, & ce qui l'occasionnoit, m'ont ensuite fait *rire aux éclats*; car vous sçavez que M. *Marmontel* permet les éclats de rire à la lecture de tout ce qui est burlesque; & j'ai repris le livre pour y chercher encore quelque chose d'aussi récréatif. Je n'ai pas été loin. Voici de quelle manière ingénieuse & plaisante, ce redoutable ennemi de *Des-*

*préaux*, veut prouver la mauvaise foi du satyrique dans la défense des anciens. Il raconte qu'un homme s'étoit fait un systême de ne convenir jamais des torts de ses amis. On lui en demanda la raison : *si j'avouois*, dit-il, *que mon ami est borgne, on le croiroit aveugle*. C'est par un systême tout semblable, que *Despréaux* ne voulut pas convenir que les beautés d'*Homere*, maussadement critiquées par *Perraut*, étoient de véritables défauts. Ce rapprochement n'est-il pas bien imaginé ! *Boileau* n'en est pas quitte pour cette petite saillie. A la page suivante, on le traite plus rudement. « Quel avan-
» tage, dit son illustre adversaire,
» que celui d'*Horace* sur *Boileau*, son
» foible & froid copiste ! quelle phi-
» losophie dans l'un, quelle abon-
» dance de pensées ! Et dans l'autre,
» quelle stérilité dans les sujets les
» plus riches ! combien peu de pro-
» fondeur dans ses vues, & d'imagi-
» nation dans ses plans ! »

Effectivement, l'*Art Poëtique*, en quatre chants, n'est-il pas bien stérile & bien froid, en comparaison de

l'*Epître* d'*Horace* ſur le même ſujet? Le *Lutrin*, en ſix chants, n'eſt-il pas encore une preuve manifeſte de ſtérilité, dans *un ſujet ſi riche*? & n'eſt-il pas évidemment une *foible* & *froide copie* faite d'après *Horace*? Il faut toujours admirer la ſagacité & le diſcernement de M. *Marmontel*, dans ſes critiques de *Deſpréaux*. Après *Cotin*, *Pradon*, *Deſmarets*, *Bonnecorſe* & *Perraut*, c'eſt M. *Marmontel* ſans contredit, qui a fait le plus de tort à la réputation de *Boileau* : à moins que M. *Mercier* ne veuille lui diſputer le prix.

Dans ce même article ſur les anciens & les modernes, on nous dit que *Voltaire*, *cet homme prodigieux*, *peſeroit lui ſeul dans la balance*, *dix anciens des plus admirés*. J'avoue que je n'aurois pas cru *Voltaire* ſi *peſant*.

A l'article des *Arts Libéraux*, on prétend que leurs ſuccès dépendent *non ſeulement de l'émulation de l'intérêt*, *mais de celle de la vanité*. Je ſçais bien qu'il y a des Artiſtes très-vains & très-intéreſſés, qui ont au moins le talent de ſe procurer des ſuccès

& des récompenses ; mais je sçais aussi que le vrai talent a la modestie de n'ambitionner que la gloire, & préfére le plaisir d'avoir bien fait, à toutes les jouissances de l'intérêt & de la vanité.

En parlant de la *bassesse*, M. *Marmontel* assure que *le caractère de Narcisse, poëtiquement parlant, a autant de noblesse que celui d'Agrippine.* Poëtiquement parlant, il devoit dire qu'il a autant de vérité : des sentimens vils & bas, ne s'exprimeroient jamais avec autant de noblesse que des sentimens fiers & relevés ; & si cela étoit, le caractère ne seroit plus vrai. Dans la même page, il censure, comme *bas*, certains détails d'*Homere*, & il s'y prend de la même manière que *Perraut*, en se servant d'expressions basses & ignobles ; il dit que la fille d'*Alcinoüs* va *laver la lessive* ; qu'*Achille* va *mettre à la broche les viandes de son souper* ; qu'*Ulisse* agité, se retourne dans son lit *comme du boudin qu'on fait griller sur du charbon.* On voit qu'il a ses raisons pour aimer le burlesque de *Scarron* ; mais ces basses parodies

parodies ne lui réussiront pas mieux qu'à *Perraut* ; & nous renvoyons le lecteur aux *réflexions critiques* de *Desréaux*.

M. *Marmontel* est curieux dans les explications qu'il nous donne du *Beau*. Il seroit trop long d'examiner tout cet article; contentons-nous de ce passage : « Pourquoi dit-on que » le lever ou le coucher du soleil est » beau, lorsque sur l'horison il se » rencontre des nuages sur lesquels » il semble répandre la pourpre & » l'or ? C'est que l'or & la pourpre » sont dans nos mains des choses pré- » cieuses ; qu'à leur richesse, nous » avons attaché le sentiment du *beau* » par excellence ; & qu'en les voyant » briller d'un éclat merveilleux sur » les nuages que le soleil colore, nous » les comparons à ce que l'industrie, » le luxe & la magnificence offrent » de plus riche à nos yeux. »

Ne seroit-il pas plus naturel de dire que nous trouvons *beaux* l'or & la pourpre, parce qu'ils ressemblent à ces beaux effets de la lumière du soleil sur les nuages ? car à coup sûr,

les hommes ont vu ce ſpectacle du Ciel, avant qu'il n'exiſtât pour eux de la pourpre & de l'or ; & ces choſes ne leur ont paru belles que par la comparaiſon qu'ils en ont faite. La réflexion de M. *Marmontel* m'a rappellé la niaiſerie de l'enfant d'un grand ſeigneur, qui comparoit le ſoleil à un louis d'or.

Je paſſe l'éloge que notre Auteur fait des vers *blancs*, qu'il voudroit mettre à la mode, afin que ſes ouvrages en proſe, preſque tous écrits en vers blancs, fuſſent des poëmes ; j'aime mieux vous citer ce que cet Ecrivain véridique dit avec tant de bonne foi de la *cabale*.

» La *cabale* en faveur des talens
» médiocres ne leur eſt guère utile ;
» elle les ſoutient quelques jours,
» mais ils retombent avec elle ; &
» à la longue, rien ne peut empêcher
» l'opinion publique d'être juſte, &
» de marquer à chaque choſe le dégré
» d'admiration, d'eſtime ou de mépris
» qui lui eſt dû. »

Une choſe que ne dit point M. *Marmontel*, c'eſt à quoi l'on recon-

noît infailliblement un homme médiocre porté par la *cabale* aux honneurs littéraires : le voici ; c'eſt lorſque, malgré tous ces honneurs, toutes les récompenſes, toutes les penſions, tous les ſuffrages de la *cabale*, ſes ouvrages reſtent ſans lecteurs, & ſont à peine connus de ceux mêmes qui le vantent.

Il ſemble que la nature, & peut-être auſſi l'art, aient fait exprès notre Académicien pour être d'avis oppoſé à *Deſpréaux* en matière de goût. La leçon que *Perraut* avoit reçue de ce grand Poëte, au ſujet de *Pindare*, a été perdue pour M. *Marmontel*, comme on dit que les ſottiſes des pères ſont perdues pour les enfans. En effet l'Auteur des *Elémens* ne craint pas de dire, d'après *Perraut* : *on ne ceſſe de vanter Pindare qu'on entend mal, & dont il ne reſte preſque rien de vraiment digne d'admiration.* A cela, nous ne répondrons que ce que répondoit *Boileau* lui-même aux critiques de *Perraut* : comme M. *Marmontel* fait cauſe commune avec ſon devancier, la réponſe doit être commune

auſſi : « l'Auteur des *Dialogues*, qui, » vraiſemblablement ne ſçait point de » grec, & qui n'a lu *Pindare* que » dans des traductions latines aſſez » défectueuſes, a pris pour galimathias, tout ce que la foibleſſe de » ſes lumières ne lui permettoit pas » de comprendre ».

En parlant de la *Chaire* & de la *Prédication*, l'Auteur dit que *Dieu & l'Eternité ſont les grands leviers de l'éloquence évangélique.* Je ne crois pas que *Pindare* eût appellé *Dieu* un *levier.* Il n'auroit pas dit non plus, que l'Orateur doit *étouffer de remords* ſon auditeur. Je ſerois tenté de croire que M. *Marmontel* préféreroit *Lycophron* à *Pindare*, comme il préfére *Lucain* à *Virgile.*

Après avoir ainſi traité le plus grand Poëte lyrique de l'antiquité, il eſt peut-être ſingulier de nous donner, quelques pages enſuite, ce couplet burleſque, comme un modèle de chanſon bachique :

Il me ſouvient toujours qu'hier ma femme
eſt morte.
Le temps n'affoiblit point une douleur ſi
forte.

Elle redouble à ce lugubre son :
Bin bon.
Voudriez - vous de ce jambon ?
Il est bin bon.

Je retrouve encore, à l'article *Comparaison*, M. *Marmontel* servant de second à *Perraut*, pour attaquer les *Comparaisons* d'*Homere*, qu'il nomme *Comparaisons à longue queue*. Il faut bien, à ce sujet, porter de nouveaux coups au défenseur d'*Homere* : « lorsque *Boileau*, dit le Secrétaire » de l'Académie, défendoit si hautement » contre *Perraut*, les *Comparaisons* prolongées, si quelqu'un lui » avoit dit : faites-en donc vous même, » & imitez ce que vous admirez ; eût-» il accepté le défi ? »

*Boileau* n'avoit pas attendu ce défi, pour imiter ce qu'il admiroit. Ouvrez le *Lutrin*, vous y verrez plusieurs de ces *Comparaisons*, où le Poëte ne se borne pas à saisir les points de ressemblance entre les deux objets ; mais où il étend son image par des circonstances qui n'ont qu'un rapport fugitif à l'objet comparé. Lorsque le

*Chantre* & le *Trésorier* se rencontrent sur l'escalier du Palais, & qu'ils sont prêts d'en venir aux mains, le Poëte peint leur fureur & leur attitude par cette comparaison :

Tels deux fougeux taureaux, de jalousie épris,
Auprès d'une génisse au front large & superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre, embrasés, furieux,
Déja le front baissé, se menaçent des yeux.

La circonstance de la génisse & des taureaux qui oublient auprès d'elle le pâturage, n'a guère de rapport à la situation des deux rivaux sacrés; & cependant, qui ne voit pas combien elle ajoute d'agrément à la comparaison?

A chaque page, ces *Elemens* me présentent de nouveaux sujets de réflexions; mais réservons pour une autre lettre, la suite de ces discus-

ſions littéraires; car M. *Marmontel* mérite bien l'honneur de pluſieurs extraits. Pour égayer un peu le ſérieux de celui-ci, je vais vous rapporter quelques-uns des petits contes facétieux dont il a eu ſoin d'orner ſes préceptes. Rien n'eſt plus propre à former le goût d'un jeune Philoſophe.

*Premier Conte.*

» A Paris, une de nos jolies femmes, » chauſſée pour la première fois par » le Cordonnier à la mode, s'apperçut » que, dès le premier jour, ſes ſou- » liers s'étoient déchirés; elle fit venir » le Cordonnier, & lui marqua ſon » mécontentement. L'ouvrier prend » leſoulier crevé, l'examine avec une » attention ſérieuſe; & après avoir » réfléchi ſur la cauſe de cet accident: » *Je vois ce que c'eſt*, dit-il enfin, » *Madame aura marché.* »

*Deuxième Conte.*

» On raconte qu'à Naples, les » Pages d'un Bailli de Malte, homme » d'une extrême avarice, lui ayant re- » préſenté qu'ils manquoient de linge,

» & que leurs dernières chemises s'en
» alloient par lambeaux, il fit appeller
» son Majordome, & devant eux, lui
» dit d'écrire à sa Commanderie, que
» l'on eût à semer du chanvre, pour
» faire du linge à ces Messieurs : sur
» quoi les Pages s'étant mis à rire ;
» *les petits coquins*, reprit le Bailli,
» *les voilà bien contens, à présent qu'ils*
» *ont des chemises.* »

Ce trait de caractère est plaisant ; il auroit été bien placé dans un article sur les caractères comiques.

*Troisième Conte.*

» Le second fils d'un Négociant de
» Bordeaux, où les cadets ne sont pas
» riches, à son retour d'un voyage
» aux Isles, fut assailli d'une tem-
» pête à l'embouchure de la Garonne ;
» mais le péril passé, il arrive au port :
» son père, sa mère, son frère aîné
» allèrent au devant de lui, bien con-
» tens de le voir sauvé. *Ah !* leur
» dit il, *c'est par un miracle ; & je*
» *l'attribue à un vœu que j'ai fait.* Mon
» enfant, il faut l'accomplir, lui dirent
» ses parens ; quel vœu avez-vous fait ?

» *J'ai promis à Dieu*, reprit-il, *que*, » *s'il me faisoit la grace d'échapper au* » *naufrage*, *mon frère aîné se feroit* » *Chartreux.* »

*Quatrième Conte.*

» Dans un Couvent de Capucins, » l'un d'eux qui n'étoit pas aussi » avantageusement pourvu de barbe » que les autres, en étoit méprisé & » tourné en dérision. Le Gardien, » homme grave & sévère, leur en fit » une réprimande, & leur dit qu'il » ne falloit pas s'enorgueillir des dons » du Ciel, ni insulter à ceux qu'il » n'avoit pas favorisés de même. *Ipse* » *fecit nos*, *& non ipsi nos*, ajouta-t-il; » *& si le Père Nicaise n'a pas une aussi* » *belle barbe que nous devant les hommes*, » *peut-être en aura-t-il une plus belle* » *devant Dieu.* »

*Cinquième Conte.*

» Une fille poursuivoit un jeune » homme pour cause de séduction; » mais son Avocat ne trouvoit pas ses » moyens suffisans. Elle revint de chez » lui fort triste : mais le lendemain

» elle y retourna ; & d'un air triom-
» phant, *Monsieur, nouveau moyen,*
» dit-elle, *il m'a séduite encore ce*
» *matin.* »

*Sixième Conte.*

» Un Négociant venoit de mourir
» de mort subite, & il avoit laissé sur
» son bureau une lettre écrite à l'un
» de ses Correspondans, mais qui
» n'étoit point cachetée. Son Commis
» crut devoir faire partir la lettre, &
» mit au bas par apostille : *Depuis ma*
» *lettre écrite, je suis mort.*

*Septième Conte.*

« Madame *J**** avoit à dîner, un
» jeune homme de qualité, plein
» d'esprit, mais qui eut le malheur de
» faire une histoire un peu longue,
» & de tirer de sa poche un petit
» couteau pour couper une dinde.
» *M. le Comte*, lui dit-elle, *il faut*
» *avoir à table un grand couteau, &*
» *de petites histoires.* M. le Comte
» profita de l'une & de l'autre leçon. »
En faveur de si jolies choses, est-il
quelqu'un d'assez mauvaise humeur,

pour ne pas excuser bien des paradoxes bizarres, bien des réflexions frivoles, bien des principes faux, bien des critiques injustes & de mauvais goût. Si *Perraut* s'étoit avisé d'un pareil expédient, pour enjoliver ses *Parallèles des anciens & des modernes*, il est vrai qu'il n'eût pas mieux été accueilli des esprits délicats & polis du siécle de *Louis XIV*; mais il eût mis dans son parti tous les *Chapelain*, les *Balzac*, les *Sofal*, & même le Mercure galant; & alors *Despréaux* n'auroit pas été le plus fort.

Je suis, &c.



LETTRE de M. l'Abbé DE ST. LEGER, AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire, sur une nouvelle Edition des Fables de Phedre.

*Paris, le 20 Novembre 1787.*

VOUS n'avez pas manqué, Monſieur, d'annoncer, dans ſon temps, l'excellente & belle édition des *Fables de Phedre*, donnée en 1783, par M. l'Abbé *Brotier*, chez *Barbou*; je crois que vos lecteurs vous ſçauront gré de leur faire connoître auſſi celle qui a paru l'année dernière, à Manheim; en voici le titre *Phædri*: *Auguſti Liberti Fabularum Æſopiar. Libri V. cum notis & emendationibus Franc. Joſephi Deſbillons, ex ejus commentario pleniore deſumptis*, *in* 8°. de 182 pages, ſans la Préface & autres pièces liminaires, qui en ont 79. Pour comprendre ce que ſignifient ces mots du titre *ex commentario pleniore deſumptis*, il faut ſçavoir le fait ſuivant que nous apprend le P. *Deſbillons* dans ſa Préface. Il avoit travaillé long-temps à un Mé-

moire très étendu sur les *Fables de Phedre*, ainsi que sur la vie & les écrits de ce Fabuliste ; l'Ouvrage étoit sur le point de paroître à Paris, sous les auspices de M. *de Malesherbes*, lorsqu'en 1760, la suppression des Jésuites renversa ce projet, en éloignant l'Auteur, qui l'a gardé jusqu'à présent dans son porte-feuille. Pour que le public eût au moins une idée de ce Mémoire, le P. *Desbillons* en a détaché quelques morceaux qu'il donne en notes au dessous du texte de *Phedre*, qu'il a soigneusement revu sur les meilleurs manuscrits & les éditions les plus estimées.

Dans sa Préface, l'Editeur si avantageusement connu par les *Fables Latines* de sa composition qui ont été souvent imprimées, s'attache à trois objets ; sçavoir, la vie de *Phedre*, ses *Fables* & les différentes éditions qui en ont paru depuis la première, très-rare, publiée à Troyes, en 1596, *in*-12, par les soins de *P. Pithou*, (1),

(1) Un heureux hazard me procura, il y a environ 24 ans, un exemplaire de

qui la donne comme traduite par lui-même d'*Avienus* : le Critique téméraire en conclut que toutes les autres *Fables* publiées sous le nom de *Phedre* n'étoient point de cet Auteur, mais de l'Archevêque *Perot*. N'étoit il pas

---

tel est le titre de cet Ouvrage de Perot ; qu ne parut qu'après la mort de l'Auteur, par les soins de son Neveu. La plus ancienne édition que j'en connoisse, est celle de Venise, *per Pagan. de Peganinis*, 1489, *in-fol.* Le P. D sbillons dit que Perot, devenu Archevêque, rougit de publier cet Ouvrage, *propter fœditatem for ium quæ ibi ex licantur.* Mais le détail de ces ordures appartient moins à Perot qu'à son Editeur, qui le reconnoît en ces termes : « nihil » ferè de meo addidi præterquam *loca* » *quædam*, quæ Nicolaus quondam *impuri-* » *tate quâdam atque obscænitate verborum* » *castis ac pudicis auribus execrabilia vide-* » *rentur*, *cursim breviterque tetigerat ipse* » *latiùs exposui* ; » & c t Editeur prétend se justifier en avançant sans h nte, *nihil tam fœdum esse quod non sit turpissimum ignorare* ; c'est ce qu'ont remarqué, avant moi, Fabricius & Aposto o Zeno ; le premier dans sa *Bibliothèque latine du moyen âge* ; & l'autre, dans ses *Dissertazioni Vossiane in-4°.* tom. premier, où est un article fort curieux, sur *Nicolas Perot*, & sur ses Ouvrages.

plus naturel de penser que les *Fables* de *Phedre* étant tombées entre les mains de *Perot*, ce Prélat avoit jugé à propos de se les attribuer? Mais voici des raisons qui renversent l'opinion de *Scriverius*. Il existe en Italie un manuscrit vû en 1727, par d'*Orville*, lequel contient les *Fables d'Avienus*, celles de *Phedre* & celles de *Perot*, dans la Préface duquel *Perot* reconnoît que ces *Fables* ne sont pas de lui, mais d'*Esope*, d'*Avienus* & de *Phedre*. En outre les *Fables* de *Phedre* existent sous son nom dans des manuscrits bien antérieurs à *Perot*, entr'autres, dans celui de *St. Remi*, qui a péri dans l'incendie de 1774, mais dont une partie calquée exactement sur l'original, prouve une antériorité de 500 ans à *Perot*; & dans celui de *Pithou*, qui appartient aujourd'hui à M. le Président *le Pelletier de Rosenbo*, & que l'on juge avoir 800 ans d'antiquité. M. *Christius*, qui a renouvellé l'opinion de *Scriverius*, s'est fortement trompé en croyant ces deux Manuscrits du même temps que *Perot*; & quand il a voulu révoquer en doute

la pureté de la latinité de ces *Fables*, il a trouvé dans M. *Funccius*, un défenseur de *Phedre*, qui a montré jusqu'à l'évidence, la foiblesse de ses raisons. *Phedre* a quelques locutions, quelques tours de phrase particuliers, on en convient : mais *Térence*, mais *Horace* n'ont-ils pas aussi leurs locutions propres ? La simplicité, la pureté du style de *Phedre* indiquent seules l'antiquité de l'Auteur, & prouvent évidemment combien il est absurde d'attribuer l'Ouvrage au quinzième siécle. *Charles Vianelli*, ami de *Sigonius* s'étant avisé, en 1583, de publier sous le nom de *Ciceron*, un Traité *de la Consolation*, composé par *Sigonius* lui-même, les Critiques ne tardèrent pas d'indiquer à ceux qui pouvoient s'y tromper, les traits d'une main récente ; & l'erreur fut de courte durée, parce que dans son Ouvrage, *Sigonius* avoit laissé échapper quelques expressions & quelques tournures qui n'appartenoient nullement au siécle d'*Auguste*. Il est aisé d'appliquer ce fait à *Phedre* : aussi parmi les bons Critiques, n'en est-il plus aucun qui doute que ses *Fables* ne soient de lui.

Je ne ſuivrai pas, Monſieur, l'hiſtoire critique des éditions de ſes *Fables* ; il faut la lire dans la Préface du P. *Desbillons*, qui rend juſtice à ceux qui ont travaillé avant lui, ſur *Phedre*, & qui a lui-même travaillé de façon que ſon édition ſera déſormais préférée à toutes les autres. L'Editeur a eu ſoin d'en retrancher les *Fables* qui pouvoient bleſſer les mœurs ; il a de plus, achevé la *Fable du Lyon, Roi*, (la 13^e du 4^e Livre). Je vous invite à lire cette pièce, ainſi terminée par le P. *Desbillons* ; vous croirez lire *Phedre* lui-même. Cette édition me fait déſirer avec tous les gens de goût & les amateurs de la langue des Romains, que le P. *Desbillons* ſe détermine enfin à publier l'*Hiſtoire de la Langue Latine*, qu'il garde depuis ſi long-temps dans ſon porte feuille ; perſonne n'étant plus en état que lui de donner ſur cette matière, un ouvrage ſolide & approfondi. Nous devons encore au P. *Desbillons*, une édition de l'*Imitation de Jeſus-Chriſt*, qui parut il y a ſix ans ; & il ſeroit d'autant plus important de la

faire connoître, que l'on se propose, dit on, d'en publier incessamment une à Paris, dans laquelle il seroit bien à désirer que l'on profitât de l'autre: je pourrai bien vous en entretenir une autre fois.

Je suis, &c.

*P. S.* La hardiesse de certains Critiques ne s'est pas bornée à ôter à *Phedre* ses *Fables*; ils ont voulu jetter encore des doutes sur l'existence même de *Phedre.* Cette étrange opinion renouvellée de nos jours par l'Abbé *Marchesetti*, ne fera pas fortune; & certainement la maniere dont l'a défendue cet Ecrivain Italien dans les Tomes 23 & 24, du *Nuova raccolta d'opusc. Scientif. & filolog.* ne contribuera guères à l'accréditer. Le P. *Desbillons* n'a pas cru devoir honorer d'une réfutation cette opinion bizarre, dont l'absurdité est palpable.

LETTRE AU RÉDACTEUR *de l'Année Littéraire.*

J'AI un peu cultivé les ſciences, ſur-tout l'optique, la plus ſublime de toutes, la plus féconde en merveilles; & vous concevez bien que le *Traité de Newton ſur les Couleurs* a été mon premier guide. Mais comme je n'entends pas l'Anglois, j'ai long-temps été réduit à me contenter de la traduction de *Coſte*. Je ne ſçaurois vous exprimer, Monſieur, combien cette traduction infidelle, obſcure, barbare a fatigué mon attention, & m'a fait perdre de temps pour y débrouiller le ſens de l'original, ſans même pouvoir toujours y parvenir. Graces à M. *Beauzée*, je puis enfin lire ſans effort, le plus ſublime des ouvrages du Philoſophe Anglois; & je ſens aujourd'hui, mieux que perſonne, combien la nouvelle traduction eſt digne de la ſanction de l'Académie Royale des Sciences, dont elle a été honorée; & des éloges qu'elle a reçus

de tous les connoiſſeurs ; car j'ai pris la peine de la comparer à l'ancienne dans les endroits qui m'avoient le plus arrêté. En voici un qui fera juger des autres.

Ancienne traduction pag. 537. » Les » parties acides de la liqueur ſe jettent » avec violence ſur les parties du » métal, entrent par force dans les » pores juſqu'à ce qu'elles ayent pé« nétré entre les particules extérieures » du métal, & la maſſe dont il eſt » compoſé ; & entourant ces parti» cules là, elles les détachent de la » maſſe principale & les mettent en » état de flotter ſeparément dans la » liqueur. » Paſſage inintelligible que le nouveau Traducteur a rendu très-clairement en ces mots. « l'acide ſe » porte avec violence ſur le métal, » entre forcément dans ſes pores, » détache ſes particules, & les fait » flotter librement dans la liqueur. »

En faut-il davantage, Monſieur, pour ſentir l'extrême ſupériorité de la nouvelle traduction ſur l'ancienne?

On ne ſçauroit trop remercier M. *Beaurée* du ſervice important qu'il a

rendu aux Sciences, en publiant l'ouvrage du nouveau Traducteur, & de la manière dont il en a soigné l'édition, qui peut être regardée comme un petit chef-d'œnvre typographique. Mais comme il est principalement destiné aux jeunes gens qui courent la carrière des Sciences, il auroit été à désirer qu'on eût fait une édition de cet excellent ouvrage sur papier commun, afin de le mettre plus à la portée de ceux qui ne sont pas favorisés de la fortune.

Je suis &c.

*Toulon, le premier Décembre 1787.*

Le Chev. DE BELPLAS.

---

## LIVRES NOUVEAUX.

*Londres & ses environs*, ou *Guide des Voyageurs, Curieux & Amateurs dans cette Partie de l'Angleterre, qui fait connoître tout ce qui peut intéresser & exciter la curiosité des Voyageurs, des Curieux & des Amateurs de tous les états; avec des Instructions indispensables à connoître avant d'entreprendre ce Voyage;*

*Et une Notice des principales Villes les plus commerçantes & les plus Manufacturières des trois Royaumes: On y a joint 10 grandes Planches formant les vues des Principaux Edifices & Maisons Royales, & une Carte, gravées en taille-douce: Ouvrage fait à Londres; par* M. S. D. L. 2 *Volumes* in-12. *Prix*, 5 *liv. broché*, 6 *liv. relié*; & 5 *liv.* 10 *f. broché, franc de port par la Poste. A Paris, chez* Buisson, *Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins.*

*Traité des Affinités Chimiques ou Attractions Electives; par* Bergman, *traduit du latin sur la dernière édition; augmentée d'un Supplément & de Notes; avec des Planches.* 1 *volume* in-8°. *Prix*, 5 *liv. broché*, 6 *liv. relié*; & *franc de port, par la Poste*, 5 *liv.* 10 *f. broché. A Paris, chez* Buisson, *Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°.* 13.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE XIV.

*Eloge Historique de l'Abbé* de Mably ; *Discours qui a partagé le prix au jugement de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, en 1787 ; par M. l'Abbé* Brizard, *avec cette Epigraphe, tirée d'*Horace :

Non ego, te, meis
Chartis, inornatum silebo (Lib. IV, Ode VIII).

*A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine.*

SI l'on pouvoit douter de l'extrême différence qu'il y a entre la réputation

& l'eſtime publique, on en verroit une preuve bien convaincante dans les deux concours établis pour l'éloge de d'*Alembert*, & pour celui de l'Abbé *de Mably*, Certainement le Littérateur Géomètre, & chef de parti, a compté de ſon vivant, plus de prôneurs & de panégyriſtes, que le moderne *Phocion*, ennemi de toute cabale, & ne tenant qu'au parti de la raiſon & de la vérité. Cependant, à peine d'*Alembert* eſt-il éteint, que l'Académie Françoiſe ſe hâte de livrer ſa mémoire aux Panégyriques, & le prix eſt doublé. Ces éloges, qui lui furent tant de fois prodigués pendant ſa vie, deviennent ſi difficiles après ſa mort, que la provocation de l'Académie, repétée trois années de ſuite, & ſoutenue d'un double prix, n'a pu obtenir encore qu'une ſatire contre d'*Alembert*, ſeul ouvrage qu'on ait envoyé pour ce concours. Au contraire, l'éloge de *Mably* n'eſt pas plutôt propoſé par l'Académie des Belles-Lettres, qu'une foule de concurrens ſe préſentent dans la carrière, & deux ouvrages d'un mérite différent paroiſſent

dignes de partager la couronne.

Cet exemple, entre mille autres, doit apprendre au public à se tenir en garde contre les réputations soutenues par l'intrigue, & exaltées par l'esprit de parti. Celui qui parloit, il y a dix ans, de d'*Alembert*, comme on en parle aujourd'hui, passoit pour un envieux ; & celui qui répèteroit aujourd'hui, toutes les louanges qu'on lui donnoit alors, passeroit pour un sot.

L'Abbé *de Mably* devoit être estimé de tous ceux qui le connoissoient, mais il ne pouvoit être bien loué que par des hommes remplis de ses principes, pénétrés de sa doctrine trop pure & trop éloignée des idées à la mode, pour être goûtée du plus grand nombre. M. l'Abbé *Brizard* digne d'être formé par un tel maître, s'est montré digne d'en parler. On voit en lui l'ami de l'homme de bien, homme de bien lui-même, persuadé profondément des sages maximes dont il offre l'ensemble à l'admiration publique & par une persuasion si vive, si sensible, qui découvre toute son ame,

l'éloge qu'il fait devient son propre éloge.

Son début est parfaitement bien adapté au sujet, & au caractère de celui qu'il loue ; on croit entendre *Mably* lui-même, louant l'ancien *Caton*.

» Puisqu'on a choisi cette compa-
» gnie sçavante pour juge, on a voulu
» sans doute écarter de cet éloge l'exa-
» gération, les faux ornemens, & tout
» cet échafaudage d'éloquence qui a
» un peu décrédité ce genre d'écrire.
» Pour moi, interprête de la voix
» publique, mes paroles seront simples
» & modestes, comme celui qui en
» est le sujet ; l'austère vérité formera
» toute mon éloquence, comme elle
» formoit son caractère ; & dans cet
» examen que je vais faire de sa per-
» sonne & de ses écrits, je n'oublierai
« pas que c'est un sage que je loue
» & que c'est devant des sages que
» je parle ».

Nous regrettons que le genre d'éloquence, adopté par nos Académies, aiut forcé l'Auteur de rejetter dans les notes certains détails sur la vie de

l'Abbé *de Mably*, qu'un *Plutarque* n'auroit pas jugés indignes de l'histoire. Nous ne voyons pas pourquoi, dans un éloge historique, les faits suivans ne pourroient pas trouver une place honorable.

L'Abbé *de Mably* nâquit à Grenoble, le 14 Mars 1709. Il avoit pour frère l'Abbé *de Condillac* : ses neveux, fils de M. *de Mably*, grand Prévôt de Lyon, ont eu quelque temps *J. J. Rousseau* pour instituteur. C'est pour l'un d'eux que *Rousseau* fit le petit écrit qui a pour titre, *Projet pour l'éducation du jeune Sainte-Marie*. C'est peut-être à ce premier essai que nous avons dû l'*Emile*.

La famille *de Mably* étoit alliée des *Tencin*. Une Dame, qui a rendu ce nom célèbre, réunissoit alors chez elle l'élite des gens de Lettres. Outre ses dîners de Beaux-Esprits, elle avoit des dîners politiques; *Montesquieu* en étoit; *Mably* y fut admis. Il venoit de donner le *Parallèle des Romains & des François*, dont on disoit du bien.

L'Auteur fut par la suite, plus

sévère que le public. Il trouva son livre mauvais, & il le dit. Cet aveu noble & courageux annonçoit un grand caractère Il étoit tellement honteux du succès de cet ouvrage, qu'un jour le trouvant chez M. le Comte d'*Egmont*, il s'en saisit, & le mit en pièces, malgré ceux qui étoient présens.

Madame de *Tencin*, entendant le jeune Abbé parler des affaires publiques, & raisonner avec beaucoup de sagacité sur les évènemens politiques, jugea que c'étoit l'homme qu'il falloit à son frère, qui commençoit à entrer en faveur & dans la carrière du Ministère.

Le Cardinal, occupé jusqu'alors des affaires de l'Eglise, étoit fort peu instruit des intérêts de l'Europe. C'est pour l'instruction particulière de ce Ministre, que le jeune Abbé fit l'abrégé des traités, depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours; ce travail perfectionné depuis, a produit le *Droit publique de l'Europe*.

Le Cardinal sentoit sa foiblesse dans le Conseil : pour le tirer d'embarras, l'Abbé *de Mably* lui persuada de de-

mander au Roi la permiſſion de donner ſes avis par écrit : c'étoit *Mably* qui préparoit ces rapports & faiſoit ces Mémoires. Il avoit ſouvent communication des inſtructions & des dépêches des Ambaſſadeurs. Ce fut lui qui, en 1743, négocia ſecrettement à Paris avec le Miniſtre du Roi de Pruſſe, & dreſſa le traité que *Voltaire* alla porter à ce Prince. *Frederic*, qui ne l'ignoroit pas, conçut dès-lors une grande eſtime pour l'Abbé *de Mably* ! c'eſt une ſingularité bien digne de remarque, que deux hommes de Lettres, ſans caractère public, fuſſent chargés de cette négociation importante, qui alloit changer la face de l'Europe.

On détermina *Louis XV* à ſe mettre à la tête de ſes troupes. Le Conſeil vouloit établir les armées ſur le Rhin ; c'étoit le ſentiment de *Noailles* & de *Tencin* : *Mably* ſoutint qu'il falloit faire la campagne dans les Pays-bas ; il ſe trouva que le Roi de Pruſſe demanda la même choſe. *Mably* eut la gloire de s'être rencontré avec *Frederic* : il avoit jugé juſte.

Ce fut encore lui qui dressa les Mémoires qui devoient servir de base aux négociations du congrès ouvert à Breda, au mois d'Avril 1746 : ces divers travaux décidèrent sa vocation pour la politique. Mais peu de temps après, il se brouilla avec le Cardinal, à l'occasion d'un mariage protestant que *Tencin* vouloit casser. Il disoit qu'il vouloit agir en Cardinal, en Evêque, en Prêtre. *Mably* lui soutenoit qu'il devoit agir en homme d'Etat. Le Cardinal ajouta qu'il se deshonoreroit s'il suivoit son avis : l'Abbé le quitta brusquement, & ne le revit plus.

Pour complaire à sa famille, l'Abbé *de Mably* étoit entré de bonne heure dans ses Ordres ; mais il s'en tint au Sous-Diaconat, & l'on ne put jamais l'engager plus avant. Il ne vouloit point se mettre, par son état, en contradiction avec ses principes. En quittant le Cardinal, il sacrifia sa fortune à sa liberté ; il s'adonna tout entier à l'étude, & vécut dans la retraite.

Son ouvrage du *Droit public de*

l'Europe, est dans tous les cabinets des hommes d'Etat; depuis la Cour de Pétersbourg jusqu'à la République de Lucques. On l'enseigne publiquement dans ses Universités d'Angleterre. Il est traduit dans toutes les langues, & il plaça l'Auteur au rang des premiers Publicistes de l'Europe. Ce ne fut pas sans éprouver d'obstacles, qu'il enrichit la France de cet Ouvrage nécessaire: quand *Mably* voulut le faire imprimer, l'homme en place, à qui il s'adressa, le reçut fort mal, & lui dit: *qui êtes-vous, M. l'Abbé, pour écrire sur les intérêts de l'Europe? êtes-vous Ministre ou Ambassadeur?* Il auroit pu répondre: si j'étois Ministre ou Ambassadeur, je ne perdrois pas mon temps à dire ce qu'il faut faire; je le ferois. La permission d'imprimer lui fut donc durement refusée. L'Abbé *de Mably* contint son indignation, & se retira sans rien dire. Il fit imprimer son livre chez l'étranger.

La politique de l'Abbé *de Mably* n'étoit autre chose que l'équité & la bonne foi. C'est là tout le fondement

du *Droit public* dont nous parlons. « L'Auteur, dit M. l'Abbé *Brizard*, » y démontre la néceſſité de garder » la foi des Traités, les dangers » qu'il y a toujours à les enfreindre; » il y prouve que, pour leur propre » ſûreté, les Princes devroient être » juſtes, & religieux obſervateurs de » leurs ſermens. Il montre, par l'exem» ple de tous les ſiécles & de tous » les peuples, qu'*au bout des conquê» tes il ſe trouve l'abîme*; que le véri» table intérêt des Etats eſt de con» ſerver, & jamais de s'aggrandir. » C'eſt à inſpirer cet eſprit de mo» dération & de concorde, qu'il borne » tous les ſecrets de la politique; & » ſes *Principes des Négociations*, ne » ſont que la démonſtration de cette » vérité, &, pour ainſi dire, l'art » d'entretenir la paix & l'union parmi » les hommes ».

Les *Principes de Négociation* ſont proprement une introduction au *Droit de l'Europe*. On y voit avec plaiſir, que c'eſt *Henri IV*, qui, le premier chez les Nations modernes, connut & pratiqua ces vrais principes. Si

maniere franche & noble de négocier, & ses instructions à ses Ambassadeurs, y sont proposées pour modèles, ainsi que les dépêches du Cardinal d'*Ossat*, son fidèle Ministre.

Les *Observations sur les Grecs* furent reçues avec applaudissement, & les *Observations sur les Romains* eurent le bonheur de se faire lire avec plaisir, après l'ouvrage de *Montesquieu* sur le même sujet. L'Abbé de *Mably* eut la gloire de dire des choses toutes nouvelles que le génie de *Montesquieu* n'avoit pas découvertes.

Les *Entretiens de Phocion* confirmèrent & augmentèrent la réputation de *Mably*. Cette production, en paroissant, fut estimée l'une des meilleures du siécle; & quand la Société de Berne lui décerna la couronne, ce ne fut point suivant l'usage ordinaire des Académies, qui ne proclament que les Ouvrages dont elles ont donné le sujet; ce fut un choix fait sur la foule des livres qui paroissent journellement en Europe, & qui se fixa sur celui qu'on regardoit comme le plus utile à l'humanité entière;

c'étoit le premier exemple d'un pareil concours.

L'Abbé *de Mably* éprouva pour ses *Observations sur l'Histoire de France*, les mêmes difficultés que pour *le Droit public*. Des courtisans ne manquèrent pas de trouver ce livre dangereux, comme contenant des vérités trop palpables. D'autres personnes désiroient que l'Auteur donnât à son livre, le titre d'*Histoire de notre ancien Gouvernement & de ses révolutions*. Sa modestie ne lui a pas permis d'adopter un titre aussi ambitieux, quoi qu'il avouât qu'il regardoit ces *Observations* comme l'Histoire, jusqu'alors inconnue de notre ancien *Droit public*.

Dans les deux premiers volumes, l'Auteur s'est arrêté au règne de *Philippe-de-Valois*. Ce qui reste à imprimer, formera deux autres volumes. On sent bien la raison qui l'empêcha de oublier cette suite de son vivant. Parmi les nombreux morceaux qui peuvent exciter l'intérêt, nous nous contenterons d'indiquer le chapitre intitulé : *des causes par lesquelles le Gouvernement a pris en*

*Angleterre*, *une autre forme qu'en France*; la peinture des désordres du règne de *Charles VI*, & de la sombre politique de *Louis XI*, & ce qu'il dit des Etats Généraux, des trois Ordres, des prétentions des Corps, de la politique de *Richelieu*, &c. L'Auteur s'est arrêté au commencement du règne de *Louis XIV*; il a seulement ajouté quelques réflexions générales sur la dernière révolution de la Magistrature, & sur les caractères des Ministres qui l'ont opérée. L'Abbé *de Mably* affectionnoit singulièrement cette suite des *Observations*, comme y ayant déposé des vérités qui deviendroient un jour utiles à ses concitoyens; & quand il en parloit vers les dernières années de sa vie, il disoit: *cet Ouvrage est mon testament*.

Nous ne dirons rien de *Doutes proposés aux Economistes*; où l'Auteur bat en ruine un systême qu'il a cru dangereux autant que ridicule.

Le Livre *du Gouvernement de Pologne*, fut écrit à la sollicitation de M. le Comte *Wielhorski*, qui fut chargé

par les Confédérés de Pologne, de consulter en France, le Philosophe de Geneve & M. l'Abbé *de Mably*. Celui-ci, en 1770, fit, avec le Comte Polonois, un voyage en Pologne, pour mieux étudier la Nation sur laquelle il avoit à travailler : il y demeura plus d'un an avec lui. Son Ouvrage pour cette République, & son séjour dans le pays, y ont laissé un tendre souvenir d'estime & de reconnoissance ; mais il en rapporta une santé fort dérangée, & des incommodités qui ont peut-être contribué à avancer ses jours.

Ce que M. l'Abbé *Brizard* dit sur les ouvrages des deux Philosophes, est aussi bien vu que bien écrit. » Il s'agissoit, dit-il, de donner à la Pologne, non les meilleures loix possibles, mais les meilleures qu'elle pût supporter..... Tous deux attendent beaucoup de l'amour de la Patrie, de cet élan que la vertu peut donner à des hommes libres. *Rousseau* porta dans cette discussion, cette chaleur de sentiment, cette force de persuasion, en un mot, l'ame & l'éloquence qu'il lui étoit impossible de ne pas mettre

dans ses écrits. *Mably*, plus circonspect, plus méthodique, & qui d'ailleurs avoit fait le voyage de Pologne pour examiner les choses de plus près, a tracé peut être un plan plus régulier; mais tous deux, sans s'être communiqués, s'accordent sur les bases fondamentales, les rapports de la politique, les principes propres à régénérer la Pologne. Tous deux s'élèvent avec force contre l'abus intolérable du *Liberum veto*, le défaut de discipline, les désordres de l'anarchie, le trop grand pouvoir des Magnats. Tous deux leur crient d'armer leurs cœurs contre la corruption des Nations voisines, proscrivent cette politique d'argent qui mine tous les Etats modernes, rejettent les récompenses pécuniaires, les troupes mercenaires; ils veulent que les défenseurs de l'Etat soient des citoyens, & qu'ils ne coûtent rien à la République. L'un & l'autre insistent sur la force des loix, l'empire des mœurs, la nécessité d'une éducation nationale qui *en* resserre les liens & en perpétue l'esprit. Mais le point essentiel sur lequel leurs

voix se réunissent avec le plus de force & d'éloquence, c'est lorsqu'ils plaident la cause de l'humanité contre l'oppression, & qu'ils parlent en faveur du peuple esclave & de la liberté : tant que vos paysans & vos malheureux vassaux gémiront dans les fers de la servitude, point de patrie pour eux, point de gouvernement pour la Pologne : adoucissez peu-à-peu leur joug : montrez-leur en perspective, le prix qui les attend ; préparez ces ames avilies par la servitude, à supporter le bienfait de la liberté : *n'affranchissez leurs corps, qu'après avoir affranchi leurs ames*, s'écrie Rousseau. *On ne viole point impunément les loix de la nature*, dit Mably ; *la terre veut être cultivée par des mains libres ; la servitude frappe les hommes & les terres de stérilité....* .. Les points même sur lesquels les deux Philosophes diffèrent, peuvent infiniment éclairer la Nation sur ses vrais intérêts. Leurs raisons respectives méritent bien d'être pesées, & peuvent jetter un grand jour sur cette discussion, d'où dépend

peut-être tout le malheur ou le bonheur des Polonois ».

Plusieurs personnes regardent le livre intitulé *de la Législation*, ou *Principes des Loix*, comme le chef-d'œuvre de l'Abbé *de Mably*. Dans cet ouvrage, il a rassemblé les leçons qu'il avoit puisées à l'école des *Platon*, des *Xénophon*, des *Cicéron* & de tous les sages de l'antiquité; il y joignit ses propres méditations, & il fit voir que la science du Législateur n'est autre chose que la science de rendre les hommes bons, sages & heureux.

Son traité de *l'Étude de l'Histoire* avoit d'abord été imprimé dans le *Cours d'Etude* de l'Abbé de *Condillac* son frère; il a été fait pour l'instruction du jeune Prince, devenu Duc de Parme & de Plaisance. L'Abbé *de Mably* fit imprimer séparement cet ouvrage, en un volume.

Ensuite il fit paroître un autre traité *sur la manière d'écrire l'Histoire*, plein d'excellentes idées, & de critiques fort judicieuses contre quelques-uns de nos historiens philosophes, & surtout *Voltaire*, dont il relève un peu

trop durement, à ce qu'on dit, mais justement, les erreurs, les préjugés, & cette manière insoutenable qui morcèle & découpe l'histoire en paragraphes & en épigrammes.

Le livre intitulé *Principes de Morale*, mérita la censure de la Sorbonne par plusieurs passages hazardés & susceptibles d'une interprétation dangereuse. Admirateur & enthousiaste des Anciens, l'Abbé *de Mably* croyoit ne mériter aucun reproche, en pensant comme *Caton*; mais il oublioit que les principes & les mœurs de *Caton* étoient bien éloignés de la pureté qu'exige le Christianisme.

Le dernier ouvrage imprimé de cet estimable Ecrivain, sont des *Observations sur les Etats-Unis d'Amérique*, en quatre lettres, adressées à l'un des Envoyés des Etats-Unis, M. *John Adams*, qui avoit désiré les remarques de l'Auteur sur les Constitutions de l'Amérique : c'est ce qui avoit induit en erreur & fait dire dans le temps, que les Colonies Angloises l'avoient choisi pour leur Législateur. Ses *Observations* parurent sévères,

mais il crut pouvoir dire la vérité toute entière. Il est très-faux qu'on ait brûlé en Amérique, ou traîné dans la boue, l'Ouvrage *de Mably*, comme on l'a prétendu dans quelques papiers publics. Ce bruit a été démenti.

Parmi les Ouvrages manuscrits que l'Abbé *de Mably* a laissés, outre la suite des *Observations sur l'Histoire de de France*, dont nous avons parlé, on a trouvé un traité *des droits & des devoirs du Citoyen*, qui pourra former deux volumes, & différens autres traités *du Beau*, *des Talens*, *des Passions*, &c.

Le caractère de l'Abbé *de Mably* étoit aussi fièrement prononcé dans ses actions que dans ses ouvrages; & l'homme, chez lui, n'offroit point de scandaleux contraste avec l'Ecrivain. Il a fui les honneurs, la fortune, les places, les distinctions, avec autant de soin que d'autres les recherchent. La modération de l'ame étoit son trésor. Solitaire au milieu de Paris, son nom étoit très-connu, & sa personne l'étoit très-peu. Il dé-

daignoit les brigues, les prôneurs, & redoutoit les protecteurs. Il repoussoit, & même avec humeur, ce commerce d'éloges qui fait les délices de l'amour-propre & de la médiocrité. Il se mit un jour véritablement en colère contre un homme qui le comparoit à *Platon*, & qui pour prix de sa complaisance, attendoit peut-être que *Platon* le comparât à *Socrate*. Il retraçoit la simplicité des mœurs antiques ; mais sous ces dehors simples & modestes, il avoit une ame grande & fière ; il conserva toujours la dignité d'homme de lettres. Il ne manquoit aucune occasion de venger le mérite modeste & la vertu, des sarcasmes & des mépris de la sottise orgueilleuse. Un grand, parlant un jour devant lui, d'un homme de mérite très-distingué, mais qui avoit le tort de n'être ni riche ni d'une haute naissance, dit avec dédain : *qu'il l'avoit tiré de son grenier.* Mably ne craignit pas d'élever la voix : *Monsieur le Comte*, dit-il, *ce sont les gens de mérite qui logent dans des greniers, & les sots...... habitent dans des hôtels.*

L'homme qu'admiroit le plus *Mably*, c'est *Caton*; & le Gouvernement qu'il loua le plus, c'est Lacédémone. Aussi, comme une femme d'un rare mérite, lui applaudissoit sur ce qu'il montroit du caractère : *du caractère, Madame*, lui dit il, *on n'en peut avoir dans certains pays; mais si j'étois né à Sparte, je sens que j'aurois été quelque chose.*

*Faire sa cour* est une expression qui n'étoit point à son usage. On voulut un jour l'entraîner chez un Ministre, qui même l'avoit invité; on ne put jamais l'y déterminer ; mais il dit qu'il le verroit volontiers, lorsqu'il ne seroit plus en place. Le bruit avoit couru qu'on lui proposeroit l'éducation de l'héritier d'un grand Empire; il dit hautement que la base de son éducation seroit : *que les Rois sont faits pour les peuples, & non les peuples pour les Rois*; & que ce seroit la chose sur laquelle il reviendroit sans cesse; il ne fut point nommé.

Son désintéressement étoit tel, qu'il ne retira jamais rien de ses Ouvrages. Il vécut jusqu'à soixante ans avec un

revenu au dessous du médiocre, & il en avoit de reste pour faire du bien. Dans ses dernières années, il n'eut qu'un seul domestique, & il se privoit des commodités les plus nécessaires à la vieillesse, afin d'accroître la petite fortune de ce serviteur fidèle. Il pratiquoit à la lettre, cette maxime si douce & si humaine, *de regarder ses domestiques comme des amis malheureux.*

On a demandé souvent pourquoi l'Abbé *de Mably* n'étoit pas de l'Académie Françoise; mais peu de gens sçavent qu'il avoit refusé une place dans cette Académie. M. le Maréchal *de Richelieu* le pressoit un jour de se mettre sur les rangs; *Mably* s'en excusa. *Mais*, lui dit le vainqueur de Mahon, *si je faisois toutes les démarches, & que vous fussiez agréé, refuseriez-vous?* Le Maréchal le pressa tant, il y mit tant de graces, que, vaincu par ce noble procédé, *Mably* n'osa persister, & fut comme forcé de promettre. Mais aussi tôt qu'il fut sorti, il courut chez son frère *Condillac*, lui raconta comment la chose s'étoit passée, & le conjura de le dégager,

à quelque prix que ce fût. *Mais pourquoi cette grande résistance*, lui dit son frère? *Pourquoi*, repliqua Mably, *si j'acceptois, je serois obligé de louer le Cardinal de Richelieu, ce qui est contre mes principes; ou si je ne le louois pas, devant tout à son petit-Neveu dans cette circonstance, je serois coupable d'ingratitude. Condillac* se chargea de la négociation, & les choses en demeurèrent là. *Mably* avoit encore d'autres raisons pour repousser le fauteuil académique; il est inutile de les dire ici, & on les devinera aisément, d'après la connoissance de son caractère, En général, il redoutoit toutes ces associations, qui dégénèrent en esprit de parti; & il ne voulut être d'aucun corps littéraire, Quand on lui proposoit de l'admettre dans quelques-unes de ces sociétés, il répondoit: *je suis déjà d'une grande société, dont j'ai bien de la peine à remplir tous les devoirs*

» *Mably*, incapable de se plier aux » convenances d'une société qui laisse » le cœur vuide, lui qui fuyoit le » joug des liaisons sans intimité,

» aimoit à s'abandonner aux doux
» épanchemens de l'amitié; il en
» remplissoit affectueusement tous les
» devoirs, il aimoit à se réfugier
» dans son sein; mais il en étoit d'au-
» tant plus sévère dans le choix de
» ses amis : il y cherchoit l'entière
» confiance, la liberté, l'accord des
» ames, & la douce égalité, sans
» laquelle il n'y a point de parfaite
» amitié. Il y cherchoit plus encore
» les qualités du cœur que celles de
» l'esprit. Heureux ceux qui lui ont
» inspiré ce sentiment! leur seul titre
» d'amis d'un homme de bien est
» aujourd'hui pour eux un éloge ».

L'Abbé *de Mably* mourut le 23 Avril 1785, âgé de 76 ans. Différent des gens de lettres qui commencent par gratifier le public de leurs gravures, en attendant qu'ils soient illustrés, li n'avoit pas souffert qu'on gravât son portrait pendant sa vie; mais après sa mort, ils le firent exécuter par un Artiste habile, M. *Pujos*, & ce portrait est parfaitement ressemblant. Oserions-nous proposer qu'on y mît une inscription, faite

par

par un homme qui lui fut tendrement attaché pendant quinze ans, & qui ne trouve point dans le monde à réparer cettte perte.

## INSCRIPTION,

*Pour le Portrait de l'Abbé de Mably.*

Esprit ferme & profond, Amateur des
vieux âges,
Toute sa politique étoit la vérité :
Digne de rétablir la Raison, l'Equité,
Et de donner des loix aux sages.

Je suis, &c.



## LETTRE XV.

*Galerie universelle des Hommes qui se sont illustrés dans l'empire des lettres, depuis le siècle de Léon X jusqu'à nos jours, des grands Ministres, & Hommes d'Etat les plus distingués, ornée de leurs Portraits; dédiée à Leurs Altesses Sérénissimes Mgrs. le Duc* DE CHARTRES, *le Duc* DE MONTPENSIER *& le Comte* DE BEAUJOLOIS; *présentée au Roi, avec cette Epigraphe:*

C'est en les comparant, qu'on peut mieux les connoître.

*A Paris, chez* Lottin de S. Germain, *Imprimeur-Libraire, rue St. André-des-Arcs,* N°. 27; *&* Leroy, *Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, 1787, avec approbation & privilége du Roi.*

CETTE livraison, Monsieur, offre l'*Eloge historique de Charles-Frédéric II,*

Roi de Prusse. Il est dédié à son auguste Neveu & successeur ; & l'Epître dédicatoire est suivie de la Réponse du Prince, qui honore également & celui qui l'écrit & celui qui l'a reçue. C'est particulièrement le Philosophe, l'ami des Muses & des Poëtes, l'homme de lettres même, qu'on s'attache à peindre ici. Dans une *Galerie* de Rois guerriers, de grands Capitaines, *Fréderic II* tiendroit encore un rang plus distingué ; mais depuis *Jules-César*, il est peu de Souverains & de Guerriers qui se soient autant illustrés par le don de penser & d'écrire.

Un des premiers traits & des plus touchans de la *Vie privée de Frédéric II*, c'est sa tendre amitié pour son frère, le Prince *Henri*.

« Frère Monarque d'un Guerrier illus-
» tre, qui fit tout ce que peut un
« Héros sans diadême ».

Que cette union est touchante ! & qu'il est bean de voir un Prince aimer aussi bien, & chanter si bien les douceurs de cette amitié !

O vous, à qui je dois le plus sincère amour,
En qui j'aime le sang qui nous donna le jour,
De mes plus chers parens la ressemblante image;
Vous, qui de leurs vertus possédez l'assemblage!
O frère! en qui je vois briller avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les héros naissans;
Recevez d'un cœur franc un hommage sincère.

Il aimoit bien tendrement aussi sa Sœur, la *Margrave de Bareith*; & c'est à elle qu'il adressoit les vers suivans :

O vous, sage Minerve, aimable & tendre Sœur!
O vous, qui possédez tous les talens du cœur!
Vous pensez, je le sçais, qu'un noble caractère,
Ne trouve en sa grandeur de plaisir qu'à bien faire;
Qu'à daigner partager à l'homme son égal,
Les faveurs dont pour lui le ciel fut libéral.

Sans doute *Frédéric* sentoit tout cela ; mais peut-on croire qu'il fût bien pénétré de l'esprit pacifique qui semble avoir dicté ce qui suit :

Bellone ! jusqu'à quand ta rage frénétique,
Veut-elle désoler nos peuples malheureux ?
Et pourquoi voyons-nous de leur sang héroïque,
En tous lieux prodiguer les torrens généreux ?
La terre infortunée est livrée aux pillages,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, aux carnages.

ODE V.

C'est encore *Frédéric II* qui, dans la même Ode, s'écrioit :

Ce monstre, au front d'airain, le démon de la guerre ;
Monstre avide de sang & de destruction,
Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre,
Que pour l'abandonner à la proscription ?

Je retrouve au moins le Roi de Prusse dans son Poëme sur *l'Art de la Guerre* ; il est divisé en six Chants,

& dédié au Prince qui tient à présent sa place, & qui étoit bien fait pour l'entendre : il n'est pas ordinaire de voir un grand Guerrier, reveler le sécret de son métier, en vers ; tels que ceux-ci :

N'allez pas vous flatter, novices de la guerre,
Que vous débuterez par d'immortels exploits ;
Commencez, sans rougir, par les derniers emplois.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tous fermes dans vos rangs, en silence immobiles ;
L'œil fixé sur le chef, à ses ordres dociles,
Attentifs à sa voix, s'il commande, agissez,
En mouvemens égaux à l'instant exercés,
Apprenez à charger vos tubes homicides.

. . . . . . . . . . . . . .

Sans flotter, sans ouvrir & sans rompre vos rangs
Tirez par pelotons, en observant le temps ;
Prompts sans inquiétude, & pleins de vigilance,

Aux postes dont sur vous doit rouler la
défense,
Attendez le signal, & marchez sans tarder;
Qui ne sçait obéir, ne saura commander.

Ce dernier vers est beau, sur-tout dans la bouche d'un grand Roi: ceux-ci sont touchants:

En père bienfaisant conduisez votre armée,
Dans vos moindres soldats croyez voir vos
enfans;
Ils aiment leurs pasteurs, & non pas leurs
tyrans:
Leurs jours sont à l'Etat, leur bonheur
est le notre.
Avare de leur sang, sacrifiez le vôtre.

Le Poëte Roi fut aussi Historien. L'*Histoire du Brandebourg* eût fait honneur à un de ses sujets; elle mérita cette déclaration de *Voltaire*:

» Je suis obligé de dire à la face » de l'Europe, sans crainte d'être » démenti par personne, que ce » Monarque seul a été l'Historien de » ses Etats. L'honneur qu'on veut

» me faire d'avoir part à son Ouvrage, » ne m'est point dû ; je n'ai servi qu'à » lui applanir les difficultés de notre » langue, dans un temps où je la par- » lois mieux qu'aujourd'hui, parce que » les instructions des Académiciens » mes confrères, étoient plus fraîches » dans ma mémoire ; je n'ai été que son » Grammairien : s'il m'arracha à ma » patrie, à ma famille, à mes amis, » à mes emplois, à ma fortune ; si je » lui sacrifiai tout, j'en fus récom- » pensé, en étant le confident de ses » Ouvrages, &c. ».

A propos de *Voltaire*, notre Historien s'étonne, avec raison, de voir parmi les *Voltaire*, les *Maupertuis*, un Abbé de *Prades*, un Marquis *d'Argens*, &c. ce qui suppose trop peu de discernement dans le choix des familiers de *Frédéric*. En général, M. le Comte *de la Pl.* est juste & impartial, & tout en admirant les grandes qualités de son Héros, il ne dissimule pas ses foibles. Il passe en revue tous ses Ouvrages littéraires, qui sont en assez grand nombre. Les plus considérables sont

le *Poëme sur l'Art de la Guerre*, l'*Histoire du Brandebourg*, l'*Anti-Machiavel*, le *Code Frédéric*, & un *Recueil de Poësies* :

« *Charles-Frédéric II* naquit le 24 Janvier 1712. Il fut marié le 12 Juillet 1733, à la Princesse *de Brunswick - Wolfembutel*, & parvint au » trône de Prusse le 31 Mai 1740. » Il cessa de régner & de vivre le 17 » Août 1786, vers la 3e heure après » minuit. Pendant les derniers jours » de sa vie, ce Monarque faisoit lire » *Suétone* & la vie de notre bon » *Henri IV*.

» Il mourut dans son Château de » Sans-Souci, à la suite d'une maladie » de langueur, causée par une épuise» ment total de ses forces, suivie & » terminée par une hydropisie de poi» trine. Il étoit âgé de 74 ans 6 mois, » 13 jours; il passa sur le trône, sans » y dormir un seul instant, 46 ans, » 2 mois & 17 jours. Il fut inhumé à » Potzdam, & son cercueil arrosé de » larmes; les plus abondantes furent » versées par les soldats, sur-tout par » les vétérans d'entr'eux. Ils se dis-

» putèrent les vêtemens qu'il portoit »
» . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Sa taille étoit au-dessus de la » moyenne ; bien fait & prodigieu» sement actif ; l'exercice & une vie » laborieuse avoient fortifié sa consti» tution, naturellement délicate. Son » regard annonçoit de la pénétration » & de l'esprit ; il avoit des yeux » bleus & très-vifs. En général, sa » personne étoit agréable ; ceux qui » n'ont jugé de lui que d'après ses » ses portraits, en avoient une autre » opinion ; mais presqu'aucun de ses » portraits ne lui ressembloit exacte» ment ; ses traits acquéroient un degré » singulier d'expression & de vivacité » lorsqu'il parloit ; & cette chaleur, » cette vie, cette ame étoient tota» lement perdues sur la toile. Il se » courboit considérablement, & sa » tête, comme celle d'*Alexandre*, » penchoit constamment d'un côté. » Peu de voix étoient plus sonores » & plus agréables dans la conversa» tion, que la sienne. Il parloit beau» coup, & ceux qui l'écoutoient re» grettoient qu'il ne parlât pas encore

» davantage. Ses observations étoient » toujours fines & souvent justes ; » peu d'hommes possédoient comme » lui, le talent de la répartie ».

M. le Comte *de la Pl.* joint à cet *Eloge*, plusieurs lettres qu'il a reçues de cet auguste Monarque, de son illustre Frère & de son successeur ; elles prouvent que personne n'étoit plus en état que notre Historien, de parler de *Frédéric*, & l'impartialité dont il fait profession dans cet *Eloge historique*, ne lui en fait que plus d'honneur.

Je suis, &c.

---

*LETTRE de Mme la Marquise de..... au Redacteur de l'Année Littéraire, sur le* Manuel des Oisifs.

MONSIEUR,

DANS le No. 362 des *Affiches* du Jeudi 28 Décembre 1786, après l'annonce du *Manuel des Oisifs*, conte-

nant 700 folies & plus, &c. le Rédacteur ajoute que *cette production originale, à la tête de laquelle il y a un Logogriphe, formé de cent trente-six mots, pour tenir lieu d'Epître dédicatoire, ne doit pas intéresser uniquement les Amateurs de Charades, puisque l'Auteur, déjà connu par plusieurs traits de bienfaisance, en destine le produit aux pauvres.*

Désirant contribuer à la bonne œuvre, Monsieur, j'ai fait acheter le livre. J'en relisois le titre, à cause de sa singularité. Je riois des 700 *folies & plus*, faites par *le Doyen des Sages*, sorties de l'*Imprimerie des Quinze-Vingts*, & vendues chez *Œdipe*, au *Sphinx*, quand on m'a apporté votre *Feuille*, N°. 6, où vous vous écriez, en parlant de cette production, *sept cent Charades, quel courage! Comment un homme seul a-t-il pu composer & rimer sept cens Charades!* Cette exclamation & les réflexions, qui composent cet article, que je me suis hâtée de lire, m'ont fait quelque impression.

N'importe, Monsieur, me suis-je dit à moi-même, la lecture des *sept cens folies* dût elle m'identifier avec

le personnage, dont elles portent le nom, j'oserai l'entreprendre. J'ai la manie des *Charades*. Je peux la satisfaira. Je n'aurai jamais une si belle occasion. Il me vient une idée, celle d'essayer ce soir même, si le *Manuel des Oisifs* ne pourroit pas amuser ma Fille, mes Fils & leur Précepteur. Nous lirons quelques *Charades* après soupé, au lieu de jouer au tric-trac, au reversis, & sans cependant abandonner ces jeux, dont la science utile & amusante, devroit faire partie de l'éducation.

Pour le succès de mon projet, Monsieur, j'ai cru devoir cacher à l'Abbé, votre feuille N°. 6 parce qu'avec du goût & des lumières, il juge rarement par lui-même, mais presque toujours d'après une autorité. Vous êtes son oracle, Monsieur, & vous êtes aussi le mien. J'avoue, que j'ai dans vos jugemens une telle confiance, & avec raison, qu'il est difficile de me faire revenir sur ceux que vous portez des livres que vous avez lus; mais vous me mettez bien

à mon aiſe, vous n'avez pas lu, dites-vous, les ſept cents *Charades*.

Mon projet, Monſieur, a réuſſi au delà de mes eſpérances. Mes enfans, l'Abbé & moi raffolons du *Manuel des Oiſifs*. Va-t-on fermer le livre ! encore une *Charade*, Maman, s'écrient mes enfans, une ſeule : il eſt vrai qu'ils ſont aiguillonnés par la récompenſe que je donne au premier qui les devine. Avec quelle attention ils en écoutent la lecture & celle des notes ! avec quel intérêt ils nous les liſent eux-mêmes ! car tour-à-tour nous liſons notre *Charade*. L'Abbé répète ſouvent : qu'elles ſont ingénieuſes, agréablement tournées ; quelle variété dans le ſtyle, toujours propre au ſujet ! que de jolis tableaux, & qu'ils ſont amuſans ! Par cet éloge, l'Abbé flatte peut-être ſon amour-propre, à cauſe de ſa facilité à deviner celles qui exigent de la ſcience. Il me dit quelquefois tout bas : quel moyen ſimple vous avez trouvé, Madame, pour donner à vos enfans des connoiſſances relatives à l'Hiſtoire, à la Géographie, à la Fable,

à la Physique & même aux procédés des Sçavans pour arracher à la nature son secret.

Enfin, l'Abé & moi, Monsieur, soupçonnons que l'Auteur, en semblant ne présenter que des riens au public oisif, a voulu le forcer d'apprendre des choses utiles en tout genre, sur-tout s'il lit ses notes, aussi intéressantes, que bien choisies & redigées avec tant d'art, que le mot même de la *Charade* n'est presque jamais mis sous les yeux.

Quoique les *Charades*, Monsieur, ne soient pas sans défauts, même dans la partie typographique assez agréable à la vue, mais un peu négligée, n'est-ce pas vous proposer un acte de bienfaisance, que de vous prier d'insérer cette lettre dans vos feuilles. Vous avez l'ame sensible, votre complaisance pour moi peut faire des heureux.

J'ai l'honneur d'être, &c.



# DIALOGUE

*Présenté à M. le Vicomte* DE BOURBON-BUSSET, *Elu de la Noblesse de Bourgogne, lors de son passage à Avalon, pour se rendre aux Etats, ouverts le 10 Novembre 1787.*

ARISTE.

VOUS ne partagez point l'allégresse publique !

ALCESTE (*brusquement.*)

Eh ! que m'importe à moi ?

ARISTE.

Daignez suivre mes pas.

ALCESTE.

Non.

ARISTE.

Toujours singulier !

ALCESTE.

Toujours, & je m'en pique;

Moi, j'irois pour un grand....

ARISTE.

Mais celui-ci, n'eſt pas
Ce que vous ſoupçonnez.

ALCESTE.

Je reſte ici, vous dis-je.

ARISTE.

Philoſophe ſenſible, affable, bienfaiſant...

ALCESTE.

A d'autres.

ARISTE.

Oubliant ſes titres & ſon rang...

ALCESTE, *( avec une ironie bruſque & amère )*.

Oh! ſi je vous en crois, cet homme eſt un
prodige.

ARISTE.

De nos preux Chevaliers offrant la loyauté;
Au génie, au ſçavoir joigant l'urbanité;
Sous le chaume, ſçachant reſpecter ſon
ſemblable; *
Pour ſervir ſa patrie, actif, infatigable...

ALCESTE.

Ce portrait eſt flatté.

ARISTE.

Non.

---

* (*ou*) Et juſques ſous la chaume eſtimant
ſon ſemblable.

ALCESTE.

Qui m'assurera ? . . . !

ARISTE.

Le cri public.

ALCESTE.

A tort le public préconise :
Combien de fois il fut l'écho de la sottise !

ARISTE.

Et les faits ?

ALCESTE.

Où sont-ils ? qui me les prouvera ?

ARITES.

Tout : ses nombreux bienfaits que le pauvre publie ;
Au sein de ses foyers l'infortune accueillie,
Le mérite en honneur, les arts encouragés ;
Le foible & l'innocent par ses soins protégés. . . .
Votre front s'éclaircit. . . . vous partagez ma joie !

ALCESTE.

Le moyen d'y tenir, s'il faut que je vous croie !
Quoi, cet homme si rare. . . . en ce siècle d'airain,

C'eſt lui que pour modèle on offre à ma
patrie !

ARISTE.

Sans doute.

ALCESTE, (*avec le plus vif enthouſiaſme.*)

Je vous ſuis. Avec le genre humain,
Si vous me dites vrai, je me réconcilie.

*Par M. NOGENT,*
*Receveur des Fermes à Avalon.*

---

## LES FOURMIS,

*Idile,*

SAGES Fourmis, prévoyans animaux,
Que j'aime à voir l'ardeur de vos travaux !
Quand l'homme à la raiſon ceſſe d'être
fidèle,
Jamais à ſon inſtinct la fourmi n'eſt rébelle.
En ces jours où Cérès à doré nos moiſſons,
En foule vous quittez vos profondes mai-
ſons
Et guettez l'heure favorable
Pour courir au labeur d'un pas infatigable.

Vous a-t-on vu jamais dans vos riches dépots,
Vous livrer aux attraits d'un stérile repos ?
A la fleur de ses ans l'homme que rien n'arrête,
Craint peu cette foule de maux
Dont le temps ménace sa tête.
Sans cesse en proie à de nouveaux désirs,
Au sein des plaisirs il s'aprête
Une foule de repentirs.
Infortuné ! songe que la vieillesse
Va changer ta force en foiblesse.
La fleur cédant à la fureur des vents,
Est l'image de l'homme énervé par les ans.
Notre vigueur s'éteint, notre beauté s'efface,
Notre esprit s'obscurcit & notre sang se glace.
Ah ! suivons votre exemple, innocens animaux,
Et nous braverons tous ces maux.
De la belle saison que les courtes journées
A d'utiles travaux soient sans regret données,
C'est pour l'hiver l'instant de recueillir.

Loin du sentier obscur des vices
Cultiver la vertu, chérir ses exercices,
Quelle moisson pour l'avenir !
Mais l'âge arrache-t-il à l'erreur éphémère,
Dont on fut vil esclave aux jours de son printems.
Alors d'autres désirs deviennent nos tyrans ;
L'or s'accroissant n'accroît que la misère.
Foulant la veuve & l'orphelin
Qui gémit opprimé, mais qui gémit en vain,
Sans nul rémords l'homme barbare immole
Le repos & l'honneur à sa nouvelle idole.
Pour rejouir les yeux d'avides héritiers,
Fourmi laborieuse, au temps de l'abondance,
Tu ne remplis point tes greniers
Pour les jours de disette, écartant l'indigence,
Tes vœux n'excèdent point une frugale aisance.
Que j'aime à voir l'ordre de leurs convois

Quand pliant sous le faix ils regagnent
leurs toits
Sans jalousie & sans querelle
Parmi ces animaux le foible& le plus fort,
Au travail animés par le même ressort,
Ont tous la même peine, ont tous le même
zèle.
Pour emporter un plus riche butin,
Le plus adroit trompe-t-il son voisin?
Pour un brin d'herbe ou pour un seul
grain d'orge
Chez la gent des Fourmis voyez si l'on
s'égorge.
Trop foible pour un lourd fardeau,
Une d'elle sent-elle expirer son courage;
Vingt compagnes soudain accourent du
troupeau,
Avec empressement chacune la soulage,
Avec ardeur vers la maison
Toutes tirent à l'unisson.
Un même esprit en fait autant de cama-
rades.
Par leurs efforts unis une riche moisson
Va remplir les greniers de leurs noires
peuplades
Et défier la stérile saison.

Qu'ils sont vastes ! quel art dans leur
architecture !
Qu'ils cachent pour l'hiver une riche
pâture !
Sous leurs antres profonds la paix, l'éga-
lité
Y sont, dans l'abondance, enfans de
l'équité.
Heureux les citoyens de toute république,
Où le bonheur commun est le mobile
unique.
Ah ! sous terre pourquoi seulement trouve-
t-on
L'horreur du luxe & de l'envie ?
Homme foible & trop vain contre leur
tyrannie
A quoi sert donc ta sublime raison.

*Par M. CRIGNON DAUZOUER, des Académies de Lyon, Orléans, &c.*

---

## LIVRES NOUVEAUX.

*Le Tome second de l'Homere, traduit par M.* Gin *; dédié au Roi. A Paris, de l'Imprimerie de M.* Didot *l'aîné ;*

*se trouve chez* Didot *fils aîné, Libraire, rue Dauphine, N°. 116, 2 vol. in-8°. grand raisin, broché, 13 liv. 10 s.*

*Campagne du Duc* de Rohan, *dans la Valteline*, in-12, *avec plusieurs Planches très-bien gravées. A Paris, de l'Imprimerie de* Didot *l'aîné : relié, 3 liv. 12 s.*

Cet Ouvrage doit intéresser les Militaires, en ce qu'il traite un objet neuf pour eux, la guerre des Montagnes ; sur laquelle il n'y a rien d'écrit.

*Différens Projets de Construction, gravées par* Poulleau, *relatifs à la manière de bâtir dans les Pays chauds, & spécialement dans les grandes Indes ; par M.* d'Albaret, *Architecte*, in-fol. *forme d'Atlas, broché, 12 liv.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE XVI.

*Œuvres complettes de M. Marmontel, &c. Elémens de Littérature.*

SECOND EXTRAIT.

Il est bien difficile de soutenir à la fois la réputation de bel-esprit & celle d'homme de goût. Il y a une infinité de petites choses qui font les délices de l'un, & que l'autre réprouve. Le bel-esprit veut parler de tout, & l'homme de goût ne parle que de ce qu'il sçait bien ; le premier veut plaire sur-tout aux esprits superficiels ; & le second, aux esprits bien faits. L'un répand sur des observations com-

munes de petites fleurettes de ſtyle, de petits contes de ſociété, & beaucoup de bagatelles joliment enluminées ; l'autre s'attache à la ſolidité, à la vérité, à la profondeur des idées ; & le ſtyle eſt toujours chez lui le vêtement le plus naturel de la penſée. Enfin le bel-eſprit flatte adroitement les opinions les plus frivoles & les plus fauſſes de ſon ſiècle, parce que ſa réputation & ſon mérite dépendent de l'opinion ; & l'homme de goût ne cherche que ce qui eſt ſenſé, ce qui eſt vrai dans tous les temps, penſant & écrivant toujours, comme s'il avoit à rendre compte de ſes ſentimens, aux juges éclairés de tous les âges, & non au tribunal du jour & du moment.

Les *Elémens de Littérature*, confirment ce que nous venons de dire. Si M. *Marmontel* eut été moins curieux de ſe montrer comme Bel eſprit, il auroit eu plus de réputation comme homme de goût. Il y a des parties fort ſaines dans ſon ouvrage, des réflexions juſtes, des principes vrais, & il redit fort bien ce qui a été dit

ſouvent avant lui. Mais l'envie d'ajouter des choſes nouvelles, d'être lui-même, & de penſer d'après lui, ne lui réuſſit pas ſouvent. Son goût eſt d'emprunt; quand il choiſit bien, il parle comme tous les gens de goût: mais quand il ne conſulte que ſon bel eſprit, il tombe dans le paradoxe, dans le ſingulier, dans le faux, dans le frivole; il n'eſt original qu'aux dépens du bon ſens. Nous en avons déjà donné pluſieurs preuves dans notre premier extrait. Il en reſte encore un très-grand nombre; nous choiſirons, parce que nous ne voulons pas faire un volume.

Si nous parlons beaucoup de *Boileau*, ce n'eſt pas notre faute, c'eſt celle de M. *Marmontel*, qui a conçu pour ce Poëte, une averſion bien opiniâtre & bien riſible. Si l'on croyoit encore à la Métempſycoſe, on diroit que l'eſprit & la vengeance de tous les Auteures maltraités par le ſatyrique, ont paſſé dans l'ame de M. *Marmontel*. Preſque tous ſes articles portent l'empreinte de ſa bile & de ſa haine contre *Deſpréaux*. Son

nom revient sans cesse, & les injures en même temps. *La Rancune* fut moins colère & moins obstiné dans le *Roman Comique*. M. *Marmontel* a même enveloppé dans sa haine, tous les admirateurs de *Despréaux*, & vous allez voir avec quel mépris académique il traite tous ceux qui ne pensent pas comme lui à l'égard de ce grand homme; c'est à l'article *Critique*.

« J'aurai le courage d'avancer, » quoique bien sûr d'être contredit » *par le bas peuple de la littérature*, » que *Boileau*, sur les choses de sen» timent & de génie, n'a jamais bien » jugé que par comparaison. Delà » vient qu'il a rendu justice à *Racine*, » l'heureux imitateur d'*Euripide*; » qu'il a méprisé *Quinaut* & loué » froidement *Corneille*, qui ne ressem» bloient à rien; sans parler *du Tasse* » qu'il ne connoissoit point, ou qu'il » n'a jamais bien senti. Et comment » *Boileau*, qui a si peu imaginé, » auroit-il été un bon juge dans la » partie de l'imagination? comment » auroit-il été un vrai connoisseur » dans la partie du pathétique, lui

» à qui il n'est jamais échappé un
» trait de sentiment dans tout ce qu'il
» a pu produire ? qu'on ne dise pas
» que le genre de ses œuvres n'en
» étoit pas susceptible. Ni l'un ni
» l'autre de ces dons ne reste enfoui
» dans une ame ; & lorsqu'il domine,
» il abonde. »

Vous voyez avec quelle adresse & quelle aménité M. *Marmontel* relègue parmi *le bas peuple de la littérature*, quiconque osera le contredire. Il me semble que ce n'est pas là le ton de la bonne société, où l'on n'accorde pas beaucoup d'éducation ni d'esprit aux disputeurs entêtés qui ne souffrent pas que l'on combatte leurs opinions. Ce n'est pas tout d'être académicien, il faut encore être poli. Mais lui qui contredit sans cesse & *Homere*, & *Virgile*, & *Boileau*, & *Rousseau*, & beaucoup d'autres grands hommes, dans quelle classe veut-il donc qu'on le range ? il devroit bien se dire à lui-même :

Eheu ! quam in nosmet legem sancimus iniquam !

Au reste ce ton de mépris, si méprisable, ne nous empêchera pas plus de relever ses mauvais jugemens, que l'insolence d'un parvenu n'empêche un honnête homme de parler contre les abus de la finance.

Qui ne riroit pas de voir l'air de confiance avec lequel on ose assurer que l'Auteur de *l'art Poëtique* & du *Lutrin* n'avoit point d'imagination, ni de génie; que par conséquent il ne pouvoit pas juger des ouvrages de génie, autrement que par comparaison? mais est-il vrai qu'il a *loué froidement Corneille qui ne ressembloit à rien*? (plaisant éloge qu'on n'a jamais donné que par dérision aux mauvais originaux!) *Despréaux* a loué avec enthousiasme le *Cid*:

> Tout Paris pour Chimène a les yeux de
> Rodrigue.

*Despréaux* a été le premier qui a reconnu hautement que les trois premiers actes des *Horaces* étoient ce qu'il y avoit de plus parfait au théâtre, & que *Cinna* étoit un chef-d'œuvre.

Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance

Lorsque *Despréaux* a voulu donner des exemples du sublime le plus élevé, il les a pris dans *Corneille* ; il les a cités avec admiration ; il en a fait sentir la beauté en homme qui la sentoit bien lui-même. Il y a plus : c'est que dans tous ses ouvrages, il loue plus souvent *Corneille* que *Racine* son ami. Ce sont là des faits connus qui démontrent la fausseté de l'assertion de M. *Marmontel*. *Despréaux*, dit-on, n'a rendu justice à *Racine* qu'en faveur de ses imitations d'*Euripide*. Autre fausseté : car *Britannicus* n'est pas imité d'*Euripide* ; & l'on sçait que cette Tragédie ayant fort peu réussi à la première représentation, *Despréaux* courut à son ami, l'embrassa, le félicita devant tout le monde, l'assura qu'il n'avoit encore rien fait d'aussi bon, & que le public reviendroit de son erreur. Prédiction qui n'étoit pas d'un juge bannal, & qui s'est accomplie. Il a consacré son admiration pour cette pièce, dans ces vers de son Epître à *Racine* :

Et peut-être ta plume, aux Censeurs de Pyrrhus,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrus.

*Athalie* n'étoit pas non plus une imitation d'*Euripide*. Cette pièce resta presque inconnue dans sa nouveauté; *Racine* ne vit point son succès; il crut qu'il s'étoit trompé. *Despréaux* fut le seul qui en sentit tout le mérite. Ce ne fut point *par comparaison* qu'il la jugea: à quoi la comparer? le seul *Despréaux* soutint contre tout le monde, contre tout son siécle, qu'*Athalie* étoit le chef-d'œuvre de son ami; & ce fut de cette pièce méconnue & dédaignée, qu'il tira un exemple du sublime, pour sa dernière réflexion sur *Longin*. Ce fut cette pièce qu'il opposa à tout ce que *Corneille* avoit fait de plus beau. Le jugement de *Despréaux* qui étoit alors celui d'un seul homme, a été celui de la postérité & de toutes les Nations. Soutenir, après cela, que *Boileau* n'étoit pas capable de juger des *choses de génie*, c'est avoir bien du mépris pour ses

lecteurs, ou faire bien peu de cas de leur estime. Et comment M. *Marmontel*, qui a si indignement estropié & gâté les vers de *Quinaut*, fait-il sans cesse un crime à *Despréaux* d'avoir peu goûté ce Poëte, plus souvent doucereux que noble & tragique ? certainement les traits du satirique étoient moins injurieux pour *Quinaut* que les corrections de M. *Marmontel*. *Boileau*, ajoute-t-on, *ne connoissoit point le Tasse, ou ne l'a jamais bien senti*. *Boileau* ne pouvoit souffrir qu'on préférât le clinquant du *Tasse* à l'or de *Virgile*; mais il sentoit le mérite du *Tasse*: voici comme il s'en explique. » J'avoue, disoit-il, que le *Tasse* a » un génie sublime, heureusement né » à la poësie, & à la grande poësie. » Mais le bon sens n'est pas toujours ce » qui domine chez lui. Dans la plûpart » de ses narrations, il songe bien moins » au nécessaire qu'à l'agréable : ses des- » criptions sont trop chargées d'orne- » mens superflus. Dans la peinture des » grandes passions, & au milieu du » trouble qu'elles viennent d'exciter, » souvent il dégénère en traits d'esprit

» qui font tout-à-coup cesser le pathé-
» tique. Il est plein de tours affectés,
» de pointes & de pensées frivoles.....
» Or tout cela opposé à la sagesse, à
« la majesté de *Virgile*, qu'est-ce autre
» chose que du clinquant opposé à
» de l'or? » Il n'y a pas un homme
de goût qui ne pense, à ce sujet,
comme *Despréaux*, & qui ne puisse
faire voir à chaque page du *Tasse*
quelque trait de faux-esprit.

Voici la grande objection de M. *Marmontel. Comment Boileau auroit-il été un vrai connoisseur dans la partie du pathétique, lui à qui il n'est jamais échappé un trait de sentiment dans tout ce qu'il a pu produire*? d'abord il n'est pas nécessaire d'avoir rien écrit en quelque genre que ce soit, pour sentir le pathétique. Ce qui touche l'ame est à la portée de tout le monde; & l'ignorant est ému, attendri par le pathétique comme les personnes les plus instruites. Il est donc souverainement ridicule de prétendre que *Despréaux* n'ait pas pu connoître le pathétique, ni en juger. Mais il n'avoit pas de *sentiment*. De quel *sentiment* veut-on parler? car on abuse beaucoup

de ce mot dans ce siècle si peu sensible ? dire qu'il n'a point parlé d'amour dans ses satyres, ni dans son art Poëtique ? J'avoue qu'il ne s'est point attendri sur les sottises des hommes, sur les ridicules des Auteurs, & sur les préceptes de l'art des vers. — *Non erat his locus.* Est-il donc nécessaire de parler d'amour pour avoir du *sentiment* ? Voyez cependant s'il n'a pas bien rendu les sentimens de l'amoureuse *Sapho.*

Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler;
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler ?
Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par-tout mon corps, sitôt que je te vois :
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne sçaurois trouver de langue ni de voix;

Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entens plus : je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tombe, je me meurs.

Je défie M. *Marmontel*, qui parle tant de *sentiment*, sans en avoir fait aucune preuve, de mieux exprimer la passion de *Sapho*. *Despréaux* étoit donc capable de sentir ce qu'il y a de bien rendu. S'il n'a pas traité des sujets de tendresse, c'est qu'il a préféré d'être le *Poëte de la raison* ; & ses ouvrages sont remplis de sentimens vrais, de sentimens nobles, de sentimens de vertu, de courage, d'honneur, de patriotisme & d'humanité. Sera-t-on toujours la dupe des mots? croira-t-on qu'il n'y a de vraie sensibilité que la tendresse amoureuse; que ce soit là le *sentiment* par excellence; qu'un homme qui ne parlera point d'amour, n'aura point de *sentiment*. Je ne dirai plus qu'un mot, pour terminer cette phrase, déjà trop longue; c'est qu'il est impossible d'être

grand Poëte, sans avoir beaucoup de sensibilité; & il est assez reconnu que *Despréaux* est un de nos meilleurs Poëtes. Toute la sensibilité de son cœur étoit pour la raison & pour la vertu. C'étoit là ce qu'il aimoit & ce qu'il a fait aimer :

Un auteur vertueux, dans ses vers innocens,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens.
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre ame.
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ?
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Je ne serois pas en peine de faire un petit traité de la *sensibilité* de *Boileau*; l'on verroit que c'est celle qui convient à un homme sensé, à un vrai Philosophe.

Ce même article sur la *Critique*

contient plusieurs autres choses non moins curieuses. Selon M. *Marmontel*, il n'y a eu dans aucun siècle de *Critique supérieur* que lui-même ; c'est lui qui vous dit : *allez au grand, n'importe par quelle voie*. Ainsi, allez au grand par la voie du gigantesque, comme *Lucain* & *Brebeuf*. *Il ne vous dira pas* : (ce sont ses termes) *que l'action de votre pièce ne change point de lieu* ; cela est très-commun ; *mais il vous dira ; que le changement de lieu soit possible d'un acte à l'autre*. Il auroit bien dû nous expliquer comment ce changement seroit *possible*, s'il est impossible, qu'il soit vraisemblable. *Dans le Poëme épique : passez-vous du merveilleux, comme Lucain*. Ainsi, c'est la *Pharsale* qui doit être le modèle du Poëme épique ; & *c'est ainsi*, comme il le dit encore, *que le Critique supérieur laisse au génie toute sa liberté* ; & qu'il nous laisse aussi la liberté de rire. Après s'être encensé avec autant de bonne foi, il applique à tous les autres *Critiques*, anciens & modernes, ce mot de *Voltaire* : *ils ont laborieusement écrit*

*des volumes, sur quelques lignes que l'imagination des Poëtes a créées en se jouant.* Ni *Volaire*, ni M. *Marmontel* ne viendront à bout de nous persuader que *Virgile en se jouant*, ait fait l'*Enéide*, qui lui a coûté douze années de sa vie, & qu'il a laissée imparfaite ; que *Racine* ait fait ses Tragédies, *en se jouant*, quoiqu'il ait consumé plus de deux ans sur la seule Tragédie de *Phedre*. Ces deux hommes de génie, & le petit nombre de ceux qui ont cherché comme eux, la perfection, avoient fait plus de réflexions sur leur art, que n'en ont écrit les plus habiles *Critiques*. *Presque tous les grands génies*, ajoute notre Aristarque, *depuis Homère jusqu'à Lucrèce, depuis Lucrèce jusqu'à Corneille, semblent avoir choisi pour s'élever, les temps où l'ignorance leur laissoit une libre carrière.* Nous ne concevons pas trop comment ces grands hommes ont pu *choisir* pour naître & pour s'élever, les temps qui leur convenoient le mieux : mais il est faux qu'ils aient *choisi* des temps d'*ignorance*. Les Poëmes d'*Homere* attestent que les

Arts & les Sciences étoient bien cultivées de ſon temps ; d'autres Poëtes célèbres l'avoient précédé, & *Héſiode* fut ſon contemporain. Le ſiécle de *Térence* & de *Ciceron* ne fut pas un temps d'*ignorance*, & ce fut celui de *Lucrèce*. L'aurore des lettres étoit déjà très-brillante parmi nous, quand *Corneille* parut après *Malherbe*. Le ſiécle de *Louis XIII* n'étoit pas encore celui du goût le plus épuré ; mais il n'étoit pas un ſiécle d'ignorance, puiſqu'il avoit produit *Deſcartes*, *Paſcal* & d'autres hommes d'un grand mérite. Les temps favorables au génie ne ſont point ceux où règne l'*ignorance* ; mais ceux où le luxe, les faux ſçavans & les ſophiſtes n'ont point éteint en nous les pures lumières & les ſentimens de la nature & de la vérité.

En parlant de la *déclamation tragique*, M. *Marmontel* s'exprime ainſi : « nos voiſins ſont plus hardis, » & par conſéquent plus grands que » nous dans cette partie. On voit ſur » le Théâtre de Londres, *Barneweld*, » chargé de peſantes chaînes, ſe rouler

» avec son ami sur le pavé de la prison ; » étroitement serrés l'un dans les » bras de l'autre ». *Nos voisins sont plus hardis* ; donc ils sont *plus grands*. Excellent raisonnement ; & ils sont plus grands, parce que leurs Acteurs *se roulent par terre*. Admirable conclusion. Le vieil *Horace*, *Auguste* & *Polyeucte* seroient bien plus sublimes, s'ils se rouloient aussi par terre ; mais cela n'est pas difficile. Nos Acteurs n'auront pas beaucoup de peine d'embellir nos chef-d'œuvres par de si grandes hardiesses.

*Qu'on se représente*, continue l'Auteur élémentaire, *Electre dans son premier monologue, traînant de véritables chaînes dont elle seroit accablée ; quelle différence dans l'illusion & dans l'intérêt !* Quel intérêt en effet, quel surcroît de pathétique, de voir *Electre* avec des grosses chaînes de forçats, qui l'empêcheroient presque de se remuer ! L'Auteur qui dit tout, ne nous a pourtant pas dit, s'il falloit qu'elle eût aussi des fers aux pieds.

A l'article *Duo*, on ne s'attend pas à trouver cette critique du Poëte

*Rousseau. Dans ses Cantates*, dit l'Auteur, *les paroles de l'air sont le plus souvent une pensée froide, tandis que l'expression passionnée ou sensible, est dans le récit.* Aussi-tôt je me rappelle cet air de *Circé* :

Sa voix redoutable
Trouble les enfers, &c.

Et cela ne me paroît pas être une pensée froide ; non plus que cet air d'*Amymone* :

A l'innocence poursuivie,
Grand Dieu, daigne offrir ton secours, &c.

Et dans la Cantate de *Thétis* :

Où fuyez-vous, Déesse inexorable, &c.

Et dans celle de *Bacchus* :

Descendez, Mère d'Amour :
Venez embellir la fête
Du Dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour;
Descendez, Mère d'Amour :
Mars trop long-temps vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour & de vin,
Poursuit Doris dans la plaine;
Et les Nymphes des forêts,
D'un jus pétillant & frais,
Arrosent le vieux Sylène.

Et dans *les forges de Lemnos*:

Travaillons, Vénus nous l'ordonne,
Excitons ces feux allumés:
Déchaînons ces vents enfermés;
Que la flamme nous environne.

Que l'airain écume & bouillonne;
Que mille dards en soient formés:
Que, sous nos marteaux enflammés,
A grand bruit, l'enclume résonne.

Et encore cet air de l'*Amant heureux*:

Un feu séditieux
Brûle au fond de mon ame,
Et d'une humide flamme
Fait pétiller mes yeux.
D'un poison que j'ignore
Mon sang est allumé;
Et des feux du centaure

Hercule consumé
Languissoit moins encore
Que mon cœur enflammé.

Si l'Auteur de l'Opéra de *Penelope*, & de l'*Ami de la Maison*, trouve cette poësie là *froide*; il a sans doute ses raisons, qui ne seront celles de personne.

A l'article *Elégance*, voici un Oracle : *Le style de Despréaux est correct; celui de Quinaut est élégant.* Je demande cependant si *Despréaux* a jamais fait des vers aussi plats que ceux-ci de *Quinaut* :

L'hiver qui nous tourmente
S'obstine à nous géler.
Nous ne sçaurions parler
Qu'avec une voix tremblante.
La neige & les glaçons
Nous donnent de mortels frissons.
Les frimats se répandent
Sur nos corps languissans.
Le froid transit nos sens,
Les plus durs rochers se fendent.
La neige & les glaçons
Nous donnent des frissons

Je demande encore si, dans le genre lyrique, *Quinaut* n'a jamais fait des vers où la poësie & l'élégance se trouvent réunies au même dégré de perfection que dans ceux-ci de *Despréaux* :

Est-ce Apollon & Neptune,
Qui sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux ?
De leur enceinte fameuse
La Sambre unie à la Meuse,
Défend le fatal abord :
Et par cent bouches horribles,
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer & la mort,

Dix mille vaillans Alcides,
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides,
Font pétiller leurs remparts :
Et dans son sein infidèle
Par tout la terre y recèle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui soudain perçant son gouffre,
Ouvre un sépulchre de soufre
A quiconque ose avancer,

Namur devant tes murailles,
Jadis la Grèce eût vingt ans
Sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattans.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts !
Quel bruit, quel feu l'environne !
C'est Jupiter en personne,
Ou c'est le vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'est lui-même,
Tout brille en lui, tout est Roi, &c.

A l'article *Eloquence*, découverte importante : l'éloquence n'est plus *l'art de persuader ;* selon M. *Marmontel*, c'est *la faculté d'agir sur les esprits & sur les ames par le moyen de la parole*. Sa définition n'a pas l'avantage d'être plus courte que l'autre, mais de dire la même chose en plus de mots : car on ne persuade qu'en agissant sur les esprits & sur les ames. *Par le moyen de la parole* est assez inutile ; car il y a quelquefois une éloquence muette, comme celle de *Didon* & d'*Ajax* dans les enfers. Je regette de n'avoir

pas assez de loisir pour vous parler de la suite de cet article. *Richesource* n'a jamais débité en toute sa vie, un galimathias plus complet. Vous y verriez qu'*une ame agit sur une autre ame par la parole*; que l'*effet de cette action est de vaincre une résistance*; que *cette résistance est active & passive*; que *l'ame oppose des mouvements à d'autres mouvements*; que tout cela est *une méchanique*; & que c'est ce qui fait que votre fille est muette.

A l'article *Eloquence poëtique*, vous verrez des modèles de cette *éloquence*, choisis, non dans *Virgile*, mais dans *Ovide*; & l'on vous donne pour *l'éloquence* de la douleur maternelle, ces jeux de mots dans la bouche d'*Hécube*.

Nata jaces, videoque *tuum*, *mea vulnera*, *vulnus* . . . . .
Tu quoque *vulnus* habes, at te, *quia fœmina*, rebar
*A ferro tutam*; cecidisti, *& fœmina*, *ferro*, &c.

L'article *Enigme & Logogriphe*, qui tient seize pages, est traité avec un sérieux très-comique. En voici un petit échantillon. « Il est bon d'aver-

» tir les faiseurs d'*Enigmes*, que leur
» obligation de définir ou de décrire
» avec justesse, est plus sérieuse qu'ils
» ne pensent. Nous avons vu *tout*
» *Paris indigné* de ce qu'une *Enigme*
» du *Mercure* se trouvoit n'avoir point
» de mot ».

Nous ne doutons pas qu'en sa qualité d'Historiographe, M. *Marmontel* ne nous donne un jour l'histoire de ce soulèvement & de cette indignation de tout Paris contre une *Enigme*. C'est une époque mémorable dans les Annales Françoises.

Son éloge de l'*entr'Acte* est encore bien imaginé : « un des plus précieux
» avantages du Théâtre moderne,
» c'est le repos absolu de l'*entr'Acte*.
» De toutes les licences qu'on est
» convenu d'accorder aux Arts pour
» leur faciliter les moyens de plaire,
» c'est peut-être la plus heureuse, &c. »

N'a-t-il pas fallu un grand effort de génie pour supprimer les chœurs, & pour faire jouer à la place un air de violon ? c'est ce qu'il y a de plus ridicule sur notre Théâtre ; c'est ce qu'il y a de plus contraire à l'illusion.

Ces

Ces vuides absolus dans l'action nous laissent le temps de réfléchir & réfroidissent l'émotion. On voit bien qu'il n'est pas naturel qu'on nous donne une mauvaise symphonie, tandis que le tyran d'Egypte va faire assassiner *Pompée*.

Nous ne releverons point les mauvaises critiques dont notre Académicien harcèle encore *Despréaux* & *Rousseau*, dans l'article *Epître*. C'est une peine trop fastidieuse de réfuter ce qui choque si ouvertement le bon sens. On jugera du reste par cette maxime qui en est la base & le fondement. « Un mot plaisant, dit-il, est à sa place dans une Epitre familière; dans une Epître sérieuse & noble, il est du plus mauvais goût. » Voilà le procès fait à *Horace* ainsi qu'à *Despréaux*; car le Poëte latin ne s'est pas défendu les mots plaisants dans ses Epîtres à *Mécène* & à *Auguste*. N'est-ce pas dans la belle Epître à ce Prince, qu'il fait un tableau si plaisant du goût ridicule que les Romains avoient pour les décorations théâtrales, & pour un vain appareil de spectacle?

N'est-ce pas dans cette Epître, qu'il dit qu'*Alexandre-le-Grand* étoit un *vrai Béotien pour juger des ouvrages d'esprit & des présens des Muses?* N'est-ce pas cette même Epître qu'il termine par une plaisanterie, que *Boileau* a traduite presque littéralement, quand il a dit à *Louis XIV;*

Il est fâcheux, grand Roi, de se voir
sans lecteur,
Et d'aller, du récit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur, le sucre & la
canelle,

M. *Marmontel* qui blâme si rudement cette plaisanterie dans *Boileau*, devoit donc aussi la blâmer dans *Horace*;

.......... Capsâ porrectus apertâ,
Deferar in vicum vendentem thus & odores,
Et piper, & quid quid chartis amicitur
ineptis,

Dans l'Epitre de *Boileau*, que nous

venons de citer, eſt-on fâché de rencontrer *ce mot plaiſant* ?

> Mais à l'ambition d'oppoſer la prudence,
> C'eſt aux Prélats de Cour prêcher la réſidence

M. *Marmontel* a été & ſera le ſeul ſans doute, qui trouve les Epîtres de *Boileau*, *du plus mauvais goût*, parce que le ſel de la plaiſanterie y eſt ſemé avec tant d'agrément.

*Que dans les Epîtres de Rouſſeau*, ajoute l'Académicien, *on cherche quelques traces de la facilité, de la bonne plaiſanterie, de la ſimplicité qui caractériſent Marot, on n'y trouvera rien d'approchant*. Nous pourrions citer trente endroits des épitres de *Rouſſeau*, qui démentent ce jugement : contentons-nous de celui-ci de l'épitre à *Marot* :

> Un Fat apprivoiſé,
> Dont l'éloquence eſt un babil uſé,
> Et qui doué du talent de Therſite,
> Parle de tout, sûr de sa réuſſite,

Content, joyeux, hardi, ſans jugement,
Fait du beau monde à Paris l'ornement;
Du plus ſévère il réchauffe le flegme,
Ses quolibets paſſent pour apophtegme,
Ses lieux communs ſont propos réfléchis.
S'il conte un fait, la dame du logis
De ſes bons mots pâme ſur ſon aſſiete,
Et le Laquais en rit ſous ſa ſerviette.
Lors chacun crie! ô l'eſprit éminent!
Et moi, je dis: peſte l'impertinent!
Et ne me chaut, que ſa voix théâtrale
M'ait de Seneque épuiſé la morale;
A ſa vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à ſon eſprit, &c.

Savez-vous pourquoi il eſt abſurde de donner les poëmes d'*Homère*, *pour des modèles en poëſie*? C'eſt parce qu'il ſeroit *déraiſonnable de donner pour modèle en horlogerie*, *la première machine à rouage & à reſſort*. Vous trouverez ce beau raiſonnement, avec beaucoup d'autres de la même force, dans l'article *Epopée*. Il faut pourtant convenir que ni la Pharſale, ni la Henriade ne ſont pas auſſi ſupérieures à l'Iliade, qu'une montre faite par l'un

e nos habiles artistes, est supérieure au premier tourne-broche qui soit sorti de la main des hommes. Si l'on vouloit réfuter toutes les erreurs de goût, entassées dans ce même article, on feroit un gros volume & l'on perdroit son temps.

M. *Marmontel* juge les actions & les grands hommes, avec la même justesse & la même finesse d'esprit, qu'il juge les ouvrages & les Auteurs. Voici comme il parle de *Brutus*. « On reprochoit à *Ciceron* de se vanter d'avoir sauvé la république; louange, disoit-on, que *Brutus* lui-même ne se donnoit pas. Mais, *quoiqu'assassiner soit le plus sûr*, ce n'est pas le plus glorieux; & un coup de poignard à donner, est plus facile, & peut-être aussi moins courageux, qu'une belle harangue à faire ».

Ne voilà-t-il pas une belle plaisanterie, de nous représenter le vengeur de la république, le disciple & l'émule de *Caton*, le vertueux *Brutus*, comme un vil scélérat, qui choisit comme *le plus sûr* le parti *d'assassiner* le tyran? Il falloit bien que *Brutus* se défiât du

courage de *Ciceron*, pour cette entreprise, puisqu'il ne voulut point l'admettre au nombre des conjurés, ni lui faire part de son dessein.

Il y a long-temps qu'on a appellé l'instruction théatrale un *miroir public*; M. *Marmontel* appelle les *fables* des *Glaces portatives*, de petits miroirs de poche. Cela n'est-il pas ingénieux? Cet article sur la *fable* est encore un chef-d'œuvre de raisonnement; car il est employé à nous prouver que la *Fontaine* affectoit de croire niaisement tout ce qu'il nous racontoit; que son projet étoit *de nous amuser à ses dépens*; & que c'est *sur lui-même qu'il fait tomber le ridicule*. On pourroit parler ainsi d'un Bouffon, d'un Farceur burlesque, d'un *Turlupin* ou d'un *Scarron*, qui s'immole à la risée publique.

*L'exagération fait ce qu'on appelle le merveilleux de la plûpart des poëmes, & ne consiste guères que dans des additions arithmétiques de masse, de force & de vîtesse*. Voilà une des moins ridicules idées de toutes celles qui composent l'article *Fiction*. Lisez cet article en entier, si vous voulez voir

usqu'où peut aller l'abus du raisonnement en matière de goût. Si vous aimez à rire, voici un morceau grotesque où l'Auteur a rassemblé toutes les *figures* de l'éloquence, dans un discours qu'il prête à un savetier en colère contre sa femme. Ce discours ne peut manquer de vous réjouir.

» Si je dis oui, elle dit non; soir & matin, nuit & jour elle gronde, (*Antithèse.*) Jamais, jamais de repos avec elle. (*Répétition.*) C'est une furie, un démon. (*Hyperbole.*) Mais, malheureuse, dis-moi donc, (*Apostrophe.*) que t'ai-je fait? (*Interrogation.*) O Ciel! quelle fut ma folie en t'épousant? (*Exclamation.*) Que ne me suis-je plutôt noyé! (*Optation.*) Je ne te reproche ni ce que tu me coûtes, ni les peines que je me donne pour y suffire. (*Prétérition.*) Mais je t'en prie, je t'en conjure, laisse-moi travailler en paix. (*Obsécration.*) Ou que je meure ...... tremble de me pousser à bout. (*Imprécation & Réticence*). C'est le *Quos ego* de *Virgile.*) Elle pleure! la, la bonne ame! vous allez voir que c'est moi qui ai tort. (*Ironie.*)

Eh bien, je suppose que cela soit, oui, je suis trop vif, trop sensible. (*Concession.*) J'ai souhaité cent fois que tu fusses laide. J'ai maudit, détesté ces yeux perfides, cette mine trompeuse, qui m'avoit affollé. (*Asthéïsme*, ou louange en réproche.) Mais dis-moi si par la douceur, il ne vaudroit pas mieux me ramener ; (*Communication*) nos enfans, nos amis, nos voisins, tout le monde nous voit faire mauvais ménage (*Accumulation.*) Ils entendent tes cris, tes plaintes, les injures dont tu m'accables. (*Accumulation*). Ils t'ont vue, les yeux égarés, le visage en feu, la tête échevelée, me poursuivre, me menacer. (*Description.*) Ils en parlent avec frayeur : la voisine arrive, on le lui raconte : le passant écoute, & va le répéter. (*Hypotypose*). Ils croiront que je suis un méchant, un brutal qui te laisse manquer de tout, que je te bats, que je t'assomme. (*Gradation*). Mais non, ils sçavent bien que je t'aime, que j'ai bon cœur, que je désire de te voir tranquille & contente. (*Correction.*) Va, le monde n'est pas

juste : le tort reste à celui qui l'a. Sentence). Hélas ! ta pauvre mère 'avoit tant promis que tu lui ressem-erois. (*Insinuation*). Que diroit-elle ? ne dit-elle ? car elle voit ce qui se isse. (*Evocation.*) Oui, j'espère qu'elle 'écoute, & je l'entends qui te re-oche de me rendre si malheu-ux. Ah ! mon pauvre gendre, dit-le, tu méritois un meilleur sort. *Prosopopée*) ».

Telle est la Rhétorique du Savetier; *Démosthenes* ni *Ciceron*, dit M. *Marmontel*, n'en sçavoient pas davan-ge : c'est par cette réflexion que finit Comédie. A *Moliere*; à *Moliere*.

Je n'ai pas le courage d'aller plus in. Il faut cependant que je vous sse part d'une crainte que j'ai éprou-ée en trouvant çà & là, dans ces *Elémens*, des citations de *Racine*. J'ai eur que M. *Marmontel*, qui s'est éjà essayé à corriger *Quinaut*, n'ait a aussi la tentation de nous donner ne nouvelle édition de *Racine*, avec es corrections & des changemens de façon. Voyez de quelle manière cite ces vers tirés des reproches *Hermione* à *Pyrrhus* : O v

Pour plaire à votre épouse, il vous faudroit
peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure & de
traître.

*Votre grand cœur sans doute attend après
mes pleurs,*
Pour aller dans ses bras *jouir de mes douleurs,*
*Chargé de tant d'honneur, il veut qu'on le
renvoie,*
Mais, Seigneur, en un jour, ce seroit
trop de joie.

Assurément *Despréaux* n'auroit pas souffert que son ami laissât d'aussi mauvais vers dans son *Andromaque*; & nous ignorons pourquoi M. *Marmontel*, qui donne des leçons de goût à *Despréaux*, s'est avisé d'altérer si maussadement le texte de *Racine*. Voici comment ces vers se lisent dans toutes les bonnes éditions :

Vous veniez de mon front observer la
pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur!
Pleurante après son char vous voulez qu'on
me voie;
Mais, Seigneur, &c.

Je vous ai fait voir, quoique d'une manière très-ſuccincte & très-abrégée, relativement au grand nombre d'erreurs & de bizarreries accumulées dans ce dictionnaire de littérature ; vous avez vu, dis-je, comment M. *Marmontel* raiſonne fauſſement ſur des matières qu'il n'a pas approfondies, & qu'il enviſage ſous un faux jour ; comme il juge deſpotiquement les grands maîtres, & leurs principes & leurs chef-d'œuvres ; comme il plaiſante ridiculement, & sème ſes leçons académiques de quolibets, de facéties & de petits contes bourgeois ; comment enfin il ſe met comiquement en colère, & dit de groſſes injures à ceux qui ne ſont pas de ſon avis. On peut conclure de tout cela, que le mauvais goût, le mauvais raiſonnement, la mauvaiſe plaiſanterie & la mauvaiſe humeur ſont les quatre principaux *Elémens* qui ont ſervi à la compoſition de cet ouvrage,

Je ſuis, &c.

## SPECTACLES.

LES *Étourdis*, ou *le Mort supposé*, Comédie en 3 Actes & en vers, représentée sur le Théâtre Italien, Vendredi 14 de ce mois.

Deux jeunes gens, fort étourdis il est vrai, se trouvent noyés de dettes, & après avoir épuisé tous les moyens possibles de se procurer de l'argent, l'un d'eux, *Folleville* imagine un expédient bizarre, un peu leste, mais que vous pardonnerez, Monsieur, en faveur des situations & des détails piquans qu'il amène. Il suppose que son ami, *Daiglemont*, est mort; il annonce cette triste nouvelle à l'Intendant de son oncle, & joint à sa lettre, la note des frais de médecin, d'enterrement, &c. L'Intendant, crédule, envoye à *Folleville* mille écus, lui fait mille remercimens, & promet de venir bientôt lui-même à Paris, pour satisfaire les créanciers du défunt : tout cela, Monsieur, est

presque dans la première scène : seulement elle est coupée par la réception de la lettre & du billet de mille écus, ce qui rend l'exposition plus vive & plus piquante. *Folleville* sort & va toucher les mille écus. *Daiglemont* s'occupe du soin de vérifier ses papiers, & d'écrire à ses créanciers : il menace sur-tout l'un d'eux, *Jourdain*, de revenir lui tordre le cou, s'il ne se contente de la moitié : mais quel contre-temps ! l'oncle lui-même arrive, accompagné de sa fille, amante chérie de *Daiglemont*, destinée depuis long-temps à être son épouse. Le neveu se cache. Notez qu'il est dans l'hôtel, sous le nom de *Derbin*, & connu comme ami de *Folleville*. L'hôtesse, curieuse assez plaisante, questionne beaucoup l'oncle, essaye mais en vain, de consoler l'inconsolable *Julie*, puis sourit aux fleurettes que lui conte *Deschamps*, valet des jeunes gens ; cette dernière scène sur-tout est piquante : c'est un mélange tout-à-fait plaisant de douceurs & de questions intéressées : quel bonheur, dit-il, nous allons goûter !.....

Et dans votre maison... la maison est à vous.

Deux ou trois questions de cette nature, finissent l'Acte d'une manière très-gaie & très-comique.

*Folleville* ouvre le second Acte, il a reçu les mille écus :

Ménageons cette bourse :
On n'use pas deux fois d'une telle ressource.

Il appelle son ami *Daiglemont* : & c'est l'oncle qui répond. Vous jugez de sa surprise : il se tire delà comme il peut, il soutient dans sa conversation, le mensonge de sa lettre ; heureusement l'oncle le met bientôt à son aise, en allant retrouver sa fille. Grand conseil entre *Folleville*, son ami, & le valet, sur le parti que l'on prendra. Arrêté qu'à la brune, *Daiglemont* quittera l'hôtel, & s'ira cacher dans quelque agréable asyle, où, tandis qu'on le croira mort, il menera une joyeuse vie, le tout jusqu'à nouvel ordre. Les deux amis se retirent chez *Derbin* pour aller achever l'état des dettes. *Deschamps* reste, pour amuser l'oncle : l'oncle paroît, & le

let joue fort bien son rôle. Seulement
a trouvé la scène un peu longue ;
a dit qu'à la seconde représentation,
Auteur a resserré cette scène ; mais
ns doute il n'a rien changé à la
olie scène, à la scène délicieuse dont
e vais vous rendre compte : Julie
herche à se dérober au babil im-
portun de l'hôtesse ; son père la laisse
seule un moment ; elle respire, elle
exprime en liberté ses regrets : Daigle-
mont caché dans le cabinet voisin,
Daiglemont qui l'entend, ne peut
résister à son impatience. Il sort, il
se montre : effrayée, ravie de joie,
elle n'ose en croire ses yeux : il alloit
lui expliquer cette énigme, quand
l'hôtesse paroît. Comment faire ? il a
tant de choses à lui dire ! Il veut
sur-tout se justifier aux yeux de
sa maîtresse. Il imagine un moyen
tout à la fois touchant & comique.
L'hôtesse s'engage à se joindre à lui
pour égayer Mademoiselle ; il offre
de lui raconter une histoire. Cette
histoire est la sienne & celle de Folle-
ville. Il glisse légèrement sur ce qui
est connu du public ; il s'étend davan-

tage sur son amour, sur ses regrets: *Julie* l'interrompt de temps en temps, & cela amène des réponses très-ingénieuses :

Pardonnez, mon ami n'en étoit point complice.

Enfin, arrivé au dénouement, il invite *Julie* à le deviner :

Elle fut assez bonne encor pour pardonner.

Il ajoute que sa maîtresse intercéda pour lui auprès de son oncle, & que leur mariage fut l'heureux dénouement de cette aventure :

Ah! vous brodez, Monsieur!

Vous conviendrez que cette répartie est délicieuse. *Daiglemort*, qui a peur que son oncle ne revienne, la quitte; elle lui dit qu'il *conte à merveille*; & l'hôtesse, qui est bien de son avis, commence à croire que M. *Derbin* pourra bien consoler Mademoiselle de la perte de son cousin.

Au troisième Acte, l'oncle rentre c deux créanciers & *Folleville*. te, qui voudroit revoir son cousin, uve sa place occupée, & se retire, rès avoir surpris son oncle par sa ieté; ce qui fait dire au bon homme, ie les filles sont bien légères. Ici ommence une scène de créanciers, mémoires, de factures, &c., scène ès-bien écrite, plaisante même quelquefois, mais qui, par sa nature, 'est pas propre à amuser tout le nonde. Il falloit tout le talent de 'Auteur, pour faire écouter des termes de commerce & de chicane, pendant près d'une heure. Le résultat de cette scène, c'est qu'après avoir reconnu l'usure & la friponnerie des créanciers, on offre moitié, & qu'ils veulent tout ou rien. Ils restent seuls. L'un d'eux est plus résolu que l'autre. Celui-ci, c'est *Jourdain*, craint un peu la menace que lui a faite *Daiglemont*: son confrère se moque de lui, & fait l'esprit-fort. *Daiglemont*, qui les écoute, *Etourdi* jusqu'au bout, trouve plaisant de faire le *Revenant*; il les traite de coquins, & leur ordonne

de se contenter de moitié, puis il disparoît : l'oncle rentre, & les trouve sans lumière ; car le *Revenant* a eu la présence d'esprit de l'éteindre : les deux créanciers encore tout émus, se hâtent de présenter leurs quittances, demandent en grace moitié, reçoivent leur argent sans compter, & partent brusquement, de peur, disent-ils, qu'il ne reparoisse. Qui donc, dit l'oncle ? — Votre neveu, répondent-ils ? L'oncle, resté seul, rit de leur frayeur ; à l'instant il reçoit la réponse d'un cousin de son neveu, à qui celui-ci avoit, le matin même, emprunté de l'argent. Cette lettre lui ouvre les yeux, il reconnoît la ruse, & est tout à la fois charmé que son neveu ne soit par mort, & indigné de sa fourberie; il apperçoit *Deschamps*, & le force de tout avouer. Celui ci, fort embarrassé, crie tout haut, que Monsieur est bien mort, & avoue tout bas, qu'il est caché dans le cabinet voisin. L'oncle, qui se doute bien que sa fille est instruite, se venge un peu d'elle, en lui faisant accroire qu'il va la marier. Il parle plus sérieuse-

ment à *Folleville*. Celui-ci tombe à ses pieds, s'avoue coupable, & ne songe qu'à justifier son ami : *Julie* se joint à lui, & après avoir exhalé son ressentiment assez long-temps pour réparer l'immoralité apparente de cette Pièce, il s'écrie d'un ton moitié courroucé, moitié tendre.

Qu'il vienne donc au moins, s'il veut qu'on
lui pardonne.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'à ces mots, le neveu sort de son cabinet, & veut se jetter aux genoux de son oncle. Celui-ci lui pardonne, consent à l'unir à sa fille, promet à *Folleville* de le réconcilier avec ses parens, mais déclare à tous les deux, qu'il va les remmener dans leur Province ; car

La raison exige
Que jeunesse à la fin se passe & se corrige.

Vous voyez, Monsieur, que cette intrigue est légère & un peu leste, mais qu'elle est conduite avec beaucoup d'esprit & fécondée par l'imagi-

nation de l'Auteur. Le ſtyle de cette Pièce eſt très-bon, le dialogue rapide, la gaieté franche, & l'on ne donne pas au Théâtre François, beaucoup de Comédies qui vaillent celle-là.

Si je me ſuis arrêté avec complaiſance ſur cette Pièce, en revanche, je ſerai bien laconique en vous parlant des *Rivaux*, Comédie en 5 Actes & en vers, donnée au Théâtre François, le Mardi 18 du même mois : le titre eſt à peu près tout ce que j'en connois, ainſi que le public ; car on ne peut bien dire que l'on connoît une Pièce, que lorſqu'on l'a entendue juſqu'au bout ; & nous n'en avons entendu que deux Actes : le premier a été écouté aſſez tranquillement, & a été médiocrement goûté : l'amour de M. *Hack*, campagnard, n'a pas paru d'un très bon ton, & l'on n'a trouvé dans ſon rôle, qu'un mot plaiſant ; c'eſt celui-ci, qu'un militaire eſt bien fier *pour avoir tué quelques hommes de loin.* Le ſecond Acte a déplu tout-à-fait : le portrait qu'a fait un père à ſon fils, de l'épouſe qu'il lui deſtinoit, & qui commençoit

r *un menton rondelet*, a révolté les
ectateurs ; & cela a été toujours
oissant : enfin, les deux premières
cènes du troisième Acte n'ont pas
nême été écoutées ; & les Acteurs,
as de jouer la pantomime, se sont
etirés. Il faut être juste, ce qu'on
a vu des *Rivaux* n'est pas propre à
faire regretter le reste ; mais le public
abuse étrangement du droit qu'il a
de proscrire un ouvrage ; il pourroit
du moins l'exercer d'une manière plus
honnête : sa froideur & son silence
suffiroient pour avertir un Auteur qu'il
s'est trompé ; mais huer, siffler, rire à
gorge déployée, cela n'est, je crois,
ni honnête ni généreux ; c'est même
travailler contre ses plaisirs ; c'est se
priver de quelques scènes peut-être
agréables & comiques ; & en vérité,
quand je vois l'accueil qu'on fait à la
plûpart des Pièces nouvelles, j'ai
peine à concevoir qu'il y ait tant de
gens qui travaillent pour le Théâtre.

Je suis, &c.

# LETTRE XVII.

*Second Supplément à l'Instruction sur les Bois de Marine & autres ; par M.* Tellès d'Acosta, *Grand-Maître Honoraire des Eaux & Forêts de France, au Département de Champagne, ancien Intendant de feue Madame la Dauphine, Mère du Roi, Seigneur de l'Etang, Paroisse de Marne. A Paris, de l'Imprrmerie de* Clousier, *Imprimeur du Roi, rue de Sorbonne, 1786, avec Approbation & Privilége du Roi ; un volume* in-12. *de 100 pages.*

CE supplément à un Ouvrage très-estimable, peut être lu séparément, & contient des observations intéressantes. L'*instruction* sur les bois de marine, imprimée en 1778 & en 1782, chez *Clousier*, réunit de nombreux détails

relatifs à la physique & à l'analyse du chêne, à l'arpentage des forêts, au toisé & au transport des bois; des méthodes simples & peu dispendieuses sur les plantations & l'amélioration des forêts; un examen des anciens & des nouveaux systêmes sur ces matières; un abregé des loix sur les bois de marine; le tarif fait à Brest, en 1765, qui indique la proportion des bois de construction des vaisseaux de Roi, & dix planches gravées, pour perfectionner le sciage, & le rendre aussi avantageux qu'il est en Hollande. Cette instruction est suivie d'un apperçu des bois & des consommations du Royaume; des moyens d'augmenter & garder ses forêts, & d'économiser le bois pour la charpente, afin d'en réserver une plus grande quantité à la marine. Un *premier supplément*, imprimé en 1784, indique « 1°. Comment on » peut avoir avec économie des bois » de construction; 2°. comment on » peut se procurer à Paris des bois de » chauffage; 3°. ce qui est relatif à » l'orme pyramydal ».

Le *second supplément*, que je vous

annonce aujourd'hui, Monsieur, a pour objets, 1°. les expériences de M. *Migneron* sur le bois bouilli; celles de M. *Tellès d'Acosta* pour connoître la force de dix-huit espèces de bois, soit dans leur état naturel, soit améliorés suivant le procédé inventé par M. *Migneron*, 2°. de nouveaux moyens proposés par l'Auteur, pour l'approvisionnement de bois & de charbon pour le chauffage de Paris; 3°. les peupliers, leur culture, les qualités qui rendent ces arbres recommandables dans un temps où la progression alarmante de la consommation des combustibles, doit porter à la recherche de tout ce qui est de nature à y pourvoir promptement.

Ces vues patriotiques de M. *Tellès d'Acosta* méritent trop l'attention des Administrateurs; elles intéressent trop les propriétaires, les armateurs, les artistes, la marine, l'état en général & la précieuse classe des consommateurs qui retranchent de leur pain, ce qu'ils dépensent en bois ou en charbon, pour que le journaliste citoyen ne concoure avec plaisir à les faire

connoître

connoître. Cent pages de faits, d'expérience, de réflexions simples & claires, ne valent-elles pas mieux que ces volumineuses & soporifiques dissertations de prétendus philosophes qui n'écrivent si prolixement sur tout, que, parce qu'ils ne savent rien? La chaudière de l'ingénieux M *Mignet-ron* sera peut-être un jour d'un grand poids dans la balance du commerce, peut-être même dans la balance politique, en diminuant de beaucoup l'exportation du numéraire national, en augmentant la force réelle de notre marine, en temps de guerre, de plusieurs milliers de matelots employés à l'importation des bois de l'étranger, & de vaisseaux qui serviront à combattre au lieu de former ou de protéger des convois.

Voici, Monsieur, le résultat des expériences que cet Artiste laborieux a faites avec un zèle, une constance, des frais, une invention de procédés, qui feroient honneur à un Physicien, quand même le succès ne les auroit pas couronnées.

1°. Que les bois d'orme, de chêne,

de hêtre, de frêne & de noyer acquièrent divers degrés d'amélioration, de force & de dureté, lorsqu'ils sont, pour user de l'expression de l'Auteur, *ébullis à l'eau préparée*, suivant la méthode de M. *Migneron*. MM. les Commissaires de l'Académie des Sciences ont reconnu que ces bois acquéroient depuis 150, jusqu'à 1800 livres de force. Dans le tableau d'une seconde expérience faite sous leurs yeux, le trois juillet 1781, tels de ces bois, de pareille espèce, d'égales dimensions, ont cassé, l'un sous le poids de 650 livres, il n'étoit pas *ébulli*; & l'autre, *ébulli*, sous le poids de 2571 livres; différence si considérable que, si elle n'étoit affirmée plus d'une fois, on seroit tenté de croire que c'est une faute d'impression.

2°. Que l'orme & le chêne, *ébullis à l'eau pure*, comme cela se pratique en Angleterre, perdent de leur force & de leur qualité; qu'ainsi on auroit tort de continuer à courber & amollir ces bois par la chaleur des étuves & des bains de sable, les bois ainsi préparés perdant un quart de leur force

3°. Qu'il y auroit un très-grand avantage à tirer des bois durcis & courbés suivant la méthode de M. *Migneron*, pour la construction des arches d'une grande ouverture, ou des voûtes & dômes, & pour les vaisseaux; que la solidité est à peu-près doublée par ces deux moyens combinés, ce qui réduit d'autant la consommation & la dépense.

4°. Que les bois durcis par ce procédé, sont aussi plus durables, *l'eau préparée* faisant sortir des pores des bois verts, la sève qui dans l'arbre coupé devient l'aliment des vers, ou du moins amollit les dernières couches, & y cause une fermentation qui développe les germes de ces insectes, principe d'une destruction prompte & ruineuse, ainsi que l'ont prouvé les poutres de l'école militaire &, en dernier lieu, celles du garde meuble du Roi. Je transcris ici l'observation de M. *Telèls d'Acosta.*

Les Russes laissent, dit-on, le bois dans l'eau pendant quelques jours, & l'exposent ensuite à la gelée, & ils pensent que cette sorte de *trempe* le

durcit & le fortifie. Les Anglois qui n'épargnent rien pour faire des découveres utiles, ont construit un vaisseau de 74 canons, & une frégate avec des bois imprégnés d'une liqueur salée. Ils ont cru que le goudron trouvé dans le charbon de terre par le Docteur *Dondouald*, préserveroit le bois de la vermoulure. Ces moyens n'ayant pas répondu à ce qu'on en espéroit, on a enduit le bois de quelques vaisseaux d'un ingrédient appellé *Chinam*; on en a construit d'autres avec un bois tiré des Indes Orientales. Ces tentatives prouvent l'extrême importance de ce qu'on cherche, & l'*eau préparée* de M. *Migneron* promet des avantages plus sûrs & moins dispendieux.

Il n'est point de consommation *que* les *mœurs actuelles* aient plus augmentée, aient rendue plus onéreuse & plus indispensable, que celle du bois de chauffage. Nos *penseurs* seront fort surpris de me voir citer les *mœurs* à propos de bois. Tout se tient, & les vices & les malheurs ont entr'eux les rapports de causes & d'effets. Les sages

anciens parloient toujours de mœurs, les nôtres ne parlent que d'argent, de luxe & de plaisir. Suivant l'Auteur, la ville de Paris a consommé depuis quatre ans, 374428 voies de bois de plus qu'il n'en auroit fallu, si la consommation fut restée au point où elle étoit montée quatre ans plutôt. Les vues qu'il offre pour obvier aux extrémités dont menace une si prodigieuse destruction de forêts, vous paroîtront consolantes & faciles à effectuer; & rendre le bois de construction, de charpente & de charronnage, plus solide & plus durable; le courber en l'améliorant, au lieu d'en détruire les deux tiers & d'affoiblir le reste, en le réduisant à la courbe à coup de hache, ce seroit certainement ajouter à la masse qu'absorbe ce luxe si vanté, si utile aux états, qui a mis des poëles jusque dans les escaliers. Seroit-il absurde de vouloir calculer par le nombre des feux, la dégradation progressive de la vraie sociabilité ? Nos boudoirs, nos petits appartements, nos jolies loges de singes ou de foux, où chacun, en ne pensant qu'à soi, attise

un feu solitaire, offrent-ils les mêmes ou de meilleures relations que ce foyer autour duquel nos bons ayeux travailloient ou s'égayoient avec leur famille? S'il faut que chaque individu ait son feu, bénis soient les citoyens éclairés & honnêtes qui s'occupent des moyens d'empêcher que le pauvre manque de bois!

Vous ne supposerez pas avec l'Auteur de l'Ouvrage dont je vous fais ici l'extrait, que la différence qu'il y a entre le chêne & la famille des peupliers, provienne « de la largeur & de » *l'étroitesse* des interstices ». Mais vous aimerez, en homme sensible, à le voir faire aux propriétaires, un *principe moral* du soin de planter pour leurs petits-fils, pour l'état, pour l'inforuné. *Cyrus* & *Virgile* s'occupèrent de cet objet, l'un en souverain, l'autre en poëte. Si vous pensez que, dans un pressant besoin de combustible, M. *Tellès d'Acosta* fait bien de recommander les arbres qui croissent & grossissent le plus promptement; de conseiller les plantations de peupliers d'Italie, dans les friches, en haies,

en double allée dans les chemins, entre d'autres arbres aux boulevards de Paris, autour des Isles, des Islots, &c.; en réfléchissant à la nature de ce bois, vous souhaiterez qu'on invente quelque moyen de le rendre utile aux Charpentiers, aux Menuisiers. La précaution de faire évaporer la seve de ces arbres en les *écorçant*, tandis qu'ils sont encore sur pied, a eu des succcès satisfaisants; l'Auteur nous promet le détail de ses expériences sur cet objet dans un *troisième supplément*.

Permettez-moi de vous rapporter ici un fait d'Histoire naturelle qu'on lit dans cet Ouvrage, & qui est consigné dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de 1711. Un palmier femelle, en Italie, ne porta de fruit que lorsqu'il eut surpassé en hauteur, les arbres qui l'environnoient; ce ne fut qu'alors que ses pistils reçurent les étamines de palmier mâle qui étoit à quinze lieues delà. Il est étonnant que nos beaux esprits dans leurs fantaisies érotiques, n'aient encore tiré aucun

parti de cette singulière correspondance.

Je suis, &c.

---

## LETTRE XVIII.

*Panégyrique de St. Louis, Roi de France, prononcé dans l'Eglise des Prêtres de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, devant Messieurs de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & Messieurs de l'Académie des Sciences, le 25 Août 1783, & dans l'Eglise des Invalides, le 25 Août 1787; par M. l'Abbé* Lambert, *Chanoine & Grand-Chantre de Vienne. A Lyon; & se trouve à Paris, chez*

*avec approbation & privilége du Roi.*

On est toujours étonné, Monsieur, que *St. Louis* suffise chaque

année à un nouveau Panégyrique, & l'on a peine à concevoir que dans un sujet si rebattu, l'on puisse trouver quelque chose de neuf à dire : j'ai toujours pensé qu'il n'étoit point de matière, si usée, si triviale qu'un véritable génie ne pût rajeûnir. Je le croyois ; j'ai lu le Panégyrique de M. l'Abbé *Lambert*, & me voilà plus que jamais affermi dans mon opinion.

Sa division est simple, mais noble dans sa simplicité. Entre les Rois, les uns ont été grands, les autres bons; voilà l'histoire des Princes : *St. Louis* a été grand & a été bon. L'Orateur commence par une belle définition de l'art de règner, & il montre ensuite qu'elle convient parfaitement au règne de *St. Louis*. Il montre son Héros, grand même en obéissant à sa mère, grand dès son enfance, grand à la tête de ses armées, & plus grand encore quand on le voit :

» Dans ces instans d'ivresse & » d'abandon, se reprocher sa gloire, » gémir sur ses lauriers teints de sang » & pleurer sa victoire. C'est ainsi que » tout l'éclat des talens vient s'éclipser

» devant la plus foible vertu. O qu'un
» sentiment de pitié & de bienfaisance,
» ô qu'une seule larme versée sur *les*
» malheureux est plus précieuse,
» honore plus l'humanité que tous
» les succès des conquérans ! »

Après avoir montré dans *St. Louis* le vrai politique, le sage Législateur, le Prince Religieux, l'arbitre des Souverains & le Pacificateur de l'Europe entière, M. l'Abbé *Lambert* hazarde un paralèlle entre son Héros, *Charlemagne*, & *Louis XIV*.

» Tous les trois ont eu l'ame
» grande & le génie élevé. Les règnes
» de tous les trois sont époque dans
» les fastes de la Monarchie Françoise;
» tous les trois ont été conquérans.
» *Charlemagne* dans ses conquêtes en-
» visagea la gloire de sa couronne;
» *Louis XIV* sa gloire personnelle;
» *Louis IX* la gloire de la Religion.
» *Charlemagne* & *Lous IX* s'élançant
» par leurs propres forces, de la nuit
» des préjugés & de l'erreur dans
» la sphère de la vérité, & delà
» jugeant les peuples, instruisant les
» siècles, faisant le bonheur du monde,

» paroissent avoir atteint le plus haut
» point de grandeur où puisse monter
» la foiblesse humaine. *Louis XIV*
» par l'impulsion qu'il donne à tous
» les esprits, par cette émulation
« générale qu'il sçait exciter, & qui
» fait éclore tous les talens à la fois,
» semble avoir porté sa nation à un
« degré de supériorité qu'aucun peuple
» n'atteindra jamais. »

Je me suis encore arrêté avec plus de complaisance sur la seconde partie. J'aime encore mieux le bon Roi, que le grand Roi. L'Orateur paroît avoir éprouvé la même sensation que moi, si l'on juge par la manière franche & aisée avec laquelle il est entré dans sa seconde partie.

» Il n'est point de vertu sur le
» trône, qui obtienne une récompense
» aussi sure & aussi flatteuse que la
« bonté. Que d'hommages l'accom-
» pagnent & l'honorent! ce triomphe
» si beau de règner sur les cœurs ; ce
» plaisir si pur de faire des heureux ;
» ce charme inexprimable des ames
» sensibles, de se voir adorées de tout
» ce qui les environne! ô que les

» Rois ont intérêt d'aimer leurs ſujets
» & de les rendre heureux. »

Qu'on aime à ſuivre l'Orateur dans tous les détails de la bonté de *Louis*, de le voir affable envers les grands, pieux, & reſpectueux envers ſa mère; inconſolable de la mort de ſon frère, vivant familièrement avec les *Thomas*, les *Sorboa*, les *Boiſleve*, protégeant *Sorbon*, qu'une plaiſanterie amère avoit déconcerté, épenchant ſon cœur dans le ſein de *Joinville*, car *Joinville* ſurtout joue un rôle intéreſſant dans cette ſeconde partie, & l'on parle de lui preſque auſſi naïvement qu'il en parloit lui-même.

» Ce n'étoit pas avec des gouver-
» nemens, avec des penſions ou des
» dignités que *St. Louis* s'étoit attaché
» *Joinville*; un regard, une ſimple
» parole, quelquefois une main paſſée
» autour du col de ſon ami, accom-
» pagnée d'un diſcours affectueux.
» *Joinville*, *ſi je demeure en Paleſtine*,
» *reſterez vous avec nous?* — *oui certes*,
» *fût-ce à mes dépens.* — Mon ami, je
» vous ſçais gré de tout ce que *vous*
» *faites pour moi.* Voilà, Meſſieurs, ce

» qui le transportoit. *Dans toute cette » semaine*, dit il, *je fus si content que » nul mal ne me grévoit plus.* »

C'est encore un moment touchant que celui-ci :

» *St. Louis* proposoit un jour à » *Joinville* de lui augmenter le revenu » de ses charges pour le dédommager » des pertes qu'il avoit faites dans les » Croisades. *Sire*, lui répondit Joinville, *ce n'est pas par intérêt que je » vous sers ; mais puisque vous voulez » m'obliger, je ne vous demande qu'une » grace, c'est de ne plus mettre d'humeur » dans vos refus, & moi de mon côté, » je m'engage à n'en point faire paroître » de chagrin.* »

» Voilà donc, Messieurs, un courtisan pauvre, ruiné au service d'un » Roi, tout-à-fait indifférent aux » refus qu'il peut essuyer à la Cour, » & sensible seulement aux bonnes » graces de son Souverain. »

La bonté de *St. Louis* n'étoit point foiblesse : elle avoit les caractères qui la rendent plus précieuse, justice &

fermeté. Après cette réflexion vraie & solide, M. l'A. *L.* entrainé par le penchant de son cœur & le charme de son sujet, revient encore à ces détails touchans auxquels on ne peut s'arracher. Cent fois nous avons vu dans *Joinville* ces scènes attendrissantes & naïves, & nous les revoyons toujours avec plaisir : le recit suivant mis dans un style plus moderne n'a rien perdu de sa naïveté.

» Souvent, nous dit ce naïf historien, *St. Louis* alloit dans le bois » de Vincennes rendre la justice. Il » s'asseyoit au pied d'un chêne; grands » & petits, nous nous rangions sans » distinction autour de lui; sans gardes, » sans pompe, il se rendoit accessible » à tout le monde ; là, le malheureux » venoit déposer ses chagrins dans » son sein, & il le consoloit ; la veuve » affligée, d'une main tremblante lui » présentoit la liste de ses enfans » délaissés & au berceau, & il leur » assuroit à tous du pain ; l'orphelin » triste & pâle, comme au jour » lugubre des funérailles de ses parens, » venoit exhaler à ses pieds sa douleur,

» & il lui disoit : pourquoi vous
» affligez-vous? est-on sans-père, quand
» on a un Roi? vous êtes tous mes
» enfans. »

L'Orateur arrive aux derniers momens de *St. Louis*, fin bien digne de couronner une si belle vie! au lieu de déclamer éternellement contre les croisades, il aime mieux représenter *St Louis* aux prises avec l'infortune, luttant contre la peste, la famine, contre des maladies de tout espèce, grand & religieux jusqu'au dernier soupir, & dans ses dernières paroles à son successeur, méritant plus que jamais le double éloge de grand Roi & de bon Roi.

Vous jugez, Monsieur, combien la transition étoit aisée & naturelle d'un sage & bon Roi à celui qui nous gouverne; aussi l'Orateur, sans effort & sans art, satisfait-il à cette tâche douce & agréable : ses louanges sont justes, & son invocation à *St. Louis* étoit sans doute, lorsqu'il la prononçoit, dans la bouche de tous les Auditeurs.

Le Héros m'a fait oublier le

Panégyriste ; c'est peut-être le plus flatteur éloge que je puisse faire de ce dernier. Ce que j'en ai cité suffiroit pour vous donner une idée satisfaisante de son style & de son plan ; mais il ne doit pas vous dispenser de lire le *Panégyrique* tout entier.

Je suis &c.



# LETTRE XIX.

*Abrégé Chronologique pour servir à l'Histoire de la Physique jusqu'à nos jours; par M. de* Loys, *de la Société Economique de Berne; avec cette Epigraphe* :

Materia & motus omnia & nihil.

*Tom. 1, jusqu'à 1662. A Strasbourg, chez* l'Auteur; *& se vend à Paris, chez* Lamy, *Libraire, quai des Augustins, 1786, avec approbation & privilége du Roi.*

LE titre seul de cet ouvrage en fait assez l'éloge, Monsieur. Depuis deux cens ans on a fait bien des découvertes en Physique; & c'est une belle entreprise que d'en donner l'histoire, de marquer l'époque de chacune, & d'en rendre hommage aux Inventeurs; c'est aussi louer l'ouvrage, que d'en louer l'Auteur. M. *de Loys* étoit plus capable que personne de concevoir & d'exécuter un

pareil plan. Tout occupé de son sujet, il ne s'amuse point à faire une Préface : il promet d'en mettre une à la tête du dernier volume, & de la composer des Critiques, des Eloges & des Observations dont son *Abrégé* aura été l'objet. Il eût pu aussi, à l'exemple de tant d'historiens, donner dans un discours préliminaire, le *Tableau général de la Physique*, mais il déclare qu'il aime mieux le donner en détail, & marquer chaque découverte à mesure qu'elle a été faite. Il consacre seulement un *Avant-propos* à l'éloge des anciens Physiciens, sur-tout de *Roger-Bacon*. Il vange le grand homme de l'espèce d'obscurité où il paroît enseveli ; & fait voir que l'invention des *Lunettes*, & de la *Chambre obscure*, & *l'arrangement des Miroirs*, attribués à d'autres, sont un vol qu'on lui a fait, qu'il connoissoit l'usage de la *Poudre à Canon*, faisoit *marcher les Statues*, rendre *des sons à une tête d'airain*, pouvoit faire des *Ponts sans arches*, qu'il avoit tracé le plan de la *réforme du Calendrier*; tel qu'il fut exécuté 300 ans après,

qu'il connoiſſoit la *refraction des aſtres*, & ſçavoit *pourquoi un bâton paroît courbe dans l'eau*, & la lune plus grande dans l'horizon : homme ſupérieur à ſon ſiécle, & qui dépenſe 2000 livres ſterling, pour faire étudier des jeunes gens ; & pour récompenſe, Moine lui-même, fut mis en priſon par des moines.

La première époque de cet *Abrégé chronologique* eſt en 1589 : *la découverte des loix de la chûte des corps*, par *Galilée*, autre ſçavant perſécuté ; ce premier volume contient neuf époques, dont la neuvième eſt en 1661, & contient pluſieurs expériences. A la fin du volume eſt un ſupplément qui contient trois lettres, écrites dès 1666, & bien favorables au *Magnétiſme*, des obſervations ſur l'*Aſtronomie* & ſur le *Baromètre*.

J'ignore, Monſieur, combien cet *Abrégé* aura de Volumes. Celui-ci contient toutes choſes eſſentielles, & ce n'eſt point le cas de prêcher la brièveté,

**Je ſuis, &c.**

*Epitaphe du Chevalier* Gluck, *mort le 17 Novembre 1787, à Vienne en Autriche, dans la 73e. année de son âge.*

Ci-gît un homme de génie ;
Et dont le talent enchanteur
Nous a fait sentir l'harmonie
Qui de l'oreille passe au cœur :
Cher à la sçavante Ausonie ;
Couvert de lauriers & de fleurs ;
Ce Chantre de la Germanie
Fera long-temps couler nos pleurs.

*Par* M. DE SANCY.





# TABLE DES MATIERES

*CONTENUES*

## DANS CE HUITIEME VOLUME.

Fin de la Table.

